This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

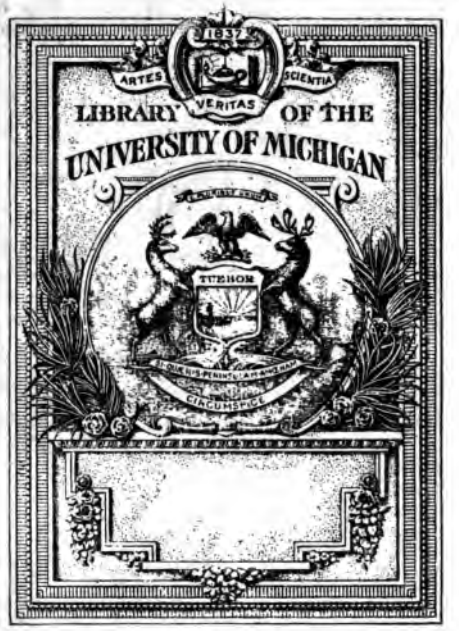
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

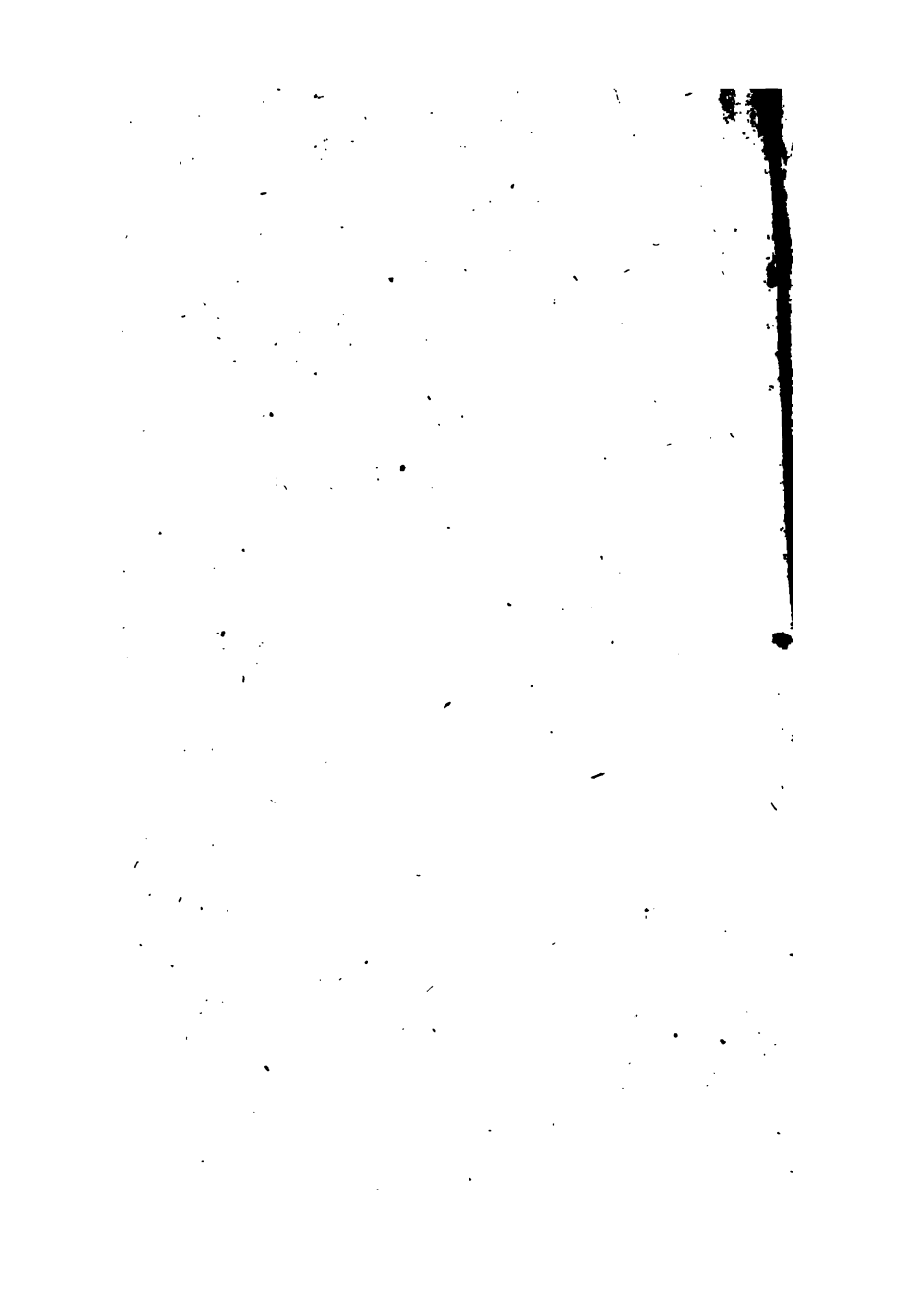
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

CB
411
.G68
1763



L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME CINQUIEME.

A COLOGNE.

M. DCC. LXV.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire François, qui doit terminer les troubles de l'Europe, eſt arrivé. On diroit qu'il n'eſt pas ſûr de ſon fait, ou qu'il doute s'il porte une bonne nouvelle à la nation; au lieu de cet éclat que montrent ceux qui viennent rendre ſervice à un peuple, il s'eſt gliſſé de nuit dans la ville de Londres, & a gagné ſans bruit ſon logement. La France a déja chargé ce Miniſtre de pluſieurs négociations importantes, dont il s'eſt tiré avec honneur. En effet, il ne falloit pas envoyer ici un apprentif politique.

Ce Plénipotentiaire a fait ſon cours d'intérêts des Princes à Rome; c'eſt-à-dire, dans une Cour où la patience, la retenue, & la modération cachent les paſſions les plus vives, & ſont le chemin pour arriver à l'ambition. Il falloit un homme comme cela

371333

ici, pour braver la hauteur des Miniſtres, la fierté des grands & le mépris des peuples.

On croit cependant que le grand ouvrage de la paix eſt conſommé, & que ce Miniſtre ne fera que paſſer le rabot ſur certains endroits qui s'élevent un peu au-deſſus de la politique. Je ne te dirai rien de ſon caractere, je ne le connois point perſonnellement; on dit de lui qu'il a lu des livres, vu des femmes, & fréquenté des Prêtres.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

JE te parlai, lorſque j'étois en France, d'une ſociété particuliere de Bonzes, appellés jéſuites, qui en ſe ſéparant du monde, font vœu d'avoir de l'ambition, & qui entent leur hauteur & leur arrogance ſur les fondements de l'humilité Chrétienne. Le Parlement de Paris a pris la réſolution de les bannir à perpétuité du Royaume. On ne dis pas encore les raiſons qui ont porté cette Cour à exercer ſur eux cette punition qui, dans cette Monarchie, eſt le châtiment ordinaire que l'on exerce contre les vagabons, les bandits, ou les gens ſans aveu. Il me ſemble que ce Tribunal eſt trop ſévere ou ne l'eſt pas aſſez, car ſi ces Bonzes ſont coupables de haute trahiſon (comme pluſieurs les en accuſent,) ce n'eſt pas aſſez que de les expulſer de la ſociété; ſi on ne leur impute que d'être ambitieux, c'eſt trop que de les en ſéparer: car dans ce dernier cas, il faudroit extirper tous les différents Ordres de cette Monarchie, qui vont au même but par un chemin détourné.

Il ſemble que le Gouvernement François, dans la plupart de ſes délibérations, agit après coup, & qu'il veut guérir le mal, lorſqu'il n'y a plus de remede.

L'affaire de l'extirpation de ces Bonzes devoit être portée au Tribunal de l'Europe Chrétienne, & non à celui de Paris; il falloit que tous les Souverains s'accordaſſent à la fois à les abolir; car à quoi peuvent ſervir ces évacuations particulieres des membres de cette ſociété, ſi ce n'eſt à rendre le corps plus dangereux. La France eſt environnée d'États Catholiques qui donneront retraite à ces exilés, ou ils ſe fortifieront contre les hoſtilités de cette Couronne; & il arrivera de deux choſes l'une, ou qu'à l'abri des punitions ils exerceront leur méchanceté; ou que s'armant de patience, ils attendront un regne foible, pour rentre dans l'État; & alors leur triomphe augmentera leur arrogance & leur ambition.

Ces Bonzes laiſſeront derriere eux un parti qui plaidera continuellement leur cauſe, & briguera leur retour: ce parti ne verra pas plutôt un Prince aveugle & ſuperſtitieux, qu'il choiſira ce moment pour leur rétabliſſement. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on s'en eſt défait en France; mais, comme on avoit laiſſé quelques rejettons, la tige des jéſuites a toujours repouſſé de nouveau; les banniſſements & les rappels de cette ſociété, n'ont ſervi qu'à augmenter ſa fierté & ſon arrogance.

Un politique Italien diſoit qu'il ne falloit toucher les Princes qu'à la tête; on ne devroit attaquer les Ordres Religieux que dans leur corps.

Ces Bonzes, en ſortant de l'État, préparent déja leur rappelle. Ils ont reçu leur arrêt avec une grande réſignation; ils ont d'abord élevé leurs regards

vers le Ciel, comme pour lui demander juſtice d'un pareil forfait; enſuite ils ont baiſſé les yeux vers la terre pour plier ſous le joug. Jamais la vanité ne s'eſt tant humiliée. Ces bons Peres déſintéreſſés ne pleurent point les richeſſes qu'ils laiſſent derriere eux, & dont on les a dépouillés; ils ne regrettent que les ames qu'ils abandonnent; & dans leur obéiſſance, ils ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils regardent la France dès aujourd'hui, comme un pays devenu hérétique.

Leur état fait pitié, & leur obéiſſance affecte juſques à l'ame. La ſcene eſt des plus touchantes. La haine qu'on avoit pour eux, s'eſt changée en compaſſion, on les plaint d'avance. Leur extirpation eſt une pierre d'attente pour leur rétabliſſement; ils tireront profit de leur humiliation, & tourneront en avantage leur propre défaite. Peut-être même qu'on aura beſoin de leur ambition. Il y a dans certaines Monarchies en Europe des vices néceſſaires; je ne dis point que la France ne puiſſe ſe paſſer de ces Bonzes: mais je crois que, pour tirer l'avantage qu'on s'eſt propoſé de leur extirpation, il auroit fallu faire pluſieurs changements qui ſont analogues à ce banniſſement, dont le Parlement de Paris n'a pas même les premieres notions. C'eſt un malheur pour la France, & un grand malheur, que cette Cour Souveraine, qui ſe mêle ſouvent des affaires d'État, n'entende rien à la politique; elle va toujours dans ſes idées, ſans regarder devant ni derriere elle. Le défaut ordinaire de cette adminiſtration eſt de ne pas étayer ſes ordonnances. Elle frappe preſque toujours des coups ſéparés, elle iſole ſes décrets; ce qui les rend ordinairement ſans effet.

L'extirpation entiere de ces Bonzes qu'on croyoit tout-puiſſants en France, & qui ont été détruits ſans cauſer la moindre révolution, a découvert un grand vice dans l'État ; c'eſt-à-dire, que le gouvernement François eſt à ſon dernier période de deſpotiſme, puiſqu'il n'y a aucun corps politique, civil, ou eccléſiaſtique dans la Monarchie, qui puiſſe s'oppoſer à ſes capriſes, ou aux volontés du Prince ou de ſes Cours ſouveraines.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin*

De Londres.

J'Ai parlé ailleurs du ſérieux & du ſombre qui ſuivent par-tout cette nation, & qui l'accompagnent juſques dans le ſein même des plaiſirs. Il me reſte à te parler de la ſociété qui en eſt l'image.

Un peuple triſte & mélancolique ne l'eſt pas par accident. Il y a toujours une cauſe premiere qui le décide à être tel. Le ſérieux Anglois vient de loin, il faudroit peut-être remonter à l'origine de ſa conſtitution pour en découvrir la ſource.

Charles II, Roi d'Angleterre, Prince gai & enjoué, qui trouva ce peuple iſolé, & preſque ſéparé de lui-même, voulut le rapprocher & le rendre plus ſociable. Il fit ouvrir les théatres, établit des aſſemblées publiques, & fit danſer la nation enſemble : mais le ſon des violons ne ſervit qu'à lui donner un air moins ſombre, ſans la rendre plus gaie.

Depuis Charles les ſpectacles & les divertiſſements

ont travaillé ſur le même plan, mais avec auſſi peu de ſuccès.

Un certain arrangement de petites cauſes ſeconde; l'unit un peu dans ce ſiecle. Sans une herbe infuſée dans de l'eau, qui deux fois par jour rapproche les Anglois d'une table, ils ſeroient moins enſemble. Le thé en Angleterre lie la ſociété, & fait que les Bretons ne ſont pas ſi ſéparés.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait point de ſociété en Angleterre, mais cette ſociété n'eſt pas ſociable. Il manque ici cette liaiſon d'eſprit & de cœur qui forme la véritable union. On ſe voit beaucoup, mais c'eſt froidement & nonchalamment.

Le ſérieux & le morne regnent dans tous les entretiens. Les Anglois diſent que le parler gâte la converſation: auſſi ont-ils un grand ſoin d'éviter ce prétendu défaut.

Une nation qui eſt portée par tempérament à la ſociété, peut habiter une grande Capitale: mais celle qui ſe fuit continuellement elle-même, doit vivre dans des bourgs ſéparés.

Il m'eſt impoſſible d'imaginer pourquoi on a bâti une Ville en Angleterre qui contient preſque toute la nation. Ce projet ne pouvoit convenir qu'à un peuple diſpoſé, par ſa gaieté naturelle, à chambrer enſemble.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'il y ait un Paris: mais je ſuis étonné, qu'il y ait un Londres.

Ce n'étoit pas la peine de bâtir une grande Ville pour que chaque habitant y fut étranger. La plupart des Anglois s'expatrient en vivant au milieu de Londres. On n'entend non plus parler d'eux que s'ils étoient au fonds des Indes Orientales.

On m'a montré un habitant de cette Ville (&

je pourrois en citer un bon nombre) qui depuis quarante ans, ſe leve à ſix heures du matin, fume ſes deux pipes de tabac à ſept, prend quatre taſſes de thé à huit, ſe promene dans ſon jardin juſques à une heure après midi, mange ſon *Roaſt Beef* à deux, boit ſes deux pots de biere forte à trois, avalle ſes trois bouteilles de vin de Porto à quatre, ſe gorge de nouveau de thé à cinq, fume une ſeconde fois deux pipes de tabac à ſix, & paſſe réguliérement le reſte de la ſoirée à s'enivrer.

On a déja calculé d'avance ce que cet homme aura fait pour la grande famille de Londres, dont il eſt un des membres depuis ſoixante ans.

Il aura fumé ſoixante-quatre mille ſept cents pipes de tabac, pris cent vingt-neuf mille quatre cents taſſes de thé, mangé trente deux mille huit cent cinquante livres de bœuf, bu quarante mille neuf cents cinquante pintes de bierre, humé ſoixante & dix-ſept mille ſix cents vingt-cinq bouteilles de vin : quelle perte pour la ſociété, quand un homme auſſi ſociable ſera mort ?

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA guerre a introduit ici une eſpece de jeu de haſard, où les citoiens avanturent tous les jours une grande partie de leur bien. La ſcene ſe paſſe *au Caffé de Jonathan*; le fond du jeu eſt la dette de la nation, qu'on achete & qu'on revend continuelle-

ment : c'eſt la nation qui ſe joue elle même, quelquefois le gouvernement eſt à 65---d'autrefois à 90.

Comme ſi la guerre n'avoit pas aſſez appauvri l'État, il y a des particuliers qui font encore tout ce qu'ils peuvent, pour achever de ſe ruiner.

Les nouvelles ſur les eſpérances de la paix, ou la probabilité morale ſur la continuation de la guerre ſont le thermomêtre de ce jeu de haſard; l'arrivée d'un courier donne une bonne carte au joueur, & le départ d'un autre les remet dans leur mauvais jeu.

J'entrai hier par curioſité dans ce tripot politique, où des joueurs actionnaires achetent & vendent continuellement la Monarchie; il eſt impoſſible que je puiſſe t'exprimer l'avidité qui étoit peinte ſur leurs viſages; toutes les paſſions qui accompagnent l'ambition & l'avarice, étoient repréſentés dans leurs traits. Un peintre qui voudroit repréſenter l'avidité, l'amour inſatiable du gain, n'auroit qu'à donner le tableau de ce réduit.

Comme dans toutes les aſſemblées à jeu, il s'introduit des frippons, le *Caffé de Jonathan* a auſſi les ſiens; la plupart de ceux-ci ſont des Ambaſ--d--rs qui ayant le ſecret des Couronnes, jouent à jeu ſûr; c'eſt-à-dire, qu'ils achetent, quand il convient; & vendent, quand il faut.

Les combinateurs ont calculé, que les dettes de la Monarchie ont été rachetées & vendues un million de fois depuis qu'elles ont été contractées. C'eſt un commerce que la deſtruction de tous les autres commerces a introduit ici; on jouëra juſques à ce que la paix ait mis fin aux eſpérances & aux craintes; mais il reſtera un goût pour le jeu qui donnera du dégoût pour la tranquillité publique, ce qui fera que

les joueurs verront recommencer la guerre avec plaiſir ; car on aime à ſatisfaire ſes paſſions.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

ON voit un peuple en Europe qui ſe charge de la joie des autres ; ſon métier eſt de chanter & de jouer du violon : au lieu que les autres ſont ſavants, celui-ci eſt joyeux ; c'eſt là ſa profeſſion. Les habitants de cette nation apprennent la muſique en naiſſant, & ne finiſſent de chanter, qu'en mourant. Ils ſe répandent dans toutes les Capitales, ſans autre induſtrie que celle *del buon guſto*. On appelle ces gens-là des Italiens.

La plupart ſont coupés, comme les chevaux ; la muſique leur eſt ſi chere, qu'ils lui ſacrifient ce qu'ils ont de plus cher ; ils s'anéantiſſent eux-mêmes dans les notes, & enterrent leurs deſcendants dans les ariettes.

Ils ne ſont pas ſi bien reçus ici qu'ailleurs ; malgré *il buon guſto*, les François oſent mépriſer leur muſique ; mais ici elle a ſes ſectateurs qui la prônent, & la mettent au-deſſus de celle de la nation.

Je fus invité ces jours paſſés à un concert vocal d'un de ces *virtuoſi* Italiens qui chantent aux dépens de la poſtérité. Pour moi, qui mépriſe tout ce qui eſt artifice, & qui ne trouve point beau ce qui eſt hors de la nature, je ne me divertis pas beaucoup à cette muſique ; mon ennui augmentoit, à meſure

que les applaudiſſements redoubloient : de manière que les beautés de cette muſique, me conduiſant de bâillement en bâillement, me plongerent à la fin dans un profond ſommeil, d'où je ne ſortis qu'après que le pathétique des ariettes fut fini. Je te parlerai, peut-être ailleurs, de la diſpute qui s'eſt élevée entre cette muſique & la Françoiſe.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

PLus j'examine les mœurs des peuples au milieu deſquels je vis, & plus je les trouve affreuſes. Il ſe commet ici un crime, dont nous n'avons pas même d'idée à la Chine, je veux parler de l'infamie dont on couvre le mariage.

Hier, comme je me promenois dans l'allée du Parc avec le Baronet, nous vîmes venir de loin une jeune Dame extrêmement parée, ſuivie de deux laquais à livrée. Il me ſembla que, lorſqu'elle avoit été près de nous, elle avoit cherché les yeux de ce Gentilhomme pour le ſaluer : & que celui-ci avoit tourné la tête d'un autre côté.

Lorſqu'elle fut un peu loin, je demandai au Baronet, qui étoit cette Dame qu'il n'avoit point voulu ſaluer? C'eſt, me dit-il, une créature qui racrochoit les hommes dans les rues, il n'y a que quelques ſemaines; & que depuis huit jours un de nos Gentilshommes Anglois a épouſée. Cela vous étonne, pourſuivit-il en appercevant en moi une émotion de ſurpriſe ; mais rien n'eſt ſi ordinaire à Londres. Les

François, ajouta-t-il, font leurs maitreſſes des créatures de la plus vile proſtitution : les Bretons vont plus loin, ils en font leurs femmes.

Nos mauvais lieux, continua-t-il, ſont devenus des eſpeces de Séminaires, où l'on va chercher aujourd'hui une épouſe. Je pourrois vous faire voir dans cette Capitale un grand nombre de femmes, qui, de ces endroits de débauche, ſont paſſées au lit nuptial.

Ailleurs les filles ne ſont que filles : ici elles deviennent femmes. Elles commencent avec un grand nombre d'hommes, & s'uniſſent enſuite à un ſeul. Ne croyez pas, reprit-il, que cette baſſeſſe du cœur humain ſoit chez nous le vice de la derniere populace, il eſt celui des hommes que la naiſſance & l'éducation devroient garantir de cette crapule.

C'eſt, lui dis-je en l'interrompant, porter la débauche juſques aux pieds des Autels; c'eſt profaner une choſe ſainte, & prendre le Ciel à témoin de ſa proſtitution. Je ne ſais quel goût, repris-je, on trouve (pour me ſervir d'une expreſſion auſſi ſale que la choſe) à remplir ſon lit de fumier, & couvrir par là ſa poſtérité d'infamie ?

Que voulez-vous, me dit-il; ces mariages ſe font le plus ſouvent à l'inſu de la raiſon. Il eſt cependant des Anglois aſſez extravagants parmi nous, pour y joindre la réflexion. Ils s'imaginent qu'en tirant ces malheureuſes du ſein du crime, elles contractent par là avec eux une dette immenſe; qu'elles s'attacheront à eux par goût, & les en eſtimeront davantage.

Mais en ceci, ils ſe trompent; une femme n'eſtime jamais un homme qui ſe mépriſe aſſez lui-même pour faire une action auſſi baſſe & auſſi honteuſe.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

EN Europe tout le monde ſe mêle de Politique. Lorſque les Princes donnent des combats, ou qu'ils ceſſent de livrer des batailles, il y a toujours quelque Conſeiller privé qui dit ſon ſentiment; mais pour l'ordinaire ſes réflexions viennent trop tard.

La paix étoit faite lorſque le donneur d'avis, dont je t'envoie ici les remarques, indiquoit les termes auxquels on auroit dû la faire.

C'eſt un raiſonnement qui tend à prouver qu'il ne ſauroit y avoir d'union conſtante entre la France & l'Angleterre; & pour le démontrer, l'auteur remonte aux cauſes premieres de cette diviſion. Le diſcours eſt en forme de requête aux Agents des deux Couronnes.

Très-humbles REMONTRANCES aux Plénipotentiaires des Cours reſpectives de France & d'Angleterre.

„ EXCELLENCES,

„ LEs Rois vos maîtres vous ont députés vers „ les Cours de St James & de Verſailles, pour „ mettre fin à la guerre qui afflige les deux peuples. „ C'eſt une belle négociation : il eſt glorieux d'être „ les inſtruments du bonheur du monde.

„ Pour réuſſir dans ce louable deſſein, vous vous
„ êtes aſſociées des hommes habiles qui ont le chiffre
„ des cabinets de l'Europe.

„ Vous-mêmes, vous êtes des Miniſtres très-
„ éclairés, vous connoiſſez le génie des peuples &
„ les intérêts des Couronnes avec qui vous traitez:
„ depuis votre arrivée dans les deux Capitales, on
„ vous a vu travailler ſans relâche; vous avez eu des
„ audiences, réglé des rendez-vous, établi des con-
„ férences, fait des écritures, applani des difficultés,
„ reçu des dépêches, expédié des couriers, &c. &c.
„ Enfin vous êtes parvenus à faire ſigner des pré-
„ liminaires aux Monarques dont vous êtes les
„ Agents. Alors ceux qui voient déja la paix dans
„ ceux-ci, ont dit: *C'eſt un bel ouvrage: voilà deux*
„ *grands hommes: ils ont bien travaillé.*

„ Mais vos Excellences ne doivent pas encore
„ s'eſſuyer le front; de ces Préliminaires & du Trai-
„ té qui les luivra, à une paix fixe & permanente
„ entre les deux Couronnes, il y a tout juſte (on
„ en fait le calcul) deux mille lieues quarées en po-
„ litique.

„ Voici (ſans être prophète en négociations) ce
„ qui arrivera. Il y aura des acclamations publiques,
„ on fera des feux de joie, on rendra à Dieu des ac-
„ tions de graces, les batailles ceſſeront, les armées
„ ſe retireront, on ſe réjouira, on ſe repoſera; &
„ cinq ou ſix ans après, la guerre recommencera.

„ C'eſt aujourd'hui une grande queſtion de ſa-
„ voir ſi on eſt à temps d'établir un ſyſtême de pa-
„ cification entre la France & l'Angleterre, c'eſt-
„ à-dire, ſi après tant de ſieges & de batailles réité-
„ rées, la guerre n'eſt pas devenue l'état naturel de

„ ces deux Puiſſances, & ſi les traités de paix ne de-
„ viennent pas eux-mêmes une ſource de troubles
„ & de diviſions. Du moins de toutes les entrepri-
„ ſes de la politique, il n'en eſt point maintenant
„ de plus difficiles que celle-ci. Non-ſeulement il
„ s'agit de concilier des intérêts généraux, mais de
„ paſſer l'éponge ſur des paſſions particulieres, tou-
„ jours plus difficiles à réduire que les droits des Cou-
„ ronnes, car, ne vous y trompez pas, Excellen-
„ ces; il y a du gros ſang dans les veines des deux
„ nations : cette ſuite de guerres meutrieres qui ſe
„ ſont ſuccédées de génération en génération ; ces
„ combats réitérés par mer & par terre; cette foule
„ de morts qui demandent vengeance à la poſtérité ;
„ cette antipatie accrue & fomentée par tant d'aſſaſſi-
„ nats militaires, ne ſauroient s'effacer à la ſignatu-
„ re de quelques articles. On peut aiſément ramener
„ l'eſprit de deux nations que quelques guerres paſſa-
„ geres ont aliéné ; mais comment concillier celui
„ de deux peuples dont l'animoſité s'eſt accrue par
„ la ſucceſſion des temps, & qui ont mis pluſieurs
„ ſiecles entre la vengeance & la reconciliation. Il
„ eſt impoſſible de fermer tant de plaies ſans que la
„ cicatrice ne reſte.

„ Aucun tempérament ne put concilier la Ré-
„ publique Romaine avec celle de Carthage. Toutes
„ les négociations & les traités de paix ne firent qu'ir-
„ riter les deux peuples : il fallut que cette derniere
„ ſuccombât, & que la deſtruction totale de l'une
„ acquittât toutes les haines & les animoſités de l'au-
„ tre : voilà peut-être l'abrégé de l'hiſtoire politi-
„ que des deux nations.

„ Les Plénipotentiaires qui vous ont précédé dans

„ les deux Cours pendant plus d'un ſiecle, étoient
„ comme vous des hommes très-habiles; ils travail-
„ lerent avec une aſſiduité ſans relâche à fixer cet
„ État de pacification; mais leur ouvrage fut auſſi-
„ tôt détruit que formé.

„ Je pourrois vous faire paſſer ici en revue une
„ foule de traités de paix entre les deux Couron-
„ nes conclus en différents temps, & en divers lieux,
„ dans leſquels on avoit apporté toutes les précau-
„ tions imaginables pour prévenir leur rupture, &
„ vous faire voir qu'aucuns n'ont tenu; mais on ne
„ citera que celui d'Aix-la-Chapelle qui s'eſt paſſé
„ ſous nos yeux, dans lequel on étoit poſitivement
„ convenu de ne plus ſe faire la guerre.

„ Voici, vous le ſavez, Excellences, comme les
„ deux Puiſſances s'y expriment. "

Soit notoire à ceux à qui il appartiendra ou pourra appartenir en maniere quelconque.

L'Europe voit naître le jour que la Providence avoit marqué pour le rétabliſſement de ſon repos. Une paix générale ſuccéde à la longue & ſanglante guerre qui s'étoit élevée entre le Séréniſſime & Très-Puiſſant George II, par la Grace de Dieu Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande, & le Séréniſſime & Très-Puiſſant Prince Louis XV, par la Grace de Dieu Roi Très-Chrétien.

Dieu dans ſa miſéricorde a fait connoître à ces Puiſſances la voie par laquelle il vouloit qu'elles ſe reconciliaſſent, & rendiſſent la tranquilité aux peuples qu'elle a ſoumis à leur gouvernement; elles ont envoyé leurs Miniſtres Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, où étant convenus des préliminaires d'une paix générale, à l'effet de conſommer dans le même

lieu d'Aix-la-Chapelle le grand ouvrage d'une paix durable & ſolide, les hauts contractants ont nommé, commis, & munis de leur pouvoir les Très-Illuſtres & Très-excellents Seigneurs pour leurs Ambaſſadeurs, Miniſtres Plénipotentiaires; ſavoir: Sa Majeſté le Roi d'Angleterre, le Seigneur Jean Comte Sandwich, & pour le Roi Très-Chrétien, le Comte St Severin d'Arragon.

ARTICLE I. Il y aura une paix univerſelle & perpétuelle tant par mer que par terre, & une amitié conſtante entre les deux Puiſſances, & entre leurs héritiers & ſucceſſeurs, Royaumes, États, Provinces, Pays, Sujets, & Vaſſaux de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, ſans exception de lieu ni de perſonne, en ſorte que les parties contractantes apportent entre elles la plus forte attention à maintenir entre elles & leurſdits États & ſujets, cette amitié & correſpondance réciproque; ſans permettre que de part ni d'autre on commette aucune hoſtilité pour quelque cauſe & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, évitant tout ce qui pourroit altérer à l'avenir l'union heureuſe rétablie entre elles, s'attachant au contraire à prouver dans toute occaſion ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts & avantages mutuels, ſans donner aucun ſecours ni protection, directement ou indirectement, à ceux qui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou à l'autre des parties contractantes.

II. Il y aura un oubli général de tout ce qui a été fait ou commis pendant la guerre qui vient de finir, & chacun au jour de l'échange des ratifications des parties ſera conſervé ou remis dans la poſſeſſion de tous ſes biens, honneurs & rentes dont il jouiſſoit

ou devoit jouir au commencement de la guerre, nonobſtant toutes les poſſeſſions, ſaiſies & confiſcations occaſionnées par ladite guerre.

„ Rien de plus précis que les termes de ce Traité. „ Il étoit impoſſible de s'y méprendre; cependant au„ cun des articles ne fut obſervé. Les noms de Sand„ wich & de St Severin étoient à peine eſſuyés, que la „ paix fut rompue, & qu'on ſe battit avec plus de „ fureur que jamais. Il ne faut point de cauſes aux „ deux nations pour ſe faire la guerre; il leur ſuffit „ d'un prétexte, & le premier qui ſe préſente eſt „ toujours bon.

„ Dans les conférences qui ſe tinrent à Paris & à „ Londres au ſujet des limites du Canada, on con„ vint de part & d'autre de s'en rapporter à des Com„ miſſaires, & cela étoit très-ſagement convenu; „ mais on trouva que ces gens-là alloient trop len„ tement: les deux peuples étoient preſſés de ſe bat„ tre; on leur ſubſtitue l'artillerie. Il eſt vrai que le „ gros canon meſure plus vîte les limites que des „ Commiſſaires; & à la honte des conventions, on „ vit bientôt des combats où on étoit tombé d'ac„ cord de n'avoir que des arbitres. On étoit engagé „ bien avant dans les batailles, avant qu'on ſe reſ„ ſouvint qu'on venoit de ſigner un Traité qui les „ défendoit.

„ Les peuples anciens ne recommençoient les „ combats, qu'après avoir rompu les liens qui for„ moient la tranquillité générale. Les Traités de „ paix étoient ſacrés pour eux. C'étoit la partie du „ droit public qu'ils obſervoient le plus religieuſe„ ment. Ils donnoient des manifeſtes & expoſoient „ les motifs pour leſquels ils reprenoient les armes.

„ C'étoit bien long. Les Anglois & les François ont „ imaginé une voie plus courte; ils ſe font la guerre „ en temps de paix. Ce n'eſt qu'après que cinq ou „ ſix armées de ſuite ont péri, qu'on publie ſur „ une feuille volante les raiſons pourquoi on les a „ détruites: on commence par égorger, & on plaide „ enſuite la cauſe des morts. On pourroit comparer la „ politique de certaines Cours à la médecine moder- „ ne, qui tue par maniere de proviſion, & qui donne „ enſuite les raiſons pourquoi on eſt mort.

„ Il y a huit cents ans qu'on fait des traités, & „ il y a huit cents ans qu'on les rompt. On négocie „ toujours, & on ſe bat ſans ceſſe.

„ On peut regarder les traités de paix comme les „ Romans de la politique moderne. C'eſt le pays „ des fictions: ils ne contiennent que des mots: les „ exemptions, les exceptions, les reſtrictions, les „ annullent entiérement. Il n'y a de réel que le „ parchemin ſur lequel ils ſont écrits.

„ Ce ſeroit un morceau de notre hiſtoire politi- „ que très-intéreſſant, que celle de la rupture des „ traités de paix.

„ Je n'ai pas beſoin, Excellences, de vous tra- „ cer ici le tableau des viciſſitudes des deux nations, „ & des malheurs dans leſquels ces guerres ont plon- „ gé l'Europe. Vous êtes du métier. Il ſuffira de „ vous dire que, depus l'établiſſement des ſociétés, „ l'univers ne vit rien de ſemblable. Tous les peu- „ ples du Continent ſont déſolés. La partie du mon- „ de que nous habitons eſt devenue un vaſte déſert. „ L'Europe priſe en total eſt aujourd'hui cinquante „ fois moins peuplée qu'elle ne l'étoit du temps de „ l'ancienne Gaule. On citera peut-être les Romains

„ qui eurent des guerres plus longues & plus opi-
„ niâtres que les nôtres; mais ce grand peuple avoit
„ des moyens de population que nous n'avons point.
„ Si Rome par ſes ſieges & ſes batailles continuel-
„ les jettoit à bas d'un côté les pieces de l'Univers,
„ elle l'étayoit de l'autre; mais pour nous, nous
„ détruiſons toujours & ne réparons jamais. Les ci-
„ toyens que les guerres enlevent ſont perdus ſans
„ reſſource pour la République univerſelle. Nos Gou-
„ vernements n'ont point, pour ainſi dire, de
„ moyens de réſurrection. Nos morts ne reviennent
„ plus; la raiſon eſt celle-ci : c'eſt qu'il n'y a plus
„ de peuples libres ſur la terre; un diſpotiſme af-
„ freux a tout abîmé. Les guerres d'Éuroge naiſſent
„ de l'ambition des Rois : on ne ſe bat pas pour une
„ certaine choſe, mais pour une certaine perſonne.

„ Pour revenir aux diviſions de la France & de
„ l'Angleterre, il y a une cauſe premiere de cet
„ acharnement qui ſe trouve entre elles.

„ On va placer ici, Excellences, une eſquiſſe de
„ l'hiſtoire politique des deux gouvernements. On
„ y trouva peut-être des points de vue qui ont échap-
„ pé juſques ici aux faiſeurs d'annales. Il ſeroit à
„ ſouhaiter que ce tableau fût toujours préſent à ceux
„ qui ſont chargés de négocier avec les deux Cou-
„ ronnes. Ils n'imagineroient pas alors de détruire
„ par quelques courtes conférences l'ouvrage de dix
„ ſiecles. Cet abrégé eſt néceſſaire. On en a beſoin
„ pour donner de l'éclairciſſement à ces réflexions.
„ C'eſt le journal de l'ambition des deux Couronnes
„ depuis la décadence des Empereurs. Il eſt moins
„ queſtion ici de la chronologie des temps que de celle
„ des événements. On prend la choſe d'un peu

„ loin ; mais on n'en ſera pas plus long pour cela ;
„ ce ſera d'abord fait.

„ Après que les Romains, qui avoient détruit
„ toutes les nations, furent détruits à leur tour,
„ le monde reſpira un peu. L'agitation générale,
„ qui avoit duré pendant tant de ſiecles, cauſa elle-
„ même un engourdiſſement univerſel: Les Monar-
„ chies de France & d'Angleterre furent du nombre
„ de celles qui reſterent long-temps aſſoupies. La
„ Grande-Bretagne ne ſortoit d'une domination
„ étrangere, que pour tomber ſous une autre. Le Roi
„ Alfred fut le premier qui imagina que les Anglois
„ pouvoient avoir de l'ambition; & l'hiſtoire des ré-
„ volutions de notre monde politique a découvert
„ depuis, que ce Prince n'avoit pas mal imaginé ce-
„ la. Il leur fit apprendre à lire & à écrire, manda
„ des pédants d'Italie pour leur montrer le Latin, &
„ établit une Univerſité. Ce Monarque excita une
„ révolution dans l'eſprit, avant que d'en cauſer
„ une dans la politique; & c'eſt peut-être à cette
„ premiere époque qu'il faut attribuer la part que
„ les Bretons prirent depuis aux grands événements
„ de l'Europe; car l'ambition eſt une ſuite des con-
„ noiſſances de l'eſprit humain. Alfred mit cette Iſle
„ juſques alors preſque inconnue ſur un aſſez bon
„ pied; mais il s'en falloit beaucoup que l'Angleter-
„ re fut encore une Puiſſance, puiſqu'elle n'avoit
„ pas encore les moyens de ſe ſouſtraire à la domi-
„ nation du premier Prince étranger qui vouloit la
„ ſubjuguer.

„ Guillaume Duc de Normandie qui la conquit,
„ donna une forme à ce qu'Alfred n'avoit qu'ébau-
„ ché: & dès lors les Anglois commencerent à figurer
„ *un peu* en Europe.

„ Pendant ce temps-là, la France n'étoit rien. „ Charlemagne qui avoit voulu renouveller l'Empi- „ re Romain, étoit devenu trop fort, pour que ſes „ ſucceſſeurs ne fuſſent très-foibles: c'eſt preſque une „ regle certaine en politique qu'une Puiſſance qui „ s'établit ſubitement, ſe détruit de même.

„ Cette Monarchie bien plus petite qu'elle n'eſt „ aujourd'hui, mais toujours plus grande que l'An- „ gleterre, n'avoit ni ſyſtême, ni forme de gouver- „ nement. La Couronne étoit ſans force, ſes Rois „ paſſoient pour des Magiſtrats ſans pouvoir. Les „ payſans formoient la milice du Royaume. C'é- „ toient eux qui faiſoient la guerre, & ces guerres „ dépeuploient l'État ſans agrandir le domaine.

„ Sous le regne d'Hugues Capet, pluſieurs titres „ & Seigneuries furent réunis à la Couronne, & „ dès lors on entrevit de loin que la France pou- „ voit devenir un jour une grande Puiſſance. On „ avançoit toujours quoique lentement, & les deux „ Monarchies ſe formoient, les Anglois ſur-tout jet- „ toient les premiers fondements de leur puiſſance.

„ Un peuple inquiet par tempérament, & à qui „ le climat a donné une humeur biſarre, qui ſe tâte „ toujours, & trouve ſes endroits douloureux, n'a „ beſoin que d'une premiere motion. Depuis Guil- „ laume, ce peuple alla toujours dans ſes vues ſans „ s'arrêter en chemin.

„ La France avoit auſſi des plans d'agrandiſſement. „ L'ambition de ces deux peuples ſe rencontra; on „ ſe battit. Les François furent vaincus.

„ Philippe I, qui regnoit alors fut contraint de faire „ la paix, & de céder une partie de ſon domaine „ aux Anglois. On peut regarder cette conceſſion de

„ la France comme le fondement de cette déſunion,
„ qui rendit à jamais les deux nations irréconciliables.

„ Henri II d'Angleterre avoit épouſé une femme que Louis le jeune de France avoit répudiée
„ à cauſe de ſes galanteries; mais qui donnoit à la
„ Grande-Bretagne la Guienne & le Poitou; car
„ on commençoit déja à tout ſacrifier à l'ambition:
„ Henri crut que deux Provinces valoient plus qu'une
„ honte.

„ Louis Roi de France, à qui on donne aujourd'hui
„ le titre de Saint, auroit agrandi cette Couronne, ſi
„ en s'appliquant beaucoup aux choſes du Ciel, il
„ n'avoit trop négligé les affaires de la terre. Sous ſon
„ regne la Religion abîma la politique. Il alla faire
„ périr ſes ſujets, & périt lui-même dans des croiſades, qui, n'ajoutant rien à la gloire de Dieu,
„ diminuerent la ſienne. Il auroit peut-être forcé
„ les Anglois à ſortir du Royaume, s'il n'avoit voulu chaſſer les Turcs de leur pays. On ne peut lire
„ l'Hiſtoire ancienne ſans avoir pitié des peuples
„ qui ſont ainſi gouvernés. St Louis fit une bréche
„ à la Monarchie Françoiſe qui n'eſt pas encore réparée.

„ En Angleterre, Édouard I eut bien des affaires. La plus importante pour lui fut de contenir
„ l'humeur des Anglois; car les Rois d'Angleterre
„ commençoient déja à vouloir dominer ſur leurs
„ peuples. Il jetta les premiers fondements de ce
„ commerce qui devoit un jour ſervir de baſe à la
„ grandeur de la Monarchie. Cependant la puiſſance politique rétrograda. La Grande-Bretagne fut
„ forcée d'abandonner l'Anjou & la Touraine.

„ Sous le regne ſuivant tous les projets d'ambi-

„ tion & de grandeur furent ſuſpendus; mais ſous
„ Édouard III, l'Angleterre reprit le fil de ſes deſ-
„ ſeins; on peut dire que ce Prince alla plus vîte
„ que l'ambition de la nation; il voulut ſe rendre
„ maître de la France par un défi: il propoſa au Roi
„ de jouer ſa Couronne au premier ſang, & de ter-
„ miner les affaires générales par un combat parti-
„ culier; tant il eſt vrai que les grands Princes ne
„ ſont ſouvent que de grands téméraires. Mais ne
„ pouvant ſe battre lui ſeul, il mit les armes à la
„ main de la nation, & gagna la bataille de *Crecy*.
„ Cette victoire ouvrit une ſeconde fois la porte de
„ la France à l'Angleterre. La mer ne ſépara plus
„ les deux États: Calais devint frontiere de la Gran-
„ de-Bretagne.

„ A meſure que la France & l'Angleterre s'affoi-
„ bliſſoient réciproquement par des combats, le de-
„ ſir de s'agrandir augmentoit dans la même propor-
„ tion chez ces deux peuples: de maniere que les
„ batailles, en diminuant leur pouvoir, tenoient
„ leur ambition en équilibre. La France vit pour
„ quelques moments la Couronne d'Angleterre à ſes
„ pieds; ce même Édouard qui avoit voulu la diſ-
„ puter l'épée à la main, lui en fit hommage; mais
„ ce vaſſal étoit trop puiſſant pour ne pas ſecouer
„ ce titre. Édouard prit celui de Roi de France, &
„ fit la guerre pour ce nom; car on commençoit dé-
„ ja à ſe battre pour des mots: pluſieurs nouvelles
„ Provinces de la France paſſerent ſous la domina-
„ tion de la Grande-Bretagne, qui s'affoibliſſoit tou-
„ jours en s'agrandiſſant.

„ Le Prince noir gagna la bataille de Poitiers, où
„ le Roi de France fut fait priſonnier. Cet événe-

„ ment, qui donna naiſſance aux guerres civiles,
„ auroit pu à jamais rendre la France dépendante
„ de l'Angleterre; mais l'ambition ne fait pas tou-
„ jours tout ce qu'elle doit, & encore moins tout
„ ce qu'elle peut.

„ Il eſt remarquable que la rançon d'un priſonnier
„ valut plus à l'Angleterre que pluſieurs de ſes vic-
„ toires. Une foule de Provinces furent de nouveau
„ aſſujetties à la Grande-Bretagne, en échange du
„ Roi détenu dans la Tour de Londres. Tout s'af-
„ foibliſſoit en France, quand un ſeul homme réta-
„ blit tout; Bertrand du Gueſclin remit la Monar-
„ chie; & ce n'eſt pas le ſeul exemple que l'on trou-
„ ve dans notre monde politique, où un particu-
„ lier ait remis l'équilibre entre les Couronnes.

„ Deux Rois Mineurs, Richard II en Angle-
„ terre, & Charles VI en France, firent perdre de
„ vue pour quelque temps l'affaire de leur puiſſance.
„ Des diviſions domeſtiques les occuperent trop pour
„ penſer à leur grandeur.

„ Si dans ce temps de criſe quelques peuples voi-
„ ſins euſſent eu aſſez d'ambition pour profiter des
„ circonſtances; c'en étoit fait des deux Monarchies,
„ & la poſition des affaires ayant pris alors une au-
„ tre tournure, l'Europe auroit aujourd'hui une tou-
„ te autre face.

„ La populace d'Angleterre de tout temps effre-
„ née ſe ſaiſit des principaux citoyens de la Républi-
„ que, & les fit mourir ſans autre raiſon que celle
„ de s'emparer de leurs richeſſes: preuve que ce Gou-
„ vernement (malgré le plan d'agrandiſſement qu'il
„ avoit formé) n'avoit point de liens qui retinſſent

„ dans

„ dans de juſtes bornes la puiſſance civile, qui doit „ toujours ſervir de baſe à la politique.

„ Tandis que le petit peuple égorgeoit les Grands, „ le Parlement dépoſoit le Roi. Il le priva de ſa Cou- „ ronne avec la même facilité qu'il auroit privé un „ particulier d'une charge civile.

„ Pendant que regna Henri IV, les affaires ne ſe „ rétablirent point en Angleterre, & la France ne „ remédia point à ſes troubles domeſtiques. Ces „ deux Monarchies n'eurent d'autre occupation que „ celle de ſe radouber elles-mêmes. Un autre mal- „ heur pour cette derniere Monarchie fut que ſon „ Roi devint frénétique, & comme ſi ſa maladie ſe „ fût communiquée à la nation, la plupart des „ Grands devinrent furieux. Ils s'égorgent & s'arra- „ chent la vie impitoyablement. Le délire gagne „ les tribunaux de juſtice. La juriſprudence ſoutient „ qu'on peut s'aſſaſſiner en toute ſûreté de conſcien- „ ce. Un Docteur prouve le ſyſtême des meurtres, & „ appuie ſes démonſtrations ſur l'Évangile. Il eſt diffi- „ cile à l'eſprit humain de pouſſer plus loin ſes er- „ reurs.

„ L'Angleterre ayant mis ordre à la hâte à ſes af- „ faires domeſtiques, ſe mit en devoir de profiter des „ circonſtances, l'occaſion étoit des plus favorables; „ ſa rivale n'en pouvoit plus: les factions la déſoloient.

„ Elle gagna la bataille d'Azincourt, qui mit toute „ la France en deuil. Le Trône de cette Monarchie „ tendu de noir eut été renverſé indubitablement, „ ſi les Héros qui ſavent vaincre ſavoient profiter „ de leurs victoires. Le gain de cette bataille n'au- „ gmenta pas le pouvoir de cette Couronne. L'An- „ gleterre n'y acquit que de la gloire. Il fallut qu'a-

„ ne révolution domeſtique acheva ce que les armes
„ avoient commencé.

„ Le Roi Breton monte ſur le Trône de France
„ par un mariage: voilà donc les deux nations réu-
„ nies, mais toujours ennemies. Il ſemble que rien
„ n'ait pu concilier les Anglois avec les François,
„ pas même la réunion des deux Couronnes. Pour
„ délivrer la Monarchie de cette ſujétion étrange-
„ re, il fallut que la magie s'en mêlât: une ſervan-
„ te, ſans autre titre que celui de pucelle, fait ce
„ que de grandes armées n'avoient pu faire. Char-
„ le VII eſt ſacré par ſon ordre, & tout le pouvoir
„ d'Angleterre cede à une fille de cabarêt! On ne
„ peut guere rendre compte de l'hiſtoire des deux
„ nations: par-tout la raiſon & la politique cedent
„ au fabuleux & à l'extraordinaire.

„ Les Anglois ſont chaſſés de la France. Il ne leur
„ reſte qu'une porte * pour y rentrer.

„ Il ſemble que la France n'attendoit que l'éva-
„ cuation des Anglois pour ſe radouber. Les diſſen-
„ tions domeſtiques l'avoient miſe en pieces: Char-
„ les refondit le ſyſtême, & par la réforme des abus
„ rétablit l'ordre civil, qui, comme on l'a dit, eſt
„ la baſe de la puiſſance politique. Louis XI éta-
„ blit le deſpotiſme abſolu en France, & par-là jet-
„ ta les fondements de cette foibleſſe qui l'a rendue
„ depuis l'égale d'une Iſle, qui, avec la moitié moins
„ de peuples qu'elle, lui a tenu tête pendant pluſieurs
„ ſiecles: ce Roi abſolu rétablit le niveau, il mit com-
„ me un leſt aux deux puiſſances.

„ Le regne d'Edouard ne fut pas long. Il n'eut
„ le temps que d'être amoureux & barbare: deux paſ-

* Calais.

„ ſions qui ſe contrediſent, qui ſe trouvent rarement „ enſemble.

„ L'Angleterre vit naître dans Richard ſon frere, „ un monſtre abominable : au lieu qu'aux autres Prin- „ ces il faut des paſſions ou des vengeances pour être „ cruels, celui-ci l'étoit de ſang froid. Il s'empara „ de la Couronne ſans y avoir aucun droit. Il fit aſ- „ ſaſſiner dans la Tour de Londres l'héritier l'égi- „ time du Trône; mais on ne ſait qui fut le plus in- „ humain de Richard qui commit ce meurtre, ou de „ la nation qui le laiſſa commettre; car les Anglois „ s'étoient déja mis en poſſeſſion de détrôner leurs „ Rois. Pourquoi donc laiſſer la Couronne à celui-ci ?

„ Le regne de ce tyran fut perdu pour l'ambition. „ On peut dire qu'il avilit la Monarchie par ſes cruau- „ tés, & par la condeſcendance qu'on avoit eu à les „ lui laiſſer commettre. Richard prit les armes à la „ main; mort trop diſtinguée pour un ſcélerat qui „ n'avoit regné que par des aſſaſſinats.

„ La Grande-Bretagne étoit donc beaucoup en „ arriere de ſes deſſeins. Sa puiſſance n'avoit plus „ de point d'appui. La plupart des établiſſements „ d'Édouard III avoient péri, il fallut étayer de „ nouveau la Monarchie, & lui donner de nou- „ veaux moyens de s'étendre au loin; car les An- „ glois ne perdoient jamais l'idée de leur grandeur; „ ils la ſuivoient toujours dans l'impuiſſance même „ où ils étoient de la ſatisfaire.

„ Sous le regne qui ſuivit celui du Tyran, on fit „ des loix, on rétablit l'ordre, & par l'économie, „ qui fut de tout temps la premiere vertu politique „ des gouvernements, on ſe vit en état de former „ de grands deſſeins.

„ La France tantôt foible, & tantôt rétablie par „ ſes Rois, n'avoit qu'une puiſſance précaire.

„ C'eſt, je crois, en grande partie à François I „ qu'il faut fixer la véritable époque de la grandeur „ de la France; ce n'eſt point que ſous ſon regne „ cette Monarchie parvînt à ce point d'élevation où „ on la vit depuis; mais ce Prince créa, pour s'ex- „ primer ainſi, un cahos de puiſſance politique que „ ſes ſucceſſeurs ne firent que développer.

„ Je crois auſſi, Excellences, que c'eſt au temps „ de ce Monarque qu'il faut fixer le plan d'agran- „ diſſement que chacune des nations forma, dont „ l'une établit pour ſyſtême l'empire de la mer, & „ l'autre la domination de la terre. Peut-être que „ ces deux nations ne s'en appeiçurent pas elles- „ mêmes; car il y a des projets d'ambition qu'on ne „ découvre qu'après l'exécution.

„ On diroit que ces deux nations établiſſoient leur „ puiſſance comme à l'inſu l'une de l'autre. La Gran- „ de-Bretagne fit éclore inſenſiblement une marine, „ & établit tous les moyens de la maintenir, ſans que „ la France s'en apperçût ou parût s'en appercevoir. „ La France raſſembla de puiſſantes armées de terre, „ ſans que l'Angleterre montrât y faire attention.

„ Les François & les Anglois à force d'avoir eu „ des guerres enſemble avoient appris à dominer. „ Preſque toutes les guerres furent perſonelles. C'eſt „ au prix de leur ſang qu'ils avoient acquis l'Empire „ ſur tous les autres peuples de l'Europe.

„ Henri VIII, en défendant la meſſe aux Anglois, „ établit irrévocablement la déſunion entre les deux „ Couronnes, qui ne purent plus ſe donner récipro- „ quement des Reines; ce n'eſt pas que les mariages „ entre Souverains empêchent les guerres; mais il „ peut arriver quelquefois qu'ils ſuſpendent les ha-

„ tailles, & qu'ils aient honte d'aſſaſſiner eux-mêmes
„ leurs propres générations.

„ On peut dire que le projet d'agrandiſſement de
„ l'Angleterre formé depuis tant de ſiecles ne fut
„ guere exécuté que ſous Élizabeth. L'adverſité avoit
„ appris à regner à cette Reine, & c'eſt la meilleure
„ école des Souverains. Elle mit un échafaut à la
„ République d'Angleterre, & l'étaya de tous côtés.
„ On voit par ſes établiſſements qu'elle connoiſſoit
„ les principes du Gouvernement politique & civil.

„ Pendant que l'Angleterre jettoit de nouveaux
„ fondements de puiſſance, la France que François
„ I avoit fait paroître ſur un nouveau théatre,
„ livrée après lui à des diſſentions domeſtiques & à
„ des guerres civiles, s'abîmoit ſous ſes propres ruines. Calvin avoit porté un coup mortel à la Monarchie; ce neſt pas à cauſe que les François ne
„ croyoient pas à la Meſſe (c'eſt une choſe à laquelle fort peu de gens s'intéreſſoient;) mais parce que
„ la réforme étoit le prétexte des révolutions de
„ tous ceux qui avoient de l'ambition. Pendant plûſieurs regnes on ne voit que troubles & ſéditions.

„ La France ordonne elle-même le meurtre de
„ ſes ſujets, & choiſit le nom d'un Saint, appellé
„ Barthelemi pour l'aſſaſſinat général. Si l'Angleterre
„ qui avoit prodigué tant de ſang pour affoiblir la
„ France, avoit fait un dernier effort, c'en étoit
„ peut-être fait encore de cette Monarchie; mais,
„ comme je l'ai deja obſervé, l'ambition ne fait
„ pas toujours tout ce qu'elle peut; & bien en vaut
„ à l'Europe; car il y auroit long-temps qu'elle ſeroit ſoumiſe à un ſeul maître. Un Jules Céſar moderne l'eut aſſervie indubitablement.

„ Henri IV parut : la France en avoit beſoin; „ mais ſon regne paſſa comme un éclair. A peine „ eſt il aſſis ſur le Trône qu'un horrible aſſaſſinat l'en „ précipite, & la Monarchie reſte toujours foible.

„ Cependant la Grande-Bretagne ne perdoit pas de „ vue ſa puiſſance. Elle préparoit dans le ſilence les „ moyens de cette navigation, qui devoit un jour „ lui donner l'Empire de la mer. L'adminiſtration „ Françoiſe ne la prévint point dans ſes deſſeins. El- „ le lui laiſſa le temps de s'agrandir.

„ Le Regne de Louis XIII qui ſuccéda à ce- „ lui de Henri IV, n'étoit guere propre à retirer „ la France de cet état d'engourdiſſement où tant „ de malheurs domeſtiques l'avoient plongée. Ce „ Prince ſombre, foible & diſſimulé étoit trop indé- „ terminé pour choiſir un plan, & le ſuivre mé- „ thodiquement. Richelieu, ſon Miniſtre, que l'hiſ- „ toire met au nombre des grands hommes, parce- „ qu'il fit de grands changements, n'avoit pas aſſez „ de ce génie univerſel qui portant ſes vues ſur les „ ſiecles futurs démêle les événements à venir. Ce „ Miniſtre qui voyoit tout, ne vit pas que l'An- „ gleterre jettoit les fondements d'une Marine pro- „ digieuſe. Il ne s'occupa qu'à abaiſſer la Maiſon „ d'Autriche, & les Grands du Royaume, afin de „ dominer ſur tout. Il faiſoit des comédies, tandis „ qu'il auroit fallu faire des vaiſſeaux. Mazarin qui „ lui ſuccéda étoit un trop malhonnête homme „ pour ſonger au bien de l'État; il ne penſa qu'à „ ſes affaires domeſtiques.

„ Pendant que l'Angleterre travailloit à dominer „ ſur les mers, ſon gouvernement éprouva une cri- „ ſe. Le Regne de Jacques I, foible & languiſſant, „ la mit au niveau de la France. Charles I n'étoit

„ pas propre à rétablir les affaires. Cromwell parut qui renverſa le Trône, & fit mourir le Roi.

„ Après ce tragique événement, la République reprit ſa vigueur : le tyran rétablit l'ordre au-dedans, „ & fit reſpecter l'État au-dehors. Il ajuſta toutes „ les pieces de la puiſſance politique, de maniere „ qu'elles formaſſent un tout formidable. La plupart „ des établiſſements qui ſoutiennent aujourd'hui ce „ gouvernement ſont de lui.

„ En voyant l'État floriſſant ſous Olivier, on pourroit ſoupçonner que la tyrannie eſt bonne à quelque „ choſe. Jamais ſous aucun Roi légitime l'Angleterre n'étoit parvenue à ce haut degré d'élévation. „ Le meurtrier de Charles jouit pendant toute ſa „ vie du fruit de ſon horrible politique. Non-ſeulement il fut tranquille, mais même diſtingué.

„ Si quelque choſe peut enhardir les particuliers à „ s'élever à la puiſſance ſouveraine par un crime énorme, c'eſt la déférence que les têtes couronnées eurent pour cet uſurpateur. La plupart des Rois „ rechercherent à l'envie ſon alliance, & à ſa mort „ pluſieurs Cours prirent le deuil.

„ Pendant cette ſcene tragique à Londres, Louis „ XIV parut : il balança le pouvoir de l'Angleterre, & quelquefois fit pancher la balance de ſon „ côté. Ce regne prodigieux découvrit des reſſources dans cette Monarchie, que les Rois ſes prédéceſſeurs n'avoient point vues. Louis créa, pour „ ainſi dire, un ſecond Royaume, & donna un autre „ génie à ſes peuples.

„ C'eſt eſſentiellement à cette derniere époque „ qu'il faut rapporter le ſyſtême d'agrandiſſement „ des deux couronnes qui acheverent de s'emparer „ *des deux éléments.*

„ La France mit ſur pied des armées de terre in-
„ nombrables, & l'Angleterre des flottes conſidéra-
„ bles. Les deux théatres ſe joignirent & n'en firent
„ qu'un de troubles & de diviſions.

„ Peut-être que la laſſitude & l'épuiſement des
„ moyens euſſent ramené à la fin la tranquillité en-
„ tre les deux peuples; mais il arriva un événement
„ dans le monde qui rendit les querelles éternelles.
„ L'avarice fit la découverte de pluſieurs mines ri-
„ ches dans les nouveaux mondes.

„ L'Angleterre par ſon induſtrie ſe rendit mai-
„ treſſe de celles du Breſil, & alors les prétextes
„ ne manquerent plus, parce que les reſſources ne
„ tarirent jamais.

„ La révolution qui ſe fit dans l'eſprit humain
„ acheva d'irriter les deux nations; chacune ſe pré-
„ tendit ſupérieure dans les arts & les ſciences.

„ De toutes les rivalités la plus dangereuſe eſt
„ celle qui tire ſa ſource de l'entendement; par-
„ ce que les connoiſſances lui ſervent d'aliment. La
„ Religion en diviſant la croyance, aliéna les cœurs;
„ enfin la différence des gouvernements mit la der-
„ niere main à cette déſunion.

„ Voilà, Excellences, les cauſes premieres de ces
„ guerres continuelles entre les deux nations; cau-
„ ſes qui exciterent de la diviſion chez preſque tous
„ les peuples de l'Europe; car la France & l'An-
„ gleterre, étant devenues deux grands États, inté-
„ reſſerent tous les autres Gouvernements dans leurs
„ querelles.

„ Les ſieges & les batailles n'ayant pu mettre fin
„ aux brouilleries générales, on imagina ſouvent
„ des ſyſtêmes de pacification perpétuelle. Henri IV,

„ Roi de France, fut le premier qui travailla à ce „ plan; mais ce généreux Prince montre plutôt par „ là les vertus d'un bon pere de famille, que celles „ d'un habile politique. Son syſtême manquoit par „ les principes. Un Abbé de St Pierre, qui paſſa „ toute ſa vie à rêver politique, traita cette matie- „ re avec autant de tiédeur que peu de ſuccès.

„ En dernier lieu, Jean Jacques Rouſſeau, Ci- „ toyen de Geneve, a donné une ébauche d'une paix „ perpétuelle; mais les moyens qu'il propoſe ſont „ impraticables; rien n'eſt étayé dans ſon plan. Il „ laiſſe derriere lui des lacunes qu'il ne remplit „ point. On peut dire que cet écrivain, d'ailleurs „ célebre, n'eſt pas un grand magicien en matiere „ d'intérêts des Princes; il eſt plus ſorcier dans ſon „ *Devin de village*; du moins ſa muſique eſt plus „ variée que ſa politique.

„ Jacques, pour établir le prodige d'une paix gé- „ nérale, en forme un plus grand; c'eſt-à-dire, que „ les Souverains ceſſeront d'avoir de l'ambition, & „ qu'en faveur de ſon projet, ils ſeront juſtes & „ modérés. Il voudroit établir un Tribunal ſuprê- „ me, où les Monarques ſeroient jugés juridique- „ ment, & il fait de la plupart des Rois de l'Eu- „ rope des Juges à paix.

„ Il propoſe de faire de la République univer- „ ſelle un gouvernement confédératif, où les mœurs, „ la religion & les coutumes laiſſent toutes les par- „ ties, & il oublie que c'eſt préciſément ce qui les „ déſuniroit. C'eſt trop préſumer des Monarques „ que de vouloir qu'ils ſoient juſtes & modérés, „ qu'ils n'emploient ni la violence, ni la force ou- „ verte. Il en eſt qui choiſiroient de n'être point

„ Rois, plutôt que de l'être à ces conditions-là.
„ Il en eſt de même des nations : c'eſt aſſurément
„ méconnoître cette foule de mortels, qu'on appelle
„ peuples, que de les croire capables de s'accorder ſur
„ leur bonheur reſpectif. Si Dieu le Pere deſcendoit
„ ſur la terre, & qu'il propoſât à toutes les nations
„ un plan général de bonheur éternel, il s'en trouve-
„ roit qui s'y oppoſeroient, & qui aimeroient mieux
„ deſcendre aux enfers, que de ſouſcrire à un traité
„ général du Ciel.

„ L'humanité eſt faite ainſi, & ce ne ſeront ni
„ des mots ni des livres qui la changeront.

„ Il ne faut pas croire non plus qu'on puiſſe ré-
„ gler les intérêts des Princes dans une diete géné-
„ rale, comme on l'a ſouvent imaginé. Les ſociétés
„ politiques ſeroient diſſolues, avant qu'on les y eut
„ rien arrangé. A meſure qu'on auroit radoubé l'Eu-
„ rope d'un côté, elle crouleroit de l'autre; on
„ n'auroit pas plutôt décidé les anciennes préten-
„ tions, qu'il s'en formeroit de nouvelles; car cha-
„ que génération voit former de nouveaux droits,
„ & chaque droit établit de nouvelles prétentions.
„ L'établiſſement d'une Cour ſuprême pour borner
„ l'ambition des Souverains eſt impraticable. Pour
„ porter les Rois à avoir de la modération, il faudroit
„ régler le mouvement de leur cœur, & cette mo-
„ rale n'eſt point du reſſort des dietes, établies uni-
„ quement pour diſcuter les intérêts des Princes.

„ Si cet événement arrive jamais, (on parle d'u-
„ ne paix générale, fixe & permanente dans tous les
„ membres du corps politique de la République
„ univerſelle) ce ne ſera que par un arrangement
„ fortuit de cauſes ſecondes : ſi cet âge d'or a jamais

„ lieu ſur notre hémiſphere, il faut le dire ici à la
„ honte des ſociétés civiles, ce ſera à l'inſu de la
„ raiſon humaine: il faudra que les Rois n'en ſoient
„ pas informés, que les peuples l'ignorent, & que
„ la politique elle-même n'en ſache rien.

„ Indépendemment de ces cauſes générales de dé-
„ ſunion entre la France & l'Angleterre qu'on vient
„ de rapporter, il en eſt encore d'autres particulieres.

„ Une des principales eſt, que les deux gouver-
„ nements à la paix ſe trouvent toujours dans un
„ état de forces reſpectives: on diroit qu'il y a com-
„ me une gageure entre les Agents des deux Cou-
„ ronnes, pour laiſſer les choſes ſur l'ancien pied.

„ Après la ſignature du traité de paix, chaque
„ nation s'applique à redouber ſa puiſſance. L'une
„ recrute des ſoldats, & l'autre conſtruit des vaiſ-
„ ſeaux. La France remplit la terre de ſes armées,
„ & l'Angleterre couvre les mers de ſes flottes; &
„ de ce nouvel état de force à celui des ſieges & des
„ batailles, il n'y a d'autre intervalle que l'occaſion
„ de ſe battre.

„ Les Plénipotentiaires ne ſont pas Phyſiciens: ils
„ ignorent l'influence des élémens: aucune de leurs
„ négociations ne tend à retrécir la mer, ni à don-
„ ner des bornes à la terre. Leur politique n'eſt
„ pas plus adroite pour prévenir les reſſources qui
„ donnent à une des nations les moyens de payer
„ des ſubſides, & à l'autre ceux de faire la guerre.
„ Il ne leur vient jamais dans l'eſprit de couper les
„ ſources des richeſſes des nouveaux mondes, qui,
„ en ſe penchant toutes d'un côté, excitent les
„ troubles & les diviſions parmi les deux peuples.

„ Outre tous ces vices de négociations, il y a

„ encore ceux des circonſtances, des mal-entendus,
„ des contretemps, & des pōſitions gênées.

„ La paix préſente eſt un coup de politique forcé qui prépare lui-même à une nouvelle guerre.
„ Il falloit la faire plutôt, ou attendre plus tard. Il
„ y a des temps malheureux, où il vaut mieux laiſſer donner des combats que de les ſuſpendre. Les
„ canons ſont alors les plus habiles plénipotentiaires qu'on puiſſe employer, & les champs de ba-
„ tailles les meilleurs congrès. Et ces temps ſont
„ ceux où les traités de paix, laiſſant à chacun ſes
„ prétentions & ſes inimitiés, ne ſervent qu'à irriter davantage les Puiſſances qui mettent bas les
„ armes.

„ Pendant ces pauſes qui ne ſont guere que des
„ ſuſpenſions d'armes, on rétablit de part & d'autre
„ ſes forces; on reſpire, l'on reprend haleine, & l'on
„ ſe bat enſuite avec plus de fureur que jamais.

„ La paix particuliere de la France & de l'An-
„ gleterre diſpoſe à de nouveaux combats. On a
„ dit, & quelques mauvais politiques ont écrit,
„ que les guerres du Nord pouvoient être ſéparées
„ de celles du reſte de l'Europe; mais on a mal dit,
„ & l'on n'a pas bien écrit. Ce n'eſt pas connoître
„ la liaiſon qu'il y a entre le corps Germanique &
„ le reſte des États de l'Europe que de penſer ainſi.
„ De tout temps l'Allemagne influa ſur les affaires
„ de notre monde politique: ce fut elle qui rompit
„ autrefois les fers qu'avoient forgé les Romains,
„ & qui délivra le monde de la ſervitude univerſelle.

„ Ses guerres ſont celles de toutes les nations,
„ il faut néceſſairement que les premieres Puiſſan-
„ ces y prennent part, quand ce ne ſeroit que pour

„ maintenir l'équilibre, & empêcher qu'il ne s'y „ forme un trop grand pouvoir, lequel, après avoir „ augmenté conſidérablement ſes forces, pourroit ſe „ mettre en état d'écraſer tous les autres.

„ En laiſſant ſubſiſter les diviſions en Allemagne, „ il arrivera de deux choſes l'une : ou la Maiſon „ d'Autriche écraſera celle de Brandebourg, & dans „ ce cas la France reprendra les armes pour préve- „ nir ſa trop grande puiſſance, ou le Roi de Pruſſe „ abîmera la Reine de Hongrie, & dans ce cas le „ Conſeil de ce Monarque ſera d'abord tenu. Frédé- „ ric paſſera le Rhin : or, quelque ſoit celui de ces „ deux événements qui arrive, il faudra néceſſaire- „ ment que la guerre recommence entre les deux „ Couronnes. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe ne „ fournit preſque point d'exemples que la Maiſon „ de Bourbon ſe ſoit mêlée des affaires d'Allema- „ gne, ſans que la Grande-Bretagne n'y ſoit inter- „ venue.

„ Paſſons à d'autres obſervations. Quand de trois „ Puiſſances qui font la paix aucune n'eſt ſatisfaite, „ il eſt moralement impoſſible que la tranquillité „ ſubſiſte. La France ſe plaint, l'Angleterre ſe fâ- „ che, & l'Eſpagne gronde.

„ La premiere croit céder trop, la ſeconde penſe „ qu'on ne lui donne pas aſſez, & la derniere eſt „ convaincue qu'elle met plus du ſien au traité „ qu'elle ne devroit.

„ Tout le monde perd au marché de la paix. La „ Puiſſance conquérante elle-même n'eſt pas au ni- „ veau de ſes dépenſes. Il s'en faut d'une ſomme „ immenſe que la paix indemniſe l'Angleterre des

„ faix de la guerre : il n'y a pour cela qu'à voir le
„ nouvel état de ſes dettes nationales.

„ La France perd ſes troupes, ſes finances, & une
„ portion de ſon domaine. L'Eſpagne en eſt pour ſes
„ vaiſſeaux, ſes riches tréſors, & un Continent dans
„ le nouveau monde.

„ Aucune de ces Couronnes qui mettent bas les
„ armes, ne fait la paix par convenance. C'eſt le
„ beſoin d'un côté, & la néceſſité de l'autre, qui
„ ſignent au traité ; on continueroit à ſe battre ſi
„ l'on en avoit les moyens ; ce ne ſont pas les mo-
„ tifs de guerre, mais les finances qui manquent.
„ Les batailles ne finiroient pas, ſi les caiſſes mili-
„ taires n'étoient épuiſées.

„ Il y a un endroit dans cette paix qui la rend
„ d'avance impraticable. Les coups que l'Angleterre
„ vient de frapper ſur mer ſont trop marqués ; ils
„ ont épouvanté la France, au point qu'elle a con-
„ çu qu'il faut qu'elle ceſſe d'être Puiſſance ou
„ qu'elle rétabliſſe ſa marine ; & dès lors la guerre
„ recommencera ; car c'eſt la pierre d'achopement
„ contre laquelle tous les traités de paix vont ſe
„ briſer.

„ Peut-être que les bevues d'État ſeront encore
„ un autre obſtacle : on rougira à la paix d'avoir
„ fait tant de fautes pendant la guerre, & on cher-
„ chera à laver cette honte.

„ Depuis qu'il y a des gouvernements chez les
„ hommes, & que la politique ſe mêle de conduire
„ les nations, on ne vit rien de ſemblable.

„ La premiere Puiſſance belligérante s'eſt écra-
„ ſée d'elle-même : on l'a vu s'affaiſſer ſous le poids
„ de ſa propre grandeur. Des alliances mal combi-

„ nées, des batailles mal données, des vues mal di-
„ rigées ſont émanées de ſon Conſeil ſuprême; elle
„ s'eſt appliquée à donner des batailles ſur terre,
„ tandis qu'il ne falloit donner que des combats ſur
„ mer; elle a envoyé des forces formidables en Al-
„ lemagne, & a dégarni ſes Colonies : ce ſyſtême de
„ diverſion a très-bien ſervi à ſes ennemis, dont tou-
„ tes les entrepriſes ont réuſſi.

„ Ses Généraux ont ſecondé ſa mauvaiſe politi-
„ que. La plupart ne ſe ſont pas battus pour l'É-
„ tat; ils n'ont fait la guerre que pour leurs querel-
„ les perſonnelles. Les uns ont fait des treves hon-
„ teuſes, & n'ont penſé dans celles-ci qu'à s'enri-
„ chir; les autres ont fait périr des armées conſidé-
„ rables par des marches & contremarches inutiles:
„ & tous ont aimé mieux ſe laiſſer vaincre, que de
„ permettre à leurs rivaux la gloire d'être vainqueurs.
„ La derniere Puiſſance belligérante a encore plus
„ mal manœuvré. La poſtérité la plus reculée ſe
„ ſouviendra avec étonnement d'un événement auſſi
„ ſinguliér.

„ Si on liſoit dans une relation de quelque partie
„ de l'Amérique ſeptentrionale, qu'il y avoit deux
„ peuplades qui ſe faiſoient la guerre depuis pluſieurs
„ années; & qu'une de celle-ci preſſoit une troi-
„ ſieme peuplade ſa voiſine & autrefois ſon alliée,
„ de ſe déclarer en ſa faveur, dans un temps qu'elle
„ auroit pu le faire avec avantage; mais que celle-
„ ci avoit attendu que l'autre fut écraſée pour join-
„ dre ſes armes aux ſiennes, ſe faire battre & ne ſi-
„ gner vîte la paix que pour payer tous les fraix de
„ la guerre: on diroit, voilà une peuplade bien ſtu-
„ pide.

„ On donne ce beau projet à deux M--s très-in-
„ habiles: hommes ſans capacité, qui donnoient des
„ avis réitérés ſur l'impuiſſance de la Cour où ils
„ réſidoient, ſans connoître ſes reſſources.

„ Malgré cet arrangement de cauſes ſecondes qui
„ portent à la guerre, il ne ſeroit pas impoſſible
„ d'établir un ſyſtême de paix entre les deux Cou-
„ ronnes; mais il faudroit pour cela s'écarter de
„ cette routine des traités ordinaires.

„ Peut-être que le peu d'articles ſuivants avance-
„ roient plus ce grand ouvrage que ce tas de né-
„ gociations juſques ici inutiles.

I. Ne point ſigner de traité de paix, que les affai-
res d'Allemagne ne ſoient terminées.

II. Fixer la Marine d'Angleterre, & l'État Mili-
taire de la France.

III. Annuller le traité de Cromwell, & rendre
libre le commerce du Portugal.

IV. Convenir que la premiere des deux Puiſſances
qui romproit la paix, & qui commettroit la premie-
re des hoſtilités tant par mer que par terre, outre
les fraix de la guerre, payeroit à l'autre une ſomme
de cent millions tournois.

V. Faire garantir ces articles par toutes les Puiſ-
ſances de l'Europe.

„ Cette garantie univerſelle qui rameneroit la
„ paix générale trouveroit peu d'obſtacles.

„ Les deux tiers de l'Europe, épouvantés des
„ bruits de guerre qui ſe paſſent dans l'autre, s'y
„ prêteroient volontiers. C'eſt une maxime reçue
„ en politique, que, lorſque deux ou trois gou-
„ vernements s'addonnent aux vertus militaires,
„ il eſt dangereux pour les autres de n'être que

„ ſpectateurs; car les Puiſſances belligérantes, après „ avoir fini la conquête des peuples guerriers, com- „ mencent à attaquer ceux qui ne le ſont pas. Peut- „ être qu'il y a maintenant une diſpoſition à cette „ garantie pacifique qui ne s'eſt pas rencontrée en „ Europe depuis Charlemagne.

„ Le Pape eſt un Prince pacifique. La religion „ lui met la palme à la main.

„ Les Vénitiens enſevelirent leurs vertus mili- „ taires ſous les ruines du Royaume de Candie. Le „ ſyſtême de la République eſt celui de la paix.

„ Genes a appris à ſes dépens à ne plus faire la „ guerre.

„ L'Eſpagne ſort d'éprouver que ſon état naturel „ n'eſt pas celui des combats; & on peut préſumer „ que dans le moment préſent elle figneroit une ga- „ rantie de paix juſques à la fin du monde.

„ On vient de forcer le Portugal à ſe battre, & „ ſon coup d'eſſai ſur la guerre n'eſt pas des plus „ propres à lui faire prendre du goût pour les ver- „ tus militaires.

„ La Moſcovie eſt à la veille de n'être occupée que „ de ſes affaires domeſtiques. La moitié de la Cou- „ ronne Impériale, qui eſt dans le tombeau, tient „ en échec celle qui occupe maintenant le Trône. „ Si dans la poſition préſente des choſes, on offroit „ à cette Cour d'entrer dans la ligue pacifique, il „ eſt à préſumer qu'on l'y trouveroit très-diſpoſée. „ Les Provinces-Unies ſeroient enchantées d'entrer „ dans le projet d'une ſuſpenſion d'armes. La der- „ niere guerre, preſque générale de l'Europe, n'a „ pu leur mettre les armes à la main; c'eſt que leur „ ſyſtême aujourd'hui eſt celui des richeſſes & non „ des conquêtes.

„ La Saxe ne demanderoit pas mieux, après l'é-
„ vacuation des troupes étrangeres, que de garantir
„ un traité de pacification.

„ Les petits États de l'Empire ſont ſi las de la guer-
„ re, qu'ils voudroient qu'on fit une paix qui durât
„ juſques à la fin du monde.

„ Copenhague & Stockholm ſouhaiteroient qu'on
„ mît bas les armes dans le Nord, & qu'on ne ſe
„ battît plus de dix ſiecles.

„ Il n'y a que le Roi de Pruſſe en Allemagne qui
„ ait encore envie de ſe battre, & voilà préciſé-
„ ment pourquoi il faudroit l'en empêcher par un
„ accord général.

„ Mais quand même la plupart de ces Gouver-
„ nements ne voudroient pas garantir cette paix,
„ on pourroit les y forcer.

„ A l'exception des trois grandes nations, la
„ France, l'Angleterre, & la Maiſon d'Autriche,
„ on peut regarder les autres États comme des Puiſ-
„ ſances intermédiaires, ſubornées & dépendantes.

„ Elles ſont proprement la méchanique des reſſorts
„ qui font mouvoir la machine de l'Europe.

„ Réſumons encore; l'Italie qui donnoit autrefois
„ la loi à l'univers, n'a aujourd'hui aucune puiſſan-
„ ce. Un Prêtre à Rome, un deſpote à Naples &
„ quelques corps de Nobles dans les Républiques la
„ retiennent dans la dépendance.

„ Le Duc de Modene ne peut mettre ſur pied
„ que deux mille hommes, y compris ſa Compa-
„ gnie de Gardes du Corps. La plus grande de ſes
„ armées ne compoſe guere qu'un petit détachement.

„ Les Républiques de Luques & de Saint Marin
„ n'ont point de troupes.

„ Le Roi de Sardaigne qui auroit quelquefois envie de ſe mêler des guerres de l'Europe, eſt trop „ reſerré aujourd'hui dans ſes États pour penſer à „ de nouvelles conquêtes. Depuis l'établiſſement de „ Dom Carlos & de Dom Philippe en Italie, ſes „ vertus militaires ſont ſi à l'étroit, qu'elles n'ont „ pas aſſez de place pour ſe retourner.

„ La plupart des petits États du Nord pris ſéparément, n'ont ni force ni puiſſance.

„ La Ruſſie, dont on vient de parler, n'eſt point „ ſupérieure à ces États: ſon deſpotiſme a tout abîmé. C'eſt le pays natal de la ſervitude. Quoiqu'on „ en diſe, elle n'a point de puiſſance réelle; parce „ qu'on ne ſauroit trouver des ſoldats, là où il n'y a „ que des eſclaves.“

LETTRE VIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

Dieu forma le monde, enſuite il ſe repoſa: mille ans après il créa l'Eſpagne. C'eſt le pays le plus nouveau de la terre: on diroit qu'il ſortit hier du néant, tant ſa politique, ſes arts & ſes finances ont reſté en arriere. Il s'en faut de vingt ſiecles qu'il ne ſoit au niveau des autres États de l'Europe.

Les autres peuples ſe ſont formés par la réflexion, l'âge, le temps, l'ambition & un certain déſir naturel de s'agrandir: celui-ci n'a point fait d'expériences, il a perdu juſques au fruit de ſon amour-propre. Malheur le plus grand qui puiſſe arriver à

une nation; car, quand ſes propres paſſions ne la ſoutiennent pas, il faut que ſa puiſſance politique diminue.

L'ambition ici eſt ſubordonnée à la pareſſe. Ce vice de l'ame qui, par-tout ailleurs eſt foible & languiſſant, a en Eſpagne toute l'activité des plus violentes paſſions. On ne travaille point, par le déſir qu'on a de ne rien faire. C'eſt la ſeule activité qui reſte aux Eſpanols.

L'engourdiſſement eſt général. Ce ſommeil létargique a attaqué toute la nation. Il y a quelque agitation à la Cour : mais cette agitation ne tend qu'à faire du bruit. On s'y donne du mouvement, on s'y agite, ou s'y démène; & à la fin tout ce travail va ſe perdre dans l'aſſoupiſſement général.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Londres.

LEs trois Couronnes de France, d'Angleterre & d'Eſpagne viennent de ſigner les préliminaires de la paix. Les intérêts des Couronnes en Europe ſe démontent comme une pendule. On met l'aiguille de la paix & de la guerre à l'heure qu'on veut.

Par ces préliminaires, l'union de la France avec la Maiſon d'Autriche finit; car c'eſt un uſage établi ici que, lorſqu'on n'a plus beſoin de ſes alliés, on les abandonne. On commence la guerre enſemble & on fait la paix ſéparément. Après la mêlée & la déroute des combats, chacun ſe rallie ſous les étendarts de ſes intérêts.

A la ſuite des diſſolutions des alliances les plus ſolemnelles, tu croiras peut-être que ces aſſociations politiques ne peuvent plus ſe renouer : mais les Rois d'Europe ſont convenus entre eux de n'avoir point de mémoire, & d'oublier juſqu'au reſſentiment que doit cauſer la rupture de pareils engagements; & bien leur en vaut: n'y ayant aucun ou preſque aucun Prince qui n'ait abandonné ſon allié ou ſes alliés après le traité de paix.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.*

De Londres.

JE t'ai parlé dans une de mes précédentes du danger qu'il y a ici pour la religion de perfectioner l'entendement. A peine un homme eſt-il ſavant qu'il devient Athée; il ne fait pas plutôt quelque choſe qu'il ne croit à rien.

Le peuple n'eſt pas aſſez éclairé pour imaginer qu'il n'y a point de Dieu; cet effort d'eſprit n'eſt réſervé qu'à ceux qui ont des lumieres ſupérieures. J'ai lu les ouvrages de la plupart des beaux génies Européens; ils inclinent preſque tous à l'Athéiſme. Plus un homme a acquis de ſavoir, & moins il eſt perſuadé de la divinité.

On remarque que la religion en Europe ſuit l'ignorance des peuples, & que moins les nations ont de ſavoir & plus elles ſont perſuadées de l'exiſtence de Dieu.

En Suiſſe, où le climat, & peut-être d'autres

cauſes, empêchent que les hommes n'aient de l'eſprit, tout le monde croit à un Être ſuprême.

Depuis que la France a renouvellé les arts, il y a une infinité de gens qui nient un premier principe.

Mais en Angleterre, où le ſavoir eſt plus profond & où chaque citoyen ſe pique d'avoir des connoiſſances, le pays eſt rempli d'Athées.

Pour moi, ſi j'étois Européen, je voudrois être Suiſſe; car j'aimerois mieux ignorer beaucoup de choſes, que d'être ſavant au point de ſavoir qu'il n'y a point de Dieu.

LETTRE XI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs profeſſions les plus viles ſont exercées ici par ce qu'il y a de plus grand; tous les Seigneurs de ce Royaume tiennent cabaret, & font une taverne publique de leurs maiſons. On y dîne & on y ſoupe pour ſon argent. Le maître du logis, après le repas, n'y préſente point la carte, comme cela ſe pratique au *King's-Arms* ou à *Bedford-Head*, mais une rangée de domeſtiques tend la main à la porte, & fait rançonner les convives; on paie plus cher ſon repas que ſi on l'achetoit dans une maiſon publique.

Quand un Grand d'Angleterre vous invite à manger chez lui, il faut fouiller auſſitôt dans ſa poche, pour ſavoir ſi on peut avoir cet honneur-là. Cette taxe tient lieu de gages aux domeſtiques, c'eſt-à-dire, que c'eſt le public qui entretient ici le luxe des Grands: on invite les gens chez ſoi, pour met-

tre un impôt ſur ce qu'on leur donne gratuitement. Les Lords vendent leur table; on ne paie point le maître, on donne l'argent aux valets.

Je ne connois point d'économie plus mal entendue que celle-là; ce marché n'eſt utile ni à ceux qui convient, ni à ceux qui ſont conviés. Pour quelques ſalaires de moins, les maîtres ſont obligés de faire une dépenſe de plus, c'eſt-à-dire, de donner à manger, quand ce ne ſeroit que pour faire avoir le ſalaire aux domeſtiques; car quels ſeroient les valets qui voudroient ſervir pour rien?

Mais on n'en paie pas moins leurs ſalaires, tous les Grands ſont ſolidaires des gages des domeſtiques; comme ils mangent réciproquement les uns chez les autres, ils les paient alternativement: il n'y a que les étrangers qui ne tiennent point de table à Londres, qui perdent à ce marché; car ils paient les domeſtiques des autres, & perſonne ne paie les leurs.

Il en réſulte un autre inconvénient, c'eſt que les Seigneurs ne peuvent recevoir au nombre de leurs convives, que des gens riches ou aiſés; ce qui ne ſuppoſe pas toujours des hommes d'un rare mérite, ou du premier talent: c'eſt ſe priver de gaieté de cœur de la partie de la ſociété, ſi ce n'eſt la plus utile, du moins preſque toujours la plus agréable.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

L'Utilité des papiers publics ne ſe borne pas ici à la politique, elle s'étend à toutes les choſes

de la vie civile, y compris les deshonnêtes. Ces feuillles ſont extrêmement commodes, & aucune autre nation de l'Europe n'en a encore imaginé de ſi propres à corrompre les mœurs.

Il n'en coûte que trois ſols ſterling à une fille de dix-huit ans, pour apprendre au public qu'elle ne peut plus ſupporter les rigueurs du célibat, dans lequel elle languit depuis long-temps. Avec trois shellins, elle peut faire ſavoir à tous ceux à qui il appartiendra, que, s'il y a quelqu'un diſpoſé à lui en faire ſecouer le joug, elle eſt prête à s'y prêter.

Il eſt vrai que, pour la forme, elle prononce le mot de mariage; mais les gens qui ſont au fait de ces avertiſſements, ſavent bien à quoi s'en tenir.

Il n'y a pas long-temps qu'on liſoit l'article ſuivant dans un de ces papiers.

AVERTISSEMENT.

„ Une Demoiſelle de dix-huit ans, dont la taille „ eſt au-deſſus de la moyenne, qui a le viſage rond, „ le teint beau, les yeux bleus, le nez petit, la „ bouche un peu grande, les dents belles, la gorge „ bien placée, le tour du bras charmant, la main „ potelée, la jambe bien faite & le pied mignon, „ ſouhaite de ſe marier à un homme d'environ vingt-„ cinq ans. Cela ne feroit rien, quand ils ne ſeroient „ pas tout-à-fait accomplis. Mais il faut qu'il ait la „ taille d'un Militaire, le viſage oval, le front lar-„ ge, les cheveux noirs, les yeux chatains, le nez „ aquilin; n'importe que celui-ci ſoit un peu gros „ & long; la bouche vermeille, la poitrine large, la „ reſpiration libre, le regard fixe, la demarche fie-„ re & qu'il ne ſoit pas embarraſſé avec le beau ſexe.

„ ſexe. On ne le veut pas tout neuf; il faut qu'il „ ait ſervi : mais qu'il ne ſoit pas uſé.

„ A l'égard des qualités du cœur, on exige qu'il „ ſoit amoureux, ſans être jaloux; que les lettres „ qu'on écrira à Madame lui parviennent ſans être „ décachetées par Monſieur, ſur-tout point de queſ- „ tions aux domeſtiques.

„ Au reſte, j'oublioïs de dire qu'il doit avoir une „ grande fortune, car la Demoiſelle n'en a point. „ Elle ne ſe marie que pour aller tous les ſoirs à „ l'opéra de *Hay-Marquet* ou à la comédie de „ *Drury-Lane*; pour avoir un carroſſe coupé, „ deux filles-de-chambre, quatre valets-de-pied, „ &c.

„ S'il y a quelque candidat qui ait ces qualités, il „ peut ſe trouver Dimanche prochain à midi, dans „ la grande allée du parc, où les premieres entre- „ vues ſe feront, &c. &c.

Un Cavalier ſe préſenta, & huit jours après le même papier annonça au public la conſommation du mariage : mais comme il ne parla ni des témoins, ni du Miniſtre, on prétend que la partie de l'hymen n'eſt pas perdue pour le mari, & que ce n'eſt qu'un refait.

Que dis-tu de la liberté d'un peuple, qui permet à un journaliſte de faire garder les manteaux à tout un Royaume? Si un Auteur à la Chine étoit aſſez téméraire pour oſer mettre un tel avertiſſement dans une gazette, il ſeroit arrêté, & ſur le champ le Mandarin, qui préſide ſur les mœurs de la nation, lui feroit donner la baſtonnade.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Angloiſes ne ſe ſervent point d'eunuques dans leur domeſtique. Ces gens-là ſont trop foibles; pour peu qu'ils fatiguent, ils ſont d'abord pouſſifs. Elles prennent à leur ſervice des hommes entiers, forts & vigoureux, qui puiſſent réſiſter aux fatigues du ménage. Ces eunuques hommes s'appellent des laquais. Une des premieres qualités pour obtenir leur place eſt d'être bien faits; car les femmes, pour n'avoir point de vilaines tentations, choiſiſſent de beaux garçons. Elles employoient autrefois des femmes: mais elles ont trouvé que ce ſervice-là ne les menoit à rien; & elles s'accommodent beaucoup mieux de celui des hommes, qu'elles inſtruiſent à cet effet au ſecret de leurs chambres.

Une Dame paſſe toute la matinée dans ſon appartement avec deux ou trois grands garçons poudrés & muſqués qui s'empreſſent à la ſervir; & parmi eux il y en a toujours un qui fait mieux ſon devoir que les autres: auſſi eſt-il diſtingué. C'eſt l'eunuque blanc du ſerrail qui a des prérogatives & des privileges. Quelquefois l'émulation eſt égale; alors la diſtinction eſt la même.

Il y a cependant des Dames biſarres qui choiſiſſent des Africains, pour les employer au même uſage que les Européens, ce qui paſſe pour une dépravation; car, diſent les femmes de goût, tandis que

nous pourrons nous ſervir des blancs, pourquoi employer des noirs ?

Si les mœurs perdent à cet uſage, la population y gagne; car on remarque que, depuis l'établiſſement des laquais à Paris, les femmes de qualité ne ſont plus ſi ſtériles.

Il eſt vrai que les héritages ne ſont pas poſſédés d'une maniere plus légitime, & que les deſcendants d'un Grand ſe trouvent ſouvent les fils de valets-de-pied.

Ce qui étoit autrefois une immodeſtie, eſt à préſent une décence. Une femme jadis n'auroit pas oſé ſe montrer nulle part tête-à-tête avec un homme; aujourd'hui une jeune perſonne du ſexe galoppe les rues & les promenades publiques, avec un laquais qu'elle tient ſous le bras & avec qui elle s'entretient. Il ſuffit qu'elle ait ce qu'elle appelle ſon domeſtique, pour regarder tout le monde effrontément.

Autrefois les femmes, pour paroître en public, étoient obligées de s'aſſocier avec d'autres : ce qui demandoit bien des recherches : aujourd'hui elles ont d'abord fait, elles prennent un homme.

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL y a un projet d'agrandiſſement chez les Princes Européens, qui ſera toujours la cauſe de la deſtruction des peuples, & la ruine des États. Les Monarques Chrétiens ne peuvent point demeurer dans les limites où la Providence les a placés, il faut tou-

jours qu'ils ajoutent de nouveaux états aux anciens; & c'eſt de cette uſurpation générale que naiſſent les guerres particulieres. Un Souverain peut former le deſſein d'envahir une Province, ſans que huit à dix Princes n'entrent en ligue défenſive ou offenſive; car ſi pluſieurs Souverains ont un intérêt que la puiſſance de celui à qui on l'enleve diminue, d'autres en ont un, qu'elle augmente : ainſi chacun prend les armes pour ſa propre cauſe, & les batailles commencent.

On a démontré mille fois aux Rois, que la conquête du Continent le plus floriſſant ne ſauroit les indemniſer de la perte de cent mille de leurs ſujets, cependant ils ſe dévaſtent ſans ceſſe & s'écraſent toujours.

Il a ſouvent été parlé de donner à l'Europe une paix fixe & permanente; il n'y auroit qu'un moyen, je veux dire, que toutes les Puiſſances du monde Chrétien paſſaſſent entre elles un concordat, par lequel elles s'obligeroient de ne pas ſortir des limites où elles ſe trouvent actuellement. Mais que dis-je? C'eſt le projet le plus ancien qu'ait jamais formé la politique moderne. C'eſt une promeſſe qu'on fait toujours, & qu'on ne tient jamais. Tous les traités de paix en Europe ſont ſcellés de cette clauſe, & c'eſt cette clauſe qui rend tous les traités de paix inutiles. L'effroi, le carnage, l'horreur & l'épouvante regneront toujours dans cette partie de l'univers, juſques à ce qu'un Prince plus heureux ou plus entreprenant que les autres, ait fait de vaſtes conquêtes, & rompu cet équilibre qui fait le malheur des peuples. Quelle funeſte extrêmité, que d'être forcé à ſouhaiter le deſpotiſme univerſel, pour arriver à

la tranquillité générale ! C'eſt le ſyſtême de la ſervitude qui préfere l'eſclavage à la mort.

LETTRE XV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

DAns tous ou preſque tous les États d'Europe, il y a une diſtance infinie de la théorie des loix à leur pratique. On n'ouvre guere le Parlement d'Angleterre, qu'on ne renouvelle la défenſe ſur les jeux de haſard ; & cependant au mépris de celle-ci, on s'y livre ici ſans aucun ménagement. Le mal eſt que ceux qui font la loi ſont les premiers à la violer.

Il y a ici auprès de la Cour un tripot honoraire, où les Grands du Royaume s'aſſemblent tous les jours, & où ils ſe ruinent depuis le matin juſques au ſoir. On le regarde comme un privilege de la nobleſſe, il n'eſt pas permis à tout le monde d'y apporter ſon argent, & d'y déranger ſa fortune ; il faut plus de brigues pour être admis dans cette aſſemblée de joueurs, qu'on n'en emploie pour devenir membre du Parlement. Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'avantage des familles & le bien de l'État, que les tenants de ce corps brelandier fuſſent encore plus difficiles qu'ils ne le ſont ; on ne verroit pas tant de maiſons dérangées & de familles réduites à la mendicité à Londres. On dit que c'eſt un droit de la nobleſſe, comme ſi elle pouvoit en avoir au préjudice des loix fondamentales.

La loi contre les jeux de haſard en Angleterre, eſt

donnée ſur la tête des Grands comme ſur celle des petits; il n'eſt permis à aucun ſujet de l'enfreindre, ſans encourir les peines portées par la loi. Ces mêmes peines doivent être augmentées dans la proportion du rang des tranſgreſſeurs; parce que le mauvais exemple des Grands, qui corrompent le peuple, eſt un crime de lezo-Majeſté commis contre la République. Que deviendroient les meilleures ſociétes ſi les principaux citoyens s'arrogeoient le droit de corrompre la conſtitution.

On demande ſi la Nobleſſe Bretonne n'a pas la liberté de s'aſſembler dans un lieu privilégié, où ſéparée du reſte du corps de la nation, elle puiſſe jouir de l'immunité de ſa naiſſance. Sans doute qu'elle a ce droit; mais à celui-ci n'eſt pas attaché le privilege de ſe ſouſtraire aux devoirs de citoyen: ce privilege feroit alors une tyrannie; car tout ce qui eſt contraire aux loix, eſt une violation d'État.

Ce ſont de ces abus qui ſubſiſtent, parce que ceux qui ſont prépoſés pour y veiller, ſont intimidés par les rangs & la naiſſance des tranſgreſſeurs. On peut préſumer hardiment que, ſi un Juge à paix faiſoit une deſcente dans le breland, & qu'il enlevât l'argent & les joueurs, le tout ſeroit de bonne priſe: il n'y auroit aucun de ces Meſſieurs qui pût produire le moindre titre qui l'autoriſât à faire ce que les loix défendent. Il faudroit murer cette maiſon, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de la corruption qu'elle répand parmi les Grands; car il en eſt de ce tripot, comme de tous les autres ſubalternes, où on commence par être dupe, & on finit par être frippon.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

VOici un grand exemple de la corruption des gouvernements d'Europe. La paix générale eſt faite : les deux plus petits États du monde viennent de deshonorer les plus grandes Puiſſances de l'univers. Les Plénipotentiaires de celles-ci ont ſigné leur honte.

La poſtérité verra avec étonnement que deux peuples compoſés de huit à dix millions de citoyens aient donné la loi à pluſieurs nations qui contiennent plus de cinquante millions d'hommes.

L'Angleterre a dépouillé la France d'un grand domaine en Amérique : elle a acquis ſur l'Eſpagne une ſouveraineté ; & le Roi de Pruſſe qu'on vouloit dépouiller, reſte comme il étoit avant la guerre ; le tout après un grand nombre de ſieges & de batailles qui ont duré près de deux luſtres.

Il ne faut point attribuer ces événements à la fortune, qui pour l'ordinaire n'a point ces ſortes de circonſtances ; mais les rapporter à des cauſes naturelles.

Il étoit moralement impoſſible que cela pût être autrement. Les deux grands corps qui faiſoient la guerre avoient une mauvaiſe adminiſtration ; au lieu que les autres avoient une conduite réglée. Chez l'une de ces dernieres Puiſſances belligérantes, le Roi conduiſoit l'État ; & dans l'autre, les ſujets garantiſſoient la République ; au lieu que dans les pre-

mières, perſonne ne veilloit ſur le gouvernement.

La puiſſance des États n'eſt pas dans le nombre des hommes, mais dans l'ordre politique, civil & militaire. Les bras ne ſervent de rien, où les têtes manquent. Il n'y a qu'à voir dans les hiſtoires anciennes, comment Alexandre avec une poignée d'hommes défit l'armée innombrable de Darius. Cela eſt toujours arrivé ainſi, & arrivera toujours de même.

Les guerres, ainſi que toutes les autres choſes du monde, ont beſoin d'être bien conduites pour réuſſir, ſans quoi elles échouent.

Un Prince qui inſtruira lui-même ſes troupes, qui les diſciplinera, qui les conduira en perſonne au combat, qui ſera lui-même ſon Général & ſon Conſeil, qui fuira la volupté, le luxe & les plaiſirs, aura néceſſairement l'avantage ſur le Monarque, qui n'aura pas la moindre idée des vertus militaires, qui ſe laiſſera conſeiller par ſes ſujets, qui aura des maîtreſſes & des favoris, qui ſera foible, & à qui la volupté & l'amour des plaiſirs feront faire des choſes contraires à ſes intérêts-----. Je dis qu'un tel Prince aura le deſſous, fût-il le Souverain des trois quarts de l'univers.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

CE peuple eſt ſi dévot, que cela va juſques à l'irreligion. Il croit à tout, excepté à Dieu. Il ado-

re les Saints, & prie la Divinité. Il faudroit faire une réforme dans le Ciel, pour rectifier la Religion en Eſpagne. Il y a trop de Bienheureux dans le Paradis des Eſpagnols. Les vœux qu'ils adreſſent au Trône céleſte ſont interceptés à moitié chemin, ils n'arrivent point juſqu'à lui.

La Sainte Vierge, comme on l'appelle ici, reçoit les premiers honneurs du culte. Elle a enfanté le Chriſt, ce qui lui attire des honneurs ſuprêmes. Sans la mere, le fils ſeroit plus vénéré.

La Religion, faite pour diſſiper les ténebres de l'eſprit, contribue ici à obſcurcir l'entendement. La ſuperſtition, fille du deſpotiſme & de l'ignorance, tient tous les ſens enchaînés. Avant que de travailler pour l'État, on fête les Saints. La République vient après les Bienheureux. Deux cents jours dans l'année ſont employés à les invoquer. Pendant ce temps-là l'État languit, & le Gouvernement eſt ſans action. Que dis-tu d'un peuple, chez qui la Religion a tant d'influence, qu'elle appauvrit l'État principal, & coupe le nerf de la puiſſance politique?

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kiétou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE peuple Anglois ſe défend, & attaque ceux qui s'en prennent à ce qu'il appelle ſa liberté. Il ne ſe ſert pas du gros canon; mais il emploie la petite artillerie de la bouche, avec laquelle il fait un feu continuel.

Chez lui la batterie des diſcours & des écrits ne ceſſe jamais : une fois qu'il a ouvert la tranchée des paroles, il ne leve point le ſiege que la place du parti qu'il veut détruire ne ſoit rendue. Il a tant hué, tant crié, tant ſifflé que le Miniſtre à qui il en vouloit, s'eſt enfui, & lui a abandonné le champ de bataille.

Ce qui m'étonne, c'eſt que ce Miniſtre ait réſiſté ſi long-temps aux chanſons & aux murmures du public. On mépriſe d'abord ces ſortes de choſes, & on n'en fait point de cas : mais à la fin l'impatience prend & l'on abandonne tout.

Peut-être que le Miniſtre auroit encore tenu bon : mais un Breton du Nord l'a tant tracaſſé qu'il a perdu patience. Ce Breton, qui n'étoit qu'une feuille de papier volant, n'a point eu de repos qu'il ne l'ait vu hors de l'enceinte des murs de *St James* : & n'a quitté la plume que lorſqu'il a ſu qu'il s'étoit exilé des affaires.

En France, on eut impoſé ſilence à l'auteur, & la diſpute auroit fini là : mais ici le Gouvernement n'a pas le pouvoir d'empêcher d'imprimer ce qu'il n'a pas envie de lire. C'eſt un privilege de la nation ; & de la maniere qu'il eſt exercé ici, on peut dire qu'il eſt excluſif à l'Angleterre. Du moins il n'y a en Europe aucun autre peuple qui oſât s'exprimer avec tant de licence. Il y a actuellement mille François à la Baſtille, qui mourront en priſon, pour avoir écrit, comme on l'appelle en France, trop librement ; quoiqu'il s'en faille beaucoup que cette liberté défendue ſe ſoit portée auſſi loin que le fait la liberté permiſe en Angleterre.

Je ne ſais point ſi je me fais aux préjugés Anglois,

ou ſi je commence à avoir des idées juſtes ſur la liberté des citoyens : mais mes oreilles ne ſont plus ſi choquées, lorſqu'un auteur, en écrivant, dit qu'un tel Miniſtre en a menti s'il en impoſe ſur un fait public. Cependant, comme le mot me paroît toujours crud, je diſois dernièrement à un Bréton ; ne vaudroit il pas mieux, dans ces occaſions ſe ſervir d'une périphraſe, & dire ; un tel Miniſtre a déguiſé la vérité. Pourquoi ces détours? me répondit-il : dès qu'un Miniſtre ment, où eſt la difficulté de dire qu'il a menti ; ainſi que, lorſqu'il trahit ſa patrie, de dire que c'eſt un traître.

LETTRE XIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

DEpuis que le Baronet a renoncé aux ſciences ſpéculatives, il ne lit plus que des brochures. Il dit pour raiſon qu'il ne faut faire aucune dépenſe en génie pour cette lecture, & qu'elle laiſſe l'eſprit comme elle le trouve. Il ajoute que ces écrits ne contiennent point des choſes, mais ſeulement des mots : qu'on n'a pas beſoin d'application pour les lire : que le travail eſt ſeul pour les yeux. Il prétend qu'un Anglois qui a parcouru trois mille brochures en ſa vie, n'a pas tant uſé ſon génie, que celui qui a lu cent pages de Monſieur Loke ſur l'entendement humain.

Graces au goût de ſon âge, il a de quoi ſe ſatisfaire ; car on compteroit plutôt les grains de ſable de la mer que les brochures qui paroiſſent tous les

jours dans cette Capitale. Il y a un demi siecle qu'on n'a pas fait un livre en Angleterre, quoiqu'il n'y en ait eu aucun, où on en ait tant imprimé. Jamais on ne vit tant d'écrits & si peu d'ouvrages.

Un certain penchant pour les écrits légers & superficiels a pris le dessus, & a absorbé ce génie profond & spéculatif, qui, à ce qu'on m'a dit, formoit autrefois le caractere Anglois.

Il n'est guere possible de deviner la raison pourquoi les Bretons sont devenus si superficiels, & pourquoi dans leurs écrits on a remarqué beaucoup de cet esprit volatil qu'ils mépriſoient tant autrefois.

Quelques-uns l'attribuent à cette grande affluence de livres François qui se sont introduits dans cette Isle; car on prétend que les maladies de l'esprit se communiquent comme celles du corps, & que c'est ce qui fait que les Anglois sont si superficiels; mais j'ai de la peine à croire que ce soit la véritable raison; d'autant plus qu'en comparant les âges, on trouve que les meilleurs ouvrages Anglois furent écrits dans le temps que les François écrivant beaucoup, les Anglois les lisoient davantage.

Je crois que l'éducation que l'on donne aujourd'hui aux Bretons y influe beaucoup. Les premiers âges de la vie, d'où dépend, pour ainsi dire, la forme du génie, se passent en frivolités. Avant que le maître de danse, de musique & d'armes, & celui qui enseigne à monter à cheval aient achevé leurs écoles auprès de leurs éleves, le temps où l'on doit donner de la solidité à l'esprit est passé. Ces Académies qui ne forment que les corps, laissent l'entendement comme la nature l'a formé; c'est-à-dire, à défricher. Il n'y a presque plus d'étude méthodique

& ſuivie; les Anglois ainſi que les François ne font qu'effleurer les ſciences. Le goût général eſt pour les amuſements frivoles. Ce génie de bagatelles qui tire ſa ſource de l'éducation paſſe dans les écrits. Les Anglois qui étoient autrefois graves & ſérieux, ſont devenus aſſez gais & enjoués: ils emploient beaucoup dans leurs entretiens ordinaires les jeux de mots, les quolibets & les doubles-entendes; & mettent beaucoup de paroles dans leurs diſcours, ce qui rend leurs ouvrages confus & prolixes; car les livres ſont comme les converſations.

Ce penchant à ne rien ſavoir, eſt ſecondé d'une littérature politique, qui conſiſte à ne rien apprendre.

Il paroît ici tous les matins un large in-folio diviſé en douze éditions différentes, remplies de paroles & vuides de ſens, dont ſoixante mille exemplaires ſont diſtribués réguliérement dans tous les quartiers de la Ville.

Ces papiers, comme on les appelle ici, ne ſont pas plutôt ſortis de la forge, que le public les dévore avec avidité.

Comme ces feuilles ne contiennent ni diction ni choſes, elles accoutument l'eſprit à ne réflechir ſur rien, & lui ôtent par là l'habitude de penſer profondément. Peut-être que d'autres cauſes ont produit ce changement. Il faut ſi peu de choſes en Europe pour cauſer une révolution dans l'eſprit humain, que les plus petites cauſes ſecondes ſuffiſent pour cela. Que cinq ou ſix femmes mettent chacune au monde un enfant, dont les organes ſoient bien diſpoſés à recevoir les impreſſions des ſciences: en voilà aſſez pour que le génie d'une nation prenne une autre tournure. C'eſt à la mere du Cha-

cellier Bacon, à celle de Newton, de Loke, d'Adiſſon & à quelques autres, que l'Angleterre doit la gloire qu'elle a acquiſe dans les lettres.

LETTRE XX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

DE tous les Gouvernements Européens, celui d'Eſpagne eſt le plus foible & le plus languiſſant. C'eſt qu'aucune branche du pouvoir politique n'eſt à ſa place.

Un Tribunal inique, ſous prétexte de Religion, détruit les vertus civiles & remplit l'État d'ames lâches & ſuperſtitieuſes.

Un corps innombrable de célibataires diminue continuellement la population.

Une richeſſe de fiction affoiblit l'opulence réelle.

Un grand État acceſſoire, ſéparé par de vaſtes mers, abſorbe le principal.

L'agriculture abandonnée, le trafic détruit, l'inaction établie, les fabriques délaiſſées, &c. ſont les cauſes principales de ſon état d'engourdiſſement.

Pour rétablir cette Monarchie, il faudroit :

I. Abolir l'inquiſition.

II. Diminuer le Clergé.

III. Faire fermer les mines.

IV. Abandonner l'Amérique.

V. Défricher l'Eſpagne.

VI. Encourager l'induſtrie.

VII. Renouveller les arts.

VIII. Augmenter les manufactures.

IX. Multiplier le commerce.

Mais il faudroit pour cela changer totalement le ſyſtême général, & il a trop de gens intéreſſés à laiſſer les choſes comme elles ſont : ainſi il eſt à préſumer que ce gouvernement ira toujours en décadence, juſques à ce que devenu dans un état extrême de foibleſſe, il devienne la proie de quelqu'un de ſes voiſins.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

L'Amour en Europe prend toutes ſortes de formes. Il y a des pays où il devient poſtillon ; il en eſt d'autres où il ſe métamorphoſe en coureur ; en Angleterre, il ſe fait chaſſeur. Une jolie femme qui monte à cheval eſt ſûre, pour m'exprimer ainſi, de ſauter le foſſé de l'amour.

On dit qu'une certaine Milédy, qui avoit mis en uſage toutes ſortes de moyens pour ſe faire aimer d'un Seigneur, imagina pour derniere reſſource de grimper à cheval & de courir le renard, qui étoit la paſſion favorite du Cavalier. Dans une de ſes courſes, elle franchit un foſſé que lui-même n'avoit pu franchir ; cet effort de beauté lui réuſſit. Cela lui attacha ſi bien le cœur de ſon amant, qu'il l'aima toute ſa vie. Cet exemple fut ſuivi, il y eut tout plein de Milédys en Angleterre, qui ſe mirent en campagne pour ſauter le foſſé.

En France, les femmes tirent vanités de bleſſer des hommes, en Angleterre elles font gloire de tuer des bêtes. A Paris, on envoie des billets doux : à Londres, on envoie des lievres.

Si tu voyois ici ces galopeuſes de renards, tu renoncerois pour toujours au beau ſexe. Elles ſont hommes depuis la tête juſques au buſte, & l'on ne peut guere définir ce qu'elles ſont depuis le buſte juſques aux pieds.

Malgré la bravoure dont ſe piquent ces héroïnes en gibier, on peut dire qu'elles ne rempliſſent pas l'objet de cette paſſion, & qu'elles reſtent à moitié-chemin de la chaſſe.

Chaque art a une vertu utile à la ſociété. La chaſſe eſt l'image de la guerre; cet exercice fortifie le corps, & l'accoutume aux fatigues qui en ſont inſéparables. Peut-être même donne-t-il du courage, & ſert-il à former la bravoure : dans ce ſens il convient aux hommes, mais il ne peut convenir à des femmes, puiſqu'il ne produit point en elle cet effet. J'ai vu de ces héroïnes de renards devenir ſi foibles par cet exercice, qu'à trente ans elles ne pouvoient preſque pas ſe tenir ſur leurs pieds.

Les femmes ont beau ſe parer des qualités des hommes, leur foibleſſe s'échappe toujours par quelque endroit. D'ailleurs quand il ſeroit vrai que cet exercice pût leur donner de l'ardeur & du courage, le monde n'en a pas beſoin. Les femmes ne ſont déja que trop fortes par leur propre foibleſſe, que ſeroit-ce donc ſi cette foibleſſe ſe changeoit en courage?

La nature a partagé les qualités; elle a donné aux femmes la douceur, la modeſtie, la modération &

la patience ; lorſqu'elle a attribué aux hommes la force, l'ardeur, la bravoure & le courage.

Toutes les fois qu'on voudra changer cet ordre de vertu, on remplira la ſociété de troubles, de déſordre & de confuſion.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON a reçu des lettres de France qui occupent beaucoup les nouvelliſtes d'Angleterre. Un courier extraordinaire a porté l'avis que l'eſclave favorite du Roi très-Chrétien avoit ſoupé * avec l'Ambaſſadeur du Monarque de la Grande-Bretagne. Les politiques ne ſavent que penſer d'une démarche ſi délicate. Les ſentiments la-deſſus ſont partagés. Les uns craignent qu'elle ne tende à la ruine totale de l'Angleterre, & les autres à la deſtruction entiere de la France.

Ceux qu'on appelle ici les Jacobites ſoutiennent que chaque plat qu'on a ſervi ſur la table de l'eſclave a coûté un million ſterling à l'Angleterre, & les Antigallicans prétendent au contraire que ce ſera la France qui le payera. Comme dans toutes les affaires épineuſes de la politique, on trouve des *mezzi-termini*, il y a des gens qui croient que la Cour de Verſailles fera la dépenſe des ragoûts, & la Cour de Saint James celle des entremets. Il y a pourtant des

* Ce ſouper n'a pas eu lieu.

politiques qui n'augurent rien de mauvais de ce repas, & ceux-ci croient que toute la politique du ſouper ſe borne aux mêts. On eſt ſeulement embarraſſé de ſavoir comment l'Agent de la Couronne d'Angleterre ſe ſera tiré du cérémonial de ce repas, vis-à-vis d'une Dame, qui, à ce qu'on dit, a toutes les nuances du goût, & qui ſait à un demi-pouce près, où il faut placer chaque plat.

L'ordre du repas n'eſt pas encore parvenu à Londres. On en attend le détail avec autant d'empreſſement qu'on en avoit il y a deux ans pour celui d'une grande bataille.

Il faut que les Européens faſſent entrer la politique par-tout. Quand il n'y a ni ſieges, ni combats, ils s'accrochent aux viandes, & ils veulent alors qu'un repas décide du ſort des Couronnes.

LETTRE XXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

JE reçus il y a un mois la lettre ſuivante, qui me fut adreſſée à Paris. C'eſt un François qui a honte d'en porter le nom, & qui voudroit s'aller cacher dans le fond de la Chine pour n'être point témoin, dit-il, de la honte qu'éprouve ſa nation.

„ Monſieur le CHINOIS,

„ J'ai appris que vous vous diſpoſiez à partir pour „ Pekin; je vous prie de me donner une place dans „ votre vaiſſeau. Je ſuis perſuadé que, lorſque vous „ ſaurez les raiſons que j'ai de m'expatrier, vous

„ m'accorderez la grace que je vous demande. Voici „ mon cas.

„ Je ſuis né François. Je vins au monde ſur la fin „ du regne de Louis XIV. Quoique ce Prince eut „ un peu gâté les affaires de la Couronne, & que la „ Monarchie eut reçu pluſieurs échecs conſidéra- „ bles, le nom François étoit encore reſpecté. Le „ plus grand Militaire Pruſſien alors n'eut pas oſé ſe „ montrer devant le plus petit ſoldat François, & „ quelque fût la grandeur d'un vaiſſeau Anglois, il „ baiſſoit ſon pavillon à la vue d'un de nos moindres „ navires. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. Cent mille „ François ne peuvent pas battre cinquante mille „ Pruſſiens, & quelques barques Bretonnes nous en- „ levent nos plus grandes flottes. Un petit Prince „ Allemand intimide la France, & une poignée d'I- „ liotes fait la loi à la plus grande Monarchie du „ Monde. Il y a en Europe dix François pour „ un Pruſſien, & on ne compte qu'un Anglois „ pour trois François; cependant la Pruſſe nous „ commande, & l'Angleterre nous ordonne. Après „ une guerre flétriſſante, nous venons de ſigner une „ paix honteuſe.

„ Notre Gouvernement a envoyé un de nos Ducs „ à Londres pour ſupplier humblement les Anglois „ d'accepter une de nos principales Colonies, & de „ garder tous les vaiſſeaux qu'ils nous avoient pris, „ avant même la déclaration de la guerre.

„ Vous m'avouerez, Monſieur le Chinois, qu'un „ véritable François ne peut voir de ſemblables hu- „ miliations ſans en rougir. Pour moi, je ſuis ſi „ honteux, que j'ai réſolu de quitter l'Europe pour „ m'aller cacher dans le fond de l'Aſie.

„ Je vous prie de me faire ſavoir quand vous par-
„ tez. Mon adreſſe eſt au Caffé Antigallican dans la
„ rue des mécontents à Paris. “

J'avois à peine fini la lecture de cette lettre, que j'en reçus une ſeconde dattée de Londres.

„ Monſieur le Mandarin,

„ J'ai été informé que vous voulez bientôt re-
„ tourner dans votre patrie ; je vous aurai beaucoup
„ d'obligation ſi vous voulez m'accorder la permiſ-
„ ſion de vous y ſuivre.

„ Comme Chinois, je penſe que vous avez trop
„ de morale pour refuſer ma priere, lorſque vous
„ ſaurez les motifs que j'ai de m'expatrier : voici en
„ peu de mots de quoi il eſt queſtion.

„ Je ſuis né Anglois. Je vins au monde ſur la
„ fin du regne de la Reine Anne. Quoique les Fran-
„ çois fuſſent dans ce temps-là aſſez puiſſants, nous
„ nous battions avec eux comme nous faiſons en-
„ core maintenant. Il arrivoit quelquefois que nous
„ avions le deſſous; mais à la fin de la guerre nous
„ faiſions une paix avantageuſe, qui nous faiſoit
„ rentrer dans nos droits. Aujourd'hui ce n'eſt plus
„ cela ; nous les battons par mer & par terre; nous
„ détruiſons leurs armées & leurs flotes; nous leur
„ enlevons leurs ports en Europe & dans l'Améri-
„ que; nous nous rendons maîtres de toutes leurs
„ Colonies ; & nous terminons tous ces exploits par
„ une paix honteuſe. Il eſt arrivé ici de France un
„ homme qui n'a pas ſix onces de chair ſur les os, qui
„ a fait entendre tout ce qu'il a voulu à notre Gou-
„ vernement. On appelle cet homme Monſeigneur

„ le Duc. Il a perſuadé que c'étoit un avantage
„ pour nous de rendre à la France tout ce que nous
„ lui avions enlevé. Il a prouvé au miniſtere que
„ nous nous enrichiſſions en nous appauvriſſant ;
„ car, Monſ. le Mandarin, il ne va pas de moins
„ que de la ruine entiere de l'Angleterre pour avoir
„ fait tant de glorieuſes campagnes. Nous avons per-
„ du un très-grand nombre de nos mariniers : notre
„ population s'eſt affoiblie conſidérablement ; nos
„ finances ſont diminuées, & nos dettes augmen-
„ tées au-delà de toute proportion. Nous ne pou-
„ vions rétablir le niveau qu'en gardant ce que
„ nous avions conquis au prix de tant de ſang, &
„ de tréſors, & notre Couronne s'eſt obligée hon-
„ teuſement de le rendre.

„ Il eſt aiſé de prouver que vingt défaites ne
„ nous auroient pas tant coûté, que les ſix dernie-
„ res victoires que nous avons remportées ſur les
„ François. Ceux qui ont ſignés cette paix ſcanda-
„ leuſe ſont perſuadés de cette vérité : mais voulez-
„ vous que je vous diſe ce que c'eſt ? Notre Gou-
„ vernement depuis dix ans marchoit ſur un plan
„ méthodique & ſuivi, tout lui proſpéroit ; un
„ homme nouveau a paru qui, pour faire parler de
„ lui, a voulu le jetter à bas ; car il faut en An-
„ gleterre que celui qui veut ſe faire jour au mi-
„ niſtere, faſſe de grands changements. C'eſt un coup
„ de parti qui a abſorbé toute autre conſidération ;
„ car la cabale chez nous ne regarde ni devant ni
„ derriere. Elle renverſe tout ce qu'elle trouve ſur
„ ſon chemin, &c. &c.

„ Vous m'avouerez, Monſ. le Mandarin, qu'un
„ véritable Anglois ne ſauroit voir ainſi ſa patrie

„ livrée au caprice d'un ſeul homme ſans rougir.
„ Pour moi j'en ſuis ſi humilié que j'ai réſolu de
„ m'aller enſévelir dans quelque coin de l'Aſie.
„ Mon adreſſe eſt au Caffé des Jacobites à l'en-
„ ſeigne du Roi Stuard. "

Je ne ſais auquel des deux je dois donner la préférence. A tout événement, ſi le François eſt dans le même ſentiment, quand je quitterai l'Europe, je l'embarquerai pour l'Aſie.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL y a ici deux Souverains qui ſont chargés de faire les honneurs de la Ville. L'un fait ſa réſidence à St James, & l'autre loge au quartier de la bourſe.

Le Roi d'Angleterre ne fait pas trop bonne chere; mais le Roi de Londres, ou le Lord-Maire tient fort bonne table. Il a chez lui par fois grande compagnie. L'Empereur de la Chine, le Roi des Indes, ni celui de France ne ſe traitent pas ſi ſplendidement. Comme les étrangers ſont admis à ſa table, je dînai chez lui derniérement. On nous ſervit ſept cents plats différents. La profuſion étoit ſi grande que, ſi on avoit diviſé les mêts, il y auroit eu de quoi donner à dîner à tous les Souverains de l'Europe.

Pour l'ordinaire ce Lord eſt un marchand. On ne peut faire un pas chez les peuples Européens ſans

découvrir des contradictions. La premiere maxime du commerce chez eux eſt l'ordre, l'épargne, & l'économie, & ce Lord-Marchand ſe livre à une prodigalité qui va juſques à l'extravagance.

Si cette profuſion du Roi préſent finiſſoit avec ſon regne qui ne dure qu'un an, le mal ne ſeroit pas grand; mais les autres Lords-Maires qui viendront après lui ne voudront pas dégénérer; tous ſe piqueront du même luxe, & la même magnificence ſe perpétuera dans une claſſe, dont la modération devroit être le lot.

LETTRE XXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

EN Europe, les louanges qu'on donne aux Princes ſont toujours relatives aux temps, aux lieux, aux circonſtances & ſur-tout aux beſoins qu'on en a. On éleve leur courage alors juſqu'aux nues & on exalte leur valeur au-deſſus du troiſieme ciel: mais l'apologie finit à l'endroit où l'on croit pouvoir ſe paſſer d'eux.

Depuis l'établiſſement des préliminaires de paix entre la France & l'Angleterre, il n'eſt plus queſtion ici du Roi de Pruſſe. Ses Miniſtres qu'on fêtoit tant ici il y a deux ans, & qui occupoient un grand eſpace, ne tiennent preſque plus de place. Ils ſont devenus ſi petits qu'on ne les apperçoit plus; & ſi le même ſyſtême dure, ils deviendront à la fin des atômes inviſibles.

Les révolutions qui cauſent ces changements, pro-

duiſent un autre effet, qui eſt de métamorphoſer en vices les mêmes vertus que l'on avoit tant exalté. On accuſe ce Monarque d'avoir fait payer trop cher ſes qualités héroïques; & les Anglois ſe plaignent de lui avoir donné non-ſeulement beaucoup d'argent, mais encore de grandes louanges; ce qui fait ſelon eux un double emploi.

On m'a montré à ce ſujet une lettre qu'un *Club* de vieux Bretons a réſolu d'écrire à ce Prince, dont voici le contenu.

SIRE,

Vous n'ignorez pas que les Anglois ont été les très-humbles admirateurs de vos vertus héroïques. Nous les avons prônées dans toute l'Europe. Il n'y a qu'à lire nos papiers publics, où votre Majeſté y eſt exaltée en vers & en proſe. Nous ne nous ſommes point laſſés d'admirer en vous cette grande pénétration, qui vous fait juger des événements, avant même qu'ils ſoient arrivés; cet eſprit fort que rien n'étonne, ce génie général, qui dans une bataille, ſait tirer parti de tous les avantages, & qui dans une défaite ſait faire valoir toutes ſes reſſources: le tout accompagné d'un héroïſme, qui fait l'admiration de l'univers.

Nous vous avons payé très-exactement la valeur de toutes vos vertus en louanges, qui, chez les Héros, ſont le prix ordinaire des grandes actions.

Nous vous ſupplions donc, SIRE de nous rendre notre argent.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

CHaque nation, parmi les Chrétiens a ſa maniere de prêcher ce qu'ils appellent l'Évangile. Il en eſt qui font de la chaire un théatre tragique où l'on pleure : d'autres qui en font un ſpectacle comique où l'on rit.

En Angleterre, la ſcene de l'Évangile fait bâiller. Les Miniſtres qui le prêchent, le font d'un air ſi froid, qu'on diroit qu'ils n'ont d'autre deſſein que d'entretenir la nonchalance des pécheurs. La morale de la chaire eſt monotone. La muſique du ſermon eſt toujours ſur le même ton, ce qui appéſantit les ſens & les diſpoſe à l'aſſoupiſſement.

Un habile Médecin, qui avoit quelquefois aſſiſté aux ſermons de ſa Paroiſſe, s'étant apperçu qu'ils le rendoient lourd & peſant, s'aviſa d'ordonner à ſes patients, qui étoient attaqués de l'inſomnie, d'aſſiſter à la parole de Dieu une fois la ſemaine. Ce remede eut un ſi bon effet que ſes malades, après deux ou trois Dimanches, dormoient d'un profond ſommeil.

Depuis cette expérience, il eſt démontré qu'il n'y a point d'opium, qui approche d'un ſermon Anglois.

L'art de convaincre dépend de celui de perſuader. La conviction eſt une ſuite de la perſuaſion.

Tout le monde ſait & tout le monde ſent, que les mêmes paroles prononcées d'une certaine maniere font un effet; & proférées d'une autre en produi-

ſent un tout différent. C'eſt toujours le ton qui fait tout. Tel diſcours qui fait bâiller, parce qu'il eſt prononcé d'un air froid, agiteroit & tranſporteroit même, s'il étoit échauffé par l'action de la parole. Si on pouvoit douter de cette vérité, il n'y auroit qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe au théatre, où les acteurs ne font d'impreſſion que dans la proportion du feu & de l'activité qu'ils mettent dans leur rôle.

L'art de la parole a tant de pouvoir ſur les ſens, qu'il fallut que les anciens fiſſent fermer les tribunes, pour empêcher que les Juges ne fuſſent corrompus par les Orateurs.

Ceux de la chaire Angloiſe donnent dans un excès contraire. Leurs diſcours évangéliques ont bien un corps, mais ils n'ont point d'ame.

On dit que la parole de Dieu s'annonce d'elle-même, qu'elle n'a pas beſoin de cette impulſion qui eſt néceſſaire dans les autres genres d'oration; je ſerois bien de cet avis, ſi on l'annonçoit à des Anges: mais on la prêche à des hommes, dont les ſens ont toujours beſoin d'être agités pour être émus.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

POur ſuivre l'idée de ma derniere lettre, il me ſemble que tout eſt déplacé en Europe, juſques à la maniere d'y annoncer la parole de Dieu.

Les Prédicateurs Italiens, qui ont à faire à un

auditoire qui s'émeut facilement, ſont d'un emportement outré : on diroit qu'ils parlent à des ſtatues qui n'ont point d'ame, ou que les fideles de cette Contrée ont une ame ſi inſenſible qu'on ne peut l'émouvoir que par un bruit de tonnerre.

Les Anglois qui ſont eux-mêmes ces ſtatues, ont des Prédicateurs qui ſont de marbre. Ils ne changeroient pas de ton, & ne remueroient pas un doigt pour l'Empire du Chriſt dont ils prêchent la doctrine; & il faut bien que le théatre Anglois, que j'ai déja cité dans ma précédente, ſoupçonne le froid qui regne parmi les Bretons; car c'eſt le plus furieux & le plus emporté de l'Europe. On devroit juger par ce qui ſe paſſe dans un auditoire, de ce qui doit ſe paſſer dans l'autre.

Des ſpectateurs, à qui on liroit froidement & toujours ſur le même ton une comédie critique ſur quelque vice de la ſociété, ne ſeroient guere convaincus du ridicule que l'Auteur auroit voulu y répandre. Ils aſſiſteroient cent fois de ſuite à la même repréſentation qu'ils n'en ſeroient pas touchés, & par conſéquent ne ſe corrigeroient pas. Or, la chaire, dans toutes les religions, n'eſt autre choſe que la ſcene du Ciel repréſentée aux hommes.

Je ne dis pas qu'on doive faire une farce outrée de la parole de Dieu; mais ſeulement y mettre une certaine onction néceſſaire pour émouvoir ceux qui l'écoutent.

Les profeſſeurs de la ſcene du monde, je veux dire, les comédiens, étudient leur rôle. Les Prédicateurs Anglois ne font point de répétition du leur.

Un Évangéliſte Breton a trois ſcenes divines à remplir le Dimanche au matin; la premiere de ces

jeûner, la seconde de composer son sermon, & la troisieme de le débiter.

Il en est même qui s'épargnent la seconde; car ils en ont un assortiment complet pour tous les Dimanches de l'année, qu'ils lisent tour à tour.

On m'a dit à ce sujet qu'un Prédicateur d'une certaine Paroisse de Londres, qui s'étoit trompé, ayant pris le cahier du Dimanche antérieur pour celui du jour, commença à le lire sans s'en appercevoir. A moitié-sermon il reconnut son erreur : alors, s'arrêtant tout court, il dit à l'assemblée : „ Mes chers „ auditeurs, vous me dispenserez d'aller plus avant. „ Vous savez ce que j'ai à vous dire; car Diman- „ che passé je vous lus le même sermon : " & en achevant ces mots, il descendit de chaire & s'en alla.

Pour qu'un discours de conviction puisse produire son effet, il faut que celui qui le débite ait tous ses organes libres; car c'est en grande partie de leur jeu & de leur action que dépend la persuasion.

Un Prédicateur Anglois est si occupé de ce qu'il lit, qu'il ne peut pas faire attention à ce qu'il dit. Ses yeux fixes & immobiles sur un papier, le rendent incapable d'aucune action. Il est enchaîné à son discours.

Les Prédicateurs Italiens & les François se dégagent de cette gêne par le secours de leur mémoire. Ils savent par avance ce qu'ils ont à dire à ceux devant qui ils doivent parler. Les principes, dont ils se chargent d'instruire les autres, sont gravés dans leur cerveau; lorsqu'on pourroit reprocher à un Ministre Anglois qu'il ignore la morale de la Religion, puisqu'il n'en est point qui en apprenne un mot par cœur.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs dernieres nouvelles de France portent que ce Gouvernement a procédé contre les Officiers qui ont mal défendu les places qui leur avoient été confiées dans l'Amérique.

Leur procès leur a été fait. On les a condamnés à n'avoir point d'honneur; c'eſt-à-dire, à perdre ce qu'ils n'avoient pas. Les uns ſont dégradés de nobleſſe, & les autres rélégués pour leur vie dans des priſons.

C'eſt la nation qui ſe fait le procès à elle-même, & qui ſe deshonore dans la perſonne de quelques uns de ſes ſujets.

Quand ceux qui devroient bien défendre l'Etat le défendent mal, c'eſt une preuve qu'il y a un vice primitif qui en eſt la cauſe; ce n'eſt point aux particuliers alors qu'il faut s'en prendre, mais à la conſtitution dont les principes ſont corrompus.

Un Souverain qui punit alors, n'exerce qu'une triſte vengeance. Peut-être vaudroit-il mieux ne point punir, & ſe cacher à ſoi-même cette honte: mais on eſt convenu en France de ne ſonger à guérir le mal que lorſqu'il n'y a plus de remede.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

IL y a ici une mauvaiſe & une bonne compagnie en femmes. La premiere eſt la claſſe de celles qui ſe livrent à leurs deſirs ſans beaucoup de ménagement, avec leſquelles on eſt d'abord d'accord, qui ſe montrent telles qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, vaines & voluptueuſes, ſe livrant inconſidérément aux divertiſſements & aux plaiſirs.

La ſeconde contient celles qui ſont ſur leurs gardes, qui ne ſe rendent qu'après beaucoup de détours & de précautions; qui conduiſent les hommes par des labyrinthes, dont elles ſeules ont le fil; qui ſe cachent entiérement; qui ſemblent n'avoir ni deſirs, ni ſens; qui affectent de s'éloigner de tous les amuſements, qui ont un air équivoque & dangereux; & qui ſont ſi déſintéreſſées, qu'elles ne conſentent point au crime, à moins d'une grande fortune.

Pour moi qui priſe les choſes ce qu'elles valent, & à qui on n'en impoſe pas par des dehors apparents, je trouve que la mauvaiſe compagnie des femmes eſt moins dangereuſe que la bonne. On voit ici une infinité de gens qui, après avoir paſſé leur vie dans cette bonne compagnie, parviennent enfin à ce degré de morale, de n'avoir point de mœurs.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

CHez les nations de l'Europe, qui ſont ſous la domination ſpirituelle du Pape, la Religion ne permet aux peuples que d'extravaguer une fois l'année; on appelle ce temps le carnaval, comme je te l'ai dit ailleurs : & pendant ce temps on peut ſe déguiſer, paſſer la nuit au bal & faire mille autres extravagances. En Angleterre, il n'y a point de temps marqué pour cela, les folies du carnaval ſont de toutes les ſaiſons. Je fus hier d'une maſcarade que donna un Duc de cette Cour. L'aſſemblée étoit nombreuſe. On y voyoit beaucoup de peuples, excepté des Anglois; & l'on eut dit que la ſalle où l'on danſoit étoit le rendez-vous de toutes les nations, à l'excluſion de celle de la Grande-Bretagne.

Les François ſe divertiſſent ſouvent en perſonne; mais les Anglois ne danſent preſque jamais ſans maſque. Cela vient, je crois, de ce que les Bretons ſont trop graves. Ils n'oſent gambader en public avec leurs viſages.

L'aſſemblée où je me trouvai étoit extrêmement parée; les Dames ſur-tout y étoient miſes magnifiquement. Les diamants y brilloient de toutes parts : mais j'ai appris depuis que la plus grande partie de ce luxe étoit de louage, & qu'on le payoit cette nuit-là à raiſon de tant par heure. Ce n'eſt pas mal imaginé, comme tu vois, pour l'oſtentation.

Moyennant cet arrangement, il eſt permis d'avoir de l'amour-propre à un prix raiſonnable : avec dix livres ſterling on peut être vain pour dix mille. Nos femmes Chinoiſes ne ſont pas encore parvenues à cette économie-là.

Tout le Clergé Romain étoit de ce bal; c'eſt la ſeule aſſemblée où le Gouvernement Anglois lui permet de ſe montrer. Il lui accorde même le privilege d'être indécent. J'y vis un Cardinal qui gambada toute la nuit avec une jeune Dame, avec laquelle Son Éminence me parut même aſſez familier.

On s'attendoit à y voir danſer le Pape : mais, malheureuſement pour l'aſſemblée, la marchande de modes, qui étoit chargée de ſon déguiſement, n'avoit pu finir ſes habits Pontificaux. Ce qui fit que Sa Sainteté, pour ne pas expoſer la Dignité du Saint Siege, ne voulut pas ce ſoir-là faire un menuet en public.

Ce n'eſt pas ſeulement l'Égliſe Romaine, qui jouit du droit d'irrégularité dans les maſcarades Angloiſes. Il y a pluſieurs branches de la ſociété qui y ont le même privilege. Par exemple, je remarquai un cadrille, dans lequel je vis danſer un Arlequin avec une Milédy, & une Ducheſſe avec un Scaramouche. Mais le Baronet, qui ſe trouvoit à cette maſcarade déguiſé en pyramide d'Égypte, * m'expliqua l'énigme du Cadrille. Il me dit que l'Arlequin étoit le mari de la Ducheſſe, & la Milédy l'amante de Scaramouche

* On ſe déguiſe quelquefois ainſi.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Madrid.

JE t'ai parlé ailleurs des fatigues & des travaux des Miniſtres François; ceux de la Cour d'Eſpagne ſont encore plus accablés. Ils n'ont pas le temps de reſpirer. C'eſt quelque choſe de prodigieux que les efforts qu'ils font pour achever de ruiner la Monarchie.

On diroit qu'ils ſont payés par les autres Gouvernements de l'Europe, & que leur principale affaire eſt de rendre l'État foible & languiſſant. Dumoins le moyen qu'ils prennent pour cela ſont infaillibles.

Leur miniſtere ſe paſſe en intriques & en cabales: la premiere affaire pour eux eſt de ſe ſupplanter; pendant ces brigues domeſtiques l'État va comme il peut, perſonne ne prend garde à lui. Tous les yeux ſont fixés ſur les démêlés de ceux qui le conduiſent. Outre leurs querelles perſonnelles, ils ſont encore écraſés par de longues écritures.

Ils s'enferment le jour & paſſent les nuits dans les dépêches. S'il ne falloit pas qu'ils ſe montraſſent à la Cour & à la Ville pour faire voir au Roi & au peuple leur accablement, ils ſe rendroient entiérement inviſibles. Alors les minuties les gagneroient au point qu'ils n'auroient pas le loiſir de ſe ſouvenir qu'on les a choiſis pour être l'appui de la Couronne.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs femmes en général ſont trop diſſipées en Europe, elles ne ſauroient s'adonner aux paſſions qui demandent des ſoins & des ménagements. Il faut jouir de ſoi-même, pour goûter les douceurs d'un amour tendre & délicat. Livrées à une ſuite de divertiſſements qui ſe ſuccedent continuellement, elles n'ont pas aſſez de calme dans l'ame : la journée eſt trop courte pour elles; les mois, les années ſe précipitent au-devant de leurs plaiſirs, le temps leur manque; c'eſt tout au plus, ſi elles ont le loiſir de tromper leurs maris.

Il y a ici une choſe dans le ſexe, qui eſt ſupérieure à l'amour ; je veux dire, la diſſipation. Il n'y a point d'homme, tel aimable qu'il puiſſe être, qui puiſſe indemniſer une femme du plaiſir d'être toujours hors d'haleine, de courir le bal, l'opéra, la comédie ; ſans compter les promenades de fondation, qui leur fourniſſent un nombre infini de moyens de diſſipations, & qui les empêchent de ſe retrouver elles-mêmes. Outre ces divertiſſements, il y en a d'autres qui renaiſſent continuellement, & que chaque ſaiſon ramene.

Cependant les hommes, qui les galopent dans tous ces endroits, meurent à la fin de laſſitude; & ceux qui leur ſuccedent, crévent auſſi à force de fatigues.

On avoit imaginé de réformer une partie de ces diſſipations, ſous prétexte qu'elles corrompoient les mœurs. C'eut été détruire un vice, pour ouvrir la porte à pluſieurs autres. La volupté y auroit gagné tout ce que la réforme eut détruit de ces amuſements.

Dans un État où la vertu n'eſt pas ſous la protection des loix, où la conſtitution ne prévient pas l'incontinence, il ne faut pas que le ſexe ſoit livré à lui-même.

Des Européennes dans l'oiſiveté & la retenue des ſerrails d'Orient, déſoleroient ces lieux. Leur loiſir rendroit leurs paſſions furieuſes : elles s'en prendroient à tout; faute d'hommes, elles ſe livreroient aux eunuques. Tel mari qui ſe vante en Europe de la vertu de ſa femme, ne ſait pas qu'il en eſt redevable à un enchaînement d'amuſements frivoles, & que ſon honneur (comme on l'appelle ici) tire ſon origine des danſeurs de corde, de l'opéra ou des marionettes.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

SI les hommes pouvoient ſe paſſer de Religion, & adorer Dieu, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſans culte, ils en ſeroient plus heureux, & la Divinité mieux ſervie.

J'allai dîner dernièrement chez un curieux en dogues de cette Ville, qui avoit ce jour-là raſſem-

chez lui une collection complette en religions. J'y trouvai pour convives un Catholique-Romain, un Proteſtant, un Juif, un Anabaptiſte, un Turc, & moi qui étois Chinois.

Comme les différentes ſectes ſe font remarquer en Europe par un je ne ſais quoi qui les caractériſe, nous nous connûmes auſſitôt, ſans nous être jamais vus. Un dédain général ſe fit d'abord remarquer ſur chaque viſage.

Le Catholique-Romain marqua un grand mépris pour le Proteſtant. Celui-ci regarda le Catholique-Romain, comme un homme rempli de ſuperſtitions. Le Juif enviſagea ces deux Chrétiens, comme des gens dont l'aveuglement étoit extrême. L'Anabaptiſte conſidéra le Juif, comme un homme noyé dans les erreurs les plus groſſieres. Il n'y eut que le Turc & moi qui n'affectâmes aucune haine pour des hommes contre qui nous n'avions d'autre grief, que de ne pas croire ce que nous croyons. Le commencement du dîner fut des plus ſérieux. La converſation ne s'échauffa que lorſqu'on parla religion.

Dans les diſputes ordinaires des Européens, il n'eſt pas abſolument impoſſible que les uns cédent aux autres, parce que quelque prévenus qu'ils ſoient pour leurs opinions, ils ne ſe croient pas tout-à-fait infaillibles; mais en matiere de dogme, il eſt établi de ne céder jamais. Cette prévention qui eſt au-deſſus de toutes les autres ne permet point de ſe rendre.

La Religion qui chez ces peuples-ci, excuſe tout juſques aux blaſphêmes & aux emportements, fait que dans ces occaſions on en vient preſque toujours aux gros mots. Le Catholique-Romain qui étoit le

maître du logis, oubliant les droits de l'hoſpitalité, dit des invectives au Proteſtant, qui les fit paſſer au Juif, lequel les rendit à l'Anabaptiſte. Le Turc & moi reçûmes auſſi quelques éclabouſſures.

Après s'être bien invectivée de part & d'autre, la compagnie ſe leva de table, en ſe lançant de part & d'autre des regards menaçants. On ſe ſépara, comme des ennemis qui, à la premiere rencontre, engageroient une nouvelle affaire ſur la Religion.

L'Europe eſt diviſée aujourd'hui en autant d'ennemis qu'il y a de ſectes différentes. Dans les antipaties que la diverſité des mœurs, de génie, de caracteres forment, il y a des intervales; mais dans celle qui naît de la différence des croyances, il n'y en a point; elle eſt toujours la même. Le temps qui peut tout ſur le cœur humain, n'a aucun empire ſur cette averſion.

Il y a plus de dix-ſept cents ans que les Iſraelites déteſtent les ſectateurs du Chriſt, & que ceux-ci abhorrent les Iſaélites. Les Catholiques-Romains & les Proteſtans ne ſe haiſſent que depuis deux cents ans, parce qu'il n'y a environ que ce temps-là qu'ils ſont d'une ſecte différente. Ils ſe déchirent par des guerres ſanglantes; toutes les ſectes en Europe ſont couvertes du ſang de leur croyance. A ces traits croit-tu que les religions aient été faites pour rendre les hommes heureux?

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

LEs François & les Anglois prennent un divertissement plus terrible que celui de la tragédie, qui se représente sur leur théatre : on l'appelle la récréation du jeu. Ce spectacle se donne dans presque toutes les maisons.

Le théatre est une table verte, & les principaux acteurs qui lient la scene avec les joueurs, sont de petits morceaux de carton, où sont peintes d'un côté des figures magiques qui les agitent étrangement : mais elles ne produisent pas sur tous les joueurs les mêmes effets ; elles donnent aux uns un visage gai & enjoué, & aux autres un air sombre & rébarbaratif.

La scene n'a point d'heure fixe : pour l'ordinaire l'ouverture du théatre se fait au commencement de la nuit, & finit au point du jour ; car les actes des pieces ne sont pas limités.

Le jeu est une espece de science qui consiste à être heureux, & ce bonheur n'est autre chose qu'une combinaison du hasard. Tout le savoir se réduit à avoir plutôt de certains morceaux de carton que d'autres ; & c'est dans cette préférence que git la difficulté de résoudre le problême du jeu. Les annales de cette Monarchie font mention d'un grand nombre de citoyens qui se sont pendus ou noyés, pour n'avoir pu le résoudre.

Le droit écrit sur le jeu se trouve dans un livre

que preſque tout le monde ſait par cœur, ſans l'avoir jamais lu. Outre ce code imprimé, il y a encore des docteurs-ez-jeux, qui décident certains coups que la légiſlation n'a pu prévoir; car ſes ſectateurs vont toujours plus loin que ſon dogme.

Le jeu eſt une eſpece de guerre civile, où preſque toujours le plus foible bat le plus fort, & où il faut ſouvent plus de hardieſſe, que de prudence; quelque fois auſſi la timidité réuſſit, & le courage échoue.

La nation joueuſe eſt continuellement occupée à rendre des arrêts définitifs & en dernier reſſort.

Ce ſpectacle eſt diviſé en deux branches, le petit jeu qui eſt la ſcene divertiſſante, & le grand jeu qui forme la ſcene affligeante; dans l'une on ſe dérange & dans l'autre on ſe ruine: l'une pourroit s'appeller la comédie du monde, & l'autre la tragédie du haſard.

Il n'eſt guere poſſible de pouvoir peindre ces ſcenes au naturel; je te dirai ſeulement qu'une furie infernale agite ſes acteurs: les uns ſe battent eux-mêmes, & déchirent leurs vêtements; d'autres caſſent, briſent le théatre, mettent la ſcene en mille pieces, & dévorent ces mêmes figures magiques qui les agitent: il y en a qui engloutiſſent des bougies entieres toutes allumées.

Ces convulſions réitérées firent tomber ceux qui en étoient poſſédés dans une léthargie, qui donna le temps de faire des réflexions ſur les moyens qu'il y auroit de renverſer l'Autel & l'idole. On ôta du temple du haſard cette divinité aveugle que les joueurs avoient toujours vénérée, & on lui en ſubſtitua à ſa place une autre clairvoyante.

Alors il n'y eut plus d'événements au jeu que ceux que l'on voulut y faire naître. La marche des petites figures de carton fut réglée; elles se trouvèrent subordonnées aux loix du commandement, & obéirent aux mains adroites qui les conduiſoient.

Cette nouvelle divinité fripponne eut beaucoup de ſectateurs; on vit dans ſon temple des adorateurs de tous les rangs & de toutes les conditions.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Sin-ho ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

EN France, & dans preſque tous les pays de l'Europe, le penchant pour les femmes eſt un vice de l'eſprit; en Eſpagne c'eſt une maladie de l'ame.

On n'eſt pas plus le maître de ne pas aimer, qu'on ne l'eſt de ne point être indiſpoſé. C'eſt le climat qui donne l'empire au ſexe. Sa domination tient au phyſique.

La fievre d'amour eſt continuelle chez les Eſpagnols. La maladie ne fait que changer d'objet, s'ils guériſſent d'un délire pour une femme, ils ſont ſoudain attaqués d'un tranſport au cerveau pour une autre. Le tourment eſt le même, l'application ſeule eſt différente.

La vieilleſſe ne guérit pas toujours cette indiſpoſition, on eſt infirme, & amoureux. Comme on reſpire juſques au dernier ſoupir, on aime juſques au dernier moment de la vie. Il eſt même des amants qui donnent rendez-vous dans l'autre monde à leurs maîtreſſes, pour s'aimer juſques à la conſommation

des ſiecles. Tu peux bien t'imaginer qu'un peuple ſi amoureux, eſt extrêmement jaloux: celui-ci l'eſt auſſi.

Un mari ne permet point à ſa femme de voir ſon frere, ou de converſer avec ſon couſin; il permet ſeulement qu'elle s'enferme avec ſon directeur, ou qu'elle paſſe tous les jours trois heures tête-à-tête avec ſon Confeſſeur. C'eſt ici comme un inſtinct néceſſaire dans l'hymen pour rendre le mariage ſupportable: en effet que deviendroit une jeune femme qui ſeroit éternellement obſédée par un mari laid, vieux, infirme & jaloux? Son état ſeroit déſolant. Un vigoureux Dominicain, ou un robuſte Franciſcain en balance toutes les peines. Le mari eſt content & la femme eſt ſatisfaite. J'ai ſouvent remarqué qu'en Europe il y a remede à tout, même aux maux les plus déſeſpérés.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA mode en Europe ne regne pas ſeulement ſur la parure des habits, elle étend encore ſon empire ſur l'eſpece humaine.

Il y a des temps à Paris & à Londres où elle ne veut pas qu'on parle diſtinctement, c'eſt alors la mode de bégayer. Celle d'aujourd'hui eſt de n'y voir pas bien clair, il n'eſt permis de fixer les objets qu'au travers d'un verre, un homme qui oſeroit y voir diſtinctement avec ſes yeux, ſeroit regardé comme indigne de fréquenter le monde: les gens

comme il faut ne marchent jamais ſans un microſcope. On diroit que la nation eſt compoſée de naturaliſtes qui font ſans ceſſe des obſervations ſur les corps.

Si on eſt à l'opéra ou à la comédie, on voit deux ou trois cents lorgnettes braquées les unes contre les autres. Les charmes des femmes, pour arriver aux hommes, doivent paſſer au travers d'un verre, ſans quoi la mode empêcheroit qu'ils n'arrivaſſent juſques à leurs cœurs, ils reſteroient à moitié-chemin. Il faut employer la lorgnette, ſi on veut paſſer pour un homme qui connoît l'optique de la beauté du ſexe.

On me mit ces jours paſſés d'une partie de comédie où il y avoit trois jeunes Dames, & autant de Cavaliers : nous nous préparions à bien voir le ſpectacle : mais par une inadvertance inconcevable, il ſe trouva que toute la compagnie avoit oublié ſa vue au logis, & qu'aucun de nous n'avoit eu la précaution de porter ſes yeux dans ſa poche : de maniere que nous fûmes obligés de ne pas y voir.

On m'a aſſuré que ce ſera bientôt la mode des boſſus; ſi cette mode attaque le ſexe, l'embarras ſera des plus grands; car comme les femmes ſont boſſues neuf mois de l'année par devant; ſi elles ſe font encore par derriere, on ne pourra plus ſe remuer dans Londres.

On parle auſſi de la mode des boiteux : ſi elle a lieu, la nation entiere clochera; déja il y a des petits-maîtres ici qui boitent tout bas.

A l'égard de la mode des diſtraits, il y a déja long-temps qu'elle eſt établie. Un homme qui fait ſon monde, doit être toujours abſent, & ſe trouver à cent lieues de ſa localité.

LETTRE XXXVII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

CE qui a, je crois, le plus contribué à rendre la paix générale de l'Europe pratiquable, c'eſt qu'on n'a point imaginé qu'il fallût un congrès pour diſcuter dans les formes les droits des Puiſſances belligérantes.

Deux hommes ont entrepris cette affaire & y ont réuſſi d'abord; au lieu que dix Plénipotentiaires y auroient travaillé long-temps, & euſſent échoué à la fin.

En fait de diviſions des Princes, c'eſt ici une maxime certaine que, plus il y a de médiateurs & plus la médiation eſt difficile; c'eſt que les difficultés augmentent dans la proportion des médiateurs.

Chaque Agent des Couronnes veut profiter de la circonſtance préſente pour établir des droits particuliers; ce qui fait que l'affaire générale pour laquelle on s'eſt aſſemblé eſt retardée & même ſouvent éludée.

Un Congrès général eſt un lieu hériſſé d'épines: les difficultés des Couronnes viennent s'y raſſembler de toutes parts: c'eſt un Tribunal univerſel où ſe jugent toutes les affaires de l'Europe; & en fait de procès, on ſait que ceux qui tirent leur ſource de la politique ſont les plus difficiles à réſoudre.

Deux ou trois Princes qui traitent enſemble pour la paix générale vont d'abord au fait. Ils évitent les chicanes ordinaires des Plénipotentiaires. Tou-

tes les difficultés portent ſur le principal, & aucune ſur l'acceſſoire. C'eſt déja beaucoup que de rencontrer la choſe du premier coup, & de ne diſcuter que ſur ce qui eſt l'objet principal de la querelle.

En un mot, quand on ne feroit qu'eſquiver la diſpute des fauteuils, des prérogatives, des droits de preſſéance, & tout le reſte du cérémonial des Agents des Couronnes, ce ſeroit déja un grand pas vers la tranquillité publique.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres, Sept. 1762.

L'Expulſion des Bonzes habillés de noir & à grands chapeaux, bannis à perpétuité du Royaume de France, a porté la Cour de Rome à s'aſſembler extraordinairement, pour voir ce qu'il y auroit à faire ſur une affaire, où il n'y avoit plus rien à faire. C'eſt la manie du Lieutenant du Chriſt d'aſſembler ſon Conſeil pour délibérer ſur ce que les autres Tribunaux ont délibéré pour lui : mais comme c'eſt une vieille maladie dont on ne peut le guérir, on le laiſſe dans cette ancienne habitude. Cependant le Chef de la ſecte Chrétienne n'oublie jamais de donner ſes déciſions.

Au ſujet de cette expulſion, il fit aſſembler ſon Conſeil, & avec trente-trois de ſes Aides-de-camp, qu'on appelle ici Cardinaux, il déclara que les arrêts & les diſpoſitions du Parlement de Paris pour l'extirpation de cette ſociété, étoient autant de brêches contre ſon autorité, & que ces actes étant

portés par une juriſdiction incompétente en Europe, étoient de nulle valeur : mais comme ces appels d'incompétence en Europe ne ſont valables qu'à la tête des armées, & que le Lieutenant du Chriſt n'en a point, l'arrêt du Parlement de Paris à été exécuté en plein.

C'eſt un bonheur pour l'Europe que ce qu'on appelle le Saint Siege, n'ait point de troupes à ſa ſolde, ou que celles qu'il a, ne ſervent que pour la décoration & la parade apoſtolique ; ſans quoi la Chrétienté, outre ſes guerres de politique, ſeroit encore remplie de guerres de Religion ; chaque arrêt du Parlement porté contre des Bonzes, cauſeroit un ſiege ou une bataille. Il ſemble que la puiſſance eccléſiaſtique, qui lui donne le droit de ſe mêler de tout, lui ôte la faculté de ſtatuer ſur rien ; & c'eſt cette impuiſſance qui donne aux Princes Chrétiens une puiſſance réelle.

LETTRE XXXIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL faut que la loi en Angleterre ſoit bien forte, pour réſiſter à une armée de chicaneurs qui l'attaquent de toutes parts. On prétend que les troupes réglées de la chicane, pour la ſeule ville de Londres, ſont innombrables : auſſi la pauvre loi eſt-elle aux abois, elle n'en peut plus. Les Juges ſur-tout ſont ſi déroutés, qu'ils ne ſavent où ils en ſont.

Chaque peuple en Europe a une juriſprudence qui

lui eſt particuliere, avec laquelle il juge les délits de la ſociété.

En France, on plaide ſur le fait du criminel, en Angleterre on plaide ſur l'eſprit de la loi; & comme cet eſprit peut être interprété de mille manieres, il y a auſſi mille moyens pour éluder la juſtice. La loi elle-même ſemble y avoir pourvu; car la chicane en eſt l'eſprit.

Ici preſque tous les vols ſont de bonne priſe. La loi les punit à la vérité; mais il ne rend pas juſtice à celui qui eſt volé. Il punit l'un, mais il n'indemniſe pas l'autre; ce qui fait que la juſtice n'eſt rendue qu'à moitié. Le bien ou la ſomme enlevée après la conviction & le châtiment qui la ſuit, ne revient pas au propriétaire; elle reſte au voleur, comme une indemniſation de la ſentence qu'il a ſubi.

Un Anglois peut jouir impunément d'un bien mal acquis, ou d'une dette qu'il n'a contractée, que pour ne la pas payer, s'il peut ſe réſoudre à paſſer ſa vie en priſon. Un autre qui peut ſe paſſer de quelqu'un de ſes membres, peut voler plus ouvertement.

Il gagne tout ce dont ſa fripponnerie pourra le faire profiter, & ne perd que ce qu'il a réſolu de ſacrifier.

J'ai vu ici un Anglois qui a acquis douze cents livres ſterling de rente aux dépens de ſon nez, & un autre deux milles livres aux dépens de ſes oreilles. Ce dernier avoit falſifié une donation, pour laquelle fraude il fut puni: mais le bien qu'il en acquit lui reſta, & il en diſpoſa à ſa mort comme d'une propriété bien acquiſe. La juriſprudence Angloiſe dit que c'eſt aſſez d'une punition qui flétrit le

criminel, ſans lui infliger celle de la reſtitution : autrement il y auroit un double emploi dans la peine. Il eſt vrai qu'en dernier lieu on a fait quelque changement dans cette premiere diſpoſition de la loi : mais elle eſt encore bien loin de l'exacte équité.

Le premier devoir de la juſtice, après la punition du crime qui trouble l'ordre de la ſociété, eſt de faire rentrer chacun dans ſes droits. Il eſt humiliant pour une nation, qui paſſe pour la plus éclairée de l'Europe, qu'on puiſſe lui reprocher le défaut de ce premier principe.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA paix a ramené ici la tranquillité publique ; mais elle a troublé l'ordre civil. Il n'y a preſque plus de ſûreté pour perſonne dans cette Ville. On eſt arrêté & volé en plein jour. Le ſoleil n'éclaire à Londres que pour guider les pas des bandits, & les porter plus ſûrement aux vols. Vingt mille ſoldats qui n'ont plus d'exploits à faire, ſe ſont faits voleurs de grands chemins. Faute d'ennemis à dépouiller, ils dépouillent leurs compatriotes.

Les matelots qui ont fait tant d'honneur à la Couronne d'Angleterre dans la derniere guerre, ſe diſtinguent dans les vols, de maniere que ces braves marins, qui ont été les plus grands ſoutiens du Trône, deviennent les plus fermes appuis de *Tyburn*, *

* Lieu où ſe font ordinairement les exécutions.

C'eſt ainſi que la guerre, en déſolant la population & les finances pendant qu'elle exiſte, achève de tout abîmer quand elle finit. Son influence eſt ſi grande, qu'elle ſubſiſte après que les maux qui l'ont cauſée, ne ſubſiſtent plus.

Lorſque les Souverains ont entre eux des diviſions, & que leurs querelles les obligent à prendre les armes, ils forcent leurs ſujets à ſe défaire d'une induſtrie d'où ils tiroient leur ſubſiſtance, pour leur en donner une d'emprunt qui finit avec les ſieges & les batailles. A la ſignature du traité de paix, une foule de citoyens ſe trouvent ſans art ni métiers, & par conſéquent ſans ſubſiſtance.

Il faudroit après la guerre rendre à chaque ſoldat la valeur de la profeſſion qu'il a abandonnée pour ſe faire militaire. Il eſt juſte que celui qui a quitté un état pour ſervir ſa patrie, rentre dans ce même état quand ſa patrie n'a plus beſoin de ſes ſervices; mais je ne ſache pas que cette idée ſoit jamais tombée ſous les ſens d'aucune adminiſtration d'Occident: ce qui fait qu'à la paix générale de l'Europe, il y a toujours une guerre particuliere dans chaque Royaume.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LEs Eſpagnols ne manqueroient pas d'avoir de l'eſprit dans leurs écrits, s'il ne leur étoit défendu d'en avoir. J'ai vu par quelques uns de leurs livres.

livres, qu'ils pourroient être ſavants, & même profonds; mais il faut qu'ils ſe donnent bien de garde qu'on les ſoupçonne; car ils ſeroient perdus ſans reſſource.

Tous les grands hommes ont été punis par la perte de la vie ou de la liberté, du crime d'avoir oſé être éclairés.

Une ſociété d'hommes oiſifs, & ignorants eſt chargée de veiller ſur les productions d'eſprit; lorſque ces productions ne s'accordent pas avec leur incapacité, elle les frappe d'anathême.

Outre ſon inſuffiſance naturelle, elle a un motif de plus, qui eſt d'empêcher que le génie national ne ſe forme. Tout ſeroit perdu ſi les ténebres de l'entendement étoient une fois diſſipées. Pour que le deſpotiſme Monachal ſubſiſte, il faut que l'aveuglement continue.

C'eſt à ce deſpotiſme que l'Eſpagne doit le peu de progrès qu'elle a fait dans la politique, les ſciences & les arts.

Le climat a beau faire des efforts pour diſſiper l'ignorance générale. Le phyſique n'eſt jamais auſſi puiſſant que la prévention publique.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-ma, *à Pekin.*

De Londres.

SI tu étois à Londres, & que tu vis le Roi d'Angleterre, tu croirois qu'il n'a point de Royau-

me; tant il eſt peu environné de cette ſplendeur, qui accompagne ailleurs les Rois. Son train ordinaire eſt un carroſſe à deux chevaux, & ſa garde ordinaire eſt compoſée de deux valets-de-pied * il paroît ſouvent même à cheval, ſuivi d'un ſimple Écuyer. Il n'y a point de petit Mandarin à la Chine, qui ne ſe montre en public avec un plus grand étalage.

Il eſt auſſi modeſte dans ſon domeſtique, que dans ſon extérieur.

George III qui regne aujourd'hui, croyant peut-être que le Palais de *St James* étoit trop vaſte pour loger Sa Majeſté, a acheté une petite maiſon au bout du parc, où au moment que je t'écris, il fait ſa réſidence ordinaire. Imagines-toi le cabinet de notre auguſte Empereur: voilà le Palais Royal.

Il y a beaucoup à dire pour & contre ſur cette matiere. Je me garderai bien de rien décider là-deſſus; un plus habile politique que moi ſeroit embarraſſé; car ſi les autres Potentats de l'Europe font bien d'être magnifiques, ceux d'Angleterre font bien auſſi de ne l'être pas. Si un politique de Paris dit que la ſplendeur du Roi de France eſt une partie de ſa puiſſance, un politique de Londres peut dire que la modération du Roi de la Grande-Bretagne forme la ſienne. Si le premier ajoute que dans la Monarchie qu'il habite, il faut de l'éclat dans le Prince; le ſecond peut répondre que dans le Royaume d'Angleterre il n'en faut point.

Je crois que pour réſoudre cette queſtion, le meilleur parti qu'il y ait à prendre c'eſt de remonter à la conſtitution politique.

---

* *Le Roi paroît preſque toujours ainſi, à moins qu'il n'aille en Parlement.*

La modération & l'égalité forment le Gouvernement monarchique républicain : elles en ſont l'ame. La puiſſance de l'État en Angleterre n'eſt point dans le Roi, elle eſt dans la nation. Le Trône n'en eſt que la figure, il la repréſente : or un Monarque Anglois qui emploieroit un grand luxe, repréſenteroit trop ; il iroit au-delà de cette égalité qui en eſt le ſoutien : il offuſqueroit des yeux accoutumés à la modération, & par-là jetteroit par-tout le déſordre & la confuſion.

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA réforme a procuré ſans doute un grand bien à ce Royaume : mais je ne ſais ſi elle n'a pas trop réformé.

Je dirois volontiers que les François ſont trop Chrétiens, & que les Anglois ne le ſont pas aſſez. Je cherche des limites chez les Peuples d'Europe, & je ne trouve par-tout que des extrêmités.

On a banni l'Euchariſtie & les Saints de la Religion d'Angleterre : mais on n'a rien ſubſtitué à la place, ce qui forme un vuide dans ce culte.

On doit faire une différence entre cette foule de cérémonies ſuperflues, qui alienent l'eſprit du vrai culte de Dieu, & ces ſaintes pratiques auſſi religieuſes que néceſſaires, qui y attachent l'ame.

Nous tenons beaucoup aux choſes que nous pra*tiquons tous les jours*, & nous ſommes aſſez indiffé-

rents pour celles que nous exerçons rarement. Delà vient que les Juifs & les Mahométans, qui ſont chargés d'actes extérieurs, ſont ſi étroitement attachés à leur Religion; lorſque les Sauvages, qui n'en ont preſque point, en changent ſi facilement.

La Religion de Rome eſt trop chargée de pratiques, peut-être celle d'Angleterre n'en a-t-elle pas aſſez. On vit ici ſans façon avec la Divinité, on ne ſe gêne point avec elle. Les fideles de cette Communion aſſiſtent le Dimanche aux Prieres publiques. A l'égard du reſte de la ſemaine, il n'eſt non plus queſtion d'aller invoquer Dieu dans ſon temple, que s'il n'y en avoit point. On voit même beaucoup de gens qui s'en diſpenſent ce jour-là. Ils ont chez eux l'autel & l'idole. Ils liſent quelques Chapitres d'un Livre qu'ils appellent la Bible; moyennant quoi tout acte de Religion finit là.

Ce n'eſt pas que dans les autres jours de la ſemaine les Égliſes ne ſoient ouvertes, & que les Prieres ne s'y diſent : mais il n'y a que les gens déſœuvrés, & ceux qui n'ont rien à faire qu'à prier Dieu, qui y aſſiſtent.

Cette indifférence pour les pratiques ordinaires de la Religion, place les fideles de cette ſecte à moitié chemin de l'incrédulité : delà à l'Athéiſme, il n'y a preſque point de chemin à faire.

Ici le culte n'a rien de commun avec les mœurs, les vices & les vertus ſont indépendants de la croyance. Le ſyſtême du Gouvernement & une certaine morale, pour m'exprimer ainſi, politique & civile, ſoutiennent la ſociété. On y eſt Chrétien indépendamment du Dogme. Dans un beſoin, on pourroit preſque ſe paſſer de Religion en Angleterre.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Angleterre, me diſoit dernièrement le Baronet, a établi un ſyſtême de guerre qui doit exciter conſidérablement les vertus militaires, parce qu'il eſt fondé ſur l'intérêt qui eſt le plus grand reſſort qui ſoit dans le cœur humain. Il permet que les Officiers de la Couronne s'approprient les priſes faites ſur l'ennemi. Par ce réglement le mobilier des conquêtes appartient à ceux qui les font.

On a vu des Officiers dans cette derniere guerre, dont la bravoure a été évaluée à une ſomme de cent mille livres ſterling. C'eſt, comme tu vois, donner un grand intrinſeque aux vertus militaires.

Il eſt à préſumer que ces derniers exemples décideront un grand nombre de citoyens à ſe faire militaires; car de toutes les émulations, celle de l'argent eſt la plus forte. Les héros de notre nation, qui avoient autrefois aſſez de grandeur d'ame pour ne faire aucun cas de leur vie, n'auront pas aſſez de force à l'avenir pour mépriſer les richeſſes.

Il eſt à craindre que ce commerce d'héroïſme ne prenne trop ſur les autres profeſſions; & que dans peu dans cette iſle il n'y ait trop de marchands en gloire.

Les braves nations, ajouta-t-il, qui firent autrefois la conquête du monde, ne connurent point cette vénalité des qualités militaires: la gloire attachée aux

belles actions, leur ſuffiſoit. Ils n'euſſent pas changé cette récompenſe contre celle de tous les tréſors du monde.

La ſatisfaction d'être utile à ſa patrie doit ſuffire à tout citoyen. L'avantage de la conquête doit être général & la gloire perſonnelle; mais la plupart des réglements en Europe vont juſques à détruire ces mêmes vertus, ſur leſquelles les Gouvernements ſont fondés.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LE lendemain de cet entretien le Baronet s'exprima ainſi. Pour ſuivre le fil de ma derniere idée, me dit-il, il me ſemble que notre Gouvernement a accordé plus qu'il ne devoit, en permettant aux Officiers Généraux de s'approprier le mobilier des conquêtes. Ce mobilier appartient à la République: c'eſt un bien ſacré, qu'on ne peut détourner ſans ſe rendre criminel envers le peuple.

Les citoyens, qui par les charges & les impôts paient tous les fraix de la guerre, doivent jouir, non-ſeulement des avantages de la conquête, mais même de tous les acceſſoires qui y ſont attachés.

Le domaine conquis ſur l'ennemi doit être uni à celui de la Couronne, & les richeſſes numéraires dépoſées dans le tréſor public pour ſervir d'indemniſation aux charges paſſées, ou prévenir la création des nouvelles; ſans quoi le peuple perdroit juſques à l'eſpérance d'être indemnisé de ſes malheurs; ce

qui le jetteroit dans l'accablement, ou le rendroit furieux.

La condition naturelle du ſoldat eſt la guerre ; les peines, les troubles & les dangers qui y ſont attachés ſont une ſuite de ſon état.

Pendant une longue ſuite de ſiecles, les militaires d'Europe firent la guerre à leurs dépens ; les peuples qui demeuroient dans les Villes, pendant que duroient les ſieges & les batailles, ne payoient preſque rien. Alors on pouvoit dire que les ſoldats avoient droit ſur les dépouilles de l'ennemi ; mais la fortune ne les ayant pas toujours ſervis favorablement, ils vendirent cette prérogative aux Princes, qui à la place leur accorderent une paie qu'ils reçurent toujours depuis régulierement ; c'eſt-à-dire, qu'ils renoncerent par-là à tous les droits qu'ils pouvoient avoir ſur les mobiliers des conquêtes.

Quand les ſoldats Romains ſe partageoient le butin fait à la guerre, la République ne leur paſſoit point de ſolde : quand la paie fut établie, le butin n'appartint plus aux militaires, mais devint le bien particulier du public.

Il eſt bien permis à chaque Gouvernement de récompenſer les ſujets, qui à la guerre ont rendu des ſervices importants à l'État, ou qui ſe ſont ſignalés par quelque action d'éclat ; mais ce doit être par des diſtinctions, des poſtes, des rangs & des honneurs, jamais par des richeſſes qui appartiennent à la République.

LETTRE XLVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

CE que je t'ai dit ailleurs au ſujet du Pa-l-m-t d'Angleterre, eſt le même à l'égard des harangues. Quand la cabale d'un parti a le deſſus, les diſcours de l'autre arrivent toujours trop tard. Ces derniers Démoſthenes Anglois ne font qu'agiter l'air par leurs raiſonnements. On les écoute cependant, car la parole eſt libre en Angleterre; on fait plus, on les admire, on trouve même leurs arguments convainquants; mais on n'en fait ni plus ni moins.

Ceci me fait reſſouvenir d'une petite hiſtoriette que j'ai lue quelque part en France, qui, quoiqu'à cent lieues de mon ſujet, y a néanmoins quelque rapport.

On dit qu'un homme qui avoit beſoin d'argent ſe rendit chez un uſurier, qui prêtoit à gros intérêt. Celui-ci le mena d'abord à l'Égliſe. Un Prédicateur y prêchoit juſtement ſur l'uſure. Il fit une peinture ſi vive de ce vice que l'uſurier en fut frappé. Il trouva que ſes raiſons étoient ſolides & convainquantes. Après que le ſermon fut fini, il ſe tourna du côté de celui qui venoit lui emprunter de l'argent: „ Mon„ ſieur, lui dit-il, cet homme a prêché divinement, „ on ne peut rien de mieux: il a bien rempli ſes „ obligations, allons accomplir les nôtres. ”

Les membres du parti de la Cour, après les diſcours prononcés par ceux de la République, pourroient dire: ces gens-là s'énoncent à merveille, ils

ont bien fait leur devoir; allons-nous-en faire le nôtre.

Il eſt vrai que ces belles harangues, tout inutiles qu'elles ſont, apprennent une choſe, dont il eſt important d'être informé; c'eſt qu'une République peut ſavoir tout ce qu'il faut pour ne pas ſe corrompre, dans le temps même qu'elle ſe corrompt.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LA police de ce Royaume eſt devenue un objet principal de l'adminiſtration politique. Le Prince lui-même y donne ſes ſoins. On peut voyager aujourd'hui en Eſpagne. Les chemins commencent à devenir praticables: ceux qui parcourent cette Monarchie, n'ont plus beſoin de traîner après eux leurs maiſons, comme ils y étoient obligés autrefois. Il y a des maiſons publiques ſur la route, où les étrangers ſont reçus pour leur argent; on commence à croire qu'on voyage chez un peuple Chrétien.

Madrid a déja l'air d'une Ville Européenne. On l'a embellie & décorée.

C'eſt commencer la réforme d'un État par où il faudroit la finir. Je voudrois que les Rois remontaſſent à la ſource des grands déſordres, & qu'ils laiſſaſſent les petits ſoins de police à leurs Officiers ſubalternes, qui leur en rendiſſent compte dans leurs moments perdus; je veux dire que l'acceſſoire dans l'adminiſtration ne vint qu'après le principal.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs faiſeurs de projets en Angleterre ſont plus profonds que ceux de tous les autres pays du monde. Un politique Breton, qui m'entretient quelquefois de ſes vues ſur l'Europe, me fit voir dernièrement un plan, par lequel il prétend rendre un Prince d'Allemagne, le plus grand Monarque du monde.

Il s'eſt trouvé quelquefois des gens qui ont imaginé d'enlever à certains Potentats de l'Europe une portion de leur domaine : mais celui-ci ne penſe pas à moins qu'à dépouiller une vingtaine de Souverains tout à la fois, le tout pour cent livres ſterling une fois payées au donneur d'avis.

PLAN D'AGRANDISSEMENT propoſé au Roi de Pruſſe.

„ SIRE,

„ VOTRE MAJESTE' a fait la guerre pendant „ pluſieurs années pour ſe conſerver une ſeule Pro- „ vince; tandis qu'avec les mêmes troupes & leurs „ exploits, elle auroit pu faire la conquête du plus „ beau pays de l'univers : je veux parler de l'ITALIE, „ que perſonne ne garde, & qui peut être priſe par „ le premier conquérant d'Europe qui en voudra „ faire la conquête. Ce ſeroit pour VOTRE MAJESTE' „ l'affaire d'une campagne.

„ L'état Eccléſiaſtique ne coûtera que la peine de
„ ſe préſenter. Il ſuffira, pour que Rome ſe rende,
„ d'un corps d'artillerie compoſé de deux coulevri-
„ nes. A la premiere décharge les troupes du Saint
„ Siege s'enfuiront, & laiſſeront VOTRE MAJESTE'
„ maîtreſſe de la Ville. Après s'être emparé du Châ-
„ teau St Ange & du Capitole, il faudra envoyer
„ le PAPE à Avignon avec le titre de Gouverneur
„ de Carpentras & du reſte du Comté Venaiſin.
„ Jean XXII y faiſoit bien autrefois ſa réſidence
„ ordinaire; & le trouvoit aſſez grand pour lui; d'où
„ vient qu'il ſeroit trop petit pour les Papes d'au-
„ jourd'hui.

„ La conquête de Naples eſt auſſi facile; il ſuf-
„ firoit ſeulement de changer les coulevrines en ca-
„ nons. Il faudroit cependant avoir un corps de
„ troupes prêtes au beſoin; car VOTRE MAJESTE'
„ ne croit pas aux reliques, & les Napolitains aime-
„ roient mieux mourir que leur ſaint *Genaro* tom-
„ bât au pouvoir d'un Prince hérétique.

„ Après la réduction de cette Ville, VOTRE
„ MAJESTE' fera partir le Roi de Naples pour
„ la Sicile, & lui aſſurera à perpétuité ce Royaume
„ à lui & à ſes deſcendants.

„ En revenant de Naples & de Rome, VOTRE
„ MAJESTE' prendra en paſſant St Marin, Boulogne
„ & Ferrare.

„ La République de Veniſe eſt trop ancienne;
„ il y a quatorze cents ans qu'elle ſubſiſte : il eſt
„ donc temps qu'elle finiſſe. Une compagnie de vos
„ gardes ſuffira pour abolir ſon Sénat & pour faire
„ paſſer la nation à Corfou, Zantes & Céphalonie.

„ Il ne faut que dix mille hommes pour faire le

„ ſiege de Genes, & pour obliger la République de
„ s'embarquer pour la Corſe. Toute l'Europe ſait
„ qu'elle a un grand deſir de dominer ſur ce peuple.
„ Ce ſera une belle occaſion pour elle d'aller en
„ perſonne réduire ces rébelles.

„ Le moindre de vos Officiers avec vingt hom-
„ mes d'élite, s'emparera de Modene, Regio & Core-
„ gio. Après la priſe de ce petit État, comme ſon
„ Souverain aime beaucoup à régenter, il faudra
„ le faire Gouverneur de la Sileſie.

„ On aura beſoin d'un plus grand détachement
„ pour faire la conquête de Parme, Plaiſance &
„ Guaſtalle : mais avec quelque peu de troupes de
„ plus, on s'en emparera, & cela ſans faire tort
„ au Prince regnant ; car Dom Philippe aime l'Eſ-
„ pagne, & ne peut point ſouffrir l'Italie. Il ſera
„ donc charmé de trouver cette occaſion de retour-
„ ner dans ſon pays.

„ Le Piémont ſera plus difficile, d'autant plus
„ qu'il eſt gouverné par un Prince auſſi laborieux
„ que vigilant, mais il n'eſt pas indomptable. Je ne
„ crois pas qu'Émanuel, qui eſt ce Prince, veuille
„ meſurer ſes forces avec votre puiſſance. Il aimera
„ mieux partir pour la Sardaigne, ou ſe retirer en
„ Savoie.

„ A l'égard du Milanois, le Mantouan & la Toſ-
„ cane, la Maiſon d'Autriche vous les cedera pour
„ la Siléſie ; de maniere que VOTRE MAJESTÉ ſe
„ trouvera par-là ſeul Souverain *d'Italie.*

LETTRE XLIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs femmes en Europe crévent de vanité; l'orgueil les étouffe: elles peuvent à peine reſpirer. Ce ſont les hommes qui leur enflent ainſi le cœur. Hé! le moyen qu'elles puiſſent s'empêcher d'être vaines! l'autre ſexe leur fait continuellement amende honorable. Il leur ſacrifie continuellement fortune, honneurs, rangs, diſtinctions. Les Rois ne font leurs efforts pour ſe rendre grands, que pour devenir petits devant elles. Tout tombe à leurs pieds juſques aux Sceptres & aux Couronnes.

Quoique les Anglois en général n'aient pas le loiſir de faire les galants auprès des femmes, le peu de temps qu'ils y paſſent n'eſt pas perdu. Ils leur montrent une ſoumiſſion ſi aveugle, que cela va juſques à la dépendance abſolue.

Je vis l'autre jour dans une aſſemblée, un Grand Breton fier & ſuperbe, mais qui eſt ſi humble, & ſi humilié devant une petite créature qui a pris l'aſcendant ſur lui, que cela va juſques à la ſervitude ouverte; car quand les Anglois deviennent eſclaves des femmes, ils le ſont plus que les autres. Quoi qu'il en ſoit, celle-ci le traite comme un négre. Souvent elle le relegue pendant quinze jours dans ſa chambre; & il ne faut pas que le priſonnier ſorte des arrêts qu'il n'ait auparavant obtenu ſa grace. Si elle lui ordonnoit de ſe pendre il s'étrangleroit auſſitôt. Les Européens appellent cela être galant;

ou autrement, avoir des égards & de la déférence pour le beau ſexe.

Plus je compare nos coutumes à celles de ces peuples, & plus je me perſuade que nos légiſlateurs connoiſſoient mieux le cœur humain que ceux d'Europe, lorſqu'il mirent la clôture des femmes au rang des premieres loix politiques; ils previnrent par-là, comme je te l'ai dit ailleurs, une foule de maux qui affligent preſque tous les Empires de l'Europe.

LETTRE L.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

MAlgré l'expulſion des Bonzes Jéſuites, on mande de Paris que le Roi de France n'a pas été encore aſſaſſiné. Les mêmes avis ajoutent que de tous les membres du Parlement qui les ont bannis du Royaume, aucun, juſqu'au départ du dernier courier, n'avoit été empoiſonné. Il y a même des gens qui vont juſqu'à ſe flatter qu'il n'y aura point de guerres civiles dans l'État, & qu'on s'en verra débarraſſé ſans effuſion de ſang.

Ceux qui craignoient pour la Monarchie & le peuple leur ſavent gré de cette modération; car, à des gens qui paſſent pour n'être pas bons, on leur tient compte de tout le mal qu'ils ne font pas.

La choſe ne s'eſt pas paſſée cependant entiérement ſous ſilence. Leur banniſſement a excité un bourdonnement ſourd d'où eſt né ce murmure rédigé en articles.

„ I. Que leur expulſion hors du Royaume at-
„ taque directement la perſonne de Dieu ; & eſt
„ un attentat commis contre les droits du Ciel.

„ II. Que cet attentat bleſſe, non-ſeulement
„ les loix divines, mais même les humaines, qui
„ défendent de bannir quelque corps de citoyens que
„ ce ſoit, ſans une conviction manifeſte de griefs
„ capitaux.

„ III. Que les termes de l'arrêt qui bannit la
„ ſociété de la France ſont vagues, généraux, dé-
„ nués de tout fondement, & découvrent une ven-
„ geance cachée qui vient de loin.

„ IV. Que c'eſt violer les droits de l'hoſpitalité
„ qui doivent être ſacrés pour ceux qui ne cauſent
„ aucun déſordre dans la ſociété générale dont ils
„ ſont membres.

„ V. Que nul Tribunal ſéculier n'a le droit d'ex-
„ pulſer aucune corps régulier, à moins de délits
„ capitaux avérés par tous les membres qui le
„ compoſent.

„ VI. Que des maximes pernicieuſes de quelques-
„ uns de leurs membres ne forment pas un délit
„ ſuffiſant pour bannir la ſociété entiere. Que dans
„ toutes les compagnies les fautes ſont perſonnelles.

„ VII. Que la ſaiſie de leurs biens eſt un vol
„ manifeſte : que ces biens ne ſont ni à eux ni à
„ l'État : que c'eſt un dépôt qui a été confié à leur
„ ſociété qui ne peut paſſer en d'autres mains ſans
„ bleſſer les intentions des morts & les droits des
„ vivants, &c. &c. "

Ce n'eſt, je crois, que dans les États où on laiſ-
ſe prendre trop d'empire à certains corps, qu'on
peut les voir ſi oſés. Les ſociétés de Bonzes en

Europe voudroient toujours ſe diſtinguer des droits entre eux & le Souverain: c'eſt-à-dire, établir des prétentions indépendantes de l'État politique.

LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Duc Plénipotentiaire de France, qui a ſigné le traité entre les deux Couronnes, eſt parti pour Verſailles. Un jeune Capitaine de dragons lui a ſuccédé. Il a les mêmes titres. C'eſt faire un Plénipotentiaire à la pointe de l'épée.

On dit que le Capitaine Miniſtre eſt vif, bouillant & emporté; il parle de temps en temps de ſe battre. Je préſume qu'il met la bravoure au-deſſus des qualités du négociateur. Tu peux bien t'imaginer qu'avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions à devenir ſoldat, il ne ſera pas long-temps Miniſtre: on attend ſa chûte tous les jours. Celle-ci ne ſera point ſa faute; mais celle de ceux qui l'emploient: je te l'ai dit ailleurs, la France n'a point d'École de Miniſtre. On devient Plénipotentiaire & Ambaſſadeur du premier coup, ſans l'avoir jamais appris.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON a arrêté ici un citoyen qui avoit publié des injures contre le Roi dans une feuille périodique, appellé le North Breton.

L'offenſe étoit perſonnelle à la Couronne. Il avoit écrit que le Monarque avoit menti.

Après l'avoir fait conduire dans une priſon, qu'on nomme la Tour, il fut queſtion d'examiner ſi l'on pouvoit l'y détenir. Après pluſieurs recherches, on trouva, ou du moins on crut trouver que le priſonnier n'avoit point paſſé les bornes de la liberté Angloiſe, & qu'il avoit tout juſte inſulté le Prince dans les limites de la conſtitution Britannique; car chaque Gouvernement en Europe a ſa forme qui influe ſur la maniere de penſer des ſujets.

Par exemple en Angleterre on penſe que le Roi ment, lorſqu'il ne dit pas la vérité; au lieu qu'en France, en Eſpagne, en Portugal & dans tous les États tout-à-fait deſpotiques, il eſt reçu que le Roi dit la vérité, lors même qu'il ment.

Comme on ne pouvoit pas détenir ce citoyen on le relâcha : mais à peine eut-il recouvert ſa liberté qu'il écrivit aux Miniſtres qu'ils étoient des voleurs, & les menaça de les faire arrêter comme tels. On fit de nouvelles recherches ſur cette ſeconde invective, & on trouva qu'il pouvoit employer ces termes au pied de la lettre, attendu que ces Miniſtres avoient ordonné de fouiller chez lui pendant ſa détention,

& de lui enlever ſes papiers, & que ſelon les loix d'Angleterre ceux qui prennent, ou ordonnent de prendre les effets qui appartiennent à un citoyen, ſont déclarés voleurs.

Ces invectives de la part d'un ſujet, adreſſées au Roi & à ſes Miniſtres, te révolteront ſans doute; je ne les approuve pas non plus; mais il y a tel Gouvernement en Europe chez qui tout cela peut convenir.

Le citoyen détenu étoit membre du Parlement; c'eſt-à-dire, un des repréſentants du corps ou réſide la ſouveraine puiſſance : or s'il étoit permis aux Miniſtres d'État de ſe ſaiſir des membres, bientôt ils empriſonneroient le Parlement entier, & feroient comme Cromwell, qui, les ayant chaſſés les uns après les autres, ferma la porte, & emporta la clef avec lui.

LETTRE LIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

MOn hôte de Paris, qui eſt un fort honnête homme, quoiqu'un peu politique, me promit avant mon départ, que s'il arrivoit quelque nouveauté dans cette Capitale, qui méritât l'attention de notre Cour, il m'en donneroit auſſitôt avis.

Je ne penſois plus à ſa correſpondance, lorſque hier, jour de poſte, je reçus la lettre ſuivante avec cette adreſſe :

A Monſieur,

Monſieur CHAM-PI-PI, *Directeur-Général des Réflexions morales & politiques ſur l'État préſent de l'Europe.*

„ MONSIEUR, de Londres.

„ DEpuis le dernier traité de paix entre la France & l'Angleterre, il eſt arrivé dans cette „ Ville un grand nombre d'ours, ou pour mieux „ dire de ſauvages.

„ Ces ours ne marchent pas à quatre pattes comme ceux qui ſont dans les bois; ils ſe tiennent „ debout ſur leurs pieds, ont un corps, des bras, „ des mains comme des créatures raiſonnables; on „ les prendroit preſque pour des hommes.

„ Ces ſauvages ſont habillés à l'Européenne, excepté que la taille de leurs habits eſt placée ſous „ les aiſſelles, & que leur juſte-au-corps reſſemble „ aux ſoutanes de nos Prêtres.

„ Vous aurez ſans doute remarqué dans vos réflexions politiques, que nous autres François, „ nous avons au bout des manches de nos chemiſes „ de petits morceaux de toile fine que nous appellons manchettes, pour quant à eux ils n'ont que „ leurs mains au bout de leurs bras.

„ Il faut ſans doute que dans le pays de ces ſauvages, ceux qui ont la tête groſſe paſſent pour „ avoir plus de génie que les autres; car ils l'enflent „ par des perruques rondes d'une grandeur énorme.

„ Ils ouvrent de grands yeux mornes, & ſtupides, & nous regardent d'un air ſi étonné qu'il „ ſemble qu'ils n'ont jamais vu des hommes. Pour

„ ce qui eſt de leur maniere de s'exprimer, je ne „ vous en dirai rien : je ſais bien qu'ils ſiffient ; mais „ j'ignore s'ils parlent. Ceux qui converſent avec „ eux prétendent qu'ils ont une difficulté dans la „ langue, & qu'ils inclinent beaucoup à devenir „ muets ; car ils ſont quelquefois quatre heures de „ ſuite autour d'une table ſans proférer un ſeul „ mot.

„ Ces mêmes ſauvages boivent beaucoup de *bier-* „ *re* forte, du vin, & fument conſidérablement de „ tabac. Après qu'ils ont vuidé enſemble un grand „ nombre de bouteilles, ils ſe cherchent diſpute, & „ ſe battent comme des dogues : c'eſt la ſeule con- „ verſation humaine qu'on leur connoiſſe.

„ Ils ne font uſage ni de l'épée ni du ſabre ; leurs „ armes offenſives & défenſives ſont leurs ongles. „ Au lieu que les François s'ôtent la vie dans leurs „ diſputes, ceux-ci s'arrachent les yeux.

„ Ces animaux ſont toujours attroupés entre eux, „ & ne fréquentent point les autres bêtes du Pays.

„ En général ils fuient la bonne compagnie ; il „ n'y a que les femmes ſans mœurs, & les filles de „ l'opéra qui ſachent les apprivoiſer.

„ On leur fait cependant ici un bon accueil ; car „ ils apportent de leur pays de petits grains d'or, „ dont les Pariſiens font grand cas.

„ Ils ne font pas un long ſéjour dans cette Capi- „ tale. A peine y ſont-ils arrivés que les femmes de „ ſpectacle les obligent d'entreprendre le voyage de „ Montpellier pour leur faire changer d'air ; car ce- „ lui de Paris leur attaque les nerfs, & les empêche „ preſque de marcher.

„ Pour ne pas vous tenir plus long-temps en ſuſ-

„ pens, je vous dirai que ces ours ſont des Anglois, „ mais j'oubliois que vous faites actuellement vo- „ tre ſéjour à Londres, & que vous vous trouvez „ par conſéquent vous-même dans la grande ména- „ gérie de ces bêtes. Je ſuis.

Depuis que je fréquente la France & l'Angleterre, j'ai ſouvent réfléchi à cette antipathie naturelle qu'il y a entre ces deux nations, qui les porte à ſe déchirer continuellement par des portraits ridicules, & j'ai trouvé qu'elle eſt fondée ſur des cauſes phyſiques, morales & politiques, & que par conſéquent il n'y a plus moyen de la prévénir.

L'Anglois eſt ſombre; le François eſt gai. L'un penſe beaucoup; l'autre ne réfléchit pas tant : celui-là a du bon ſens; celui-ci a de l'eſprit. Le Gouvernement du premier eſt républicain; celui du ſecond eſt monarchique. L'Anglois croit être libre; le François s'imagine qu'il eſt eſclave : l'un compoſe un petit peuple; l'autre forme une grande nation : ſans compter la rivalité dans les arts & les ſciences, &c. &c. il n'en faut pas d'avantage pour éterniſer la haine & l'antipathie entre ces deux peuples.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LEs hommes au milieu deſquels je me trouve ſont ſi fiers que cela va juſques à l'orgueil. J'en cherche par-tout la cauſe, & ne la rencontre nulle part.

Les Eſpagnols ſont les hommes les plus laids de

l'Europe. De la couleur naturelle de ce peuple à celle des Maures d'Afrique, il n'y a qu'une demi-nuance. La nation eſt dans une ignorance craſſe à l'égard des grandes ſciences ſpéculatives qui diſtinguent les autres dans la Chrétienté. Elle ne ſait preſque rien. La pauvreté des Eſpagnols va juſques à l'indigence : en général ils meurent de faim; leur frugalité eſt une ſuite du climat, ou pour mieux dire de leur fainéantiſe: mais il leur manque preſque toujours le néceſſaire.

Toutes les branches du pouvoir politique & civil ſont abîmées : aucune partie de l'adminiſtration n'eſt à ſa place. La nation a perdu l'équilibre, elle n'eſt en proportion de forces rélatives avec aucun État; le plus foible de l'Europe peut la ſubjuguer.

Le deſpotiſme abſolu du Prince rend ce peuple eſclave. Il eſt ſubordonné, non-ſeulement au Roi, mais même au Tribunal des Moines. La politique l'humilie d'un côté, & la Religion l'avilit de l'autre. Il faut qu'une nation ſoit naturellement bien fiere, pour être auſſi orgueilleuſe au milieu de tant de ſujets qui doivent l'empêcher de l'être!

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-ma, *à Pekin.*

De Londres.

L'Ambition des petits Princes vient trop tard. Les grandes Puiſſances d'Europe ſont établies irrévocablement. Leur pouvoir qui date de loin, pour m'exprimer ainſi, a preſcrit. Il n'y a plus moyen de *les anéantir.* On peut bien leur faire tête pen-

dant quelques années, & remporter même des victoires: mais c'eſt tout ce qu'on peut faire. Elles reprennent inſenſiblement le deſſus, & la force ſupérieure l'emporte toujours à la fin ſur l'inférieure.

La France a reçu pluſieurs échecs pendant cette guerre: mais elle reſte toujours un corps immenſe. La Maiſon d'Autriche a eſſuyé également des revers: mais cela n'a rien diminué de ſes premieres forces, qui ſont toujours ſupérieures à celles de l'ennemi, qui vient d'avoir l'avantage ſur elle. Quelques années de repos rendront à ces corps toute leur premiere vigueur; on peut bien les fatiguer, mais non pas les abîmer.

George & Frédéric font beaucoup de bruit de leurs trophées. Je ne veux rien diminuer ici de leur gloire; mais il eſt certain qu'ils la doivent à l'engourdiſſement de ces deux premieres Puiſſances, qui les euſſent écraſés du ſeul poids de leur grandeur, ſi le défaut d'adminiſtration n'eut empêché l'activité de leurs forces.

Il n'y a pas plus de grandeur à ſe faire honneur de ces exploits, qu'à ſe vanter d'avoir eu l'avantage ſur deux corps malades.

Quoique Chinois, je frémis pour ces deux petits États, quand je penſe que le moindre nouvel arrangement des cauſes ſecondes, peut faire changer leur fortune de face, & que deux petits individus de quelque pied de haut peuvent renverſer le ſyſtême de leur grandeur.

Qu'il naiſſe un habile Miniſtre en France, & l'Angleterre retombe auſſitôt dans ſon premier état de médiocrité. Qu'il paroiſſe un génie ſupérieur au Conſeil de *Vienne*, & la Pruſſe eſt anéantie.

On prétend que, ſi un certain homme, appellé Maurice, ne fût pas mort avant la guerre, la France eut fait une paix plus glorieuſe. Les politiques vont même plus loin, ils diſent que s'il eut été en vie, Frédéric n'auroit jamais oſé faire une invaſion en Saxe. Les révolutions des États dépendent preſque toujours ici de l'exiſtence d'un ſeul mortel.

Le calcul eſt clair. Il n'y a point de combinaiſon dans les cabinets qui puiſſe le détruire. Il peut ſe prouver par la regle des nombres qui, en matiere de puiſſance, eſt la premiere démonſtration géométrique : c'eſt-à-dire, que vingt-cinq millions de bras ſont ſupérieurs à dix millions.

L'Angleterre, dit-on, a une bonne adminiſtration : mais la France n'a qu'à perfectionner la ſienne. Les terres Bretonnes produiſent beaucoup : mais la Monarchie Françoiſe n'a qu'à augmenter ſon agriculture. La Grande-Bretagne a une nombreuſe marine ; la France n'a qu'à en établir une qui ne lui ſoit pas inférieure.

Ces différentes adminiſtrations ne ſont pas un ſecret d'État ; leur publicité les rend communes à toutes les nations. La France peut les employer comme l'Angleterre ; peut-être même avec plus d'avantage, parce qu'elle a plus de reſſources. Même raiſonnement pour la Maiſon d'Autriche.

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL y a dans la nation Angloiſe comme un germe de diviſion qui previent la tranquillité publique.

Cette Monarchie vient de ſigner la paix avec la France, mais il lui reſte une guerre avec elle-même. Les Grands de l'État ſe démettent de leurs charges, ils abandonnent la Cour & ſe retirent dans leurs terres. Le peuple qui n'a point de retraite ſe plaint amerement. Le mécontentement vient de ce que le Monarque qui regne aujourd'hui s'eſt choiſi un Miniſtre qu'il veut maintenir dans ſon poſte. On n'eſt pas fâché que le Miniſtre l'ait, mais ſeulement que le Roi ſe le ſoit donné; ce qui paroît ici un attentat contre la liberté publique.

Il eſt queſtion de ſavoir ſi le Roi d'Angleterre a le droit d'être auſſi indépendant que le dernier de ſes ſujets. On prétend que le Gouvernement de la Grande-Bretagne eſt combiné, de maniere que pour que le peuple ſoit libre, il faut que le Roi ſoit eſclave.

Les Anglois diſent pour leur raiſon, que, quand ils appellerent un Prince étranger à la Couronne, la conſtitution ſe trouva faite comme cela; que c'étoit à prendre ou à laiſſer.

Il y a un proverbe en Europe qui dit que les pactes font les loix, & que les loix font les Rois. George III dit à ſon tour qu'il ne veut pas être le premier eſclave de l'État; que la ſervitude n'eſt pas fai-

te pour les Souverains; qu'il veut jouir des mêmes prérogatives que ſes peuples.

Je me garderai bien de rien décider ſur cette queſtion. Ce qu'on peut dire là-deſſus en général, c'eſt qu'on ne ſauroit trop limiter le pouvoir des Rois qui gouvernent les peuples indépendants.

La conſtitution a beau être libre, ſi elle cede la moindre de ſes prérogatives, on verra bientôt l'autorité Royale s'établir irrévocablement.

Le deſpotiſme eſt une lime ſourde qui ronge inſenſiblement les chaînes de la liberté. Un peuple qui ſe relâche de ſes droits eſt tout étonné à la fin de ſe trouver eſclave avec tant de moyens qu'il avoit de ne l'être pas.

LETTRE LVII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LE Parlement d'Angleterre s'aſſembla hier pour la premiere fois de cette année. L'ouverture s'en fit par une grande affaire ſur laquelle tous les repréſentants de la nation devoient délibérer. Ce n'étoit ni de la paix ni de la guerre, il ne s'agiſſoit pas non plus de ſoulager le peuple du poids des impôts qui les accable. Il étoit queſtion d'un coup de politique bien plus conſommé. On mit en conſidération deux points très-importants; ſavoir: 1 Si on ne devoit pas faire rendre compte à un certain homme de ſa conduite pour avoir conſeillé le Roi de faire la paix. 2 Si le Monarque étoit le maître de choiſir parmi ſes ſujets celui qu'il voudroit, pour le conſulter ſur

les moyens qu'il y auroit de rendre ſon peuple heureux.

Le débat fut long, car les deux queſtions, comme tu vois, étoient bien embarraſſantes. La nuit étoit déja bien avancée quand on eut fini de parler à ce ſujet.

C'étoit quelque choſe de ſingulier de voir les détours d'eſprit que les orateurs employoient, pour prouver qu'ils avoient raiſon dans une choſe ſur laquelle ils étoient convaincus qu'ils ne l'avoient pas.

Quelques ſéances après, un beau diſcoureur, à qui un long & pénible miniſtere n'a laiſſé que la goutte & l'uſage de la parole, harangua pendant quatre heures & ne décida rien.

Je voudrois que ceux qui ont occupé le premier rang dans une adminiſtration, mais qui ne ſont plus en place, devinſſent muets. Ils prouveroient par-là qu'ils n'ont aucun regret d'avoir quitté la charge qu'ils occupoient; ſans quoi on peut les ſoupçonner d'avoir autant d'ambition dans la retraite, que dans le poſte qu'on les a obligé d'abandonner.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Chan-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LE théatre Eſpagnol reſſemble à la nation. Il eſt auſſi grave qu'elle. Ses ſujets les plus comiques ſont tirés du dogme. On n'y expoſe point les vices; on y repréſente la Religion. On y joue les myſteres en perſonne.

J'ai vu crucifier le Chriſt ſur la ſcene. Il ſouffre comiquement la mort pour les péchés des hommes. Un bouffon fait le role du bon Dieu, & un mauvais plaiſant celui du pere Éternel.

Il paroît auſſi quelquefois des légions d'Anges ſur ce théatre; mais comme ces Anges ſont des Eſpagnols; ils ſont ſi noirs qu'on les prendroit pour des démons.

Outre les Anges, les Archanges, & les Chérubins, il y a auſſi des Saints comiques; ceux-ci pour l'ordinaire ont la phyſionomie fort gaie. J'y ai vu un Saint Antoine paié pour faire rire le public, qu'on ne ſoupçonneroit jamais d'avoir paſſé ſa vie dans les jeûnes & les mortifications.

Le Saint Pierre de ce théatre eſt un gros réjoui qui paſſe une partie de la journée à boire. On m'a dit à ce ſujet qu'un ſoir de repréſentation, où il étoit queſtion d'un acte dans lequel toute la Hiérarchie céleſte devoit paroître ſur la ſcene, il oublia les clefs du Ciel au cabaret; de maniere qu'on ne put finir la piece, parce que Dieu & les Saints ſe trouvoient enfermés dans le Paradis. Les réflexions naiſſent ici de toutes parts; je n'en ferai qu'une. Un peuple qui mêle ainſi les choſes ſaintes avec les profanes, & qui fait une farce de la Religion, ſe prive par là du ſeul moyen qui lui reſtoit pour devenir vertueux.

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA piece ſuivante n'eſt pas grand'choſe; j'aurois héſité à te l'envoyer, ſi je n'euſſe ſu que tu es bien aiſe de connoître tout ce qui entre dans le caractere de cette nation. Elle m'a été remiſe par le Baronet, & je la crois de ſa diction; j'en juge à la quantité de paroles; car il écrit plus qu'il ne dit.

HISTOIRE des Guerres civiles du Théatre Anglois.

„ Un célebre Auteur Européen prétend, que, lorſ-
„ que les hommes furent en ſociété, ils perdirent
„ le ſentiment de leur foibleſſe, & qu'auſſitôt la guer-
„ re commença; un autre croit que les batailles ſont
„ auſſi anciennes que le monde. On peut dire que la
„ guerre du théatre Anglois date de la création du
„ théatre lui-même.

„ Depuis le Roi Guillaume, on compte un grand
„ nombre de batailles rangées ſur cette ſcene, ſans
„ parler des rencontres particulieres. La premiere,
„ dont je ferai mention dans ces mémoires hiſtori-
„ ques, fut ſur la fin du regne de la Reine Marie.
„ Les gages de la bataille furent deux ſoufflets don-
„ nés ſur le théatre, l'un reçu par un comédien qui
„ vivoit il n'y a pas long-temps, & l'autre rendu
„ par le même comédien à un Gentilhomme qui eſt

„ mort depuis long-temps. La premiere origine de „ cette querelle étoit ſi peu de choſe, qu'à peine „ auroit-elle pu fournir matiere à deux Puiſſances „ politiques de l'Europe pour ſe faire la guerre.

„ Les amis & les connoiſſances du Seigneur, qui „ étoient ce ſoir-là à la comédie, ſe rendirent de „ tous les endroits de la ſalle ſur le théatre ou les „ premieres hoſtilités avoient commencé. Là ils ſe „ rallierent en corps de troupes, & ſe répandirent „ par-tout l'épée à la main. Le parti du comédien „ qui n'étoit pas le plus fort, jugeant la défenſe de „ la place du théatre impraticable, abandonna à „ l'ennemi le champ de bataille. Ce fut alors que „ les grands coups ſe frapperent. On jetta à bas les „ ſcenes, on briſa les bancs, on enfonça les loges, „ & on alloit démolir entiérement le théatre, & „ peut-être même mettre le feu à la maiſon, lorſ- „ qu'il parut une troupe de *Watchmen*, conduits „ par un comédien, qui ſe ſaiſirent des perturba- „ teurs, & les amenerent devant un Juge à paix, „ où la paix fut ſignée. Ainſi fut terminée cette „ guerre qui fut preſque auſſitôt finie que commen- „ cée. Il eſt probable que toutes les autres auroient „ fini de même; le mal eſt que dans les ſuites il y „ eut des *Whigs* & des *Torrys* de théatre, & que „ les *Watchmen* devinrent eux-mêmes des ſoldats „ dans chaque parti, & les Juges à paix des Officiers „ intéreſſés dans la querelle. Dès lors chacun ayant „ ſa livrée & ſes étendarts, & la guerre ſe déclarant „ dans les formes, il n'y eut plus moyen d'aſſoupir „ le feu de la diſcorde.

„ La guerre qui s'alluma au petit théâtre de „ *Hay-Market* ſous le regne de George II fut beau-

„ coup plus vive; on y donna des batailles rangées
„ dans toutes les formes. Cette ſeconde guerre prit
„ ſa ſource dans la permiſſion que le Gouvernement
„ avoit donnée à des comédiens François de repré-
„ ſenter, tandis qu'il avoit fait fermer pluſieurs théa-
„ tres nationaux. Ces hiſtrions étrangers avoient
„ fait afficher en gros caracteres, qu'ils joueroient
„ par autorité & permiſſion du Roi. A ces mots la
„ populace prit feu, elle réſolut de les empêcher de
„ repréſenter. Cette émeute qui ne paroiſſoit rien,
„ rouloit néanmoins ſur un point très-important;
„ il étoit queſtion de ſavoir ſi cette autorité étoit
„ quelque choſe ou rien; la troupe Françoiſe la te-
„ noit du Prince, ainſi il s'agiſſoit d'une eſpece de
„ droit de la Couronne.

„ Cette affaire n'ayant pu ſe terminer par la
„ voie de la négociation, chaque parti donna ſon
„ manifeſte de guerre, & le jour de la bataille fut
„ annoncé dans les papiers publics. Pluſieurs Mi-
„ niſtres des Cours étrangeres ſe rendirent ce jour-
„ là à bonne heure au théatre, pour voir qui l'em-
„ porteroit ou du Roi ou du peuple: ce fut peut-
„ être pour la premiere fois qu'on vit des Am-
„ baſſadeurs aſſiſter à une bataille.

„ Le Gouvernement avoit envoyé deux Juges à
„ paix dans le parterre, pour profiter de quel-
„ ques momens d'intervalle, afin de ramener le peu-
„ ple à ſigner une capitulation. Un de ceux-ci, avant
„ que la piece commençât, tenta pluſieurs fois une
„ ſuſpenſion d'armes; il employa d'abord la dou-
„ ceur, & enſuite mit en uſage les menaces, dé-
„ clarant à haute voix qu'il étoit venu là comme
„ Magiſtrat, pour ſoutenir l'autorité Royale, que

„ l'intention du Roi étoit que la piece ſe jouât; „ que pour cet effet, il avoit conduit avec lui une „ compagnie de ſoldats aux gardes; & que le premier qui s'oppoſeroit à la piece ſeroit arrêté.

„ Cette harangue ne produiſit aucun effet, le „ peuple répondit au Juge que ni les loix ni le Roi „ n'avoient aucun pouvoir ſur lui, pour l'empêcher de louer ou de déſapprouver une piece & des „ acteurs. L'affaire s'engagea vers les ſix heures du „ ſoir; au lieu d'un coup de canon, le ſignal de „ la bataille fut donné par un coup de ſifflet. Le „ rideau étant tiré, on vit les acteurs au milieu „ de deux files de ſoldats qui avoient la bayonnette „ au bout du fuſil. A cet aſpect, le peuple qui „ n'étoit pas venu pour ſe battre contre des bayonnettes, s'adreſſant aux Juges à paix, lui demanda de quel ordre ſe trouvoient placées là ces troupes, ſi les Anglois n'étoient plus des hommes libres, & de quel droit on mêloit des ſoldats dans „ ſes amuſements. Ces queſtions étoient trop délicates pour y répondre, les Juges déſavouerent „ les files de ſoldats, & auſſitôt les troupes ſe retirerent.

„ Ce fut alors qu'on entendit un bruit de guerre épouventable dans le parterre. Pour rendre le „ concert plus touchant, on avoit imaginé des inſtruments de bouche, qui formoient dans les airs „ des ſons affreux: ſi l'enfer avoit voulu donner un „ concert aux démons, il n'eut pas imaginé une „ muſique plus diabolique. Les acteurs effrayés „ s'enfuirent; on ſubſtitua des danſes à la piece, „ mais les danſeurs ne furent pas mieux reçus que „ les acteurs.

„ Un des Juges à paix voyant l'affaire bien engagée, fit ſigne de la main aux ſpectateurs & demanda au peuple un pourparler; on fit ſilence. „ Alors le Magiſtrat déclara en termes formels, que „ ſi on ne diſcontinuoit le bruit, il alloit lire la „ déclaration du Roi, qui ordonnoit que la piece „ fût jouée, & qu'après la lecture, il ſe rendroit „ immédiatement au Palais de *St James*, pour lui „ donner part de la rébellion.

„ Le parterre ne répondit à cette menace que „ par ces mots, *point de capitulation*. Il n'étoit „ pas difficile de connoître quel parti l'emporteroit; „ car, comme il ne s'agiſſoit que de pouſſer de grands „ cris, & que des cochers & porteurs de chaiſes „ compoſoient les troupes du parti de la Républi- „ que, ils devoient l'emporter ſur les poitrines foi- „ bles & délicates qui formoient celui de la Cour. „ Les hiſtrions François tenterent à pluſieurs repriſes „ de jouer la piece; mais le parterre les empêcha „ toujours de continuer; & l'opiniâtreté conti- „ nuant, ils baiſſerent le rideau, & de cet manie- „ re le champ de bataille demeura au peuple qui „ fut le triomphant.

„ Une autre guerre fut ſuſcitée quelques années „ après par d'autres hiſtrions de la même nation; „ ils étoient encore protégés du Gouvernement, & „ c'eſt à cauſe de cela, qu'ils ne l'étoient pas du „ peuple. En Angleterre, comme dans tous les au- „ tres États d'Europe, les émotions populaires ſe- „ roient d'abord éteintes, ſi les grands ne s'en mê- „ loient point. Pluſieurs Lords prirent parti dans „ cette troiſieme guerre; il ſe forma deux cabales „ & le jour de la bataille fut encore indiqué.

„ Mylord Tren--- am commandoit les troupes
„ du Roi, & Sir G--e V---ut celles de la Républi-
„ que. Ces ſeconds acteurs furent reçus comme les
„ premiers; lorſqu'ils parurent ſur la ſcene, des cris
„ & des hurlements épouvantables ſe firent enten-
„ dre dans les airs. A ces cris ſuccéda ſur le théatre
„ un déluge d'oranges, de pierres mêlées de quel-
„ ques couteaux; ce qui mit d'abord les acteurs en
„ fuite. On jouoit ce ſoir-là l'embarras des richeſſes,
„ on auroit mieux fait d'appeller la piece l'embarras
„ du parterre.

„ Tandis que les deux grands corps d'armée étoient
„ aux priſes, & que les Généraux des deux partis
„ animoient leurs troupes, la petite guerre ſe fai-
„ ſoit dans les loges, & derriere les couliſſes; des
„ détachemens ſe battoient à coups de pied & à
„ coups de poing. Soit que les troupes du parti de
„ la Cour, depuis la derniere bataille, ſe fuſſent per-
„ fectionnées dans ce genre de combat, ou que cel-
„ les de la République fuſſent moins agueries, les
„ comédiens finirent leur piece, & de cette ma-
„ niere demeurerent les maîtres du champ de ba-
„ taille. L'affaire fut plus effrayante que meurtriere.
„ Les deux armées en ſe préſentant au combat
„ avoient oublié leurs épées, ils n'avoient pour ar-
„ mes offenſives & défenſives que des bâtons; il n'y
„ eut entre les morts & les bleſſés que cinq ou ſix viſa-
„ ges balafrés, & trois ou quatre perruques de brûlées.

„ La plupart des grands événements tirent leur
„ origine des plus petites cauſes; cette guerre qui
„ mit une ſeconde fois aux priſes la puiſſance poli-
„ tique avec le bas peuple, avoit été ſuſcitée par un
„ *aventurier François*. Cet homme étoit d'une des

„ plus anciennes familles roturieres de France, ſes „ ancêtres avoient été laquais de pere en fils, de„ puis le déluge; lui-même avoit porté la livrée à „ Paris. C'étoit un de ces archi-intriguants, qui „ n'ayant point de fortune, cherchent à en faire une „ aux dépens de qui il appartient; il avoit tous „ ſes paſſeports, pour faire ſon chemin & s'avancer „ dans le monde, il avoit pendant long-temps exer„ cé le métier de mercure à Paris, enlevé pluſieurs „ caiſſes, & fait deux ou trois fois banqueroute. „ Jamais homme n'a eu à un dégré plus ſublime „ les qualités qui ſervent à former les grands aven„ turiers, il poſſédoit les quatres vertus cardinales „ de l'intrigue; car il étoit *menteur*, *audacieux*, „ *effronté & impudent*, Mylord Stafford lui avoit „ dit à Paris qu'une comédie Françoiſe réuſſiroit à „ Londres, & auſſitôt il ramaſſa quelques mauvais „ acteurs qui étoient ſur le pavé en France, & pa„ rut à Londres d'un air auſſi triomphant, que s'il „ eût traîné à ſa ſuite les meilleurs comédiens de „ l'Hôtel de Bourgogne.

„ Après la défection de ſon théatre, ſes hiſtrions „ le firent arrêter; mais il ne ſe déconcerta pas pour „ cela; du fond de ſa priſon, ils mit à contribution „ le Caffé de White, & en obtint une capitulation „ de ſept ou huit cents livres ſterling, & avec cet„ te ſomme il repaſſa en France, où il ſe trouva plus „ riche qu'avant ſon voyage d'Angleterre.

„ La quatrieme guerre du théatre Anglois tient „ plus du comique que du tragique. Les Bretons „ aiment naturellement tout ce qui porte un carac„ tere extraordinaire, le ſimple & le naturel ne les

„ touchent point, il leur faut des tableaux frap-
„ pants. Un particulier pour s'accommoder à leur
„ goût, fit afficher qu'à un certain jour, on ver-
„ roit au nouveau théatre de Hay-Market, une
„ choſe que les âges paſſés n'avoient pas encore vue,
„ & que les ſiecles à venir ne verroient jamais: qu'un
„ Arlequin de la grandeur & de la taille d'un hom-
„ me ordinaire entreroit dans une bouteille de pin-
„ te. C'étoit donner à la nation un ſpectacle de ſon
„ goût; car quoi de plus merveilleux, que de voir
„ entrer un homme dans une bouteille, où un enfant
„ de douze ans pouvoit à peine paſſer deux doigts!
„ Ce prodige ſurprenant donna à parler à tous
„ les ſavans de la Ville; l'Académie des ſciences
„ de Londres rechercha la cauſe de cette infuſion
„ ſurprenante. On attendoit avec grande impatien-
„ ce le jour annoncé dans l'affiche, pour être té-
„ moin de ce phénomene. Le jour venu, le théatre
„ fut plein dès les trois heures après-midi, jamais
„ on n'avoit vu une aſſemblée ſi nombreuſe. Des
„ Princes, des Lords, & des citoyens de tous les
„ rangs voulurent aſſiſter à cette premiere repréſen-
„ tation. Les chimiſtes s'y rendirent en grand nom-
„ bre, ils mouroient d'envie de voir comment ſe
„ feroit la diſtillation d'Arlequin. Les Miniſtres
„ d'État & les politiques furent des premiers à y
„ prendre place: il eſt vrai que cette expérience
„ pouvoit devenir utile au Gouvernement, ſur-tout
„ en temps de guerre, où les expéditions de trou-
„ pes ſont fréquentes; car ſi un Arlequin entroit
„ dans une bouteille, il s'enſuivroit delà qu'un ſol-
„ dat pourroit entrer dans un vaſe de la même gran-
„ deur. A l'égard de la Cavalerie & de la maiſon du

„ Roi, il auroit ſuffi de faire les bouteilles un peu
„ plus grandes : ce qui eut fait une grande épargne
„ à l'État pour les frais des tranſports, & eut di-
„ minué le nombre des vaiſſeaux de ligne.

„ Toutes les claſſes de la ſociété étoient intéreſ-
„ ſées à cette découverte. Les poltrons qui, com-
„ me on dit, ſe mettroient dans le trou d'une ai-
„ guille, en voyant leurs ennemis, ſe ſeroient cachés
„ dans une bouteille ; les amants qui quelquefois ont
„ beſoin de ſe rendre inviſibles, ou de ne tenir qu'un
„ petit eſpace ; mais ſur-tout les débiteurs dont la
„ ville de Londres eſt remplie, car ils n'auroient
„ pas plutôt apperçu un Bailli, qu'ils ſe ſeroient
„ cachés auſſitôt dans une bouteille.

„ L'affiche avoit annoncé l'infuſion d'Arlequin
„ à ſix heures du ſoir, & il en étoit ſept qu'on n'a-
„ voit aucune de ſes nouvelles. On crut d'abord
„ que n'ayant pas mangé de huit jours pour ſe ren-
„ dre plus fluet, il étoit tombé en foibleſſe, & on
„ eſpéroit qu'il paroîtroit après ſon évanouiſſement.
„ On attendit encore quelque temps ; mais perdant
„ à la fin patience, on voulut ſavoir ce qu'étoit de-
„ venu Arlequin : on apprit alors qu'au lieu d'en-
„ trer dans une bouteille, il avoit ſaiſi l'argent de
„ la porte, & étoit allé probablement boire des bou-
„ teilles.

„ A cette nouvelle, au lieu de ne s'en prendre
„ qu'à ſoi-même pour avoir été auſſi ſtupide, on
„ s'en prit au théatre qu'on mit en pieces.

„ La derniere bataille dont j'ai à parler, regarde
„ l'Empereur de la Chine, quoiqu'elle ſe ſoit don-
„ née à Londres au théatre de Drury-lane. Envi-
„ ron cinquante ſujets de ce grand Prince étoient

„ arrivés de Pekin, pour divertir la nation Angloiſe par un ballet Chinois : malgré un ſi louable deſſein, ils furent inſultés par la populace. „ Mais pour parler ſans métaphore, & rapporter les choſes en fidele hiſtorien, ces Chinois „ avoient le malheur d'être la plupart François.

„ Un ballet de ce nom fut la cauſe de cette guerre. Les politiques l'attribuent aux diviſions qui „ regnoient alors entre les deux nations; mais il „ faut l'attribuer à celles qui regnerent de tous „ temps entre les deux théatres Anglois de Drury-„ lane & Covent-garden.

„ Ce ballet annonçoit au public un ſpectacle „ nouveau, tant pour l'invention des danſes, la „ beauté des habits, que pour le nombre des acteurs & les décorations, & par-là procurer cinq „ ou ſix mille livres ſterling au directeur. Covent-„ garden étoit perdu, ſi cet événement fût arrivé „ à Drury-lane; ce premier commença donc à dreſſer ſes batteries pour que ce ballet échouât.

„ La ſcene Angloiſe eſt une image de ce qui ſe „ paſſe dans la politique des Cours de l'Europe. „ Quand deux Puiſſances veulent rompre enſemble, „ & ſe déclarer la guerre, elles chargent leurs Ambaſſadeurs de faire courir des bruits déſavantageux, qui ſement la zizanie, & préparent les „ peuples à la diſcorde.

„ La cabale de Covent-garden chargea ſes émiſſaires, c'eſt-à-dire, les papiers publics, de répandre des bruits déſavantageux ſur ce ballet, afin d'en „ diſpoſer d'avance le public. Les principaux griefs „ qu'on alléguoit contre ce divertiſſement Aſiatique, étoient que ceux qui l'exécutoient étoient

„ des Européens ennemis de l'État, que les habits
„ étoient de la fabrique de France, & le tailleur
„ François.

„ On attendit les premieres repréſentations pour
„ en voir l'iſſue; car s'il eut échoué il n'y auroit
„ point eu de guerre : mais il prit, & dès lors il n'y
„ eut plus de paix. Quoique les ennemis de ce bal-
„ let fuſſent rangés en bataille dans le parterre &
„ les galleries, pendant les premieres repréſenta-
„ tions, il n'y avoit eu d'autres coups de donnés,
„ que ceux des ſifflets; mais le Roi vint voir ce di-
„ vertiſſement, le trouva de ſon goût, & l'applau-
„ dit; alors il n'y eut plus à balancer, les hoſtilités
„ commencerent, & la bataille fut décidée.

„ Pluſieurs jeunes Seigneurs avoient déja pris
„ parti dans cette guerre, & s'étoient rangés ſous
„ différents drapeaux; les Jacobites ſoutenoient le
„ parti des Chinois, & les républicains celui des
„ Antigallicans. L'armée Chinoiſe n'étoit pas à
„ beaucoup près ſi nombreuſe que celle de la Répu-
„ blique; mais quelques Officiers principaux de
„ celle-là, pour établir le niveau, & balancer la
„ fortune de la guerre, avoient enrôlés dans leur
„ corps deux ou trois cents porteurs de chaiſe Ir-
„ landois qu'une pinte de bierre, & *two penny*
„ d'eau de vie rendent les meilleurs ſoldats de
„ l'Europe.

„ Le jour de la bataille ayant été fixé à la ſixie-
„ me repréſentation, on ſe rendit au théatre dans
„ l'intention d'en venir auſſitôt aux mains. Les
„ danſeurs n'eurent pas plutôt paru ſur la ſcene,
„ que l'affaire fut d'abord engagée; les Antigalli-
„ cans commencerent les hoſtilités. Ils briſerent les

„ bancs du parterre, jetterent à bas la boiſerie de
„ quelques loges, & mirent en pieces une partie
„ du théatre: on auroit dit voir une armée de char-
„ pentiers. Je ne ſais ſi les Lords Anglois (car
„ c'étoient eux qui démoliſſoient le plus) font dans
„ leur premiere jeuneſſe apprentiſſage de charpen-
„ terie; mais il eſt certain qu'il n'en eſt pas de
„ plus habiles en Europe, pour jetter à bas une
„ piece de charpente; cinq ou ſix Gentilshommes
„ Anglois dans un clin d'œil vont vous démolir un
„ théatre de fond en comble. Il n'y eut que fort
„ peu de coups donnés dans la ſalle, la grande af-
„ faire ſe paſſa à la porte du théatre. Je voudrois
„ avoir aſſez de ce génie pictoreſque militaire pour
„ faire le récit de cette journée, ou pour mieux
„ dire de cette foirée, où les deux armées rivales
„ acquirent tant de gloire.

„ Un gros d'Antigallicans vient d'abord aux priſes avec un corps de Chinois; le choc fut des
„ plus vifs; dans quelques minutes, il y eut plus
„ de deux cents coups de bâtons donnés, & autant de coups de poing reçus. Dans le front d'armée de chaque parti, étoient de jeunes Lords
„ qui ſe ſignaloient beaucoup dans cette occaſion.
„ La grande action générale dura plus d'une heure;
„ mais comme chaque champion mouroit d'envie
„ d'acquérir une gloire perſonnelle, les deux armées ſe ſéparerent, & on ſe battit par pelotons.
„ Ce fut alors que la véritable bravoure parut, &
„ qu'on vit à découvert le courage de chaque combattant. Les exploits des grands hommes qui ſe
„ ſignalerent dans cette occaſion, ſont ſans nombre.

„ Am---- de l'armée républicaine donna un
„ coup de poing à un Lord Jacobite, qui ayant fait
„ perdre tout équilibre à ſon corps fluet, le jetta
„ par terre preſque mort. Milord S---- s'étant pris
„ aux cheveux avec un porteur de chaiſe Irlandois,
„ le terraſſa. Sire George qui protégeoit le ballet
„ Chinois, donna un ſi furieux coup de tête dans
„ la poitrine d'un Gentilhomme Antigallican, qu'il
„ lui fit auſſitôt cracher le ſang. L--- lança un ſi fu-
„ rieux coup de bâton ſur le viſage d'un citoyen
„ de Londres, qui crioit à haute voix, *Point de*
„ *Ballet Chinois*, qu'il lui créva l'œil gauche. M---
„ donna un croc-en-jambe à un marchand de la Ci-
„ té, qui s'oppoſoit à la danſe, & le fit culbuter ſur
„ le dos. P--- ſauta ſur un Antigallican, & le mor-
„ dit ſi cruellement au viſage, qu'il lui emporta la
„ moitié d'une joue. B----- appliqua une croqui-
„ gnole ſur le nez d'un étudiant de Temple-Barr,
„ qui étoit du parti des Chinois, & le fit éternuer
„ ſix fois de ſuite ſans prendre du tabac. G---- du
„ parti de la Cour donna un ſi furieux coup de tête
„ à un Officier du parti de la République, qu'il lui
„ fit ſauter ſix dents, &c. &c.

„ Je ne finirois point ſi je voulois rapporter tous
„ les faits héroïques qui ſe paſſerent dans cette mê-
„ lée; mais le parti Antigallican, qui étoit le plus
„ nombreux, remporta la victoire; les Chinois fu-
„ rent repouſſés & diſperſés.

„ Cependant la rénommée prompte à publier les
„ grands événements, répandit bientôt dans la Ville
„ le bruit de celui-ci. Les femmes des cochers &
„ des porteurs de chaiſe, qui connoiſſoient la bra-
„ voure de leurs maris, ne doutant pas qu'ils ne

„ fuſſent intéreſſés dans cette affaire, ſe rendirent „ ſur le champ de bataille, pour les faire enterrer, „ ſi elles les trouvoient morts, ou les porter à l'hô„ pital, s'ils n'étoient que bleſſés. Quelques-uns „ furent reconnus & enlevés ; & d'autres ne ſe „ trouvant pas, leurs femmes s'en retournerent, mal „ ſatisfaites de ne pouvoir leur rendre leurs bons „ offices dans cette occaſion.

„ Pluſieurs courtiſannes dont les avenues du Drury„ lane ſont remplies, ſe rendirent par curioſité à „ l'endroit où venoit de ſe paſſer le combat. Mais „ Polly H---- qui ſoupoit dans ce temps là en com„ pagnie au Bagnio de Maltby Covent-garden, & qui „ accourut, comme les autres, ne s'attendoit pas de „ trouver étendu par terre parmi les bleſſés ſon „ cher---- Footman ; elle y regarda à plus d'une „ fois ; & ne pouvant douter que ce ne fut lui, „ elle lui parla ainſi ; *What's the matter?* * * „ * * * * * * * * „ * * * * * * * * „ * * *

„ Après la victoire, le parti Antigallican tint „ conſeil de guerre ; il fut réſolu d'aller former le „ ſiege de la maiſon de Gar--k ſians Southampton„ ſtreet, un des directeurs du théatre de Drury„ lane. Au lieu de bombes, on ſe ſervit de pierres. „ Dans un inſtant ſes fenêtres furent briſées, & on „ eut renverſé les murailles, comme ſi l'armée vic„ torieuſe eut eu à ſa diſpoſition des ſapeurs & des „ mineurs. L'hiſtoire ne dit point où ſe trouvoit „ alors cet entrepreneur qui avoit ſuſcité cet guer„ re ; une anecdocte particuliere dit que le grand „ Richard étoit caché alors dans une bouteille.

„ Quoique le parti républicain eût remporté une „ victoire complette, celui des Chinois n'étoit pas „ si abattu qu'il ne pût se rétablir, & recommencer „ la guerre, mais des puissances neutres dans cette „ guerre, interposerent leur médiation, & il y eut „ un pourparler. On proposa des articles préliminai- „ res, & peu de jours après la capitulation fut si- „ gnée aux conditions suivantes.

„ I. Qu'il ne seroit plus question de ballet Chi- „ nois.

„ II. Que le directeur de Drury-lane feroit des „ réparations au parti Antigallican.

„ Cela fut exécuté : les Chinois partirent pour la „ Chine, ou pour le pays qu'ils voulurent ; & quel- „ ques soirs après, Gar---k parut en suppliant sur la „ scene. Il fit des excuses au public du mal qu'il lui „ avoit fait de lui donner un ballet magnifique, & „ le remercia de la peine qu'il avoit voulu prendre „ de lui casser ses vitres.

„ Un comédien Espagnol auroit mieux aimé mou- „ rir mille fois, ou quitter le théatre, que de des- „ cendre à une telle bassesse ; mais il y a une mon- „ noie d'or en Angleterre, qu'on appelle Guinée, „ qui a la vertu du fleuve d'oubli ; elle étouffe tout „ ressentiment chez les acteurs, & empêche qu'ils „ ne se souviennent des offenses reçues. D'ailleurs „ cet acteur est si fort attaché à son état, & aime „ tant la direction, que s'il étoit tué dans une mê- „ lée par la populace, & qu'il y eût à Londres un „ théatre composé de spectres, son ombre revien- „ droit de l'autre monde pour être directeur. Ce „ n'est point par goût pour la scene, ni par un gé- „ nie décidé pour la représentation, mais par un

„ attachement particulier, qu'il a contracté avec le „ caiſſier du théatre."

LETTRE LX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Européens ſont ſi gais qu'ils mettent de la joie dans l'affaire la plus ſérieuſe de la politique; je veux dire la guerre. Il y a parmi les Princes Chrétiens une muſique de combats, qui s'exécute pendant que les armées s'égorgent: c'eſt porter l'alégreſſe juſques dans le ſein même du trépas.

Ce concert mortuaire eſt compoſé de trompettes, timballes, hautbois, flûtes, & tambours, &c. Autrefois on ſe ſervoit de la muſique du violon; mais depuis l'invention du gros canon, on a trouvé qu'il juroit ſous l'archet.

Cette ſimphonie des batailles n'eſt pas la même; elle varie ſelon le goût, & le génie des nations.

Par exemple, celle qui conduit les Allemands à la mort eſt grave, l'Angloiſe eſt triſte, la Pruſſienne eſt impérieuſe, l'Italiene eſt bouffonne & comique, & la Françoiſe eſt légere, vive, badine & enjouée.

Les airs varient ſuivant les différentes manieres de ſe tuer. Il y a un monde pour la mêlée, un autre pour la retraite, &c. &c. Selon les obſervations générales que j'ai faites ſur cette muſique meurtriere; j'ai trouvé que les combattants des deux armées s'approchent *piano*, ouvrent l'affaire, *patitiquo*, la continuent *andante*, la ſuivent *grave*, *ma non*

tropo, ſe mêlent en *fouga*, la quittent *allegro*, & ſe retirent *preſto*, & quelquefois *preſtiſſimo*.

A mon retour à Pekin je te porterai un corps complet de cette ſimphonie tuante : qu'on pourroit appeller le concert des morts.

Je t'ai parlé de celle-ci dans cette lettre à l'occaſion d'une promenade que je fais quelquefois ici le matin au parc de St James, où les troupes du Roi George montent ce qu'on appelle la parade en muſique ; ce qui inſpire tant de joie aux ſoldats, qu'ils vont prendre poſſeſſion de leur poſte en danſant. *

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

J'Aſſiſtai derniérement à un ſpectacle fort divertiſſant, où la nation Eſpagnole s'amuſe beaucoup. Ce ſont des hommes qui ſe battent contre des bêtes. Cela s'appelle à Madrid la fête des taureaux. Il y a pour cela un vaſte théatre deſtiné pour donner du plaiſir aux Cavaliers & aux Dames. Il y a plus de cérémonial pour ouvrir le combat des taureaux dans cette Capitale que la Cour n'en met ordinairement pour déclarer la guerre à la France ou à l'Angleterre.

La Maiſon Royale s'y rend avec une pompe maſeſtueuſe, & tous les Grands de la Monarchie s'y placent ſelon leur rang.

* Il veut parler ſans doute du pas militaire, réglé, & cadencé.

Le premier animal dont la mort doit commencer le divertiſſement, ne peut périr que par un décret du Roi : il faut que le Monarque faſſe un ſigne de la main pour qu'on l'égorge.

Les bouchers, qui le jour de cette fête doivent tuer les taureaux, ſont des Cavaliers de diſtinction. Les uns ſont à pied, & les autres à cheval. Ils paſſent pour très-courageux, lorſqu'ils ont plongé un fer pointu dans le corps d'un grand nombre de ces animaux; mais il y a ſi peu de bravoure à cela, que le plus timide de nos Chinois ſtylé à ce manege, en égorgeroit autant qu'eux.

Ils s'exercent à cette tuaillerie long-temps avant que de l'exécuter en public, & ils ne paroiſſent dans la carriere de l'héroïſme des taureaux que lorſqu'ils ſont ſûrs d'y acquérir de la gloire. A la défaite de chaque animal, des cris perçants s'élevent dans les airs; on diroit qu'à la mort d'un taureau la nation augmente en force & en puiſſance.

On a cherché pluſieurs fois, avec beaucoup de ſoin, à découvrir ſi c'étoient les Maures ou les Romains qui avoient établi ces combats; mais je crois que ce n'eſt pas la peine de faire tant de perquiſitions pour parvenir juſques à la ſource d'un uſage auſſi barbare.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL étoit arrivé autrefois un événement ſur la terre qui avoit ſurpris l'univers. Deux hommes, dont l'un s'appelloit Alexandre, & l'autre Céſar, avoient fait la conquête du monde. C'étoit une énigme pour la poſtérité. La guerre préſente vient de la développer. On voit deux petits Princes dont les États ne ſont pas plus grands que deux médiocres Provinces de la Chine, tenir la puiſſance générale en échec. Que ſi dans un ſiecle, où tant de cauſes ſecondes s'oppoſent à l'empire de la domination, on voit de pareilles révolutions, que devoit-ce être dans un temps où le feu du deſpotiſme étoit dans ſa premiere vigueur? Ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le monde Chrétien, explique tous les ſonges de l'antiquité; on commence à croire que tout a été poſſible.

Cette découverte fait trembler l'Europe; car il ne tient qu'à deux ou trois Souverains entreprenants de déſoler cette partie de l'univers. J'ai examiné l'état des choſes chez les Puiſſances Chrétiennes, je trouve qu'il y a un vice dans le ſyſtême moderne. Il manque une digue à la République univerſelle, pour arrêter les invaſions particulieres. Les Princes Chrétiens dans les guerres établiſſent des congrès pour mettre des bornes à l'ambition des Souverains; ils feroient bien mieux d'en établir pour la prévenir.

Un Prince guerrier naît dans un petit État de l'Europe. Le desir de dominer prévient en lui les années : il pense à troubler le monde, dans un âge où les autres ont à peine des desirs. Son unique passion est la guerre : il dresse lui-même ses troupes, les éleve sur un nouveau plan militaire ; en attendant des batailles réelles, il en donne d'imaginaires. Son gouvernement devient insensiblement militaire : bientôt il n'a plus de citoyens ; tous ses sujets sont soldats.

Pendant ce temps-là des Monarques puissants qui regnent sur de grands peuples, n'ont aucun goût pour les armes : toutes leurs inclinations sont pacifiques ; l'idée seule de la guerre les effraye, parce qu'elle trace à leur imagination des travaux que leur molleſſe & leur volupté craignent Ces vastes États ont bien des troupes, mais ils n'ont point de soldats. Quels avantages le premier n'a-t-il pas sur ceux-ci ?

D'un autre côté une petite République Monarchique devient puissante. Elle acheve l'ouvrage de sa marine ; toute ses vues sont tournées du côté de la navigation. Un Sénat composé d'hommes qui entendent les intérêts de la nation, en est occupé sans ceſſe. Cette nation forme un peuple de matelots ; la mer est couverte de ses Navires, elle domine sur l'Océan. Cette République devient la maîtresse du commerce du monde : ses richesses sont immenses, parce que ses ressources sont infinies.

Pendant que cette République s'éleve & domine en Europe, d'autres États qui ont les mêmes avantages, & plus de ressources, prennent un chemin tout opposé à celui qui devoit les conduire à une grande navigation. Ces gouvernements tournent leurs

vues

vues d'un autre côté. Au lieu de matiniers, l'État eſt rempli d'artiſans : un grand luxe ſe forme; la molleſſe prend le deſſus, & toutes les pieces de l'État ſe plient les unes ſur les autres. Cependant l'Europe entiere n'a point de contrepoids qui puiſſe balancer la force de ces deux Puiſſances; l'une maîtreſſe de la mer, & l'autre de la terre dominent ſur le monde Chrétien.

Les politiques d'Europe ſont ſurpris; ils ne reviennent point de leurs étonnements, en voyant ce qui ſe paſſe dans l'Empire Chrétien; mais cette révolution a une cauſe dont les effets ne ſont qu'une ſuite néceſſaire. Voilà l'hiſtoire des Grecs & des Romains, & la clef du chiffre de la vie d'Alexandre & de Céſar.

Il faudroit un établiſſement dans le monde Chrétien; je veux dire, vingt Géometres politiques qui meſuraſſent continuellement le degré de force de chaque État particulier, pour en avertir la République univerſelle, afin qu'en diminuant le pouvoir de l'un, & augmentant celui de l'autre, on pût, pour ainſi dire, donner un leſt à l'Europe.

LETTRE LXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

EXpliquez-moi, me diſoit dernièrement le Baronet, par quels moyens ſe maintient cet ordre de ſubordination qui ſe trouve dans toutes les familles Chinoiſes? Car, ſi ce que nous en diſent les relations eſt vrai, il y a une dépendance admirable dans chaque maiſon. Pour nous, continua-t-il, nous

avons beau faire des loix, établir des réglements, la confuſion de notre gouvernement domeſtique augmente tous les jours.

Je le crois bien, lui répondis-je, vous ne faites rien pour le réformer: toutes vos inſtitutions portent ſur la grande famille, aucune ſur la petite. A l'égard de nous autres Chinois, nous avons un recueil de maximes domeſtiques, qui ſe tranſmettent de génération en génération dans les familles particulieres. Les chefs les apprennent par cœur, & ont ſoin de les faire pratiquer dans leurs maiſons. Elles ſont en petit nombre, & c'eſt ce qui fait qu'elles ſont obſervées plus facilement. Il faut bien qu'elles nous ſuffiſent puiſqu'elles ont ſervi à maintenir l'ordre domeſtique pendant tant de ſiecles, & que nous n'en avons jamais employé d'autres.

Maximes domeſtiques pour entretenir l'ordre dans les familles Chinoiſes.

„ Il ne faut pas que les jeunes perſonnes de
„ différent ſexe ſe rencontrent jamais enſemble.

„ Une belle-ſœur ne doit pas s'entretenir avec
„ ſon beau-frere.

„ Lorſqu'une jeune fille va en viſite chez une de
„ ſes parentes, il ne lui doit point être permis de
„ s'aſſeoir à la même table avec ſes freres.

„ Il n'appartient pas à un fils de famille de châ-
„ tier les domeſtiques de la maiſon, ou les eſclaves.
„ Lorſqu'ils commettent quelque faute, il doit
„ laiſſer le ſoin à ſon pere de les corriger.

„ Il ne faut pas non plus que les jeunes femmes
„ puniſſent les ſervantes, ou les concubines, quand

„ elles font, ou disent quelque chose contre la dé-
„ cence; c'est au chef de famille qu'appartient ce
„ soin-là.

„ Si le maître est trop rigide, les domestiques le
„ serviront avec moins d'affection. Pour gagner leur
„ amour & s'attirer leur respect il n'y a qu'un moyen
„ qui est d'unir la gravité à la douceur.

„ De tous les devoirs domestiques l'éducation est
„ le plus essentiel. Quand les jeunes gens commen-
„ cent leurs études, il ne faut pas leur charger la
„ mémoire de longs préceptes sur la méthode de
„ vivre dans le monde; il suffit de leur indiquer les
„ livres qui peuvent leur en donner la connoissan-
„ ce. La premiere chose qu'il faut leur apprendre,
„ c'est d'être modestes, la seconde de bannir le
„ luxe & la magnificence des habits, & la troisie-
„ me d'aimer la frugalité de la table.

„ Ne souffrez point qu'ils aient la moindre fré-
„ quentation avec des jeunes gens d'une mauvaise
„ éducation, & qui soient enclins à la débauche.

„ Quand leur mémoire sera dévelopée, enseignez-
„ leur par degrés les différents devoirs de la société.
„ Et afin que les leçons que vous leur donnerez s'im-
„ priment plus facilement dans leur mémoire, em-
„ ployez les comparaisons familieres.

„ Si les femmes se trouvent rarement ensemble,
„ il y aura moins de scandales & plus d'union dans
„ les familles: ce qui se dit dans leur appartement
„ ne doit pas être répété ailleurs.

„ L'éducation des filles doit être entiérement dif-
„ férente de celle des garçons: il faut élever ceux-ci
„ dans l'étude des livres anciens & modernes, pour
„ les rendre capables de parvenir aux dignités: à

„ l'égard des filles leur éducation doit les contenir „ dans la pratique de ces vertus, chasteté, modes„ tie, obéissance, soumission, frugalité, &c. Le „ plus grand éloge qu'on puisse faire d'une jeune „ personne du sexe, c'est de dire qu'elle n'est point „ savante.

„ Quand un garçon est parvenu à l'âge de douze „ ans l'appartement des femmes doit lui être inter„ dit : de même qu'une fille qui est parvenue à cet „ âge doit finir toute communication avec celui „ des hommes. "

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

IL n'y a point de loix en Espagne pour prévenir l'oisiveté. Il est permis ici à chacun de n'avoir rien à faire, & d'être membre de la République sans y exercer aucune profession.

L'occupation des Citoyens n'entre point dans le plan du Gouvernement. On peut être mort pour sa patrie quarante ans avant que de s'y faire enterrer.

L'inaction n'est pas un vice : au contraire, c'est une vertu, ou du moins un titre pour arriver aux honneurs. Quand on peut prouver six cents ans de fainéantise de pere en fils, on acquiert la noblesse avec tous les honneurs & toutes les distinctions qui y sont attachées. Cette génération nonchalante est plus estimée que la plus active.

Un Citoyen ennuyé de son oisiveté, & qui veut

s'adonner à quelque induſtrie, ceſſe d'être eſtimable: il y a un terme exprès en Europe pour exprimer ce mépris : cela s'appelle dégénérer, & il y a fort peu de gens à Madrid qui veuillent ſe rendre mépriſables.

On ne parvient à l'eſtime publique qu'en n'étant bon à rien. On fait ſi peu de cas de ceux qui travaillent, qu'il eſt impoſſible que la nonchalance ne prenne le deſſus. Il a ici une émulation générale à n'en avoir aucune. La religion, la politique, & les mœurs s'accordent parfaitement à établir ce ſyſtême de repos.

Le Roi d'Eſpagne a trois cents mille de ſes ſujets qui s'enferment dans des Cloîtres où ils font vœu de paſſer leur vie dans l'oiſiveté; il en a cinquante mille autres qui n'ont d'autre occupation que de poſer un fuſil à terre, & le remettre ſur l'épaule. On compte vingt mille maîtres oiſifs dans cette Monarchie, qui occupent quarante mille domeſtiques à ſervir leur oiſiveté.

Dès qu'un Citoyen a acquis cent onces d'argent de rente par ſon induſtrie, il quitte ſa profeſſion pour embraſſer celle d'être oiſif depuis le matin juſqu'au ſoir.

De cette nonchalance générale ſe forme une fainéantiſe univerſelle, d'où naît l'indigence publique. Un de nos Empereurs diſoit fort ſagement que, s'il y avoit un homme oiſif dans l'Empire, quelqu'un de ſes ſujets devoit ſouffrir la faim ou la ſoif.

Les moraliſtes Chrétiens ſont embarraſſés de découvrir la cauſe de cette foule de vices qui ſont en Europe, & qui ne ſe font pas remarquer chez les peuples d'Aſie. Cela vient de la liberté que les Européens ont d'être oiſifs, & de la néceſſité où les loix mettent les Aſiatiques de travailler.

Chez un peuple laborieux par ſyſtême d'État, les mœurs ne ſauroient être ſi corrompues. Dans une nation où chacun a ſon application, les vices ne trouvent point de portes; au lieu que chez celle où l'oiſiveté regne, la corruption perce de toutes parts.

LETTRE LXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion; à Pekin.*

De Londres.

QUoique le dogme de la Religion du Chriſt conſiſte eſſentiellement dans ces petits nombres de chefs, *création*, *annonciation*, *conception*, *naiſſance*, *mort*, & *réſurrection*; il y a des gens ici qui ont la mémoire ſi ingrate, qu'ils ne peuvent jamais s'en reſſouvenir; d'autres qui, pour s'épargner la peine de ranger cela dans leurs têtes, n'en croient pas un mot.

Cette derniere Religion, qui conſiſte à n'en avoir aucune, eſt ici fort à la mode: il eſt vrai qu'il eſt ſi facile de devenir croyant de cette ſecte, que le moindre génie ſuffit pour cela; car ſon acte de foi ſe réduit à ce monoſyllabe, *rien*.

Les Italiens, peuples du Midi de l'Europe, qui ſe jouent de ce qu'il y a de plus ſaint dans la Religion, appellent un homme qui penſe ainſi, *un diſingannato*.*

La ſecte de *rien* ne s'eſt pas formée parmi le

* C'eſt-à-dire, un homme détrompé de tout.

petit peuple. Celui-ci a toujours une Religion qui contient quelque choſe; elle eſt venue des grands, & tire ſon origine des Cours, où tout eſt tourné en ridicule, juſques à la Divinité elle-même. On laiſſe aux enfants & aux femmeletes de croire à une Providence, les gens du bel air ſe mettent au-deſſus de ce préjugé vulgaire.

Si un grand s'aviſe de quelques pratiques extérieures de Religion, ſes égaux ne manquent jamais de le tourner en dériſion. Je crois, Dieu me le pardonne, diſoit derniérement ici un Seigneur Anglois à un autre qu'il voyoit ſouvent aller à l'Égliſe, que tu crois qu'il y a un Dieu.

Il n'y a point d'homme bien élevé en France & en Angleterre & qui ſache un peu ſon monde, qui ſuppoſe un Être ſuprême. Ceux mêmes qui repréſentent la Religion, n'en ont aucune : on a accuſé pluſieurs Papes, qui ſe diſent ſucceſſeurs du Chriſt, de douter du Chriſt. A l'égard des autres Mandarins ſubalternes, s'ils croyent qu'il y a un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit point; ce qui revient au même.

Les beaux génies, les ſavants, les lettrés, les hommes remplis d'érudition ſont de la religion de *rien*. S'il y a un grand auteur, qui ſoit l'admiration de l'Europe, il y a toûjours dix contre un à parier, qu'il ne croit point en Dieu. L'eſprit, cette noble faculté de l'ame, qui place l'homme à côté de la Divinité, par une fatalité particuliere aux Européens, les ravalle au-deſſous des bêtes. Lorſqu'on voit ici un mortel qui a paſſé ſa vie dans les ſciences les plus abſtraites, & qui a parcouru tous les abîmes du ſavoir, on peut être aſſuré qu'il eſt parvenu à ce

ſublime degré de perfection, de ne croire à *rien*. Crois-tu, cher Kie-tou-na, que ce ſoit la peine d'être ſi ſavant, pour ignorer tout ?

LETTRE LXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs mariages ſe font à Londres de la même maniere qu'à Pekin. Des entremetteurs entament l'affaire. Les premiers pourparlers s'ouvrent par les préſents que le prétendant doit donner à ſa future épouſe; & de ceux que la mariée doit apporter au mari, ce qui s'appelle dot. Quand cela eſt réglé, & que la parole eſt donnée de part & d'autre par des tiers, on ſe voit & on s'unit enſemble pour toujours. On prévoit à tout avant l'hymen; il n'y a qu'une choſe qu'on oublie, je veux dire, de ſavoir ſi les deux parties contractantes ſe conviendront. Il eſt vrai que c'eſt ſi peu de choſe, que cela ne vaut pas la peine d'y faire la moindre attention. Comme on ne ſe marie pas pour cela, cette penſée ne vient jamais dans l'eſprit.

Il faudroit bien des affaires pour faire entendre ici à une jeune perſonne du ſexe, que les ſentiments & la délicateſſe ſont néceſſaires à l'hymen; & que le goût & l'inclination doivent en ſerrer les nœuds. La choſe doit être regardée comme impraticable : premierement parce que l'amour eſt libre, & qu'il eſt toujours gêné, lorſqu'un Prêtre ordonne à une fille d'aimer ſon mari. Auſſi ne tarde-t-on pas à ſe

défaire de cette gêne. Dès qu'une jeune Demoiſelle a ainſi épouſé un homme, elle cherche auſſitôt à ſe marier à un autre en ſecondes nôces; car ce premier hymen n'eſt qu'un avantgoût de celui qu'elle contracte après.

Ce ſecond engagement ſe fait avec plus de connoiſſance de cauſe. Dans celui-ci on n'a pas beſoin d'entremetteur. On ſe voit, on ſe parle, & on s'aime. Il y a encore cet avantage que l'engagement ne dure qu'autant que les parties ſe conviennent; au lieu que le premier dure, après que les cauſes qui l'ont formé ne ſubſiſtent plus.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

IL y a comme un balancement général dans tous les États de l'Europe qui ſoutient l'équilibre, & l'empêche de tomber au pouvoir d'un ſeul Prince. Les Gouvernements qui pourroient beaucoup, ſont retenus par des cauſes morales.

La France peut mettre ſur pied cinq cents mille combattants, mais les François ne réſiſtent point aux fatigues de la guerre. L'Allemagne & l'Italie qui ſont en Europe les deux théatres des révolutions générales, ſont deux tombeaux où cette nation va continuellement s'enſévelir.

Cette Monarchie ne ſauroit entretenir ce prodigieux eſſain de ſoldats, ſans ſe faire autant de mal qu'à ſes propres ennemis. Telle eſt la poſition de la République univerſelle, qu'aucun de ſes membres

ne peut former le deſſein d'établir une grande puiſſance ſans détruire la ſienne, & c'eſt cette barriere qui juſqu'ici a garanti l'Europe. Preſque tous les Monarques qui ont voulu la franchir, ſont devenus plus petits qu'ils n'avoient voulu ſe faire grands.

Le Clergé immenſe de l'Europe, diminuant continuellement la population générale, répand un affoibliſſement univerſel ſur tous les corps politiques. L'encouragement qu'on y donne au commerce, arrête ſes forces; une foule de profeſſions établies ſur le luxe énervent les nations. Les grands États ſont aujourd'hui remplis d'artiſants qu'on ne ſauroit faire ſoldats, ſans ruiner l'induſtrie qui, en procurant aux États les richeſſes, cauſe elle-même leur foibleſſe.

La nobleſſe de tous les pays ne donne aux nations que des Officiers & point de ſoldats; reſtent les ménagers & laboureurs, & c'eſt toujours ſur ceux-ci que tombe le poids des armes: c'eſt auſſi cette reſſource qui empêche qu'on n'en ait; car pendant que les laboureurs ſe battent, le pain manque aux nations, & la famine avertit les peuples d'abandonner les camps.

Il n'y a aucun Prince en Europe qui ſoit en état de faire la guerre avec ſes revenus; ils ſont toujours obligés d'écraſer leurs peuples par des impôts réitérés; & alors le dérangement général des finances les oblige de faire la paix au plus fort de leurs victoires. Si on parcourt toutes les branches du pouvoir général de chaque gouvernement Chrétien, on trouvera qu'il y a des cauſes ſecondes qui les empêchent de ſortir de l'état de médiocrité où ils ſe trouvent.

Voilà, cher Kie-tou-na, des raiſons tirées de la

nature des choſes. La politique Européenne ne les apperçoit pas, parce qu'elle ne remonte jamais aux premiers principes généraux, & qu'elle va toujours dans ſes anciennes erreurs. Voilà ce qui fait la ſûreté de l'Europe, & qui la garantit mieux que ſes traités, ſes négociations, & cette ſuite continuelle de plans de paix & de guerres.

J'ajouterai à ceci que ſouvent les cauſes particulieres arrêtent l'effet des générales. Peut-être que la nouvelle Puiſſance de l'Angleterre, entretient la balance, & que c'eſt préciſément, parce qu'elle cherche continuellement à abîmer un grand corps qui l'environne, qu'elle entretient l'équilibre de l'Europe. Il reſte à ſavoir ſi ſon ambition particuliere ne la fera pas ſortir des bornes de la politique générale.

LETTRE LXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

TOus les Rois d'Europe ne ſont pas également oiſifs dans leurs Palais. Il en eſt qui menent une vie fort laborieuſe : tels ſont ceux qui prennent continuellement le divertiſſement de la chaſſe, plaiſir très-pénible.

On me communiqua il y a quelques jours une anecdote moderne qui doit être inſérée dans l'hiſtoire univerſelle des Princes Chrétiens; car les faiſeurs d'annales en Europe ne laiſſent rien échapper de ce qui peut rendre éternelle la mémoire des Souverains.

Il eſt queſtion de tranſmettre juſques à la derniere

re postérité les faits éclatants de quatre grands Monarques entre ceux qui occupent aujourd'hui des Trônes.

ANECDOTE de chasse, digne des siecles futurs.

L'an de grace 1763 quatre puissants Rois d'Europe parcoururent deux mille lieues de pays à la suite du gibier.

Ils créverent cent chevaux de course, & éreinterent cinquante gardes du corps qui galopoient après eux.

Les mêmes Souverains consommerent cette même année mille quintaux de poudre, deux milliers de balles, & usérent deux cents canons de fusil :

EXPLOITS EXTRAORDINAIRES.

Ces Monarques tuerent dix mille perdrix, quatre mille faisants, huit mille bécasses ; & vingt mille cailles.

VICTOIRES complettes remportées sur les Bêtes à poil.

Il défirent cinquante sangliers, cinq cents renards, dix mille lapins ; & trente mille lievres.

BATAILLES rangées, données aux Bêtes à cornes.

Ils tuerent cinq cents cerfs, deux mille dains, & quatre mille biches, &c.

Comme la choſe paſſe pour l'image de la guerre, tu croiras peut-être que ces Monarques, qui livrent continuellement des combats aux animaux, ſoient de grands guerriers : mais ils ne ſont rien moins que cela ; quoiqu'ils aient fait beaucoup de ſieges, & livré un grand nombre de batailles, ils ne s'y ſont jamais trouvés en perſonne. Ils font la guerre par leur Généraux : s'il n'y avoit point de gibier dans leurs parcs, ils n'auroient jamais connu l'uſage du fuſil

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

LA découverte des nouveaux mondes a affoibli l'ancien. Une maladie juſques alors inconnue vint attaquer la nature juſques dans la ſource de la vie & du plaiſir; ce fut la ſoif de l'or qui la procura; on alla continuellement à l'Amérique, & on en apporta toujours de nouveaux levains.

On peut comparer aujourd'hui l'Europe à une grande infirmerie remplie de valétudinaires. L'amour à la Chine produit ſouvent des regrets & des remords; ici il procure preſque toujours des peines & des douleurs; dans le commerce qu'on a avec les femmes, on ne perd pas ſeulement ſes mœurs, mais même ſa ſanté. La continence eſt devenue une vertu néceſſaire, on eſt obligé de fuir la volupté ſous peine de mort. Telle eſt l'alternative où l'Europe

ſe trouve, il faut qu'elle ceſſe de ſe peupler, ou qu'elle continue d'être malade.

A l'égard du remede qu'on a découvert, il eſt encore plus funeſte que le mal. Si l'application qu'on en fait, arrête les effets de cette maladie, elle eſt la cauſe de tant d'autres qu'on peut dire que la nature y a plus perdu que gagné. D'ailleurs, quand on lui ſuppoſeroit cette efficacité que la médecine lui donne, l'Europe n'en ſeroit pas mieux; car à meſure que l'argent vif purifie d'un côté, la corruption s'inſinue de l'autre. Il faudroit, pour guérir le grand corps malade, le ſéparer de lui-même, & empêcher la communication des hommes avec les femmes.

Cette maladie n'a preſque point fait de progrès en Aſie; les loix y ont pourvu, le ſéparation des deux ſexes a prévenu ſes effets. On l'eut guérie radicalement, comme toute autre maladie. Des peuples à qui la religion défend la fréquentation des deux ſexes, a en lui de grandes reſſources.

Tous les peuples d'Europe ſont infectés de cette maladie, il n'y a point de claſſes qui en ſoient exemptes, parce qu'il n'y en a aucune qui ne ſe livre à la débauche des femmes.

Les armées foibles & débiles ne réſiſtent point aux fatigues des armes, & c'eſt peut-être là une des raiſons pour leſquelles l'Europe depuis deux ſiecles eſt continuellement en guerre. Sa politique s'irrite elle-même par ſes mauvais ſuccès; les conſeils changent ſans ceſſe, & prennent des réſolutions funeſtes aux peuples; car des Princes malades ſont naturellement inquiets, ils cherchent dans les révolutions un ſoulagement que la morale ſeule pourroit leur procurer.

L'Eſpagne eſt entiérement infectée de cette maladie. La corruption a gagné les parties les plus ſaines de ſa population. Les vierges elles-mêmes en ſont atteintes. Les mariages les plus ſaints n'en mettent pas toujours à l'abri. Malheureux le climat, où la vertu elle-même produit d'auſſi funeſtes effets que le vice.

LETTRE LXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Baronet me mena ces jours paſſés chez une veuve Angloiſe de ſa connoiſſance, où nous trouvâmes une Demoiſelle à marier fort ſérieuſe, & une Dame mariée très-gaie. Cette premiere avoit un viſage triſte & ne diſoit mot, & la ſeconde au contraire avoit un air enjoué & parloit beaucoup.

A la vue de ce contraſte, mon conducteur s'étant approché de moi, me dit à l'oreille: voulez-vous voir changer la ſcene? Et ſans me donner le temps de lui répondre, il ajouta: vous allez être témoin d'un coup de théatre imprévu. Alors il parla à la Demoiſelle d'un certain homme qui pouvoit devenir ſon mari, & à la Dame d'un certain homme qui étoit ſon mari, & dans le même inſtant la décoration changea. La Demoiſelle devint gaie, & joyeuſe, & la Dame triſte & réveuſe.

Les filles en Angleterre pétillent de joie dès qu'on leur parle de mariage, & les femmes bâillent lorſqu'on leur parle de leurs maris.

L'hymen ici reſſemble à ces perſpectives qui de loin charment l'œil, mais dont la proximité découvre les défauts & les imperfections qu'on n'avoit pas apperçu. Après la bénédiction nuptiale, la beauté de la façade du mariage tombe, & il ne reſte plus que la carcaſſe de l'hymen.

Cela vient de ce qu'il n'y a point de mœurs en Europe. Le plus ſaint de tous les engagements eſt un moyen qu'on emploie ordinairement pour arriver à la ſatisfaction des ſens, qui n'a que des dégoûts lorſqu'elle eſt ſatisfaite.

A la Chine nous épouſons nos femmes pour être ſans ceſſe avec elles : ici on les épouſe pour en être continuellement ſéparés. Le mariage chez les Européens eſt un perpétuel divorce.

Le Baronet ſoutient que cette déſertion eſt abſolument néceſſaire, & que ſans elle on ſeroit moins uni. Il démontre géométriquement qu'on ſe fuiroit davantage, ſi on ne ſe fuioit pas tant.

Cela prouve encore que les mœurs des deux ſexes en Europe manquent par l'aſſortiment; que leurs vertus comme leurs vices ſont incompatibles : en un mot, qu'il y a cent mille lieues des qualités des femmes à celles des hommes.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs mendians en France ſont bien embarraſſés pour exciter les paſſants à la pitié : bientôt ils ne ſauront plus quoi leur dire ; car il y a long-temps

que les Chrétiens ne font plus l'aumône pour l'amour de Dieu; mais il reſte beaucoup de reſſource aux pauvres d'Angleterre : les uns demandent l'aumône pour être oiſifs, les autres pour ſe diſpenſer du ſoin d'exercer aucune profeſſion; ceux-ci pour fumer du tabac, ceux-là pour boire de la petite bierre.

Ils ont un autre avantage ſur ceux de France; c'eſt qu'ils ont la liberté de dire aux gens pourquoi ils les importunent.

Comme je me promenois derniérement dans une des rues de la ville de Londres, un pauvre me demanda un ſol d'aumône pour brûler le Pape. Comme je n'ai jamais encouragé le crime, je lui refuſai ſa demande; car je regarde comme un délit capital de donner de l'argent à un homme pour en faire mourir un autre. Quoi qu'il en ſoit, cette charité qui tend à n'en avoir aucune pour le Chef de l'Égliſe Romaine, procure aux mendiants de cette Capitale une aumône très-abondante; car il n'y a point de bon Proteſtant à Londres qui refuſe la charité pour une action auſſi charitable.

Il y a auſſi de pauvres politiques : ceux-ci demandent l'aumône pour boire à la ſanté d'un certain parti. Toute l'habilité du mendiant dans cette occaſion, conſiſte à découvrir quel eſt le dominant. Ceux qui ont ce talent ſont ſûrs d'avoir de quoi s'enivrer deux fois la ſemaine; au lieu que ceux qui ne demandent l'aumône que pour l'amour de Dieu ne peuvent s'enivrer qu'une fois le mois.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL y a en France & en Angleterre une queſtion qu'on ne réſout jamais; il s'agit de ſavoir ſi le théatre en général n'eſt pas plus nuiſible aux mœurs, qu'il ne leur eſt avantageux & utile: les ſentiments ſont partagés : les gens de lettres qui ſoutiennent les arts, ont écrit des bibliotheques entieres, pour prouver ſon utilité ; & les Mandarins Prêtres qui ſont les gardiens des mœurs, en ont publié d'autres, pour démontrer le contraire.

Ces derniers ont un intérêt perſonnel de déſapprouver ce qu'ils défendent; ils ont beau ſonner les cloches à l'heure du théatre, perſonne ne vient à leurs pagodes. Ceux-là diſent que le théatre mene à la vertu; ceux-ci prétendent qu'il conduit au vice. Les uns veulent qu'il faſſe arriver au Ciel; les autres, qu'il précipite dans l'enfer. Qui croire? Pour moi, je penſerois que les premiers pourroient avoir raiſon, & que les ſeconds n'auroient pas tout-à-fait tort.

Il ne ſeroit pas abſolument impoſſible que le théatre donnât des mœurs. C'eſt le miroir de la vie humaine; mais il faudroit rectifier la glace, & empêcher qu'on ne s'y vît tout de travers. Ceux qui ſont de la religion de la ſcene, prétendent qu'elle eſt une eſpece de ſermon moral : mais cela ne peut pas être, dans aucune religion on ne ſauroit faire un bon ſermon ſur un mauvais texte.

L'amour, cette paſſion aveugle, qui ne connoît ni loix ni coutumes, forme la baſe de ſa morale. Une piece dramatique, qui voudroit rédiger en préceptes cette paſſion, & par là régler les mouvements du cœur, ſeroit comme un ſermon qui pécheroit contre les regles du théatre.

Tout le ſacrifice que la morale de la ſcene peut faire à la vertu, c'eſt de lui immoler des victimes un moment avant la conſommation du crime: preuve de ſon impuiſſance à le prévenir, & de ſon peu de force à y réſiſter. On n'eſt fort que pour ſuccomber avec plus d'éclat; on ne guérit d'une foibleſſe, que pour tomber dans une autre; on cede à l'amour ou l'on ſe livre à ſon déſeſpoir; on eſt lâche ou téméraire.

Une autre ſource empoiſonnée du théatre eſt le canal par où cette morale paſſe. Des hommes vicieux par état invitent le public à ſe corriger de leurs vices; ils prêchent une perfection qu'ils ne ſentent pas eux-mêmes, & invitent à des devoirs qu'ils ne pratiquent point: des gens noyés dans le crime ſont les précurſeurs de la vertu; c'eſt l'infamie elle-même en perſonne, qui parle morale. Des concubines de profeſſion qui font un métier ouvert de libertinage, exhortent à la continence; rien ne ſeroit plus contraire à leur état, que de telles converſions; elles ſe détruiroient elles-mêmes, ſi elles réuſſiſſoient dans ce deſſein: leur condition au contraire eſt de corrompre les mœurs. La chaſteté dont elles font parade, ne dure que pendant la piece; la toile baiſſée, elles conſomment le crime.

Une des grandes cauſes du peu de progrès de la vertu ſur la ſcene, eſt le lieu où elle ſe paſſe; quoi-

que les pieces aient pour objet la réforme des mœurs, on ne va au théatre que pour s'y corrompre. C'eſt le rendez-vous public du vice, & où la vertu court de plus grands riſques, parce que les deux ſexes ne s'y rendent que pour ſe ſéduire.

Pour tirer quelque avantage du théatre, il faudroit jetter à bas l'édifice de la ſcene, & la bâtir ſur un autre plan : c'eſt moins la ſource qui a beſoin d'être rectifiée que ſes conduits. Il faudroit empêcher que toutes les voies du théatre qui conduiſent à la vertu, ne fuſſent corrompues, & que la débauche elle-même ne fût point le chemin de la continence. Après tout, il eſt à préſumer que ce long travail ſeroit encore inutile; car ſi les Européens abuſent du dogme de leur Religion, s'ils vont offenſer la Divinité juſques dans ſes temples mêmes, comment n'abuſeroient-ils pas de la morale de la ſcene? Ils violeroient également le ſanctuaire du théatre.

LETTRE LXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

LEs Chrétiens prétendent que Dieu s'eſt fait homme, & a expiré ſur une Croix pour les rendre meilleurs. Si ce qu'ils diſent eſt vrai, on peut dire qu'il eſt mort en vain; car, de l'aveu même de leurs maîtres de morale, la corruption eſt plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant la venue de leur Chriſt.

Il eſt certain du moins que les idolâtres ne connoiſſent pas la moitié des vices, qui ſe font remarquer parmi ceux qui profeſſent la Religion du Meſſie.

Une méchanceté naturelle s'eſt répandue au milieu du Chriſtianiſme. Le menſonge, la médiſance, la calomnie, le vol, l'homicide, le meurtre, la noirceur, le poiſon, la vengeance, la trahiſon, la perfidie, &c. &c. ſont les vices communs des ſectateurs de l'Évangile. Les Turcs, les Indiens, les Japonois, ne ſont pas faits comme cela. Il regne chez ces peuples une candeur naturelle dont on ne trouve aucuns veſtiges chez les Chrétiens.

Pour moi, ſi j'avois à choiſir entre deux cultes dont les ſectateurs de l'un fuſſent remplis de vertus, & les autres coupables de mille crimes, je choiſirois le premier; quelques preuves qu'on m'apportât de la vérité de l'autre.

On dit pour excuſe qu'il n'y a qu'une Religion auſſi ſainte qui puiſſe ſe conſerver au milieu de mœurs ſi corrompues, mais ne ſeroit-ce pas cette même corruption qui feroit que les Chrétiens ne chercheroient pas à changer de croyance? Car je t'avoue qu'il eſt fort commode de vivre dans une Religion qui ſans avoir la permiſſion d'être vicieux, tolere tout ce qui l'eſt.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL me ſemble, chers Kie-tou-na, que tout bien conſidéré, les Monarques d'Europe n'entendent point leurs intérêts, ils voudroient acquérir de la gloire, & ils ne négligent rien de ce qu'il faut faire pour reduire leurs ſujets dans la ſervitude: deux choſes diamétralement oppoſées; c'eſt comme ſi on vouloit employer le vice à acquérir la vertu.

Il y a ici deux projets dans chaque Cour; l'un eſt d'avilir la nation, & l'autre de l'agrandir; on les voit courir après ces deux plans avec le même empreſſement; elles ſuivent toujours le premier, & ne s'écartent jamais du ſecond. Ces deux points de vue ſont ſi compliqués, que j'oſe dire qu'un Roi Européen aimeroit mieux ne point acquérir de gloire, que de la devoir à la liberté de ſes ſujets, & il choiſiroit plutôt de n'avoir point de grandeur que d'en être redevable à leur gloire: & en cela ils ſont contraires à eux-mêmes. On peut regarder les ſujets, comme les premiers inſtruments de l'héroïſme; ils en ſont la cauſe & l'effet. La force & la puiſſance ſont dans les peuples, les Princes ne ſont que les machines qui les font mouvoir: or cette force & cette puiſſance ſont toujours une ſuite de la liberté politique.

J'ai lu l'hiſtoire de preſque toutes les nations de l'Europe; j'ai comparé les âges de leur grandeur, de

leur élévation, & j'ai trouvé que les peuples ont été lâches ou courageux, c'eſt-à-dire, foibles ou puiſſants dans la proportion qu'ils ont été plus ou moins eſclaves. Comment ces Princes pourroient-ils être grands, s'ils corrompent eux-mêmes la ſource de leur grandeur? ils voudroient enter leur force ſur les fondements de la foibleſſe.

Dans les révolutions préſentes de l'Europe, on eſt étonné de voir une Monarchie qui, avec tant de moyens de remporter des victoires, n'eſt connue aujourd'hui que par ſes défaites; mais on ne voit pas qu'il y a une cauſe premiere; le deſpotiſme qui, y augmentant tous les jours, affoiblit continuellement la nation. A quoi ſert de mettre en campagne de nombreuſes armées? Avant que d'aſſembler des troupes, il faut avoir des ſoldats: voilà la clef de l'affoibliſſement de cet État; voilà la cauſe premiere de cette révolution étrange. Ce n'eſt pas que cette nation par elle-même ne ſoit brave, hardie, & courageuſe, de tout temps ce fut là ſon lot; mais les principes de ſon héroïſme ſont corrompus. On n'a qu'à diminuer ſon deſpotiſme, il n'y a qu'à ôter la cauſe de ſa foibleſſe, & on la verra ſoudain reprendre ſa premiere ſplendeur.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Madrid.

JE fus introduit ces jours paſſés chez une Dame de Madrid qui donne à jouer. C'eſt un état aujourd'hui en Eſpagne, comme en France. Il s'aſſemble tous les jours dans cette maiſon des gens dont le talent conſiſte à mêler des cartes: talent ſupérieur pour la Dame, puiſqu'il lui procure un revenu de cent mille réaux tous les ans, avec leſquels elle vit ſplendidement, & paroît par-tout avec la même aſſurance, que ſi elle exerçoit la plus honnête de toutes les profeſſions.

Il eſt vrai que cela ſe fait avec quelque décence. Son domeſtique met des bougies & des cartes ſur les tables, on le paie pour la peine qu'il prend, & ſa maîtreſſe en retire le profit. On pourroit appeller cela, vivre ſur les paſſions d'autrui, & ſe faire un revenu des vices des hommes.

Cette vilaine profeſſion eſt réſervée ici à la nobleſſe. Il n'y a que les femmes de condition qui aient le privilege de raſſembler chez elles mauvaiſe compagnie, & de faire un tripot de leurs maiſons. Preſque toutes les veuves de qualité qui ont de la vertu, & qui ne veulent point donner dans le travers, donnent à jouer à Madrid.

Lorſqu'on n'eſt ni dupe ni frippon, on ne ſauroit être admis dans ces aſſemblées. Il faut perdre ſon argent, ou voler celui des autres; il n'y a point d'alternative: l'inſtitution eſt faite comme cela.

Je

Je n'eus pas plutôt été préſenté à la Dame de la maiſon, qu'on m'offrit des cartes. Je m'excuſai ſur ce qu'étant étranger je ne connoiſſois point les jeux Européens. A cette réponſe la Dame fit la grimace, & parut ſurpriſe qu'on vint exprès chez elle pour s'excuſer ſur ce que tous les autres viennent y faire. Mon conducteur Eſpagnol qui n'avoit pas le même prétexte, & qui malheureuſement pour ſa bourſe n'étoit pas Chinois, joua & perdit ſon argent; car dans ces maiſons ces deux choſes vont preſque toujours enſemble.

Pendant ce temps-là je regardois la contenance de la maîtreſſe du logis, & je remarquai qu'elle n'étoit occupée que d'une choſe, je veux dire, d'accoupler au tour des tables ceux qui ſe trouvoient dans ſon appartement. Une partie n'étoit pas plutôt finie, qu'elle tâchoit auſſitôt d'en relier une autre, & ne paroiſſoit être à ſon aiſe que quand tous ceux de la compagnie étoient occupés. Crois-tu que cent mille réaux de rente vaillent le mépris qu'on a pour des femmes qui font un ſi vilain métier? On dit à cela ici, qu'il faut vivre. Il eſt vrai, mais non pas indignement.

LETTRE LXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Londres.

IL n'y a point de continent ſur la terre, où l'on parle plus de la liberté, qu'en Europe, & il n'y en a aucun dans le monde où il y en ait moins.

Chaque État a ſa conſtitution qui lui eſt particuliere, & qui contient les privileges des peuples; mais ce ſont des phantômes de droits qui ne repréſentent plus rien.

Je crois bien qu'après la décadence de l'Empire Romain, les ſociétés qui ſe formerent de cet immenſe corps, furent combinées de maniere que les peuples ne fuſſent pas tout-à-fait eſclaves, & que les uſurpateurs mêmes ne voulurent pas établir le deſpotiſme abſolu. Mais il arriva dans les ſuites un événement qui rendit inutiles les prérogatives des peuples: cet événement forme l'hiſtoire générale de la ſervitude univerſelle de l'Europe.

Les Rois Chrétiens qui long-temps après les Romains étoient reſtés déſarmés au milieu de leurs ſujets, demanderent des gardes, ſous prétexte qu'il y avoit des gens mal intentionnés contre leurs perſonnes. Dans peu, ils exigerent de grands corps de troupes à leur ſolde; comme il falloit de l'artillerie, on vit paroître de tous côtés des arſenaux remplis d'armes offenſives & défenſives. Ce fut avec une auſſi bonne proviſion de forces qu'ils commencerent le projet du deſpotiſme. Juſques là ils avoient parlé avec timidité à leurs peuples; mais lorſque leurs arguments furent appuyés du gros canon, ils furent plus hardis.

Il y a aujourd'hui trois Princes en Europe, qui ont un million de combattants à leur ſolde. Crois-tu qu'avec ce prodigieux eſſain de ſoldats, les peuples de ces trois États ſoient bien libres? C'eſt, dit-on, pour ſe garantir de la ſervitude étrangere; mais on tombe dans l'eſclavage domeſtique.

Quand la puiſſance militaire commença, la conſ-

titution civile finit; il n'y eut plus de dépôt de loix, parce que les Tribunaux ſe trouverent trop foibles pour réſiſter à la force des Princes.

Ce n'eſt point la perte des mœurs, ce n'eſt pas le relâchement des loix, ni la corruption des peuples, ni le luxe, ni l'aiſance, ni les richeſſes qui ont ôté la liberté aux nations Européennes, ce ſont les grands corps de troupes réglées que les Souverains ont commencé de tenir à leur ſolde. On peut les regarder comme les premiers inſtruments du deſpotiſme général : ces corps de troupes ſont toujours prêts à obéir à l'ordre des Rois, & à tout exterminer au premier ſignal.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

EN liſant l'hiſtoire des grands Capitaines Européens, j'avois cru qu'il étoit difficile d'être Héros; mais rien de ſi aiſé.

Il n'y a point d'imagination à cela; voici comment la choſe ſe paſſe. On donne deux cents mille combattants à un homme qu'on nomme Général, & on lui dit, vous irez attaquer une telle nation. Ces combattants ſont armés de toutes pieces. Ils ont une démangeaiſon naturelle d'en venir aux mains avec l'ennemi, & les Officiers qui les commandent, encore d'avantage. Le Général les conduit ſur le champ de bataille, d'où il ſe retire, après leur avoir donné ordre de ſe battre, & après avoir commandé à ſes

Aides-de-camp de venir après l'action lui apprendre qui a remporté la victoire.

Quand il eſt queſtion d'aſſiéger une Ville qui eſt bien fortifiée, il faut appeller le principal Ingénieur, à qui il demande combien d'hommes il faudra ſacrifier pour la prendre. Celui-ci calcule, il lui donne l'état des morts qui ſouvent ſe monte à quinze ou vingt mille. Le ſiege commence; les vingt mille hommes périſſent, & la place eſt priſe. Pendant ce temps-là le Général qui eſt ſûr de ſon fait, dreſſe la capitulation, & c'eſt tout ce qu'il y met du ſien.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas toujours dans l'oiſiveté; car il va, il vient, il campe, il décampe, il avance, quand l'ennemi eſt foible; il ſe retire, quand il eſt trop fort; ſi en quittant ſon poſte, il croit que l'ennemi puiſſe y ſubſiſter, il déſole le pays; ſi dans le nouveau qu'il occupe, il manque de ſubſiſtance, il établit des contributions; ſi on ne les lui fournit pas, il fait prendre les Principaux des Villes qui devoient les lui fournir.

Il a des Officiers-Généraux ſous lui qui ſont chargés des plus pénibles détails, & qui lui en rendent compte. Des eſpions lui donnent des avis ſur les différentes manœuvres de l'ennemi; & il agit en conſéquence. La campagne finie, il cantonne ſes troupes, & ſe rend à ſa Cour pour rendre compte au Roi de ſes opérations, d'où il paſſe à la Capitale pour jouir de ſa gloire. Aurois-tu jamais ſoupçonné qu'on pût être Général à ſi peu de fraix?

On diroit que tous ces grands Capitaines ont un privilege excluſif pour ſe préſerver de la poudre à canon: après trente ſieges & vingt batailles, ils meurent dans leurs lits. L'un finit par la goutte, l'autre

par la gravelle; celui-là par la colique, celui-ci par la diarrhée; d'où ils paſſent dans de ſuperbes mauſolées qui ſont les monuments éternels de la gloire de la nation.

LETTRE LXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Pekin.*

De Londres.

JE ne trouve pas que les connoiſſances de l'Occident vaillent la peine qu'un Aſiatique entreprenne pour elles le voyage de l'autre Pole. Les Européens ont ramaſſé avec des peines infinies des millions de paroles dans des livres, & ont donné à ces mots le nom de ſciences.

L'art oratoire ne fait que ſéduire l'eſprit ſans le convaincre. La Poéſie a gâté l'imagination. La Métaphyſique n'a point percé le voile de la Divinité. La Philoſophie a rempli le monde d'erreurs. La Phyſique n'a point enſeigné à connoître la formation de l'univers. L'hiſtoire naturelle a à peine découvert la nature. La ſcience des Mathématiques n'eſt point d'accord avec ſes principes. L'Aſtronomie n'a appris que la marche des aſtres. L'hiſtoire n'a ſervi qu'à remplir le monde de fictions; la Chronologie qu'à faire douter de tout, la médecine qu'à affliger la nature humaine par des maux qu'elle ne connoiſſoit pas avant que cet art fût mis en ſcience, &c. &c.

J'épuiſerai la plupart de ces ſujets dans mes Lettres ſuivantes.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA principale ſcience des Européens ne contient que des ſons : on l'appelle éloquence ou l'art de parler. Ses profeſſeurs qu'on nomme orateurs, n'ont d'autre affaire que d'ouvrir la bouche & d'articuler.

Il ne faut point d'eſprit pour être Orateur, quelquefois même le génie eſt nuiſible. Cet art ne tient point à l'état intellectuel de l'homme. Son ſiege eſt au bout des levres, d'où il exerce ſon empire. Un automate, à qui on feroit prononcer des mots, pourroit devenir orateur.

Les Européens naturellement grands parleurs, & qui paſſent leur vie à diſcourir, ne pouvoient manquer de faire de grands progrès dans cette ſcience.

Il ſuffit que l'orateur agite l'air agréablement & que ſon articulation charme l'oreille. Cette ſcience a pourtant ſes inconvénients : un des principaux eſt que la même expreſſion ne rend pas toujours le même ſens. Il arrive qu'un diſcours qui fait pleurer dans un temps, fait rire dans un autre.

Tous les orateurs Européens prennent pour modele un vieux parleur appellé Démoſthenes ; ils voudroient s'exprimer de même; mais les critiques prétendent que les parleurs modernes n'ont pas la langue ſi bien pendue.

On a ſouvent fait le procès à l'éloquence comme à un art impoſteur, plus propre à ſéduire l'eſprit

humain qu'à le guérir de ſes erreurs. Les orateurs furent bannis & quelquefois même flétris; mais la fureur de parler étant la paſſion dominante des Européens, il revint toujours.

L'art oratoire ſe diviſe en pluſieurs branches qui tendent au même effet qui eſt de perſuader. Chaque orateur a ſon genre particulier d'éloquence. Le diſcours pathétique eſt pour faire pleurer, le véhément pour ébranler, l'eſprit fort pour emporter l'imagination.

Il y a des orateurs qui parlent beaucoup, il y en a d'autres qui ne diſent rien. Les connoiſſeurs prétendent que le ſublime de l'art oratoire eſt de laiſſer à part la parole, pour s'exprimer ſans rien dire; c'eſt ce qu'on appelle en termes de l'oratoire des ſilences éloquents: dans ce cas les muets peuvent devenir de grands orateurs.

Je me ſuis trompé lorſque j'ai dit qu'il ne faut point de génie pour être orateur. Il me ſemble au contraire qu'il en faut un très-grand; on n'en a pas beſoin pour parler ſur quelque choſe; mais il faut du talent pour diſcourir trois heures ſur rien, & c'eſt là le grand mérite des orateurs Européens.

LETTRE LXXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs hommes ne ſe contenterent pas de parler; ils voulurent encore rimer. Après avoir gêné le diſcours par des loix, on le contraignit par des vers. L'eſprit fut mis à la torture: on fit une meſure où

l'on appliqua l'imagination, ce qui la gêna ſi fort que le bon ſens en ſouffrit.

On donna des pieds à la raiſon, & on l'obligea de marcher en cadence: on dit même que le diſcours ordinaire fut inventé après coup, & qu'on parla en vers avant que de s'exprimer en proſe; ce qui ſeroit un double délire de l'eſprit humain, qui l'eut porté à extravaguer avant que de penſer.

La Poéſie arrondit l'imagination; elle donna en quelque maniere une forme à l'eſprit. Les Poëtes rendirent quelquefois leurs idées ſous la forme d'un autel, d'une hache, d'un œuf de pigeon, &c. &c.

Il faut tant d'impreſſions pour faire un grand Poëte, que la nature fait rarement cet effort: auſſi les excellents ſont rares. Ses deux principales qualités ſont l'entouſiaſme & le délire d'eſprit, d'où naît la verve, ſans laquelle on ne peut point faire des vers, & cette verve n'eſt autre choſe qu'un déréglement d'imagination.

Les faiſeurs de rimes ſont d'un pays qu'on nomme le Parnaſſe, Contrée ſans doute inculte, & où l'agriculture eſt très-négligée, car preſque tous le Poëtes meurent de faim.

Cet art eſt très commode chez les Européens, ſans lui on auroit de la peine à ſe corrompre. Quand leurs écrivains ont quelque deſcription ſale, impie, malhonnête, ils la mettent en vers, ſans doute afin qu'elle reſte plus long-temps gravée dans la mémoire des hommes. Cela s'appelle ici des licences poëtiques.

L'art poëtique a pour fondateur un pauvre aveugle qui rimoit il y a deux mille ans. On faiſoit ſi peu de cas de lui de ſon temps, qu'avant de mourir

on oublia de lui demander de quel pays il étoit; de maniere qu'on ne ſait pas bien exactement d'où la Poëſie tire ſon origine.

Homere (c'eſt le nom de l'aveugle) paſſe pour le modele des vers; mais comme la plupart des Européens ſoutiennent qu'il eſt inimitable, le modele eſt devenu inutile. Cependant l'aveugle n'eſt pas venu au monde pour rien, ſa naiſſance a ſervi à convaincre les Phyſiciens modernes que la nature en le formant avoit fait un ſi grand effort qu'elle s'étoit entiérement épuiſée, de maniere qu'elle n'eſt plus en état de produire un ſemblable Poëte. La prévention à ſon égard eſt ſi grande que cela va juſques à l'idolatrie.

On pourroit mettre en doute ici l'infaillibilité de Dieu, mais il n'eſt pas permis de douter de l'infaillibilité de l'Iliade.

J'ai appris le Grec exprès pour lire ce Poëte; je le trouve ſublime dans quelques endroits, & trivial dans d'autres : dans la partie où il excelle, il eſt au-deſſus des Dieux, dans celle où il eſt médiocre, il eſt au-deſſous des hommes.

LETTRE LXXXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Métaphyſique n'a point appris aux Européens à connoître Dieu. Elle fut de tout temps une ſource d'erreurs les plus groſſieres. Dans les temps qu'on nomme ténebreux, les hommes prirent ordinairement l'effet pour la cauſe. Ils adorerent le ſo-

leil, la lune & les étoiles, au lieu de celui qui les avoit créés.

De-là on paſſa aux animaux. Il n'y a point de nation qui n'ait eu quelque bête pour ſon Dieu. Enſuite on deſcendit aux plantes. Les raves firent autrefois une grande figure parmi les Divinités du Ciel. Les vers furent auſſi déifiés. Paſſe encore qu'on fît un Dieu d'une chenille : un inſecte eſt un être exiſtant; mais on déifia le néant.

On fit plus, on précipita les Dieux dans l'enfer, & on plaça les diables dans le Ciel.

On multiplia les Divinités céleſtes à l'excès; chez quelques peuples il y avoit autant de Dieux que d'hommes. Les Romains en avoient trente mille; & ſi on ajoute à ceux-ci les Pénates ou Dieux domeſtiques, on trouve qu'il y avoit beaucoup plus de Divinités que de familles. Mais tous ces Dieux n'étoient pas égaux en puiſſance; il y en avoit douze ſupérieurs qui avoient l'intendance des choſes du Ciel & des affaires de la terre; tous les autres étoient leurs agents, & n'agiſſoient qu'en ſecond. Ils étoient en ſi grand nombre que les maiſons en étoient remplies. Ils s'accrochoient aux gonds, aux portes, aux ſerrures & aux foyers. On ne pouvoit faire un pas dans ſa maiſon ſans paſſer ſur le corps de cinq ou ſix Dieux.

Toutes ces Divinités n'étoient point rigides; elles avoient une morale commode : au lieu de défendre les crimes aux hommes, elles leur enſeignoient à les commettre.

Les Chrétiens parurent. Ils réformerent tous ces Dieux, & n'en placerent qu'un dans le Ciel. Une nouvelle Métaphyſique ſe forma; mais je ne te dirai

point ſi elle eſt plus claire que l'ancienne. La nature de cet être n'eſt pas mieux connue que celle des Divinités dont on fit la réforme il y a dix-huit ſiecles.

Les Chrétiens ignorent ſi leur Dieu voit tout par ſa préſcience, ou s'il ne lit dans les événements du monde qu'après coup. Je dis que ce n'eſt pas connoître la nature de Dieu, que d'ignorer s'il voit ou ne voit pas, s'il ſait ou s'il ne ſait pas.

LETTRE LXXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Philoſophie qui paſſe pour la mere de toutes les ſciences, eſt elle-même la ſource des plus grandes erreurs.

Ce que les Chrétiens rapportent à ce ſujet eſt remarquable; ils diſent que Dieu ayant créé l'homme, il le doua du ſavoir le plus profond, mais que le péché originel le plongea dans la nuit obſcure de l'ignorance. Voilà donc la nature humaine incapable de ſavoir par principe de création.

Je ne tracerai point ici les différentes opinions des Philoſophes; ce ſeroit vouloir entreprendre de donner un traité complet de l'extravagance humaine.

Il n'y a point de folie dans la nature qui n'ait été conforme à l'opinion de quelque Philoſophe. Les uns ont enſeigné que les Dieux naiſſent & meurent comme les hommes; d'autres qu'ils tirent leur origine de l'air: quelques-uns ont avancé que la création eſt une ſuite des exhalaiſons de la terre; certains, que le ſouverain bien étoit dans la volupté.

Les uns faiſoient conſiſter la ſcience à ne rien ſavoir, & les autres mettoient la certitude du ſavoir à douter de tout.

On ne ſait point préciſément d'où la Philoſophie tire ſon origine, & ce n'eſt pas une grande perte pour le genre humain, car à quoi ſert de connoître une ſcience dont les découvertes conduiſent à l'égarement.

Quelques ſavants Européens prétendent que l'Égypte fut ſon berceau, & ils lui donnent des profeſſeurs qu'on appelloit mages. Ces mages ne furent pas plutôt Philoſophes qu'ils extravaguerent. Les uns paſſoient leur vie à contempler le ſoleil, & à ſe brûler les yeux à force de fixer cet aſtre; les autres danſoient ſur un pied depuis le matin juſqu'au ſoir.

Les Profeſſeurs modernes de cette ſcience ne ſont pas plus raiſonnables que les anciens. La Philoſophie en Europe n'eſt autre choſe que la vanité réduite en pratique. Elle enfle l'eſprit, & par-là donne plus d'activité aux paſſions du cœur. Au lieu de rectifier les mœurs, elle ſert à les corrompre.

On n'eſt pas d'accord ſur ſes principes, ce qui fait qu'elle eſt plutôt un ſujet de diſputes, qu'un moyen pour acquérir des connoiſſances.

On a ſouvent tenté de terminer les différents des Philoſophes; mais cette négociation à été plus impratiquable que celles de la politique; car les Rois entendent quelquefois raiſon, au lieu que les Philoſophes n'écoutent que leurs paſſions.

Depuis le renouvellement des arts, les Souverains ont fait mille conventions de paix; au lieu que les Philoſophes n'ont pas ſigné entr'eux une ſeule trêve.

Tu trouveras ici les noms des Philoſophes mo-

dernes ; Galilée, Gaſſendi, Deſcartes, Bacon, Hobbes, Boyle, tu peux les faire inſcrire dans les Archives de Pekin, comme les derniers perturbateurs de l'eſprit humain.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

DE toutes les études la Phyſique eſt celle qui découvre le plus la vanité de l'eſprit humain. Dieu en créant l'univers jetta un voile ſur ſon ouvrage, & cette ſcience voudroit le déchirer. L'hiſtoire de la Phyſique eſt celle de la foibleſſe humaine : ſix mille ans d'application n'ont ſervi qu'à faire découvrir un coin de la nature. Les expériences les mieux conſtatées peuvent ſervir à démontrer que la Phyſique eſt une ſcience occulte. Plus on rapproche ſes connoiſſances, & plus on recule ſes bornes : de maniere que ſes progrès ſont eux-mêmes un obſtacle à ſon avancement.

Si on ne peut conteſter à la Phyſique quelques-unes de ſes parties, on peut lui nier le tout. Elle n'a aucun axiome qui lui ſoit particulier.

Pendant long-temps elle étoit réduite à des mots dont on n'entendoit pas le ſens. Ses termes favoris étoient l'acte, la puiſſance, les propriétés ſpécifiques, les vertus intrinſeques, les qualités naturelles, les formes ſubſtancielles. Pour être Phyſicien il ſuffiſoit de ſe reſſouvenir de certaines propriétés qu'on donnoit aux choſes. Par exemple, ſi l'on vouloit expliquer l'effet que les connoiſſances font ſur l'eſprit,

on disoit que les connoissances contenoient la faculté de rendre savant : on expliquoit l'élévation des corps par un certain penchant qu'ils avoient à s'élever, & leur gravité par un certain poids qui les portoit vers leur centre, &c.

Il est vrai que les Physiciens modernes l'ont séparée d'une foule d'absurdités qui la rendoient ridicule; mais l'obscurité a demeuré la même. Les qualités primordiales attribuées aux éléments, la direction du mouvement, la figure des particules invisibles, sont des écueils contre lesquels l'esprit physique échouera toujours.

La Physique court, pour ainsi dire, après l'imagination; elle voudroit former de nouveaux sens & établir une seconde nature pour suppléer au défaut des lumieres qui lui manquent pour expliquer la premiere.

Les Physiciens n'ont pas même l'idée de cette même nature dont ils expliquent les effets.

Les uns disent que c'est le principe du mouvement & du repos; les autres que c'est un être pensant; quelques-uns ont prétendu prouver que c'est un Agent aveugle dont toutes les combinaisons dépendoient du hasard; d'autres ont avancé que Dieu & la nature n'étoient qu'une même chose.

On ne s'est pas mieux accordé sur les éléments. Les uns ont donné à l'eau la propriété du principe général, & ont voulu que le soleil même tirât d'elle son essence, c'est-à-dire, que le feu & l'eau ne fussent qu'une même chose.

Le plus grands des Philosophes, qu'on révere encore en Europe comme une espece de saint en Physique, a dit que la forme contient une substance vé-

ritable, & que la figure des corps a une exiſtence différente de l'exiſtence de la matiere.

Cette ſcience après avoir erré long-temps dans la forme meſura la matiere. L'imagination fit une échelle avec laquelle la Phyſique monta au Ciel. Elle calcula la diſtance des planettes, & peſa tous les corps. La formation du monde ne fut plus un ſecret. Un Phyſicien moderne expliqua la conſtruction de l'univers. Voici quels en ſont les matériaux :

Le premier élément, compoſé de matiere ſubtile, n'eſt que la pouſſiere des froiſſements des corps ; celle du ſecond élément n'eſt pas ſi légere, elle commence à prendre une forme ; la troiſieme eſt compoſée de la matiere la plus ſolide qui a le plus réſiſté aux fatigues de l'agitation de l'univers ; c'eſt de celle-ci que la terre eſt compoſée ainſi que l'air & l'eau, &c. &c.

Ce qui devroit dégoûter de cette ſcience, c'eſt qu'elle eſt remplie de contradictions plus propres à humilier l'eſprit humain qu'à le perfectionner. La queſtion du vuide a formé une guerre civile parmi les ſavants qui ont combattu long-temps de part & d'autre avec les armes de l'abſurdité. Il étoit queſtion de ſavoir ſi l'univers contenoit quelque choſe, ou en d'autres termes, ſi l'ouvrage de Dieu ne formoit qu'un vuide. Il n'étoit guere probable qu'il eut ſorti la terre d'un néant pour la faire retomber dans un autre. La voute du Ciel eut demeuré ſans appui, ſi la muraille qui la ſoutient n'eut porté ſur quelque choſe. Les eſpaces eux-mêmes que la Phyſique admettoit étoient contraires au vuide, & il y eut eu un défaut dans la formation de l'univers, ſi ces eſpaces n'euſſent pas été remplis. Si ces eſpaces

étoient ſujets au calcul, ils contenoient quelque choſe; car le néant ne ſauroit être meſuré; ce qui n'exiſte pas n'eſt rien.

Le mouvement fût une autre ſource de guerres ſcolaſtiques. Des ſectes entieres de Phyſiciens non-ſeulement nierent l'acte actif, mais même prétendirent prouver l'impoſſibilité du mouvement.

Les premiers Phyſiciens enſeignoient qu'une matiere aveugle exécutoit au haſard les loix générales du mouvement.

L'attraction eſt un autre écueil contre lequel la Phyſique moderne a échoué; on ne ſait pas mieux ce que ſignifie ce terme que lorſqu'on l'inventa il y a trois mille ans; car il n'explique point ce qu'on entend par le mot de vertu attractive; cependant cette révolution ne leur a pas appris à ſe méfier de leur inſuffiſance.

Quoique la voute du Ciel eut déja été tracée par les anciens Phyſiciens, un Philoſophe moderne, nommé Deſcartes, en retraça de nouveau le plan, & c'eſt le plus beau projet de l'univers que jamais l'imagination ait formé: il met à ſa place chaque piece de l'architecture du monde.

Son ouvrage eut peut-être été parfait s'il ſe fut borné à l'hiſtoire méchanique du Ciel; mais il dévança la divinité, il établit des éléments, forma des tourbillons, & ſe fit un ſecond créateur; le ſoleil eſt ſon ouvrage, il l'incruſte d'une matiere ſubtile; c'eſt de celle-ci qu'il compoſe la lumiere. Il forme enſuite les corps ſolides & opaques.

On pourroit reprocher à ce Philoſophe Européen d'avoir réfroidri le ſoleil; du moins on ne ſauroit imaginer que la matiere ſubtile pût for-

mer le feu le plus ardent qui ſoit dans la nature.

J'ai lu ce Phyſicien, & je trouve qu'il eſt ſouvent contraire à lui-même. Rien ne doit rendre plus ſuſpectes les ſciences que la paſſion dominante que les ſavants ont d'innover. Dans tous les ſyſtêmes phyſiques, les corps plus maſſifs avoient été mis au centre, & les plus déliés à la ſuperficie : l'Européen a changé tout cela ; il a mis les plus peſants à la ſuperficie.

Cette nouvelle création de l'univers excita une émulation générale. Les ſavants qui juſques-là ne s'étoient embarraſſés que des affaires de la terre, ſe mêlerent encore de celles du Ciel. Les rêveries de ce nouveau Philoſophe donnerent naiſſance à pluſieurs ſonges phyſiques : on a toujours rêvé depuis : on dit que ces ſonges ſont vrais ; c'eſt ce que je ne déciderai point.

Un autre Phyſicien qui vint après, décompoſa le ſoleil de Deſcartes, & le compoſa d'une matiere moins ſubtile pour le rendre plus chaud ; il fit faire, pour m'exprimer ainſi, bon feu au ſoleil ; mais il dit que, quoiqu'il brûle continuellement, il ne ſe conſume jamais. Il a raiſon, car ſi cet aſtre ſe brûloit, il y a long-temps qu'il n'y auroit plus de ſoleil. Il lui donne ſeulement quelquefois de taches, mais cela n'arrive que d'un combat qui ſe paſſe entre la matiere ſubtile & la compacte, dans lequel il arrive quelquefois que cette premiere a le deſſous ; mais auſſi il y a des affaires où elle remporte la victoire ; alors le ſoleil reprend ſon ancienne ſplendeur.

Paſſons aux autres branches de la Phyſique.

La lumiere répandit une telle obſcurité ſur les eſprits, que la plupart des Phyſiciens en furent offuſ-

qués. Les couleurs empêcherent long-temps les Européens d'y voir. Cependant on commençoit à ſe perfectionner dans cette partie de la Phyſique: on ſavoit déja qu'on ne voyoit pas les couleurs pendant la nuit; il n'en fallut pas d'avantage pour faire ſoupçonner qu'elles n'étoient pas dans les objets, mais ſeulement dans la réflexion de la lumiere.

On n'étoit d'accord que d'un mot; il falloit l'expliquer. Les uns vouloient que ce fut la réflexion des globules du ſecond élément, les autres les facettes différemment arrangées ſur la ſuperficie des corps, quelques-uns une vibration plus ou moins prompte des rayons de la lumiere. On alloit tomber ſans doute dans de plus grandes erreurs, ſans un Anglois, nommé Newton, qui éclaira l'Europe par le moyen d'un verre; on peut dire qu'il donna une paire de lunettes à la nature. Il eſt à préſumer que ce Philoſophe y voyoit plus clair que les autres, car il avoit toute la lumiere du monde dans ſa tête. Il fit une eſpece de muſique de la clarté, il nota les couleurs & en fit une gamme lumineuſe. Les tons de la muſique du jour ſe réduiſent à ſept principaux ou majeurs; l'orangé, le rouge, le violet, le bleu, l'indigo & le verd; les autres ne ſont que les ſemitons du jour.

Cependant ce grand homme, qui paſſe pour la lumiere de ſon ſiecle, laiſſa la clarté du jour dans l'état où il la trouva. Il ne dit pas préciſément ce qu'elle eſt, mais où elle eſt. Sa Phyſique ne porta que ſur la méchanique des couleurs. Son travail ſe borne à décompoſer l'aſtre qui éclaire le monde. Il diſſéqua les rayons du ſoleil. Il fit l'anatomie du jour. On pourroit l'appeller le chirurgien de la lumiere.

Il remarqua que les couleurs principales ſont éga-

les en nombre aux principaux tons de la muſique: obſervation importante qui ſert à prouver que les Européens voient comme ils chantent.

On a dit que la lumiere étoit le feu; mais qu'eſt-ce que le feu? C'eſt ce qu'on n'a pas expliqué. Les Européens ont fait des découvertes ſur les effets de la lumiere, la clarté ſe trouve comme auparavant environnée de ténebres. Les Européens ſont encore à ſavoir ſi la lumiere eſt un corps.

Le chemin qu'elle fait pour arriver ſur la terre forme un autre embarras: on ne ſait comment s'y prendre pour la faire voyager de ſi loin, ſans la faire arrêter ſur la route; comme la diſtance eſt immenſe, il faut le faire voyager avec beaucoup de viteſſe, ſans quoi il ne ſeroit jour en Europe qu'à minuit.

L'inconvénient étoit le grand nombre de tourbillons qu'elle rencontroit ſur ſon paſſage, mais on franchit cette difficulté comme on peut, ainſi que tous les autres problêmes phyſiques.

Certains Philoſophes prétendent que la lumiere ſe communique par un progrès ſucceſſif. Ils ont calculé le temps qu'un rayon de ſoleil met pour arriver juſques à nous, & ils ſavent cela plus juſte que celui qu'un courier met pour aller de Londres à Paris.

Il eſt décidé aujourd'hui en Phyſique qu'un rayon de lumiere fait cent trente mille lieues dans une ſeconde. Le ſon ne voyage pas ſi vîte que la lumiere; il va ſix cents mille fois plus lentement: c'eſt tout au plus s'il peut faire trois cents lieues dans une heure; encore faut-il que les chemins ſoient libres & qu'il ne rencontre point d'embarras ſur ſon chemin.

On prétend que dans le Nord il marche plus vîte,

& va moins lentement que dans le Midi; c'eſt ſans doute le froid qui le fait dépêcher.

On ſait aujourd'hui combien il y a de lieues d'ici au ſoleil; ce qui fait qu'on peut ſavoir le temps qu'il faut à la lumiere pour y arriver. On a ſupputé ſa dégradation par les différentes hauteurs des maſſes d'eau & d'air. On ſait que nous ſerions dans une nuit continuelle, ſi l'atmoſphere de notre globe conſervoit la même denſité qui l'environne pendant un certain nombre de lieues qu'on détermine.

Après la lumiere, il fut queſtion de ſavoir comment on y voyoit. On a dit que la vue étoit dans les rayons viſuels, ou autrement que la vue étoit dans la vue.

Un Philoſophe a avancé que les objets ſe peignoient dans les airs, & que cette peinture en produiſoit une ſeconde plus petite, & que celle-ci en produiſoit une troiſieme moins grande; juſques à ce que de gradation en gradation il s'en formât une dans l'œil ſemblable à l'objet viſible. Malgré les efforts qu'on a fait pour voir clair, la Phyſique a laiſſé la vue très-louche Les cataractes ont toujours reſté ſur les yeux : on a eu beau expliquer la méchanique de la viſion, la grande queſtion a demeuré la même; c'eſt-à-dire, comment les ſens de la vue exercent leur fonction ſur l'ame. Les Phyſiciens modernes n'ont pas voulu cependant que l'humanité fut aveugle comme dans les ſiecles d'ignorance; voici maintenant comme on fait en Europe pour y voir.

„ On décide que la rétine eſt l'organe de la vue, „ ou le réſervoir des rayons viſuels, & cela à cauſe „ qu'elle eſt compoſée d'un tiſſu velouté; il s'enſuit „ de-là qu'elle eſt néceſſairement fort ſenſible, &

„ ſuſceptible d'impreſſions très-fines, telles que ſont „ celles des rayons viſibles; mais la grande raiſon eſt „ qu'elle eſt ſituée dans le fond de l'œil, où les cor- „ puſcules des rayons viſuels doivent ſe réunir. Cette „ premiere opération de la rétine étant finie, la ré- „ tine en recommence une autre : elle fait paſſer les „ objets dans le cerveau par le moyen du nerf opti- „ que qui ſe trouve là tout exprès pour cela. "

L'analiſe des corpuſcules a encore beaucoup embarraſſé la Phyſique. Ce méchaniſme de la nature a un voile que l'entendement humain ne déchirera jamais. Les Phyſiciens ont bien démêlé le myſtere des météores; ils ont donné un plan méthodique & ſuivi de la formation du tonnerre; mais pluſieurs autres ſecrets des corpuſcules ont échappé à leur pénétration.

La matiere ſubtile l'eſt au point qu'elle échappe à l'imagination; le feu s'envole, & diſparoît au moindre regard des Phyſiciens. L'eau a des propriétés qu'on n'a pu encore découvrir; on en connoit bien les effets, mais on en ignore la cauſe.

Lorſqu'on fouille dans les replis les plus cachés de la nature, on y découvre des prodiges inouis. Un corpuſcule de la grandeur d'un grain de ſable forme un monde rempli de créatures ſujettes à toutes les loix de la nature. Ces mondes en contiennent d'autres dans leur intérieur. Quelque explication que les Phyſiciens aient donné à l'attraction de l'aimant, il y a une diſtance immenſe de la connoiſſance des effets à celle de ſa cauſe.

Les fontaines ont cauſé des diſcuſſions chez les Phyſiciens Européens auſſi déraiſonnables que ſingulieres. On a voulu ſavoir d'où leur eau venoit : com-

me il n'étoit pas poſſible que cet amas ſe formât de celle de la pluie, qui n'eſt pas plutôt ſur la ſurface de la terre qu'elle eſt imbibée, on eſt preſque demeuré d'accord qu'elle venoit de la mer. Il y avoit une difficulté; c'eſt que celle-ci eſt ſalée & que celle des fontaines ne l'eſt pas. Il fallut avoir recours à quelque expédient; on établit une grande cuve ſous terre, où cette eau bout, & ſe déſale avant que de ſe rendre dans les réſervoirs des fontaines.

Mais le flux & le reflux de la mer a été l'écueil de la Phyſique ancienne & moderne. On diroit que l'eſprit humain a fait ici un effort pour devenir plus déraiſonnable. Il n'y a point d'extravagances que les Européens n'aient eſſayé pour expliquer ce phénomene.

Les uns ont dit que le ſoulevement des eaux vient d'un grand pertuis dans lequel les eaux ſe précipitent. Ceux-là ont avancé que ce ſont les rivieres qui ſe déchargent dans la mer; ceux-ci un feu que Dieu avoit donné à cet élément, & qui brûlera juſques à la fin du monde.

Les Européens en général attribuent aujourd'hui la cauſe du flux à la preſſion de l'air cauſée par les globules de la planette Lunaire; mais ce ſyſtême ne trouve pas moins de contradictions que les autres. La plus grande eſt que ſous la ligne où cette preſſion devoit être plus forte, le flux & le reflux ſont moins grands que dans les extrêmités où elle ne l'eſt pas tant.

La preſſion de l'air a été une autre énigme; on a dit qu'elle eſt cauſée par le mouvement circulaire de tous les corps, & par l'effort des tourbillons qui environnent la terre, & que c'eſt là une des cauſes de ſon reſſort; mais cette raiſon ne ſatisfait guere *que ceux* qui ſe contentent de mots, &c. &c.

Je me ſuis un peu étendu ſur cette branche du ſavoir; c'eſt que je ſuis perſuadé, que ſi on pouvoit parvenir à avoir une connoiſſance exacte de la matiere, on parviendroit dans peu à perfectionner toutes les autres ſciences; je ſerai plus court ſur les autres matieres.

LETTRE LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Hiſtoire naturelle n'a point appris aux Européens à connoître la nature; ce que les Auteurs en ont écrit n'eſt que le Roman du monde matériel. Le projet ſeul d'une hiſtoire naturelle découvre un plan de vanité, qui doit être lui-même un obſtacle à la réuſſite.

La vie de l'homme ne ſuffit point pour découvrir la plus petite propriété d'un minéral, comment pourroit-on perfectionner la connoiſſance des animaux, des arbres & des plantes?

Les Européens n'ont pas deviné la nature; ils n'ont fait que la ſoupçonner.

On a donné à quelques-uns de ſes effets des termes généraux d'antipathie & de ſimpathie, noms qui ne ſignifient rien, & qui laiſſent la nature comme ils la trouvent. Si une plante ſe trouve bien du voiſinage d'une autre, c'eſt une ſimpathie; ſi un animal d'une certaine eſpece ne s'accorde pas avec un autre, c'eſt un antipathie. Si on leur demande ce que c'eſt que leurs qualités, ils vous répondent que la ſimpathie eſt un rap-

port de convenances, qui fait que deux choſes s'aiment & ſe recherchent; & que l'antipathie eſt au contraire un rapport de diſconvenances par lequel elles ne s'aiment pas, & ſe fuyent.

Il eſt vrai qu'il y a des naturaliſtes qui expliquent la cauſe de ces deux effets; ils diſent fort éloquemment que l'un & l'autre tirent leur origine de l'accrochement des corpuſcules.

Quand on aime quelqu'un par ſimpathie, voici comment cela ſe fait : une émiſſion d'eſprits part de la perſonne qui aime, & va faire une douce impreſſion ſur le cerveau de celle qui eſt aimée; mais la difficulté de la ſimpathie reſte toujours; car il doit y avoir une cauſe premiere qui détermine ces eſprits, & c'eſt ce que les naturaliſtes n'expliquent point.

Il y en a qui définiſſent la ſimpathie une parenté de cœur, mais ils ne donnent pas l'arbre généalogique de la famille de la ſimpathie; les bêtes en ſont également ſuſceptibles : ſi tu voulois ſavoir pourquoi un chien abboye après un Boucher; c'eſt que le Boucher eſt rempli d'eſprits animaux de la bête fraîchement tuée, & que ceux qui ſont encore dans toute leur vigueur ſe portent avec violence ſur les chiens, de maniere que cela produit en eux une ſenſation déſagréable; mais encore une fois, il manque toujours l'explication du premier mobile de la détermination de ces eſprits.

Le reſte de l'hiſtoire naturelle n'eſt qu'un tas de conjectures tranſmiſes à la poſtérité de génération en génération.

LETTRE LXXXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL eſt vrai que les Européens ont fait des progrès dans les Mathématiques. La Courbe Cicloïde leur a appris l'heure qu'il eſt, & c'eſt déja quelque choſe que de ſavoir à la minute le moment qu'on exiſte.

On a reproché aux Mathématiques de ne pouvoir démontrer pluſieurs de ſes définitions & axiomes. On a dit que le rond, le globe ou la ſphere ne ſe trouvent parfaitement dans aucun lieu : qu'on ne peut mener qu'une ſeule tangente à un cercle par le même point de contact; au lieu qu'on peut faire paſſer une infinité de circonférences du cercle par le même point; que l'angle obtus ne deviendra jamais une ligne droite en ſuppoſant qu'il s'augmente par une progreſſion; que la ligne hiperbolique ne peut jamais toucher ſon Aſſimptote.

On ne s'entend pas ſur les termes de cette ſcience; il auroit fallu s'accorder ſur les définitions des mots avant que de diſputer ſur les définitions des choſes. Un autre malheur eſt qu'on s'eſt accoutumé à prouver géométriquement ce qui, eu égard à la nature de l'eſprit humain, n'eſt pas ſuſceptible de Géométrie.

Il eſt certain que les Mathématiques ont percé au travers du voile de l'ignorance; mais elles n'ont pas entiérement diſſipé les ténebres. Les infiniment petits ont jetté dans l'erreur une infinité d'eſprits qui ont voulu calculer ce qui eſt au-deſſus de tout cal-

cul. Les Géometres ſe ſont perdus dans le vaſte Océan de la matiere ſubtile. L'eſprit humain a bien pu meſurer les éléments du premier ordre; mais les inférieurs ont échappé à ſa pénétration. L'éternité a diſparu devant lui. L'Être ſuprême, toujours impénétrable dans ſes ouvrages, n'a pas voulu permettre à cette ſcience de les découvrir. Le monde matériel s'eſt rendu inviſible aux Mathématiciens : on peut leur prouver qu'ils n'ont preſque rien prouvé; telle eſt l'incertitude de la plus certaine des ſciences.

Un Géometre Européen ne ſachant comment concilier ſon orgueil avec ſon ignorance ſur les infiniment petits, les appella des incomparables, & il avoue par là que rien ne peut leur être comparé.

La Géométrie ſeroit peut-être une ſcience certaine, ſi toutes celles qui entrent dans ſa compoſition n'étoient auſſi vagues que douteuſes.

Un Auteur moderne, qui a fait un livre exprés pour renverſer l'édifice des préjugés de l'eſprit humain, avance que les principes du ſyſtême de l'infini s'éloignent de la juſteſſe & de la préciſion géométrique; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, que la Géométrie eſt contraire à elle-même. „ Par exemple, dit-il, le „ cercle & le poligone d'une infinité de côtés a deux „ propriétés oppoſées. Dans le cercle tous les rayons „ tirés du centre à la circonférence, ſont néceſſaire„ ment égaux. Dans le poligone, l'Apothême ne „ peut être conçu égal aux rayons. ”

LETTRE LXXXVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Aſtronomie a cauſé plus de révolutions dans l'eſprit humain qu'il n'y en eut jamais dans les aſtres.

Les Aſtronomes changerent ſouvent la face du firmament; ils jetterent à bas les pieces du Ciel, & l'éleverent ſur un nouveau plan. Ils imaginerent d'autres ſpheres. La main de l'homme donna une autre forme à l'ouvrage de Dieu. Un certain Roi de Caſtille diſoit que Dieu n'avoit rien entendu à la création ; que s'il l'avoit appellé à la formation de l'univers, il lui eut donné de bons avis.

Chaque Aſtronome a écarté à droite & à gauche les aſtres pour placer ſon imagination. Un nommé Ptolomée, qui conduiſit pendant long-temps la carriere du Ciel, & dont les rêveries aſtronomiques furent le plus à la mode, plaçoit dans le centre de l'univers le globe terreſtre & aquatique ; il lui donnoit pour enveloppe l'air, & pour étui une ſphere de feu. Au-deſſus de ce feu étoient les planettes, & un peu plus haut les étoiles fixes.

Ayant ainſi formé les premiers éléments du Ciel, il falloit leur donner une activité. Cet Aſtronome ſouffla ſur ſon ſyſtême, & auſſitôt les étoiles ſe trouverent emportées tous les jours de l'Orient à l'Occident. Cela ſe faiſoit par le mouvement du premier mobile; mais ce premier mouvement général ne lui ſuffiſoit pas pour le cours des aſtres; il leur en donna

un particulier par lequel ils ſe précipitoient d'Occident en Orient. Chacun avoit ſa route tracée, & voyageoit plus ou moins lentement ſuivant ſa direction particuliere. Il plaçoit la lune immédiatement au-deſſus de la voûte du feu dans le voiſinage de la terre. Au-deſſus de la lune étoit Mercure; enſuite venoit Vénus, & puis le ſoleil. Chacun avoit ſon ciel où il logeoit; mais comme Mercure & Vénus étoient auſſi irrégulieres dans leurs marches que dans leurs apparitions, il imagina les épicicles. Par ce mot, on entend le cercle que décrivent les aſtres autour de la ſphere.

Il y avoit encore d'autres cieux, où Mars, Jupiter & Saturne étoient placés ſelon leur rang. La marche générale des aſtres ne devoit finir qu'au bout de vingt-cinq mille ans, à la fin deſquels ils ſe mettoient encore en mouvement, & la création recommençoit de nouveau.

Cependant il falloit dire d'où partoit cette action. Cet Aſtronome dit que derriere tous ces cieux étoit un mouvement qui donnoit le branle à toute la voûte; mais point d'explication ſur le premier mobile du branle.

On fit d'autres difficultés à cet Aſtronome ſur la marche irréguliere des planettes; il les applanit par le périgée qui étoit une eſpece de barometre aſtronomique avec lequel il expliquoit pourquoi les aſtres étoient tantôt hauts, tantôt bas. Il employoit le mot d'excentricité pour rendre l'épaiſſeur prodigieuſe que les épicicles donnoient à Vénus. A l'égard des autres objections qu'on lui faiſoit, il les laiſſa ſans réponſe faute de termes pour les réfuter.

Un nouvel Aſtronome, nommé Copernic, vint

déranger cet ordre du Ciel; il donna un mouvement à la terre, qui depuis tant de ſiecles étoit immobile.

Les connoiſſeurs en aſtres prétendoient que ce dernier étoit Phyſicien; & que ſon ſyſtême méritoit d'autant plus la préférence qu'il étoit enté ſur des obſervations, au lieu que celui de Ptolomée n'étoit fondé que ſur des mots.

Celui-ci plaça Mercure dans le cercle le plus proche du ſoleil; mais ce n'étoit pas la peine de lui donner un local; car Mercure ſe montre rarement, à cauſe, dit-on, que la lumiere du ſoleil l'offuſque.

Quelque recherche que l'on ait fait juſqu'ici, on n'a pu découvrir quelle eſt l'obliquité de ſon axe à l'égard de l'équateur du ſoleil.

Je te parlerois bien des tourbillons d'un nommé Deſcartes; mais tu ſerois auſſitôt noyé dans la matiere ſubtile.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Hiſtoire n'apprend rien. Ce ſont des fictions rangées avec art, & qu'on publie chez les Européens en forme de livres.

L'univers y eſt déchiré en mille pieces. On dit que la meilleure hiſtoire eſt celle qui approche le plus du vraiſemblable, ce qui doit déterminer ſans autre examen à n'y ajouter aucune foi; car du vraiſemblable à la vérité, il y a preſque toujours auſſi loin que la vérité au menſonge.

On n'a qu'à réfléchir ſur la nature de l'eſprit humain pour voir quel prodige ce ſeroit qu'il y eut

une hiſtoire ancienne véritable. Deux hommes s'accordent rarement ſur un fait dont ils ont été les témoins; s'ils le décrivent, chacun d'eux lui donne une tournure différente; comment pourroit-on être exact à l'égard des événements ſur leſquels l'antiquité a répandu une nuit obſcure.

L'hiſtoire ſuit le goût & le génie des peuples, & ce goût & ce génie en Europe changent à tous les âges; il ſuit de-là que l'hiſtoire n'a rien de fixe. Je trouve dans un Auteur Chrétien ſon véritable tableau.

„ On accommode l'hiſtoire, dit-il, à peu près „ comme les viandes dans une cuiſine: chaque na„ tion les apprête à ſa maniere, de ſorte que la „ même choſe eſt miſe en autant de ragoûts diffé„ rents qu'ils y a de pays au monde. Chaque na„ tion, chaque Religion, chaque ſecte prend les „ mêmes faits tous cruds, où il peut les trouver, „ les aſſaiſonne & les accommode ſelon ſon goût, „ & puis ils ſemblent à chaque lecteur vrais ou faux „ ſelon qu'ils conviennent, ou répugnent à ſes pré„ jugés, &c. &c. “

L'univers avoit ſi peu compté ſur les faiſeurs d'annales, que, ſans les Grecs & les Romains, il n'y auroit point aujourd'hui d'hiſtoire ſur la terre; & c'eſt parce qu'il n'y a que ces deux nations qui aient parlé des autres peuples, que ce qu'ils en ont dit doit paſſer pour ſuſpect.

Les Européens donnent à cette ſcience un caractere enflé & ſurnaturel; ils ne font jamais l'hiſtoire des hommes, c'eſt toujours celle des Dieux.

Le prodige & le merveilleux y ſont répandus partout. Un Aſiatique eſt indigné de lire dans les anna-

les Européennes que dans une certaine bataille cent mille hommes furent tués d'un côté, tandis qu'il n'en périt pas un ſeul de l'autre.

Herodote fondateur de l'hiſtoire, paſſe pour un auteur fabuleux : en voilà aſſez pour faire douter de la vérité de l'hiſtoire.

LETTRE LXXXVIII.

Le même au même à Pekin.

De Londres.

LA Chronologie ou ſcience du temps, ſur laquelle appuie l'hiſtoire, n'a pas un meilleur fondement. Les Chronologiſtes ont jetté à bas l'édifice du monde, & en ont créé un nouveau qu'ils ont placé dans les temps qu'ils ont voulu.

Selon eux tout eſt nouveau : le Ciel & la terre n'ont que quelques jours. La création eſt l'ouvrage d'hier.

Les uns ne donnent à l'univers que cinq mille ſept cents ans, d'autres deux mille deux cents ſoixante, &c. comme ſi cet événement étoit une choſe arbitraire ou dépendante des calculs des hommes. Afin de donner un air de vérité à la Chronologie on a formé des époques & c'eſt ſur ce fondement incertain qu'on a élevé l'édifice de cette ſcience : c'eſt-à-dire, qu'on a établi la connoiſſance des temps ſur des ſoupçons.

Les Européens ont été ſi mal adroits dans le cercle ſolaire, qu'après avoir cherché pluſieurs moyens pour réformer les erreurs qui s'étoient gliſſées dans l'année Romaine, ils en ont laiſſé eux-mêmes une d'une

minute; qui devient ſenſible tous les trois cents trente-& un ans.

En matiere de calculs aſtronomiques il faut être exact, & on ne l'eſt plus quand on n'omettroit qu'une ſeconde tous les ſiecles.

La Chronologie Européenne n'apprend point dans quels temps les principaux événements du monde ſont arrivés, ni dans quels ſiecles les Rois qui ont cauſé tant de révolutions ſur la terre ont vécu, ce qui pourroit faire douter qu'ils aient jamais exiſté; cette ſcience laiſſe les erreurs comme elle les trouve.

On n'eſt point d'accord ſur la fondation de Rome ſur laquelle on appuie en grande partie la Chronologie.

Un Anglois a fait un ſyſtême de cette ſcience des temps, il prétend que le Regne des Rois ne doit être calculé que ſur le pied de vingt ans, au lieu de quarante que les Chronologiſtes l'avoient évalué, & par-là il mit une différence de pluſieurs ſiecles dans la Chronologie; mais la ſcience des temps devient bien incertaine dès qu'on la fait dépendre des probabilités ou des ſuppoſitions.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE te parlerai dans celle-ci de la Médecine, cette ſcience terrible qui s'eſt emparée de la vie des hommes.

Il y a des facultés en Europe qui donnent celle de tuer: on appelle ces arrêts de mort des ordonnances de Médecin.

Voici comment cette ſcience ſe pratique: un homme noir, à maintien lugubre, entre dans la cham-

bre d'un malade. Il l'interroge ſur ſa maladie. Avant de le quitter il écrit ſur un papier les remedes qui conviennent pour le guérir, & quelques jours après ſa mort, il vient demander le payement de ſa cure; il y a même des pays en Europe où on ne peut enterrer un mort que le Médecin qui l'a tué ne ſoit payé.

Les annales de l'univers diſent que la Médecine autrefois n'étoit connue que d'une ſeule maiſon, & il ſeroit à ſouhaiter pour le genre humain que cette ſcience fut encore un ſecret de famille.

Aujourd'hui exerce la Médecine qui veut, & il n'y a d'autre ſecret que celui d'apprendre dans peu d'années à guérir de toutes ſortes de maladies.

Pour rendre cette ſcience plus meurtriere, on y a joint la Chirurgie qui eſt celle de découper les cadavres.

Les Médecins mettent la nature en mille pieces pour apprendre à la connoître. Ils ne ſe contentent pas d'abréger la vie des hommes, ils les font encore mourir une ſeconde fois après leur mort.

Les Européens demandent fort ſérieuſement ſi l'on peut ſe paſſer de Médecins; c'eſt demander en d'autres termes, ſi Dieu a créé une nature imparfaite qui pour ſe ſoutenir a beſoin du ſecours de l'art. Les animaux n'ont point de Médecins : voilà qui décide la queſtion.

On lit dans les annales de la Religion Chrétienne qu'un Roi nommé Ézéchias, ſupprima un livre qui traitoit de la vertu des plantes; crainte qu'on n'en fit uſage, & que cela même n'engendrât des maladies; il faudroit ſupprimer la Médecine, afin que ne pouvant plus s'adreſſer à elle, chacun devint ſon propre Médecin.

Fin du Tome V.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome V.

LETTRE PREMIERE.

Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
II. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 2
III. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotaoyu-ſe, *à Pekin.* 5
IV. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 7
V. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao yu-ſe, *à Pekin.* 9
VI. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 10
VII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 12
VIII. Le *M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 43
IX. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 44
X. Le *M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion*, *à Pekin* 45
XI. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 46
XII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 47
XIII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 50
XIV. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 51
XV. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 53
XVI. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 55
XVII. Le *M.* Sin ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 56
XVIII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 57
XIX. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 59
XX. Le *M* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 62
XXI. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 63
XXII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 65
XXIII. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 66
XXIV. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 70
XXV. Le *même*, *au même*, *à Pekin.* 71
XXVI. Le *M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion*, *à Pekin.* 73
XXVII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion*, *à Pekin.* 74
XXVIII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 77
XXIX. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao yu-ſe, *à Pekin.* 78
XXX. Le *M.* Cham pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 79
XXXI. Le *M.* Sin-ho ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 81
XXXII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au M* Kie-tou-na, *à Pekin.* 82
XXXIII. Le *M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 83
XXXIV. Le *Mandarin* Cham-pi-pi, *au même*, *à Pekin.* 86
XXXV. Le *M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 88

XXXVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 89
XXXVII. *Le même, au même, à Pekin.* 91
XXXVIII *Le même, au même, à Pekin.* 92
XXXIX. *Le même, au même, à Pekin.* 93
XL. *Le même, au même, à Pekin.* 95
XLI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 96
XLII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 97
XLIII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 99
XLIV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 101
XLV. *Le même, au même, à Pekin.* 102
XLVI. *Le même, au même, à Pekin.* 104
XLVII. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 105
XLVIII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 106
XLIX. *Le même, au même, à Pekin.* 109
L. *Le même, au même, à Pekin.* 110
LI. *Le même, au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 112
LII. *Le même, au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 113
LIII. *Le même, au même, à Pekin.* 114
LIV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 117
LV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 118
LVI. *Le même, au même, à Pekin.* 121
LVII. *Le même, au même, à Pekin.* 122
LVIII. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 123
LIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 125
LX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 140
LXI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 141
LXII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 143
LXIII. *Le même, au même, à Pekin.* 145
LXIV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 148
LXV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 150
LXVI. *Le M.* Cham-pi pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 152
LXVII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.* 153
LXVIII. *Le même, au même, à Pekin.* 155
LXIX. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 157
LXX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 159
LXXI. *Le même, au même, à Pekin.* 160
LXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 162
LXXIII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 164
LXXIV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 166
LXXV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 168
LXXVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 169
LXXVII. *Le même, au même, à Pekin.* 171
LXXVIII. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 173
LXXIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 174
LXXX. *Le même, au même, à Pekin.* 175
LXXXI. *Le même, au même, à Pekin.* 177
LXXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 179.

LXXXIII. *Le même, au même, à Pekin.* 181
LXXXIV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 191
LXXXV. *Le même, au même, à Pekin.* 193
LXXXVI. *Le même, au même, à Pekin.* 195
LXXXVII. *Le même, au même, à Pekin.* 197
LXXXVIII. *Le même, au même, à Pekin.* 199
LXXXIX. *Le même, au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 200

Fin de la Table du Tome V.

L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME SIXIEME.

A COLOGNE.

M. DCC. LXV.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Ambaſſadeur du Roi de France eſt arrivé à cette Cour. Il a remplacé deux Plénipotentiaires qui ſe ſont ſuccedés depuis la paix. C'eſt ſans doute un grand politique; du moins je ne connois point de négociation plus délicate que celle dont on l'a chargé.

La paix entre la France & l'Angleterre n'eſt que plâtrée. La guerre eſt prête à ſe renouveller. C'eſt un feu caché ſous la cendre, les ſujets de querelle & de diviſion entre les deux nations ſubſiſtent comme auparavant. La haine, l'antipathie, la rivalité ſont toujours les mêmes.

Il a donc fallu envoyer un homme conſommé dans les affaires de l'Europe, & qui connut à fonds les intérêts de la Couronne de France; qui en impoſât par un aſſortiment de qualités perſonnelles; ſimple, & liant ſans être foible; poli, affable & complaiſant ſans être rampant.

Riche, pour avoir de quoi prodiguer de larges ſommes; généreux pour en impoſer par la dépenſe; grand, libéral, ſplendide, pour frapper les yeux par des traits de magnificence.

Populaire, ſe mêlant dans tous les divertiſſements publics; paroiſſant les aimer; louant le goût, & le génie de la nation; ſe trouvant par-tout, étant l'ame de tout.

Miniſtre inſinuant pour ſe faire un parti, & vigilant pour le ſoutenir. Souple avec le peuple, & fier avec les grands.

Adroit pour démêler le caractere du Prince, le génie de Miniſtres, & l'influence des favoris.

Qui ait l'adreſſe par ſes intrigues & ſes cabales de maintenir le Miniſtere préſent favorable à la France, & empêcher le rétabliſſement du précédent qui lui eſt contraire.

Affectant d'avoir une grande confiance dans l'honneur, & la probité de la nation; ayant toujours le dernier traité de paix à la main pour l'obſervation des articles.

Enfin, maintenant la tranquillité pour quelques années entre les deux nations, (ce qui eſt le point principal de ſon ambaſſade) afin de donner le temps à la France de former une marine.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

JE t'avois préparé d'avance à la chûte du Plénipotentiaire de France : elle a eu ſon plein effet; brave & courageux comme il eſt, il a accepté la premiere occaſion qui s'eſt préſentée de ſe battre.

Il a fallu l'enfermer dans une chambre, & appeller la garde chez un Secretaire d'État où il ſe trouvoit, pour lui faire ſigner un écrit la bayonnette au bout du fuſil, par lequel il conſent d'oublier qu'il eſt ſoldat, pour ſe ſouvenir qu'il eſt Miniſtre.

Comme la politique en Angleterre tire conſéquence de tout; il y a des Bretons qui prétendent que cette détention qui a mis pour quelques minutes la Couronne de France aux arrêts, eſt de bonne augure pour celle d'Angleterre.

Il y en a même qui pouſſent la ſuperſtition politique juſques à croire qu'à la premiere bataille entre les deux nations, le Roi de France ſera fait priſonnier. On m'a parlé néanmoins d'un Lord Anglois qui, malgré l'augure, offre de parier mille guinées que cet événement n'arrivera pas : il dit pour ſa raiſon que Louis XV ne va point à la guerre.

C'eſt ainſi que les Miniſtres mettent les Couronnes en ſpectacle dans les Cours étrangeres, & que ceux que les Souverains y envoient pour faire reſpecter leur Sceptre, ſont les premiers à les expoſer à la dériſion publique.

LETTRE III.

Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Pekin.

SUr quelques repréſentations qui furent adreſſées derniérement à la Cour contre la Religion Chrétienne, & les Miniſtres qui l'enſeignent ici, l'Empereur établit un Conſeil extraordinaire pour l'examiner. Les Mandarins Chinois qui s'en firent rapporter le dogme & la morale, la trouverent ridicule, folle, extravagante, dénuée de bon ſens & abſurde par ſes cérémonies : mais incapable de porter aucune atteinte aux loix fondamentales de l'État, parce qu'elle eſt étayée de tous côtés par la douceur, la modération & l'humanité, & que l'obéiſſance & la ſoumiſſion en ſont les premiers fondements. Le vol, l'homicide, le viol, y ſont défendus. Il y eſt dit, vous ne mentirez point, vous ne calomnierez pas, vous n'enleverez point la femme de votre prochain. L'amour de Dieu, la juſtice, le renoncement à ſes paſſions y ſont recommandés par-tout.

D'ailleurs on decouvrit que cette Religion eſt fort paiſible & aime la tranquillité, de maniere que, ſur le rapport qui en fut fait à la Cour, l'Empereur ordonna que les choſes reſteroient ſur le même pied où elles étoient auparavant, & permit aux Bonzes de cette ſecte de continuer leur réſidence à Pekin.

Je t'avoue que je ne comprends pas le contraſte qu'il y a de cette Religion à ceux qui la profeſſent

J'ai fait faire des perquiſitions ſecrètes ſur la conduite domeſtique de ces Mandarins Chrétiens qui paſſent les mers, & qui viennent avec tant de peines inſtruire des hommes qui ne leur ſont attachés par aucuns liens: & j'ai trouvé que ces Miniſtres du Chriſt ſont vains, orgueilleux, remplis d'ambition, & qu'ils ſemblent ne reſpirer que pour prétendre aux rangs, aux honneurs & aux diſtinctions.

Expliques-moi cette énigme, & ſi tu peux découvrir quel eſt leur deſſein, fais-moi le ſavoir: car je ne penſe pas que les hommes, dans leurs grands travaux, agiſſent au haſard. Il y a toujours une cauſe premiere qui les fait mouvoir, & le plus ſouvent cette cauſe n'eſt pas celle qu'on s'imagine.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL ne falloit point établir de conſeil extraordinaire pour examiner le culte des Chrétiens. Toutes les religions ſont les mêmes, quant à la pratique de certains devoirs. Rien ne reſſemble plus à la morale d'un dogme que celle d'un autre dogme. Elles défendent toutes le vol, le menſonge, la calomnie, & recommandent l'amour du prochain, la charité & l'obéiſſance. Elles ordonnent la fuite des plaiſirs illicites, & de travailler à obtenir la victoire ſur ſes paſſions.

S'il y avoit quelque ſecte qui ſe démentît dans un

ſeul de ces points, elle périroit; parce que la corruption, qui en ſeroit la ſuite, porte avec elle un germe de deſtruction.

Le dogme de chaque religion peut être différent: mais il faut que la morale ſoit la même.

Cette uniformité ne doit pas empêcher un ſage gouvernement de ſe précautionner contre une religion étrangere qui, n'étant pas celle de ſon climat, ni celle de ſes loix politiques & civiles, peut cauſer de grandes révolutions dans l'État.

Toutes les ſectes, qui cherchent à s'introduire chez un peuple étranger, ne peuvent s'établir que par la ſoumiſſion. C'eſt une des premieres maximes politiques du culte nouveau, il faut qu'il s'inſinue inſenſiblement ſans tumulte; car s'il faiſoit du bruit, le gouvernement public l'entendroit & le banniroit. L'obéiſſance & la réſignation ſont donc des qualités néceſſaires pour ſe maintenir: mais quand elle eſt une fois établie irrévocablement, que les grands de l'État l'ont embarraſſée, que le Prince la protege, en un mot, quand elle a acquis aſſez de forces pour exterminer la dominante, c'eſt alors qu'elle éclate & que, comme un torrent, elle renverſe tout.

Cette même Religion Chrétienne, qui paroît ſi déſintéreſſée à la Chine, & qui ſemble n'avoir aucune vue, ſuivit le même plan auprès des payens. Elle fut long-temps dans le ſilence. Les Empereurs Romains n'en entendirent preſque point parler pendant pluſieurs ſiecles. On eut dit qu'elle ne demandoit rien, tant elle paroiſſoit déſintéreſſée: mais lorſque, dans l'obſcurité de la nuit, elle eut fait jouer tous ſes reſſorts, préparé toutes ſes machines, & que ſes forces furent égales à celles de la dominan-

te, elle ſe déclara ouvertement ſon ennemie & l'abattit d'un ſeul coup. Elle rendit Chrétienne toute l'Europe & obligea les Souverains à ſe faire baptiſer. Il n'y a point de gouvernement aujourd'hui dans cette partie du monde qui ne ſuive ſes loix. Son ambition ne s'eſt pas bornée à l'Europe: l'univers entier eſt entré dans ſon plan. Elle cherche à aſſervir l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique.

Je me proſterne devant la profonde intelligence de notre auguſte Empereur, & admire toujours ſa ſageſſe. Mais pourquoi aſſembler un Conſeil pour délibérer ſur ce qui a déja été décidé? Nous avons pluſieurs édits de nos Empereurs, qui défendent de bâtir des Égliſes au Chriſt, & aux Chinois d'embraſſer cette religion: voilà qui décide la queſtion.

A l'égard des Miſſionnaires que tu regardes comme une énigme, leur conduite n'en eſt pas une. La paſſion favorite de ces gens-là eſt l'empire de la domination. C'eſt un retour d'amour-propre ſur eux-mêmes qui devient plus ſenſible, à proportion des peines & des travaux qui y ſont attachés.

Il y a deux manieres de ſatisfaire ſa vanité. L'une eſt l'Empire de la domination du gouvernement temporel, & cet amour-propre eſt celui des Rois; & l'autre la domination du gouvernement ſpirituel, & cet amour-propre eſt celui des Prêtres. Le ſentiment de ce dernier n'en eſt que plus vif, parce qu'au plaiſir qu'il procure en cette vie, il joint l'eſpérance d'un bonheur éternel dans l'autre.

LETTRE V.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

JE t'écris de Lisbonne. Dieu créa le monde, & dix mille ans après il cracha ſur la terre, & fit le Portugal. Ce Royaume eſt encore plus nouveau que celui d'Eſpagne : on diroit qu'il ſortit hier des mains de la nature.

Les hommes y ſont à former, les terres à cultiver, & les arts à créer. C'eſt l'Amérique de l'Europe. Le Portugal eſt encore à découvrir.

Je dirois volontiers que ce peuple eſt au berceau, qu'il ne fait que de naître. Péut-être qu'il fut vieux autrefois : mais il eſt retombé dans l'enfance.

J'ai remarqué que les Gouvernements Européens ont leurs âges périodiques de force, de foibleſſe, de grandeur & d'aviliſſement. Les peuples ſont tour-à-tour, puiſſants, foibles, actifs & languiſſants.

L'état préſent du Portugal eſt l'engourdiſſement. Je te parlerai de ce peuple dans pluſieurs de mes lettres ; c'eſt bien la même terre qui porte tous les Européens : mais ces hommes ſont bien différents de ceux qui habitent le reſte du Continent.

LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Allai ces jours paſſés dîner chez un Lord de cette Ville, qui m'avoit invité depuis long-temps. A la fin du repas, après qu'on eût ôté les plats, & ſervi les bouteilles, un de la compagnie prononça ce mot, *Ob-or-Nob* : c'eſt une eſpece de générale de table, pour avertir les buveurs de ſe mettre ſous les armes, pour commencer les ſantés, ou *toſt*, comme on les appelle ici.

Il y a pour cela une marche établie : les *Toſt* politiques paſſent les premiers, enſuite elles vont en ſe dégradant juſques aux jolies femmes, qui à la fin font tous les honneurs de la table.

Je ne connois rien de mieux imaginé que les ſantés pour ruiner la ſienne. On ſe gorge de vin, juſques à perdre la raiſon, & on ſort preſque toujours de table, incommodé de l'embonpoint qu'on vient de ſouhaiter aux autres. La *toſt* de la Famille Royale ſuffit elle ſeule pour enivrer une compagnie. Sur le pied actuel de ſa propagation, il eſt queſtion de neuf raſades, à moins qu'on ne veuille plonger toute la Cour dans un verre de vin.

Il faut que la meſure des ſantés que l'on porte, ſoit géométriquement la même, & qu'il n'y ait pas une ligne de différence dans les raſades, car il eſt défendu à qui que ce ſoit dans une table Angloiſe, de ne pas s'incommoder.

Ces ſantés ſont ici la ſource d'une infinité de maladies : elles donnent la goutte, la pierre, & la graveſle ; elles tuent la plupart des Bretons qui crévent à force de ſantés.

Il faut pourtant qu'on croie que certaines *toſt* peuvent faire du mal, car il eſt défendu ici de boire à la ſanté d'une certaine perſonne. *

Les *toſt* Angloiſes ne ſont pas ſédentaires, elles ſont toujours par voie & par chemin ; elles voyagent le monde, & parcourent la terre d'un bout à l'autre. Un Général qui eſt à trois cents lieuës de la Grande-Bretagne, enivre ici tous les jours une infinité de gens, qui non-ſeulement n'ont jamais bu avec lui, mais même dont il ignore le nom & l'exiſtence. Il arrive ſouvent qu'on boit à la ſanté des morts, & qu'on apprend par la poſte, à la ſuite d'un repas, qu'on a *toſté* des cadavres.

En temps de guerre, il y a une *toſt* de plus ; on s'enivre à la proſpérité des armes de la nation ; c'eſt-à-dire, qu'on range ſa conſtitution, dans la proportion qu'on raccommode celle de la République.

Chaque quartier de Londres a une ſanté qui lui eſt particuliere ; la rue *St James Toſte* différemment de celle de *Lombards-Street* ; l'enclos de la bourſe ne ſe gorge pas de vin à la ſanté de la Cour, cette ivrognerie eſt réſervée ici à la qualité.

En France, on boit aux préſents ; en Angleterre on porte la ſanté des abſents. Je ne ſaurois te dire ſi c'eſt une impoliteſſe que de *toſter* le beau ſexe en perſonne ; mais il eſt certain qu'en Angleterre, on

* Le Prétendant

attend que les Dames ſoient ſorties de table, pour boire à leur ſanté.

Il y a telle femme dont la *toſte* eſt ſi fort à la mode, qu'elle peut ſe vanter d'avoir enivré pluſieurs fois la République entiere à ſon honneur & gloire. Cependant ces *toſtes* ne ſont pas favorables aux jeunes Dames; car tandis que les Cavaliers s'enivrent à la taverne à force d'avaler leur nom, elles ſe trouvent ſans adorateurs.

On m'a parlé d'une jolie femme de la Cour, qui défendit à tous les jeunes Seigneurs de ſa connoiſſance, de boire à ſa ſanté : cette politique lui réuſſit. Pluſieurs Cavaliers qui *toſtoient* ſon nom, depuis le matin juſques au ſoir, après cette défenſe, paſſant moins de temps à la taverne, étoient plus aſſidus à ſa toilette.

Il y a à l'égard du ſexe des *toſtes* modeſtes, & des *toſtes* immodeſtes; c'eſt-à-dire, la ſanté des femmes qui ont de la vertu, & la ſanté de celles qui n'ont point de mœurs. Les *toſtes* de ces premieres, ſont en ſi petit nombre, qu'elles ne dérangent jamais les cerveaux Bretons; toute la joie des tables Angloiſes roule ſur ces dernieres.

Quoiqu'il y ait un recueil des ſantés, dont le nombre n'entreroit pas dans un large volume, comme les répititions ſont encore plus nombreuſes, on ſe trouve ſouvent au dernier feuillet du livre des *toſtes*. Alors faute d'amis, on boit à la ſanté de ſes ennemis, car il faut que les Anglois *toſtent* en buvant.

On dit qu'un *club* de buveurs établis ſous le regne de la Reine Anne, voulant vuider des bouteilles, ſans ſe donner la peine d'imaginer tous les jours

de nouvelles santés, forma le diabolique projet de *toster* l'enfer. On porta d'abord la santé de Lucifer, avec tout le reste de la famille infernale; mais cette *toſt* fut bientôt épuisée, car il y a moins de démons que de damnés. Pour faire durer la débauche, on s'accrocha à ceux qui souffrent des peines éternelles. Le *club* a déja bu deux mille tonneaux de vin à la santé des Papes & des Cardinaux qui grillent dans l'enfer depuis l'établissement du Christianisme.

On croit qu'au commencement du siecle prochain, il portera la santé des Moines & des Prêtres Romains; ce qui, à vue de pays, lui procurera des rasades pour deux ou trois cents ans; & si à la suite de ceux-ci, il boit à la santé des Empereurs, des Rois, des Politiques, des Ministres, & Secretaires d'État, qui sont damnés, il aura de quoi *toster*, jusques à la fin du monde.

LETTRE VII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

Il y a ici un animal dont nous ne connoissons point l'espece à la Chine. On l'appelle l'homme à bonne fortune. C'est un être qui s'occupe depuis le matin jusques au soir à faire semblant d'être heureux auprès des femmes. Son travail n'est pas d'avoir des fortunes, mais de persuader aux autres qu'il en a.

Cet homme idéal a des peines réelles; car il faut qu'il s'occupe continuellement à imaginer des stratagêmes, pour soutenir sa réputation; qu'il affecte d'être familier avec des femmes qu'il ne connoît point;

& qu'il publie des faveurs qu'il n'a jamais reçues. Il faut qu'il touſſe beaucoup, qu'il affecte d'être enrhumé, pour faire comprendre par là qu'il paſſe la nuit chez les belles, & qu'il ſort de chez elles dès le grand matin; qu'il ait toujours ſur lui une douzaine de beaux portraits en mignature, pour donner à entendre qu'il eſt l'adonis des originaux; qu'il galope toutes les promenades publiques; car, ſi un homme à bonne fortune, ne ſe trouvoit pas régulièrement tous les jours à toutes, il perdroit ſon rang.

Qu'il ſoit à l'opéra, lorſqu'on tire le rideau; à la comédie de Covent-garden, au milieu de la piece, & à Drury-lane, lorſqu'on baiſſe la toile: car ce ſont là les fonctions d'un homme à bonne fortune. Un Chinois ſeroit bien malheureux d'être auſſi fortuné que cela.

LETTRE VIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

J'Étois en viſite dernièrement chez une Dame de qualité de cette Ville, qui eſt mariée depuis pluſieurs années, lorſqu'un Anglois qui étoit venu, comme moi, pour lui rendre viſite, lui demanda combien elle avoit d'enfants. La Dame lui répondit qu'elle ne tenoit pas compte de ces minuties-là, qu'elle n'en ſavoit rien; mais que, s'il vouloit ſe donner la peine de le demander à ſa fille-de-chambre, il en ſeroit d'abord inſtruit. Tu dois juger par-là ſi les femmes Européennes ſavent ce qui

ſe ſait dans leur ménage, puiſqu'elles ignorent ce qui ſe paſſe dans leur lit.

Une femme du grand monde croiroit ſe deshonorer, ſi elle connoiſſoit l'état de ſes affaires : ce ſoin roule ſur un intendant principal. Son mari qu'elle regarde comme le premier domeſtique de la maiſon, en partage le ſoin avec une douzaine de valets : cela s'appelle ici la communauté du mariage.

Les ſociétés particulieres ſont l'image de la ſociété générale; la maiſon de chaque citoyen eſt un État dans l'État : ce ſont des petites Républiques qui forment la grande.

La nature & la Religion, en uniſſant un homme à une femme par le mariage, ont diſtribué à chacun leurs charges : l'un a ſes obligations, & l'autre ſes devoirs ; ils n'y ſauroient manquer, ſans troubler l'ordre domeſtique, & renverſer la République.

A la Chine, les femmes connoiſſent là-deſſus leur devoir, & ne s'en écartent jamais. Renfermées dans leur domicile, elles paſſent leur vie dans leur ménage; cette affaire eſt pour elles la premiere affaire. Cette morale de l'hymen en Europe n'eſt point connue : on diroit qu'une femme ne s'unit ici à un homme, que pour n'être tenue à aucune obligation; & qu'elle ne ſe marie que pour n'avoir point de devoirs à remplir.

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs Gouvernements Européens ne pourvoient pas à la ſubſiſtance des citoyens; cette affaire, qui devroit être celle de la conſtitution politique & civile, eſt toujours celle du haſard : chacun vit comme il peut.

Il y a tout plein de gens en France & en Angleterre qui n'ont point d'exiſtence en propre, ils vivent de la ſeconde main, leur revenu eſt fondé ſur le ſuperflu des autres.

On dit qu'il y a vingt mille perſonnes à Paris & à Londres qui ſe levent tous les matins ſans ſavoir où aller dîner. Leur exiſtence qui ne tient qu'à un repas quotidien, ſe remonte tous les jours comme une pendule : leur vie n'eſt compoſée que de vingt-quatre heures, au bout deſquelles ils renaiſſent de nouveau. Ils doivent à autrui, juſques à l'air qu'ils reſpirent. Il faut une ſorte de talens pour rendre ainſi le public tributaire de ſa propre exiſtence.

Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces hommes de jour, ſont les faiſeurs de projets; ils en ont toujours une demi-douzaine tous prêts dans leur portefeuille, pour faire part au premier venu : quoiqu'il ſoit toujours queſtion d'un profit certain de pluſieurs millions, ils vous en cédent une grande part pour une petite ſomme qu'ils exigent d'avance. Ce qu'il y a d'admirable dans ce marché-là, c'eſt qu'ils ſont ſûrs de la réuſſite; ils connoiſſent les Miniſtres, parlent

aux Grands, & ont les avenues ouvertes; ils ont tout, il ne leur manque que de l'argent.

Les seconds sont les gens à secret. Ceux-ci savent faire de l'or & transmuer les métaux; ils fouillent dans les replis les plus sombres de la Physique, la nature n'a rien de caché pour eux. Le profit est encore ici tout clair, pour quelques pieces d'argent ils vous offrent un grand nombre de lingots d'or. Ces derniers commencent à être un peu décriés; néanmoins ils ont leur chalans; car, graces à la folie de l'esprit humain, on n'est pas encore revenu du métier de faire de l'or.

Mais le nombre de ceux qui s'adonnent au grand œuvre à Londres, n'est rien, en comparaison de ceux qui se mêlent du petit œuvre. Les courtiers d'amour dans cette Capitale, laissent bien loin derriere eux, ceux qui s'adonnent à toute autre intrigue: c'est le chemin le plus court pour arriver à la fortune. Il y a tout plein d'honnêtes gens aujourd'hui, qui se mêlent de ce métier; un grand nombre de ceux qui occupent des emplois & des postes considérables, n'en jouiroit pas, s'ils avoient ignoré l'art d'accoupler: c'est maintenant l'intrigue par excellence. Il faut convenir que ces derniers intriguants sont très-utiles dans la société; sans eux le vice auroit un grand détour à faire, au lieu que par leur secours il arrive aussitôt à son but.

La troisieme classe de ceux qui vivent d'emprunt, sont les Parasites de profession, dont les grands ne peuvent pas se passer; car qui vanteroit leurs équipages, leurs chiens & leurs chevaux? Qui feroit l'apologie de leurs cuisiniers? Qui leur diroit qu'ils ont du goût, des connoissances & de l'esprit? Il faut

être né dans la boue & la baſſeſſe du néant, pour ſe ſoumettre à l'humiliation de mentir continuellement, & les Paraſites ſont ces hommes bas & rampans.

Je ne parle point des joueurs de profeſſion. Ces intriguans forment une claſſe à part, & le nombre de ceux-ci à Londres égale celui des étoiles du firmament.

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LE vice en Europe eſt ſi près de la vertu, que, de l'un à l'autre, il n'y a preſque point d'intervalle. Les honnêtes gens ici ſont ceux qui mettent leur application à empêcher qu'on ne découvre qu'ils ne le ſont point.

Je me rendis derniérement avec le Baronet, dans une aſſemblée mêlée, qui paſſe dans Londres pour ce qu'on appelle la bonne compagnie.

Après nous être placés dans la ſalle & avoir examiné de près la compagnie; tout ce que vous voyez ici, me dit mon compagnon à l'oreille, n'eſt que de la fauſſe monnoie. Quoi! lui dis-je, cet homme habillé de noir, qui a l'air ſi édifiant, & qui me paroît être d'Égliſe, qui parle continuellement de Dieu, & du néant des choſes de ce monde, n'eſt qu'un impoſteur?

Je ne dis pas tout-à-fait cela, me répondit-il; le perſonnage a des vertus. Sa morale pure édifie tous les jours ceux qui converſent avec lui. Il eſt aſſidu à ſes devoirs & ſe fait une loi indiſpenſable de remplir

ſes obligations : mais il a un foible pour cette Dame qui eſt à côté de lui que la rigidité de ſa morale n'a jamais pu déraciner de ſon cœur.

Et cet homme du monde, ajoutai-je, qui eſt à deux chaiſes de la ſienne, qui vient de prouver qu'on ne peut être honnête homme, & retenir le bien d'autrui, eſt-ce encore un impoſteur ? Non, reprit-il, cet homme a des mœurs. C'eſt le caſuiſte le plus rigide que je connoiſſe ſur l'article de la reſtitution. Il prouve géométriquement qu'on ne ſauroit avoir aucune vertu, ſi l'on eſt porté par inclination à s'approprier le bien de ſon prochain. Je ne connois rien de plus édifiant ni de plus énergique, que les arguments qu'il emploie pour prouver cette vérité. Mais il retient lui-même injuſtement un grand dépôt, qui lui fut confié il y a quelques années, au préjudice du véritable propriétaire : ce qui lui donne les moyens d'avoir un bon carroſſe, avec lequel il vient commodément ici expoſer ſa morale ſévere ſur le crime abominable qu'on commet, en retenant ce qui ne nous appartient point.

Et ce troiſieme, repris-je, qui vient, dans le moment, de lancer un trait ſi mordant contre l'uſure & les uſuriers, eſt-ce encore un homme ſans principes ? Non, celui-ci, pourſuivit-il, a de la morale qu'il emploie ordinairement à décrier les prêts à intérêts avec nantiſſement. Il ne ſe contente pas de citer l'Évangile à ce ſujet, il emploie encore l'autorité des Payens qui les défendoient ſous de grandes peines. Il prouve démonſtrativement que, dans quelque cas que ce ſoit, on ne peut, ſans bleſſer ſon honneur & ſa conſcience, prendre *ſix pour cent ; précepte* qu'il obſerve lui-même à la lettre, car il a

actuellement chez lui pour dix mille livres ſterling de nantiſſement à vingt-cinq.

Et cette Dame d'un certain âge, en face de ce dernier, qui eſt habillée ſi modeſtement, & qui baiſſe ſans ceſſe les yeux, & qui parle continuellement de Dieu, n'aime-t-elle pas ce dont elle parle tant? Oui, me répondit-il, elle eſt animée d'un vif deſir pour cette gloire divine à laquelle elle aſpire; elle ſe met à tout moment en oraiſon, aſſiſte régulièrement aux prieres, & paſſe tous les jours quatre heures à l'Égliſe. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'elle ne choiſit pas toujours le temps où il y a le plus de monde, que ſa dévotion fût pour Dieu & non pas pour les hommes, & que ſa charité Chrétienne ne la rendît pas ſi haute & ſi impérieuſe dans ſa maiſon. Enfin je voudrois que ſa dévotion ne déſeſpérât pas tous ceux qui ſont autour d'elle; & qu'en aimant Dieu, elle pût ſouffrir ſon mari, ſes enfants & ſes domeſtiques.

Et cette Dame qui eſt derriere elle, continuai-je, qui vient de dire à ce Cavalier, qui eſt debout à côté de ſa chaiſe, qu'elle ne peut pas ſouffrir qu'un homme la regarde en face: eſt-ce encore un jeu que cette conduite? Non: cette femme eſt réellement d'une délicateſſe inconcevable ſur l'amour. Elle arracheroit, je crois, les yeux à un homme qui oſeroit lui dire en face qu'il l'aime. Elle eſt là-deſſus en général d'une force ſupérieure à ſon ſexe: mais elle a un foible inconcevable pour ce jeune Eccléſiaſtique qui eſt vis-à-vis d'elle. Foibleſſe que toute ſa morale n'a pu détruire, & que ſa vertu lui reproche en vain tous les jours.

Et cette autre, repris je, qui eſt à côté, & qui

vient de ſe déchaîner, il n'y a qu'un moment, contre le luxe, la prodigalité & la dépenſe exorbitante du ſiecle, qui ſelon elle arrêtent les progrès de la vertu, parce que l'éducation générale en eſt gênée; pratique-t-elle elle-même là-deſſus tout ce qu'elle débite? Oui, me répondit-il, c'eſt une femme d'ordre, qui entend l'épargne: on prétend même qu'elle a lu le traité économique d'Ariſtote, exprès pour ſe perfectionner dans les vertus domeſtiques. Elle ne connoît ni luxe, ni profuſion: auſſi épargne-t-elle à ſon mari des ſommes conſidérables: mais elle en expoſe au jeu de plus grandes. Il n'y a pas longtemps quelle perdit dans une nuit l'éducation de trois de ſes enfants & la fortune de ſa fille aînée, qui à cauſe de cela ne trouva plus à ſe marier, &c. &c.

Voilà, reprit le Baronet, comment les gens chez nous, qui cherchent à ſe diſtinguer des autres par des qualités ſolides, acquierent de la réputation. Monſieur, lui dis-je, votre vertu reſſemble ſi fort au vice, qu'un Chinois ſans mœurs eſt auſſi ſage qu'un Européen vertueux.

Selon moi, il n'y a rien de plus dangereux que ces ſcélérateſſes couvertes du voile de la Religion ou des conſidérations humaines. Je ſoutiens qu'en bonne morale le crime nud leur eſt preférable; parce que ſa nudité, qui révolte toujours, fait qu'on l'évite, au lieu que la gaſe dont on le couvre fait qu'on le ſuit.

LETTRE XI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LE Roi de Portugal a des États immenſes. Son domaine s'étend ſur les quatres parties du globe. Il regne pour ainſi dire ſur l'univers. Son Sceptre unit à l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, & l'Amérique. La Couronne de ce Monarque couvre le monde entier. Les Romains qui conquirent toutes les nations de la terre, ne portoient pas ſi loin leur Empire. Cependant ce grand Monarque eſt ſi petit, qu'il n'eſt preſque point apperçu en Europe. A peine ſait-on que cette Monarchie exiſte dans le Continent; c'eſt qu'elle n'a qu'un très-petit nombre de ſujets.

Le Portugal eſt ſi dépeuplé que le village où nous fabriquons notre porcelaine a plus d'habitants.

Cette dépopulation n'eſt pas l'effet d'un vice local. Le Portugal eſt peut-être le pays de la terre le plus propre à la propagation de l'eſpece humaine. Son ciel eſt beau & ſerain, le Phyſique n'y eſt pas ſujet à ces déréglements qui gênent la nature dans ſes productions: ce défaut de population tire ſa ſource du ſyſtême de gouvernement. Les loix ſur l'agriculture y ſont ſans vigueur. Il eſt permis à chaque citoyen de laiſſer ſon champ en friche, & à toute la nation de faire de la Monarchie un pays inculte: or la culture, comme tu l'as vu ailleurs, eſt la meſure de la population.

Il n'y a ni colons ni ménagers dans ce Royaume: on n'y ſeme point, on n'y recueille rien.

La récolte de cette Monarchie ſe fait dans les nouveaux mondes; on la porte toutes les années à Lisbonne dans des ſacs de cuir en pieces d'or. C'eſt avec cette denrée qu'elle ſe pourvoit de toutes les autres.

Tu vois par-là que cette nation eſt tous les jours à la veille de mourir de faim. Il ſuffit pour cela que la récolte manque à deux ou trois nations qui lui fourniſſent du pain, pour qu'elle n'en ait point; car les peuples qui font le commerce d'économie ne vendent que le ſuperflu de leur ſubſiſtance.

Les beſoins phyſiques doivent ſe trouver dans l'état principal; ceux de luxe & d'oſtentation peuvent ſe tirer d'ailleurs; mais il faut toujours que la nourriture, & le vêtement ſoient le fruit de la culture générale. Il eſt ſurprenant que des peuples qui ſe diſent policés n'aient point ces notions, & qu'on puiſſe leur reprocher d'ignorer les premiers éléments du gouvernement politique & civil.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

J'Ai reçu la lettre ſuivante par la poſte d'un ſol. Un courier, qui ſe charge d'expéditions à un prix ſi modique, ne peut guere être porteur de dépêches bien intéreſſantes : auſſi ne te donné-je pas *celle-ci pour* une piece qui le ſoit beaucoup.

J'imagine que c'eſt une critique du théatre Anglois, car on s'y ſert de toutes ſortes de moyens pour en cenſurer les mœurs & les manieres.

„ Monſieur le Chinois,

„ On dit que vous n'avez point de théatre pu-
„ blic à Pekin, & que toutes vos pieces ſont des
„ rapſodies, que des farceurs vont jouer dans les
„ maiſons, lorſqu'ils y ſont appellés. Il me ſemble
„ que les défauts d'un tel établiſſement répond mal
„ à l'idée qu'on a de votre nation, qui paſſe pour
„ une des plus policées de l'univers.

„ Il n'y a que les ſpectacles qui diſtinguent les
„ peuples civiliſés de ceux qui ne le ſont pas. Les
„ ſauvages ne ſont tels que parce qu'ils n'en ont point.
„ Si nous autres Anglois, n'avions point les deux
„ théatres de *Covent-Garden* & de *Drury-Lane*,
„ on nous confondroit avec les peuples les plus bar-
„ bares du monde. Enfin comment peut-on ſe don-
„ ner des mœurs, ſi l'on n'a point d'école où l'on
„ apprenne à en avoir? La Religion ne les ſauroit
„ produire; car il y a déja long-temps que les gens
„ d'eſprit ne vont plus à l'Égliſe, au lieu qu'ils aſſiſ-
„ tent tous les jours au théatre.

„ Voici donc la méthode que vous devez obſer-
„ ver, pour établir un théatre dramatique à Pekin.

„ Il faut d'abord choiſir un vaſte terrein, dans
„ lequel vous ferez conſtruire une grande ſalle, qui
„ puiſſe contenir trois ou quatre mille ſpectateurs;
„ car il y a toujours plus de monde au théatre qu'à
„ l'Égliſe, & on a obſervé que la plus mauvaiſe pie-
„ ce eſt plus courue que le meilleur ſermon.

„ Vous entourrerez cette ſalle dans l'intérieur de

„ plusieurs rangs de loges séparées, afin que les jeu-
„ nes Dames & les Cavaliers puissent y jouer en-
„ semble de petites scenes muettes, dans le temps
„ qu'on représentera la grande piece.

„ Vous y ferez construire une gallerie; car la
„ réussite des pieces dépend beaucoup des gens de
„ goût qui occupent cette place.

„ Dans le fond de cette salle, vous éleverez une
„ charpente de bois d'environ cinq pieds & demi
„ de haut; ce qui formera le théatre. Vous prati-
„ querez des ouvertures sur cette charpente, afin
„ que l'enfer puisse se rendre quelquefois sur la
„ scene, & que les diables viennent y finir les mau-
„ vaises pieces. Le dessus sera fait en forme de ciel
„ ouvert, afin que les Dieux aient la liberté d'y des-
„ cendre, & viennent s'y mêler avec les acteurs,
„ pour tirer souvent le Poëte d'un grand embarras.

„ Vous placerez six grands lustres au milieu du
„ théatre, afin que les acteurs y voient à parler;
„ car il est défendu au grand jour de se montrer
„ sur la scene. Si le soleil y paroissoit il gâteroit les
„ meilleures pieces qui, pour être représentées dans
„ le vrai, doivent être jouées au faux jour.

„ Derriere le théatre, vous construirez de grands
„ magasins pour les ustensiles & équipages de la
„ scene. Vous y en ferez bâtir un, pour y ren-
„ fermer une vingtaine de nuées, & autant de cieux,
„ pour vous en servir au besoin.

„ A côté de celui-ci vous en établirez un autre,
„ pour y mettre le soleil & la lune du théatre,
„ avec quelques étoiles. Comme ces astres seront
„ de toile, vous aurez soin que les vers ne man-
„ gent point le soleil, & que les rats ne rongent
„ point la lune.

„ Quand

„ Quand vous aurez mis le firmament en ſûreté,
„ vous penſerez aux éléments de la ſcene.

„ Comme les Princes qui paroiſſent ſur le théa-
„ tre viennent preſque toujours des Indes Orienta-
„ les ou Occidentales, vous ferez une mer de car-
„ ton, pour la commodité des acteurs, laquelle mer
„ vous renfermerez dans un grand veſtibule pour
„ ne la lâcher qu'au beſoin.

„ Il vous faudra auſſi quelques rivieres, ſans quoi
„ vous jetterez dans un grand embarras les princi-
„ paux perſonnages; car, comme le pays du théa-
„ tre eſt beaucoup coupé, il vous faut des fleuves;
„ mais cela ne doit pas vous embarraſſer; car comme
„ les ondes ſont de planches, il n'y a qu'à donner
„ l'entrepriſe de vos rivieres à un charpentier.

„ Il vous faut auſſi quelques ponts poſtiches, ſans
„ quoi les acteurs laiſſeroient le ſpectateur au-delà
„ de l'eau.

„ Ce n'eſt pas le tout que d'avoir la mer & des
„ fleuves, il faut encore une marine; car comment
„ pourroit-on faire débarquer les Rois des Indes &
„ du Japon ſur la ſcene, s'il n'y avoit point de vaiſ-
„ ſeaux.

„ On ſeroit alors obligé de les faire venir dans
„ des caleches ou ſur le dos des chameaux, ce qui
„ feroit beaucoup languir le ſpectateur, qui ſeroit
„ obligé d'attendre une année entiere pour les voir
„ enfin arriver.

„ Dès qu'un principal perſonnage ſera débarqué,
„ vous ferez auſſitôt jetter l'ancre, afin que la piece
„ qu'il doit repréſenter ne faſſe point naufrage au
„ port.

„ Il vous faut une demi-douzaine de Vaiſ- doux

„ pour enlever les Princeſſes qui ont de la vertu,
„ & qui, ne voulant pas ſe proſtituer ſur la ſcene,
„ n'attendent pour s'y réſoudre que d'avoir paſſé
„ la mer.

„ Vous conſtruirez un enclos qui puiſſe contenir
„ une vingtaine de palais, des jardins, des avenues,
„ des plaines à perte de vue, avec de grands bois de
„ haute futaie, & vous obſerverez que le tout en-
„ ſemble ne contienne que mille lieues de pays.

„ Vous bâtirez auſſi un corps de caſernes pour la
„ milice du théatre, c'eſt-à-dire, un quartier pour
„ l'Infanterie & un autre pour la Cavalerie.

„ Il vous faut auſſi un arſenal où doivent ſe trou-
„ ver toutes ſortes d'armes offenſives ou défenſives,
„ depuis le gros canon juſqu'au piſtolet incluſive-
„ ment.

„ Directement derriere le théatre, vous conſtruirez
„ deux armoires, que vous remplirez de petits inſtru-
„ ments meurtriers; dans l'une vous y placerez les
„ vaſes, les taſſes, les coupes pour empoiſonner les
„ perſonnages qui doivent périr, ſans répandre du
„ ſang.

„ Entre ces deux armoires vous laiſſerez un vui-
„ de, pour placer les potences, les gibets, les roues,
„ les carcants; car dans un théatre bien policé, on
„ y doit faire juſtice réguliérement deux fois la ſe-
„ maine.

„ Derriere tous ces magaſins, vous aurez un
„ terrein propre à faire un cimetiere, pour enter-
„ rer les Héros de la ſcene. Il faut que l'emplacement
„ ſoit vaſte; car, dans le grand tragique, il périt
„ réguliérement chaque année, par le fer ou par le
„ poiſon, trois cents Empereurs, autant de Monar-

„ ques, deux cents Reines, & plus de cent Confi-
„ dentes, ſans parler des grands perſonnages qui
„ meurent de leur mort naturelle.

„ Le théatre & les magaſins conſtruits, vous for-
„ merez votre compagnie. Votre premier ſoin doit
„ être le tragique, car il faut commencer par faire
„ pleurer, avant que de faire rire.

„ Vous choiſirez des acteurs qui aient la phyſiono-
„ mie lugubre, & dont le viſage triſte forme une
„ eſpece de deuil public.

„ Votre premier acteur doit avoir une voix de
„ tonnerre, n'importe qu'il ſoit petit, pourvu qu'il
„ faſſe beaucoup de bruit; car la tragédie eſt une af-
„ faire de poitrine. La perfection de cet art con-
„ ſiſte à pouſſer des grands cris, & à ſe démener ſur
„ la ſcene comme un démon.

„ Votre premiere actrice, pour exceller, doit reſ-
„ ſembler à une furie, elle doit perdre toute décen-
„ ce, & oublier qu'elle eſt femme, pour ſe livrer
„ au déſeſpoir comme un homme. Quand elle écu-
„ meroit un peu de rage & de colere, il n'y auroit
„ pas de mal.

„ Pour ce qui eſt des ſujets tragiques, il faut cher-
„ cher les plus extravagants, & toujours hors de
„ la nature; car celle-ci eſt trop ſimple & trop naï-
„ ve pour émouvoir les ſens. Elle fait bâiller à Lon-
„ dres, il y a apparence qu'elle feroit dormir à Pekin.

„ Mais au cas que vous n'aiez plus aſſez de gé-
„ nies pour compoſer des tragédies, nous vous en-
„ verrons des modeles que vous ne ferez que rem-
„ plir. C'eſt ainſi que nous en uſons nous-mêmes
„ avec nos voiſins les François.

„ Vous ferez parler vos Héros ſur la ſcene, &c.

„ remment que les hommes ordinaires ne parlent.
„ Premierement, ils doivent chanter, ce qui, en
„ langage de théatre, s'appelle déclamer. Secondement, ils doivent s'exprimer en termes emphatiques & empoulés, le tout en rimes, ou du moins
„ en cadence.

„ Il faut mêler vos meilleures tragédies de mauvaiſes farces; car ſi vous faiſiez pleurer tous les
„ jours vos ſpectateurs pendant trois heures de ſuite
„ ſans interruption, les fibres de leur viſage ſe retireroient, de maniere que les plus excellentes comédies ne pourroient plus après les faire rire.

„ Habillez vos acteurs le plus extravagamment
„ que vous pourrez; le ridicule eſt néceſſaire au
„ théatre pour ranimer l'attention indolente des
„ ſpectateurs; ſur-tout outrez les petites choſes qui
„ entrent dans leur ajuſtement.

„ Par exemple, ſi vous faites paroître ſur la ſcene
„ un de vos Empereurs, faites-lui des mouſtaches
„ qui deſcendent au-deſſous de la poitrine, que ſon
„ paraſol ait dix toiſes de circonférence, & que
„ ſon char tienne tout le théatre.

„ Quand vous ferez paroître un Roi ſur la ſcene,
„ rempliſſez-la de gardes. Un Prince qui, en venant
„ raconter ſes malheurs ſur le théatre, n'a pas une
„ vingtaine de poliſſons à ſa ſuite, avec de longs bâtons à la main peints en forme de piques, ne ſauroit faire aucune impreſſion ſur le ſpectateur.

„ Mais je vous préviens qu'il vous faut des magiciens; car ordinairement le temps eſt toujours le
„ même au théatre, & ſans eux il ne peut ni pleuvoir ni grêler ſur la ſcene: ſouvent néanmoins une
„ tempête eſt néceſſaire pour ſauver l'honneur d'une
„ piece.

„ Si vos acteurs n'ont pas la voix assez forte pour „ émouvoir le spectateur, employez le tonnerre : à „ la vérité le tonnerre ne fait pas pleurer, mais il „ effraie ; & tout ce qui émeut les sens est du ressort de la tragédie.

„ Outre les magiciens, il vous faut des spectres, „ car ce n'est pas assez d'agiter & d'émouvoir, il „ faut encore effrayer. Sur-tout que vos spectres „ aient une chemise ensanglantée & qu'ils soient „ pâles comme la mort. Il ne faut pas qu'ils restent „ long-temps sur le théatre, ce n'est qu'en passant „ qu'ilsdoivent produire leurs effets ; cependant, s'il „ le faut, vous les ferez parler : car, si les spectres „ effraient beaucoup quand ils paroissent, ils épouvantent d'avantage lorsqu'ils parlent.

„ N'oubliez pas les ombres : il en faut nécessairement ; car une tragédie sans ombres est un corps „ sans ame.

„ Si vous pouvez vous pourvoir aussi de quelques „ personnes propres à former des conjurations, cela „ ne sera que mieux ; car il y a toujours quelque „ chose à conjurer dans la tragédie, quand ce ne „ seroit que l'ennui des spectateurs.

„ Si malgré tout cela vos spectateurs ne pleurent „ point, haussez vos lustres & faites une scène de „ nuit. Il est impossible que cela ne vous réussisse ; „ car on est toujours sombre, lorsqu'on est sans „ chandelle.

„ Mais ce n'est pas assez de répandre du noir parmi les spectateurs, il faut encore exciter leur pi„ tié.

„ Un Roi malheureux qu'on fait paroître sur la „ scène, mais à qui il reste encore son Royaume,

„ ne fait compaſion qu'à demi. Dans les regles de la „ tragédie, il faut le dépouiller de ſes États, le „ bannir de ſa patrie, lui enlever ſon Trône, ſon „ Sceptre & ſa Couronnne. Si on pouvoit même, „ pour rendre la ſcene plus touchante, il faudroit „ le faire paroître tout nud ou en chemiſe, cela ne „ ſeroit pas mal.

„ Si une Princeſſe infortunée vient ſe plaindre de „ ſes malheurs, il ſeroit bon qu'elle parût ſur le „ théatre avec deux ou trois de ſes enfants qui „ n'euſſent que ſept ou huit ans. Si on pouvoit „ même apprendre à quelqu'un d'eux un petit bout „ de rôle, dans lequel il dit qu'il n'a mangé de „ trois jours, cela ſeroit un bon effet.

„ Pour achever l'attendriſſement, vous ménage- „ rez une priſon ou un cachot dans le fond du „ théatre, où un de vos acteurs, qui jouera le rôle „ de Roi où de Héros, paroîtra chargé de fers; car „ vous ne ſauriez croire l'effet qu'une longue chaî- „ ne de fer qui traine ſur le théatre, fait ſur le „ ſpectateur.

„ Mais la terreur ne ſuffit pas, il faut encore „ que la tragédie excite le courage; & pour y par- „ venir, vous livrerez des combats & ferez de la „ ſcene un champ de bataille, que vous laiſſerez „ jonché de corps morts.

„ Le dernier acte de la piece, qui doit faire pleu- „ rer tout le monde à chaudes larmes, doit être le „ plus pathétique & le plus tendre. Vous placerez „ un grand échaffaut au milieu du théatre, & ſi „ le velours n'eſt pas cher à la chine, vous le gar- „ nirez de cette étoffe: car un échaffaut & du ve- „ lours noir font toujours pleurer d'avance. Si vous

„ voulez même dans cet endroit faire paroître un
„ bourreau, cela fera un grand effet.

„ Mais pour finir la tragédie plus tragiquement,
„ vous ferez venir tous les acteurs qui, dans les
„ deux dernieres scenes, s'égorgeront tous les uns
„ après les autres, de maniére qu'en un instant le
„ théatre soit couvert de corps morts. Empereurs,
„ Rois, Princes, Héros, Confidents, Gardes, &c.
„ Tous doivent périr. Vous égorgerez jusques au
„ moucheur de chandelles, afin qu'à la fin de la
„ piece, n'y voyant plus clair, la plupart des spec-
„ tateurs se tuent en sortant. "

LETTRE XIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

J'Ai eu une seconde attaque de théatre. Hier le même courrier d'un fol, me remit la dépêche suivante.

„ Monsieur le Chinois,

„ Dans l'établissement d'un théatre à Pekin, je
„ ne vous ai parlé que de la tragédie : mais ce n'est
„ pas assez de divertir le public par des morts, il faut
„ encore le divertir par des vivants. L'établissement
„ comique n'est pas si difficile à former que le tra-
„ gique : on peut aisément composer une troupe qui
„ fasse rire.

„ Ayez un bouffon, un petit-maître, un amou-
„ reux, un homme de robe, un financier, un va-
„ let, une amoureuse, une confidente, un notaire,

„ un Prêtre, &c. Pour peu que tous ces acteurs „ d'ailleurs s'entendent enſemble pour forcer leur „ rôle, & pour ſortir du naturel, vous aurez une „ comédie excellente.

„ Il n'eſt pas abſolument néceſſaire, en choiſiſſant „ des ſujets, de les ſuivre méthodiquement, com- „ me cela ſe pratiquoit autrefois : rempliſſez au con- „ traire vos pieces de petites ſcenes coupées.

„ N'obligez pas votre ſpectateur à réfléchir : mais „ amuſez-le de maniere qu'il puiſſe entendre une „ comédie entiere, ſans être obligé de faire uſage „ de ſon eſprit.

„ Il n'eſt pas néceſſaire de s'énoncer ſur la ſcene, „ comme on parle dans le monde; car le théâtre reſ- „ ſembleroit alors à une converſation, ce qui ſeroit „ trop naturel. Servez-vous au contraire des termes „ empoulés, emphatiques, & ſur-tout d'antitheſes.

„ En cas qu'une piece languiſſe, ranimez-la par „ la ſcene d'un ivrogne : faites-lui faire des grima- „ ces de poſſédé, car cela eſt bien moral. S'il le faut „ même, pour donner dans le comique ſublime, fai- „ tes-lui cuver ſon vin ſur le théatre. Un ivrogne, „ qui dort une demi-heure dans un fauteuil, em- „ pêche que le ſpectateur ne dorme. Si la ſcene de „ l'ivrogne ne réuſſiſſoit pas, ſubſtituez à ſa place „ celle d'un cabaretier. Mais ſi celle-ci ne faiſoit en- „ core rien, celle d'une troupe de voleurs ou de ban- „ dits eſt immanquable. Il eſt impoſſible d'imaginer „ combien ces morceaux choiſis ſont courus des gens „ de goût, & ſur-tout combien ils ſont inſtructifs : „ car vous ne ſauriez croire combien les jeunes gens „ qui, par exemple, ſont enclins à boire, ſont por- „ tés à ſe corriger par ces tableaux d'ivrogne. Vous

„ pouvez même pour aider davantage la ſcene, met-
„ tre un mauvais lieu devant les yeux du ſpectateur.

„ Quelques intrigues de priſons ne feroient pas
„ mal, ſur-tout ſi vous pouviez développer au na-
„ turel toutes les horreurs qui ſe paſſent dans les
„ cachots.

„ Mais, ſi vous vouliez quelque choſe de plus
„ frappant, vous feriez en ſorte que les acteurs ſe
„ frappaſſent entre eux. Car quoique les regles de la
„ comédie ne permettent pas de tuer, elles permet-
„ tent d'aſſommer à coup de bâton. Il eſt cependant
„ de conſéquence d'avoir de la délicateſſe ſur le choix
„ de celui que l'on aſſomme; car c'eſt par-là qu'on
„ juge ſi un Auteur dramatique a du diſcernement.

„ Par exemple, ſi vous pouviez avoir un petit-
„ maître François, & lui donner la baſtonnade com-
„ me il faut, votre piece alors ſeroit excellente,
„ ſans parler des avantages que les mœurs de la na-
„ tion en retireroient.

„ Eloignez-vous, tant que vous pourrez, dans vos
„ repréſentations du vrai & du naïf qui ennuient à la
„ mort. N'imitez pas en cela les premiers maîtres
„ du théatre qui prenoient toujours pour guide la
„ ſimple nature. Ces gens-là n'avoient point de goût,
„ ils étoient trop ſimples & trop naturels.

„ Les modernes ont pris une route nouvelle ſur
„ la ſcene, qui eſt le vif & le ſpirituel. Il faut plus
„ d'eſprit aujourd'hui pour faire une piece, qu'il
„ n'en falloit autrefois pour en faire une cinquan-
„ taine. Il eſt vrai qu'il y avoit plus de bon ſens dans
„ une des anciens que dans cinquante des modernes.
„ Il faut bien cependant que ce ſoit la bonne ma-
„ niere; car nos Auteurs ne ſont applaudis que
„ par là.

„ Vous aurez un grand ſoin d'altérer les défauts „ que vous mettrez ſur la ſcene. Par exemple, ſi „ c'eſt un avare, un joueur, un ſuperſtitieux, un „ miſantrope, un menteur, vous outrerez ces carac- „ teres de maniere qu'ils ne ſoient plus reconnoiſ- „ ſables.

„ Faites de la comédie un miroir qui repréſente „ le monde dans ſes ſcenes les plus dégoûtantes; car pourquoi faut-il que la copie ne repréſente pas en „ tout l'original.

„ Chargez vos pieces tant que vous pourrez, mê- „ lez-y deux ou trois intrigues à la fois, ſur-tout „ qu'elles n'aient ni rapport, ni liaiſon enſemble. „ Établiſſez la confuſion, le cahos, & laiſſez enſui- „ te au lecteur le ſoin de les démêler.

„ Mais ſi vous voulez faire réuſſir généralement „ toutes vos pieces comiques, aiez un valet que vous „ appellerez N. ou de tel autre nom qu'il vous „ plaira: que celui-ci ſoit un archidrole, un intri- „ gant, un fourbe; que toute la piece roule ſur „ lui. Qu'il ſéduiſe des femmes pour ſon maître, qu'il „ lui faſſe trouver de l'argent, le marie, lui don- „ ne le moyen de contracter des dettes, qu'il ait du „ génie, de l'eſprit, & qu'il ſoit un valet comme „ il n'y en a point.

„ Emparez-vous du caractere des principaux ci- „ toyens, jouez-les ſur le théatre de maniere qu'ils „ ſoient reconnoiſſables au point de ne pouvoir ſe „ tromper: rendez-les ridicules, expoſez-les aux ri- „ ſées de toute une Ville. Il n'importe qu'ils aient „ des vertus, il ſuffit pour vous qu'ils aient des dé- „ fauts, & c'eſt par ceux-ci que vous les montrerez.

„ Ne repréſentez pas toujours la ſcene du mon-

„ de, jouez quelquefois la Religion, mais ſur-tout
„ ſes Miniſtres. Mettez en grande comédie ſes myſ-
„ teres, & donnez pour petite piece des ſermons
„ entiers.

„ Mettez en dériſion le Ciel, il eſt impoſſible
„ alors que vos comédies ne réuſſiſſent; car il y a
„ tout plein de gens dans le monde qui aiment qu'on
„ ſe mocque de Dieu & de ſes Saints. Pour avoir un
„ ſuccès plus certain, mettez en comédie les céré-
„ monies du dogme, les proceſſions & les enterre-
„ ments.

„ Si la Religion ne ſuffit pas pour faire rire le
„ peuple, jouez la juſtice; ce ſujet eſt inépuiſable,
„ il ſuffit que vous confondiez avec elle ceux de ſes
„ Miniſtres qui en abuſent.

„ Ne craignez point d'expoſer ſur la ſcene les
„ ſujets les plus difformes & les plus diſſolus. Tant
„ pis pour les ſpectateurs, s'ils y prennent du goût;
„ après tout c'eſt leur faute, ſi de tels portraits les
„ rendent vicieux. N'avez-vous pas intention de les
„ corriger? Or en fait de morale de théatre, c'eſt
„ l'intention qui fait tout.

„ Ce principe poſé, faites paroître, ſi vous vou-
„ lez, une fille de joie ſur la ſcene, dans une poſ-
„ ture indécente, il ne tient même qu'à vous d'y
„ faire placer un lit où, après s'être déshabillée,
„ elle ſe couche en attendant ſon amant; & ſi vous
„ voulez approcher encore plus de la vérité, faites
„ que cet amant arrive, quitte ſes habits & ſe cou-
„ che à côté d'elle. Il eſt vrai que vous pouvez faire
„ naître un incident pour tirer le rideau ſur ce cou-
„ ple amoureux, afin que le ſpectateur ne voie pas

„ tout-à-fait la choſe, mais ſeulement qu'il ſache
„ qu'elle ſe paſſe derriere le théatre.

„ Afin de rendre la volupté haiſſable, n'oubliez
„ pas les baiſers; ils ſont eſſentiels ſur la ſcène pour
„ inſpirer le dégoût de la débauche. Mais afin que
„ cette morale faſſe plus d'effet, il faut que l'ac-
„ teur, en embraſſant une femme, colle ſa bou-
„ che ſur la ſienne, & en ſe balançant enſemble
„ dans cette poſture, faſſe durer le baiſer trois mi-
„ nutes, qui, ſelon les regles du drame, ſont le
„ temps limité pour un baiſer théatral. Il faut bien
„ démontrer de l'horreur pour ce vice: & comment
„ peut-on dégoûter des baiſers, ſi ce n'eſt en baiſant?

„ Vous appercevez-vous que les baiſers ne
„ prennent pas aſſez de puiſſance ſur l'eſprit des aſ-
„ ſiſtants, permettez à vos acteurs certaines liber-
„ tés. Par exemple, ſi une femme réſiſte trop, &
„ qu'elle ne veuille pas ſe rendre aux deſirs qu'on
„ lui a fait connoître, qu'on ne la viole pas tout-à-
„ fait ſur le théatre, cela ſeroit indécent: mais on
„ doit la prendre de force & l'emporter derriere la
„ ſcène pour en jouir. Il faut que les cris qu'elle
„ jette, pendant qu'on lui fait violence, ſoient en-
„ tendus de tous les ſpectateurs; & qu'ils aillent
„ toujours en diminuant, pour exprimer ceux d'une
„ femme qui s'épuiſe par degrés, qui n'en peut
„ plus, & ſe rend enfin. Votre acteur paſſera ainſi
„ un quart d'heure avec elle derriere la ſcène, &
„ reviendra enſuite glorieux ſur le théatre, pour
„ voir l'effet que cela aura produit ſur les jeunes
„ Dames modeſtes, qui fréquentent le théatre exprès
„ pour apprendre à avoir de la vertu.

„ A l'égard des expreſſions, vous pourrez em-

„ ployer les plus obſcenes, afin de pouvoir par-là
„ inſpirer plus d'horreur pour le crime. Il vous eſt
„ permis de remplir la ſcene d'ordures; par exem-
„ ple, les termes de *fils du putain* de *garce*, de
„ *vilain chien* ſont admirables pour rendre l'eſprit
„ chaſte, & donner de la modeſtie au diſcours; ce
„ qui eſt une grande préparation pour diſpoſer le
„ cœur à la vertu.

„ N'oubliez pas de faire des comédies politiques,
„ tout exprès pour cenſurer le Gouvernement, &
„ pour vous répandre en mauvais propos contre ce-
„ lui de vos voiſins; car ces pieces contribuent beau-
„ coup à la correction des mœurs. Dans ce cas-là,
„ vous pouvez faire parler un laquais comme un
„ Miniſtre d'État, & un Miniſtre d'État comme un
„ imbécile. Les étrangers pourront peut-être être
„ ſurpris de ce procédé : mais le ſpectateur Anglois
„ ſait bien à quoi s'en tenir là-deſſus, il devine aiſé-
„ ment ce que l'auteur veut dire.

„ Il faut que non-ſeulement vos acteurs ſachent
„ parler, mais qu'ils puiſſent même chanter; car
„ quand une piece ennuie, il reſte la reſſource de
„ fredonner des airs. Alors le ſpectateur qui étoit
„ endormi, ſe réveille au bruit de la muſique & ren-
„ tre par-là dans l'intrigue de la piece. Il ne faut
„ pas que la morale du chant s'accorde avec celle de
„ la piece, car ce ſeroit être pendant en muſique.
„ Par exemple, ſi la comédie eſt critique, & qu'elle
„ veuille inſpirer du dégoût pour l'amour, il faut
„ que les ariettes ſoient tendres & voluptueuſes :
„ c'eſt ce qu'en terme de l'art du chant on appelle
„ le *contrepoint* du théatre.

„ N'oubliez pas de faire un mariage dans chaque

„ comédie, & qu'il termine toujours la piece, ſans „ quoi vous pécheriez contre les regles du théatre; „ car le mariage entre dans le grand comique. En „ effet y a-t-il rien de ſi riſible que l'hymen ? Mais „ nous eſpérons que la morale du théatre parvien- „ dra à le bannir entiérement de la ſociété; & qu'on „ ſe corrigera ſi bien de ce vice, qu'on ne vivra à „ la fin qu'avec des concubines.

„ Comme la danſe entre aujourd'hui dans la mo- „ rale théatrale, vous aurez des danſeurs : mais „ faites en ſorte que ce ne ſoit que de mauvais fi- „ gurants que vous ferez premiers danſeurs. Éloi- „ gnez-vous tant que vous pourrez des ballets gra- „ ves & ſérieux, où il entre du tendre & du gra- „ cieux, car la belle danſe gâte le goût. Vous au- „ rez ſeulement grande attention que vos danſeurs „ ſautent beaucoup; & vous les garderez juſqu'à ce „ qu'ils s'eſtropient ou ſe caſſent le col.

„ Outre les acteurs tragiques & comiques, vous „ aurez encore à former une troupe de muets, pour „ repréſenter des pantomimes."

Vous remplirez ces pieces d'eſprit & d'invention, le tout pour courir deux heures de ſuite après un miſérable balourd qu'on appelle *Arlequin*, qui à ſon tour court après une miſérable créature qu'on appelle *Colombine* : de maniere que, pour remplir ce beau plan de théatre, vous puiſſiez repréſenter le génie * lui-même en perſonne.

* Il y a une piece pantomime en Angleterre qui porte ce nom pour titre.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

CE Royaume eſt plus que très-Chrétien; car il eſt très-fidele. Cependant le Chef de la Religion du Chriſt commence à le regarder comme hérétique. La Cour de Rome a aujourd'hui pluſieurs griefs contre lui. Le premier eſt d'avoir doublé la repréſentation de la piece du Saint Siege; car il y a actuellement à Lisbonne, un Pape, des Cardinaux, des Monſeigneurs & tout le reſte de la maſcarade de la ſainte Chapelle.

Le Roi de Portugal donne la thiare *in partibus* à un de ſes Mandarins; & fait des Cardinaux, qui ont le titre de Princes de l'Égliſe. Nomination que le ſucceſſeur de Saint Pierre, dit avoir ſeul le droit de faire.

Le ſecond eſt l'enlevement d'un de ſes Miniſtres, ou Nonces qu'on fit conduire en dernier lieu hors de l'État par des ſoldats, la bayonnette au bout du fuſil : attentat inoui, & qui peut avoir des conſéquences infinies; car ſi la bayonnette ſe mêle une fois des affaires de Rome le Saint Siege eſt perdu.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON exécuta il y a quelques mois un des principaux Miniſtres de la Couronne d'Angleterre. Le peuple, qui lui fit ſon procès le condamna à mourir en effigie. Je t'envoie * la repréſentation de ſon ſupplice, & ſon cadave attaché au gibet.

La cauſe de ſa mort ſe liſoit dans un écriteau qui étoit placé ſur ſa poitrine, dans lequel on avoit mis ces mots : *Pour avoir porté atteinte à la liberté.*

La grand-charte d'Angleterre, qui eſt la cauſe ici de bien des morts en peinture, étoit placée à côté de la potence du Miniſtre patient.

Mais comme ce peuple vouloit tranſmettre à la poſtérité un grand exemple pour les infracteurs de ſes droits, il le fit reſſuſciter exprès pour le pendre de nouveau avec tous les honneurs de ſon rang. Dans cette ſeconde exécution, il étoit attaché au gibet avec l'ordre du Roi, & au lieu du bourreau, c'étoit le diable qui l'étrangloit : toute la Cour aſſiſtoit à ſon ſupplice, & paroiſſoit fort touchée de la malheureuſe diſtinée de ce Miniſtre.

— Il y a apparence que ce ne ſera point la dernière fois qu'on le pendra. Il pourroit bien encore être étranglé une demi-douzaine de fois avant que de mourir. On m'a parlé ici d'un autre Miniſtre d'É-

* *Une eſtampe.*

tat, qui fut brûlé dix fois pendant ſa vie, & qui à la fin mourut de froid.

Il eſt vrai que le Gouvernement a un grand avantage avec ce peuple inquiet, audacieux & turbulent: car on n'a qu'à lui paſſer les huées contre les gens en place, & lui laiſſer faire des eſtampes, pour qu'il permette qu'on le ſurcharge de toutes ſortes d'impôts.

Il ſe laiſſeroit dépouiller de tous ſes biens pour une image de ſix pans.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs Marchands de la Cité de Londres, qui s'étoient d'abord déclarés contre la paix, allerent il y a quelques jours complimenter le Roi ſur le traité.

„ SIRE,

„ Nous, les fideles ſujets de VOTRE MAJESTE', „ les Marchands de la Cité de Londres, attachés à „ nos devoirs, & remplis de reconnoiſſance pour „ votre Perſonne, venons remercier très-humblement VOTRE MAJESTE' de la conſtante protection „ du Trône dont nous avons joui pendant la guerre, „ & de vos ſoins paternels pour nous avoir donné „ la paix, &c. &c. &c.

„ Nous avons eu la ſatisfaction de voir une guerre fondée ſur la juſtice & la néceſſité, continuée „ avec vigueur & gloire, finie enfin à l'avantage „ de la nation. "

Ce diſcours eſt préciſement les antipodes des raiſonnements qu'on tient là-deſſus à la bourſe, & le contraire de ce qu'on dit ouvertement à l'autre quartier de *Temple-Bar*.

Ceux qui ſont contre le traité de paix, diſent que cette compagnie n'avoit point de tête, qu'elle ſe rendit à *St James* par la queue, & que toutes les démarches d'un corps ſans chef ſont réputées nulles.

Le *Lord-Maire*, qui eſt à la tête de la ſociété marchande, eut la précaution d'être malade ce jour-là. On prétend qu'il avoit juré qu'il n'approuveroit jamais la reſtitution des conquêtes, & il ne voulut pas être parjure.

Cependant cette démarche faite après coup & comme furtivement, a un peu raſſuré le ſyſtême de la Cour, qui étoit déchu conſidérablement. Il faut ſi peu de choſe ici pour fortifier un parti & affoiblir l'autre, que quelques Marchands raſſemblés dans une taverne * & qui, après avoir bu bouteille enſemble, ſe rendent chez le Roi, ſuffit pour cela.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LE Portugal commençoit à devenir riche & puiſſant, lorſqu'il trouva un grand tréſor à l'Amérique qui le ruina totalement. Ce peuple envoya des

* L'aſſemblée étoit dans un cabaret.

hommes noirs dans ces nouveaux mondes, qui fouillerent la terre, ils en retirerent tous les ans une ſomme conſidérable. Il étoit impoſſible d'imaginer rien de plus propre à appauvrir les Portugais.

L'or & l'argent ſont les ſignes des valeurs. Plus on multiplie ceux-ci, & plus il en faut pour acquérir les choſes qu'ils repréſentent.

Il y a environ deux cents ans qu'on achetoit pour une once d'or en Europe, la même valeur qu'on achete aujourd'hui pour vingt & deux; c'eſt qu'il y a aujourd'hui vingt & deux fois plus de ce métail qu'il n'y en avoit alors.

Si on ſuppoſe que les mines Portugaiſes rendront dans deux ſiecles la même quantité d'or qu'elles ont rendu par le paſſé; il en faudra quarante-quatre onces, pour acheter ce qui n'en coûtoit qu'une il y a quatre cents ans: que ſi le Portugal redouble le travail de ſes mines, pour en tirer deux fois davantage, il ſera plutôt abîmé.

On pourroit prédire d'avance la deſtruction totale de ce Royaume, & calculer au juſte dans quel ſiecle il ſera entiérement ruiné; c'eſt-à-dire, dans quel âge, à force de richeſſes, il ſera réduit à l'extrême pauvreté.

LETTRE XVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

DEpuis la derniere guerre la plupart des ſujets du Roi George ſont mutilés; ils n'ont que la moitié de leur individu.

Je me trouvai derniérement dans une ſociété compoſée de huit Bretons militaires, arrivés depuis peu d'Allemagne, parmi leſquels on ne comptoit (moi non compris) que quatre yeux, cinq bras, & trois jambes: de maniere que, pour que la compagnie fut complette, il nous manquoit une douzaine d'yeux, onze bras; cent & dix doigts, trois pieds, & autant de molets.

Ce Royaume eſt devenu le pays des béquilles; la nature ne s'y ſoutient plus que ſur des bâtons.

Tu croiras peut-être que ces Bretons ſéparés ainſi de la moitié d'eux-mêmes éprouvent une ſorte de mortification: point du tout; ils portent en triomphe cette humiliation. La plupart de ces glorieux invalides ſont ſi fiers d'avoir perdu leurs membres, qu'ils ne voudroient pas les recouvrer au prix de l'oubli où ils étoient dans le monde, lorſqu'ils en étoient poſſeſſeurs. Leur mutilation leur donne une exiſtence, qu'ils n'avoient pas lorſqu'ils exiſtoient en entier.

Tel militaire, auquel on ne faiſoit pas attention avant la guerre, à cauſe qu'il n'avoit d'autre mérite que d'avoir deux pieds & deux mains,

eſt diſtingué aujourd'hui, parce qu'il a la gloire d'avoir un bras poſtiche, & une jambe de bois.

Au lieu que les autres hommes finiſſent en gros, ceux-ci meurent en détail.

Leur corps pourrit par avance en différents tombeaux : ſi c'eſt une gloire de recevoir pluſieurs fois les honneurs de la ſépulture, ces militaires ſont très-honorés : il en eſt qui ne ſont enterrés qu'à la ſuite de ſix de leurs enterrements.

LETTRE XIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

OUtre les vices qui abondent dans les ſociétés Européennes, on y remarque encore tout plein de défauts. Il y a cette différence que les défauts troublent l'ordre de la ſociété, au lieu que les vices la rendent inſupportable.

Ici tous les hommes & toutes les femmes ſont marquées au coin d'une imperfection, qui lui eſt auſſi familiere que leur nom, & avec laquelle on pourroit les diſtinguer. Chaque individu, pour m'exprimer ainſi, porte l'enſeigne d'un ridicule.

En Aſie, les coutumes qui ſont incorruptibles, & la clôture des femmes répandent une uniformité dans les manieres; qui fait que les vertus ſont communes, & les vices généraux. Un citoyen repréſente tout un peuple, & un ſeul homme la nation entiere. Dans les Gouvernements d'Europe, il y a autant d'imperfections que de perſonnes, & autant de perſonnes que de défauts.

Le Baronet m'introduiſit il y a quelques jours dans une grande ſociété Bretone compoſée des deux ſexes. Nous ne fûmes pas plutôt aſſis dans un coin de l'appartement, que je l'interrogeai tout bas ſur ceux qui compoſoient cette aſſemblée.

Monſieur, lui dis-je, comment définiſſez-vous ce jeune Anglois qui eſt debout à côté de la maîtreſſe du logis? C'eſt, me répondit-il, un indiſcret caractere François, mais qui commence à être naturaliſé dans notre Iſle. Le Breton que vous voyez là ne cherche à obtenir des faveurs du ſexe que pour les publier. Il aimeroit mieux ne pas jouir d'une femme, que de n'en pas faire jouir le public avec lui.

Qui eſt ce ſecond qui eſt a côté de lui; qui babille ſans ceſſe? C'eſt un diſeur de rien: caractere copié à Londres d'après l'original de Paris. Celui-ci a un aſſortiment complet de diſcours fades, & inſipides dont il régale ceux qui l'environnent. Il tient ſes audiences réglées dans les caffés publics, où il a tous les jours un cercle d'admirateurs qu'il ennuie régulièrement. Son début ordinaire le matin eſt le rêve qu'il a fait pendant la nuit, avec ſon explication; après quoi il parle de la pluie, & du beau temps, où il joint des notes ſur l'inégalité des ſaiſons: de-là il paſſe à la grande affaire, de l'affiche de la comédie du jour; fait l'hiſtoire de la piece, avec un ſupplement contenant l'hiſtoire des acteurs & actrices, qui doivent la repréſenter. Si malheureuſement il a été la veille au grand opéra de Hay-market, en voilà aſſez pour ennuyer la compagnie où il ſe trouve, pendant quatre heures; il nomme tous les hommes & toutes les femmes de ſa connoiſſance qu'il y a vus, & donne une deſcription générale de leurs parures, & de *eurs ajuſtements.*

Monſieur, repris-je, faites-moi la grace de me dire qui eſt cet homme qui prévient chacun par ſes politeſſes, & fait les yeux doux à tout le monde? C'eſt, me répondit-il, un flatteur, ou ſi vous l'aimez mieux, un complaiſant : caractere Irlandois, tiré en droite ligne de Dublin, qui a pour pere la pauvreté, & pour mere l'indigence; mais qui s'eſt ſi bien naturaliſé en Angleterre, qu'on diroit qu'il eſt du crue du pays. Cet homme n'a point de volonté en propre; il eſt toujours diſpoſé à ſuivre celle des autres. Pourqu'il loue quelqu'un il ſuffit qu'on le loue. Si on dit en ſa préſence qu'une femme eſt belle, il avoue qu'elle eſt adorable; mais ſi quelqu'un ſoutient qu'elle eſt laide, il confeſſe auſſitôt qu'elle eſt déteſtable. Il eſt toujours prêt à faire ce qu'on veut. S'il faut reſter en Ville avec vous, vous n'avez qu'à parler; mais ſi vous voulez qu'il parte pour la campagne; donnez-lui ſeulement le temps de mettre ſes bottes, & le voilà à cheval. Il ira à Rome, à Paris, ou à Conſtantinople, ou paſſera ſa vie avec vous dans une maiſon ſeule, au milieu d'un déſert : cela lui eſt égal. Dites-moi, qui eſt cet autre qui eſt à ſa droite, qui geſticule & raiſonne ſans ceſſe? C'eſt, reprit-il, un beau parleur; ce qui revient à peu près au caractere du diſeur de rien. On avoit toujours cru à ſa volubilité de langue qu'il étoit d'origine Françoiſe; mais il a prouvé que ſa généalogie étoit Angloiſe, & que de pere en fils depuis Guillaume le Conquérant, il n'y avoit pas eu un ſeul muet dans ſa famille. On prétend que ce caractere s'eſt enté ſur nos débats en Parlement. Celui-ci s'évapore en paroles depuis le matin juſques au ſoir. Si on raconte devant lui un fait; ce n'eſt point cela, vous n'y êtes point,

vous dit dit-il, en vous coupant la parole, & s'appropriant le diſcours : vous oubliez une circonſtance eſſentielle, & là-deſſus il répete tout ce qui a été dit, en y ajoutant un grand nombre de parentheſes inutiles. Il finit enfin, mais ce n'eſt que pour enfiler un ſecond raiſonnement qu'il ne termine que lorſque l'aſſemblée ſe ſépare. J'appellerois volontiers cet homme un aſſaſſin civil. Il tue une compagnie verbalement.

Je voudrois ſavoir qui eſt ce Bréton, qui ſe fait remarquer à notre droite, qui a un je ne ſais quoi d'étonné dans la phyſionomie ? C'eſt, me dit-il, un ſtupide. La ſtupidité eſt une certaine peſanteur d'eſprit qui ſe communique à toutes les actions de l'ame, & qui leur donne un air louche, défaut aſſez ordinaire parmi nous, & qui peut-être tire ſa ſource de la peſanteur de l'air.

Cet homme que vous voyez là a des yeux qui ne voient pas, & des oreilles qui n'entendent point. Si la converſation roule ſur quelque point un peu difficile à réſoudre ; il y penſe, & en donne la ſolution un quart d'heure après que la compagnie a fini d'en parler, & que la converſation générale a paſſé à un autre ſujet. S'il joue aux cartes, il combine mal les coups, perd ſon argent, & fait perdre celui des autres. Il eſt gauche ſur tout ce qu'il fait, & porte la ſtupidité juſques dans ſes regards.

Qui eſt ce jeune Lord derriere lui, qui a un je ne ſais quoi de hautain & de ſuffiſant dans la phyſionomie ? C'eſt, me répondit-il, un impertinent. Celui-ci haſarde continuellement dans la converſation des doubles entendes, qui, ſans être ſales, peuvent

vent paſſer pour deshonnêtes. Son métier eſt de faire rougir les femmes.

Il ne va jamais au théatre que la piece ne ſoit commencée, & quand tout le monde eſt placé, afin de ſe faire mieux obſerver. Il parle haut, & ſe fait entendre de chacun, & par-là force tous les ſpectateurs de jetter les yeux ſur lui.

Je vous ſupplie de me dire, quel eſt le caractere de cet Anglois qui ſe fait remarquer debout devant nous? Ma foi, je n'en ſais rien, me répondit-il; car il en eſt parmi nous qui n'ont point de nom. Bientôt il faudra en imaginer, & faire un nouveau dictionnaire de caracteres: en attendant on peut appeller celui-ci un homme affairé. Le plus ridicule de ce défaut, c'eſt qu'il eſt preſque toujours celui des gens qui n'ont rien à faire. Si on propoſe à celui-ci d'aller paſſer quelques jours hors de Londres; il vous répond que la campagne n'eſt bonne que pour ceux qui cherchent à ſe divertir; que pour lui il a tant d'occupations qu'il ne peut pas diſpoſer d'un ſeul jour. Il envie le ſort de certains hommes de ſa connoiſſance qui ont aſſez de loiſir pour ſe promener tous les jours quatre heures dans le parc de St James. Il déſeſpere d'être jamais aſſez heureux pour pouvoir parvenir à ce point de félicité. Il n'eſt pas un ſeul moment à la même place. Il court, il vole; il ſe tranſporte d'un lieu à un autre avec une agilité ſurprenante. S'il vous rencontre dans les rues, il n'a le temps que de vous ôter ſon chapeau, & de paſſer ſans pouvoir vous dire un ſeul mot.

Qui eſt cet homme qui adreſſe maintenant la parole à l'homme affairé? C'eſt, me répondit le Baronet, un ſuperſtitieux. On croiroit que ce caractere

ne ſe trouve qu'en Eſpagne, ou en Italie, où la Religion gâte l'eſprit; mais ce défaut en Angleterre ne naît pas du culte. Il y a des gens ici (choſe qui vous ſurprendra) qui ne croient point en Dieu, & qui ſont ſuperſtitieux. La ſuperſtition eſt une foibleſſe de l'ame. Si quelque mal-adroit domeſtique caſſe un miroir dans la maiſon de celui-ci, il court auſſitôt chez un notaire pour régler ſes affaires, & faire un teſtament, perſuadé que quelque ſiniſtre accident va lui arriver. Deux couteaux en croix ſur une table le font tomber en ſincope. Il refuſa il n'y a pas long-temps un grand mariage, parce qu'on lui en fit la propoſition un vendredi, ſelon lui, jour d'augure. Je vois dans la ſalle un homme qui approche de chacun familiérement, & qui ſe mêle dans la converſation de tout le monde, pouvez-vous me dire ce qu'il eſt? Oui; c'eſt un importun. Queſt-ce à dire? Quoi! reprit-il, vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un importun? Hé bien, je vais vous l'apprendre. Un importun eſt un homme qui ne connoît point les bienſéances de la ſociété, qui vous obſede à force de viſites; qui prend mal ſes heures; qui n'a qu'une ſeule affaire dans la vie, qui eſt celle d'importuner. Celui que vous voyez là a laſſé toutes les femmes de Londres; elles en ont tour-à-tour été perſécutées, accablées, tourmentées. Avec de pareilles gens on eſt obligé d'augmenter ſa dépenſe; il faut un portier exprès pour les empêcher d'entrer chez vous. Qui eſt cet homme qui ſalue maintenant le maître du logis, & qui a quelque choſe de méfiant dans la phyſionomie? Vous venez de le nommer; c'eſt un méfiant; il ne ſe fie à perſonne; auſſi n'a-t-il aucun ami; car l'amitié n'a point de réſerve.

Il a toujours peur que ſes domeſtiques ne le volent; que ſa maîtreſſe ne le trompe, & que ſes amis ne le trahiſſent. Il ſe méfie de ſon cuiſinier, craint ſon avocat, & redoute ſon marchand de vin. S'il voyage il a peur d'être aſſaſſiné; il meurt une fois par heure par la crainte qu'il a de mourir un jour.

Et ce dernier, lui dis-je, qui parle dans ce moment au méfiant, qui eſt-il? C'eſt un incommode; caractere qui revient à celui d'importun; mais qui eſt encore plus tuant.

Celui-ci vient vous voir préciſément dans le temps que vous êtes en compagnie de quelqu'un avec qui vous voudriez vous trouver ſeul. Il entre dans votre appartement. S'aſſied ſans que vous l'en priiez; & vous dit, au moins que je ne vous incommode pas; car je m'en irois plutôt: cependant il s'établit, & ne ſe retire point; on croit toujours qu'il ſortira; on prend patience; mais il en a plus que vous; il ne quitte point priſe qu'il ne vous ait vu ſéparé de la perſonne avec qui vous aviez à faire.

Si deux perſonnes qui s'aiment tendrement, mais qui n'ont pas la liberté de ſe voir tous les jours, ont combiné les moyens de paſſer une heure enſemble; il ſe trouve d'abord au milieu d'elles, & ne les perd pas un moment de vue. On a beau bâiller en ſa préſence, & témoigner ouvertement de l'impatience de ſon départ, il ne lâche point priſe, que l'inſtant de ſe ſéparer ne ſoit venu, ainſi que celui de le maudire.

Je vois un homme au-devant de nous, qui enviſage une Dame avec complaiſance, & regarde tous les hommes qui la fixent d'un air chagrin; qui eſt-il? C'eſt un jaloux; caractere qui n'eſt pas commun

à Londres, où les femmes ont le privilege de faire ce qu'elles veulent, & les hommes celui de ne pas ſe mêler de ce qu'elles font. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un jaloux; ils ſont aſſez communs en Aſie; ainſi je ne vous en parle point. Qui eſt ce grand homme, qui ſalue à peine ceux qui s'inclinent profondément devant lui? C'eſt un orgueilleux. Il ne parle aux gens que par monoſyllabes; il eſt ſi haut qu'il ſe croit au-deſſus de tout le genre humain. Comme il ne veut point abaiſſer ſon orgueil juſques à compromettre la fierté de ſa langue, avec la baſſeſſe de celle de ſes domeſtiques; il ne les commande que par ſignes. L'obſcurité de ſa naiſſance ne diminue point ſon orgueil. Il eſt ſi fier, & ſi vain qu'il ne ſe croit point le fils de ſon pere.

Encore quelques interrogations, dis-je au Baronet en cet endroit, & j'ai fini. Qui eſt cette Bretone à côté de la cheminée qui fait ſemblant d'avoir de l'eſprit? C'eſt une ſavante, me répondit-il: caractere qui n'eſt pas commun dans notre Iſle, où les femmes ſont aſſez modeſtes pour avouer qu'elles ne ſavent rien. Celle-ci lit nuit & jour; elle paſſe ſa vie ſur les livres. Elle s'eſt interdit le jeu, la promenade, & les ſpectacles, pour s'adonner toute entiere à la littérature. Ce n'eſt pas pour ſavoir qu'elle prend tant de peine; mais pour paſſer pour une femme qui ſait. Sa folie eſt de faire aſſaut d'eſprit contre tout venant. La vanité de paſſer pour avoir des connoiſſances l'empêche de connoître les plaiſirs & les amuſements. Il ne faut pas lui reprocher cet orgueil; elle en eſt punie par l'endroit même qu'elle met en uſage pour ſe ſatisfaire. Je vous prie de me définir le caractere de cette jeune Dame qui voltige continuellement

dans la salle; qui n'est jamais à un lieu, mais qui se trouve dans tous. C'est une dissipée, du moins je ne connois aucun autre terme dans notre langue qui lui convienne mieux; elle est toujours par voie & par chemin; c'est le mouvement perpétuel. Elle galope le matin à Kinsington, à midi elle est au Parc, à six heures à l'opéra de Hay-market, & le lendemain à la comédie de Drury-lane, &c. &c. on la trouve par-tout, excepté dans sa maison. Son mari ne l'y a vue que le premier jour de ses noces; s'il a voulu depuis jouir de sa compagnie, il a fallu qu'il galopât les compagnies, les promenades & les théatres.

Monsieur, dis-je à mon conducteur, qui est cette troisieme qu'on voit debout dans l'assemblée, dont les manieres ont quelque chose de changeant; car depuis un quart d'heure elle s'est attachée tour-à-tour à deux ou trois personnes, & les a quittées brusquement? Celle-ci, me répondit-il, est une capricieuse; caractere qui en Angleterre est presque toujours accompagné de la beauté; car une femme laide, qui voudroit encore être capricieuse, seroit regardée dans le monde comme une ridicule. La beauté seule jouit de ce privilege.

Ce vice tire son origine de celui des hommes. Les femmes lisent dans leurs yeux, le plaisir qu'ils ont de les voir si capricieuses.

Celle que voyez auprès d'elle, reprit le Baronet, est une volage. Rien ne peut engager son cœur; on fixeroit plutôt le Mercure. C'est un papillon qui voltige continuellement autour de la chandelle de l'amour. Les médisants de Londres disent qu'elle s'y est brûlée quelquefois; mais cela ne l'a point fixée; elle a voltigé depuis de brûlure en brûlure.

Celle, reprit-il, qui eſt debout devant nous, qui ſemble mépriſer tout le monde, eſt une dédaigneuſe. Si on parle en ſa préſence d'un Cavalier que tout le monde trouve aimable; elle ne manque jamais de faire la grimace, pour témoigner qu'elle n'eſt pas de cet avis-là. Elle a un ton, & un air qui répandent par-tout le dédain. Il ſuffit qu'on loue une choſe pour qu'elle la mépriſe. Si, dans une aſſemblée où elle ſe trouve, quelqu'un étale un bijou que tout le monde admire; elle le prend à ſon tour, le regarde comme les autres, & le rend à celui à qui il appartient, ſans lui témoigner la moindre ſurpriſe.

Celle qui eſt à côté de la dédaigneuſe eſt une indéterminée qui eſt encore Demoiſelle surannée. Il y a vingt ans qu'on lui propoſa un mariage fort avantageux; comme elle répondit vaguement, le Cavalier en attendant qu'elle ſe déterminât en épouſa une autre. La femme de celui-ci eut le temps de mourir avant qu'elle lui donnât une réponſe poſitive. Devenu veuf il la fit encore demander en mariage; mais comme elle ne ſe détermina pas mieux, il épouſa une ſeconde femme. Il eſt aujourd'hui à ſes troiſiemes noces, & il y a apparence qu'il ſera mort, lui, ſa femme & ſes enfants, avant qu'elle ſe ſoit déterminée à l'épouſer.

Cette Dame qui eſt actuellement derriere l'indéterminée eſt une harnieuſe; elle gronde ſans ceſſe. Ses domeſtiques n'y tiennent point; aucune fille-de-chambre ne peut vivre avec elle. Il faut qu'elle querelle depuis le matin juſques au ſoir. Ce n'eſt que par une guerre continuelle qu'on peut avoir la paix avec elle; elle ne ſauroit vivre ſans ſe tourmenter & tourmenter les autres.

Celle qui lui parle actuellement eſt une médiſante : caractère aſſez général chez nos Angloiſes, qui, quoiqu'elles parlent peu, médiſent beaucoup. Cette femme que vous voyez là ſait tout juſte autant d'anecdotes qu'il en faut pour médire d'un bout de l'année à l'autre. J'étois dernièrement dans une maiſon avec elle, où l'on dit en ſa préſence, qu'une jeune Dame de ſa connoiſſance avoit fait depuis peu l'emplette d'un beau brillant : je connois le bijou, dit-elle ; le Cavalier de qui elle le tient me l'offrit au même prix qu'elle en a donné ; mais je n'achete pas mes diamans auſſi cher que cela. Si on dit d'une Dame qu'elle a fait la conquête d'un Prince ; je le crois bien, dit-elle auſſitôt, car lorſqu'on fait plus de la moitié du chemin pour arriver là où la vertu défend d'aller, on y arrive plutôt que les autres : voilà ſon ton ordinaire.

Cette femme à côté de cette derniere qui a quelque choſe d'arrogant dans ſes manieres, eſt une ſuffiſante : celle-ci ſe met au-deſſus de toutes les femmes de ſon rang. Il n'y a aucune diſtinction à la Cour & à la Ville dont elle ne ſe croie digne. Si on parle en ſa préſence d'une Dame qui tient le premier rang dans le monde ; elle leve auſſitôt les épaules comme d'un objet qui fait pitié ; ſi on dit qu'une certaine femme a de la beauté, de l'eſprit, & des agrémens ; elle ne répond point par modeſtie, perſuadée qu'elle ſeule mérite ces éloges.

LETTRE XX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Pekin.*

De Lisbonne.

LE commerce du Portugal ſe fait par des échanges. Ce peuple donne de l'or aux Anglois, qui lui en remettent la valeur en induſtrie. Un Politique, nommé Cromwell, fit ce traité, par lequel la Grande-Bretagne a acquis le privilege de ruiner le Portugal à l'excluſion de toutes les autres nations de l'Europe: c'eſt aujourd'hui un des plus beaux droits de la Couronne d'Angleterre; l'or du Breſil lui fournit les moyens de figurer en Europe.

Sa main-d'œuvre lui donne des ſoldats. Ses draps & ſes bayettes lui procurent des armées.

Les tréſors du Portugal s'écoulent en entier en Angleterre.

C'eſt une mauvaiſe politique d'enrichir un ſeul Gouvernement. Un peuple riſque moins de s'appauvrir en faveur de pluſieurs. La diſſipation de ſes tréſors par différents canaux tient ſa pauvreté en équilibre. Par-là il ne craint pas les armées d'un État unique.

En fait d'ambition, c'eſt une regle générale, que celle de pluſieurs Princes eſt moins d'angereuſe que celle d'un ſeul.

La République générale conjure rarement contre un ſeul gouvernement, c'eſt que les intérêts de ceux qui en font la conquête ſont plus difficiles à concilier vis-à-vis d'elle, que la conquête elle même.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire de France remercié, vient de faire imprimer un écrit pour apprendre au public qu'il s'eſt mal comporté. Il ſe juſtifie avec tant de bonne foi qu'on ne peut s'empêcher d'être convaincu qu'il a tort. Il ſe fait le procès à lui-même, ſans nommer aucun de ſes complices. Il eſt ſi modeſte, qu'il n'accuſe pas même ceux, qui, après l'avoir plongé dans le précipice, ont refuſé de lui donner une main pour l'en retirer: exemple rare dans un Miniſtre qui s'étant perdu par trop d'emportement, conſerve encore aſſez de modération pour garder le ſilence ſur l'endroit qui auroit pu le juſtifier auprès de ſa Cour & du public.

LETTRE XXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

EN Europe le dérangement des finances ne ſuit pas toujours le déſordre des affaires politiques.

Par exemple, tel Prince, qui auroit du ſe ruiner pendant la guerre, ſe trouve riche à la paix.

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un Anglois qui eſt à Berlin, a écrit à ſon correſpondant à Londres. Tu verras par celle-ci qu'il y a des Souverains ha-

biles, qui ſavent tirer parti de leurs propres malheurs.

„ Mon cher compatriote; ce Royaume, qui „ avant la guerre étoit le théatre de l'indigence „ & de la pauvreté publique, eſt aujourd'hui celui „ de l'opulence & de la grandeur politique. Les „ finances ſont en meilleur état qu'elles ne l'étoient „ avant les ſieges & les batailles qui ont déſolé l'Allemagne.

„ Au lieu que les autres États ont perdu, celui„ ci a gagné. La France, l'Angleterre, & la Mai„ ſon d'Autriche ſe ſont endettées, cette Monar„ chie a payé ſes dettes. Si quelque révolution ſubite „ obligeoit ces trois premieres Puiſſances de pren„ dre de nouveau les armes, aucune d'elles ne ſeroit „ en état de mettre ſur pied de nouvelles armées; „ il n'y auroit que le Roi de Pruſſe qui auroit les „ moyens de faire la guerre.

„ Les ſubſides que nous avons payés à cette Con„ ronne, lui ont plus valu que la priſe de dix Villes.

„ La conquête d'un nouvel État ſans finances „ eut plus contribué à diminuer le pouvoir de ce „ Prince, qu'à augmenter ſa puiſſance. L'argent „ d'Angleterre a ſervi à multiplier ſes forces. Le „ dixieme de notre numéraire a été fondu dans le „ ſien.

„ Il n'y avoit autrefois qu'un Roi de Pruſſe; „ aujourd'hui il y a pluſieurs millions de Frédérics. * „ Si ce Prince répandoit la terreur & l'épouvante „ lorſqu'il étoit preſque ſeul & ſans argent, que ne

* Monnoie qui porte ce nom.

„ doit pas craindre l'Europe, maintenant qu'il a „ associé à sa Couronne tant de petits Monarques. „ Il faut avouer que, malgré notre génie de com- „ binaison, nous sommes les politiques les plus mal- „ adroits de l'univers. Quelque talent que ce Prin- „ ce ait pour la guerre, il ne devoit jamais sortir „ des limites que son impuissance lui avoit prescri- „ tes. L'argent étoit la seule chose qui lui manquoit, „ & c'est ce dont nous l'avons pourvu abondamment. „ Fasse le Ciel que tant de Frédérics ne con- „ jurent point un jour contre le Roi George; & „ que le Roi de Prusse ne forme point le projet de „ joindre à ses États l'Électorat de Hanovre. "

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

Il y a dans ce Royaume une branche de population qui s'est formée aux dépens de la France, je veux dire celle des Protestants, dont je t'ai parlé ailleurs.

L'aveugle superstition, qui de tout temps fut la cause de la ruine des Empires, jetta les premiers fondements de cette propagation en Angleterre. C'est un trait d'histoire qui mérite l'attention de notre Cour. Depuis qu'il y a des gouvernements chez les hommes, il n'en est aucun qui combinât aussi mal ses intérêts politiques. Je vais t'en donner le tableau en racourci; tu sais que les bornes que

je me ſuis preſcrit dans mes lettres ne me permettent pas de ſortir de certaines limites.

Après la grande révolution du dogme de Chriſt, qui partagea la Religion en deux branches, il y eut dans pluſieurs États de l'Europe des conventions entre les Princes & les ſujets. Les Réformés achetèrent des Rois le droit de prier Dieu ſuivant leur rite. On dreſſa pour cela des articles de capitulation. La Couronne de France qui traita avec les ſiens, leur accorda par un édit authentique l'exercice ſolemnel de leur Religion. La paix étoit ſignée, & le traité ſubſiſtoit, lorſqu'il prit fantaiſie à un de ſes Rois de le rompre. Il révoqua l'édit, & leur défendit de s'aſſembler : on démolit leurs temples, & il leur fut ordonné de croire de nouveau à la Meſſe. Cependant il falloit des Miſſionnaires pour les convertir, on leur envoya des ſoldats qui leur prêchoient l'Euchariſtie, la bayonnette au bout du fuſil.

La guerre ſe fit pour réhabiliter ce qu'on appelle en France la ſainte Hoſtie. On repouſſoit à coups de bourades, ſi je puis m'exprimer ainſi, la réalité du corps du Chriſt, que Luther & Calvin avoient fait échapper du tabernacle de l'Égliſe Romaine. Mais comme les militaires ne convertiſſoient pas aſſez tôt, la Cour de France employa les bourreaux. Elle fit pendre beaucoup de Chrétiens, afin de porter les autres à reconnoître pour ſucceſſeurs du Chriſt, celui qu'ils regardoient comme l'ante-chriſt.

On ne convertit point à une nouvelle ſecte par des ſupplices; les rénégats veulent l'être volontairement. Les châtiments ne ſont pas un bon moyen pour convaincre de la fauſſeté d'une croyance qu'on veut proſ-

crire. Les pendus d'une Religion paſſent pour l'enſeigne de ſa vérité. Un peuple s'attache plus fortement à une croyance dans la proportion de ſouffrance qu'on emploie pour la détruire. Il en eſt des perſécutions en fait de ſectes, comme des métaux qu'on paſſe au creuſet; quand les Religions réſiſtent au feu, elles ſont bonnes. Comme la patrie n'étoit pas égale, & qu'il y avoit plus de bourreaux du côté du Roi, que de ſoldats de celui des Réformés, il fallut penſer à la retraite.

On étoit encore pendu en France, parce qu'on alloit chercher dans le pays de la liberté celle de prier Dieu, ſuivant ſa croyance. Ce fut alors que les hoſtilités recommencerent plus vives que jamais. Ces nouvelles perſécutions furent précédées de deux ordonnances dignes du ſiecle le plus barbare. Par l'une il étoit défendu aux Réformés de ſortir de l'État, & par l'autre on leur ordonnoit de prier Dieu avec toutes les cérémonies & la ſuperſtition du rite Romain. Cependant le gibet & les galeres preſſoient de toutes parts. Un grand nombre de citoyens s'échappoient, comme ils pouvoient; il laiſſerent les Tribunaux & les Juges la foudre à la main.

Aurois-tu jamais ſoupçonné qu'il y eut eu en Europe des Princes ſi mal-adroits ſur leurs intérêts? La France fut preſque auſſitôt punie de cette inconduite. L'induſtrie qui, depuis le renouvellement des arts, avoit été naturaliſée dans ce Royaume, devint fille légitime de tous les autres États. Cette Monarchie ne fut plus au centre du luxe de l'Europe. Chaque Gouvernement créa des manufactures, dont il tire le ſien. Depuis cette tranſmigration de ſes peuples, la France fut plus foible, parce qu'elle s'étoit coupé un bras.

Louis XIV, qui étoit ce Roi, n'eut jamais imaginé de lui-même de ſe faire tant de mal; car rarement les Princes ici ſont la cauſe du déſordre qu'ils cauſent; il avoit une maîtreſſe, & un Confeſſeur qui s'entendirent enſemble pour ruiner l'État. La maîtreſſe ſeule ſuffit toujours pour cela. Juge quand le Confeſſeur s'en mêle?

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LEs arts & les métiers ſont bannis de ce Royaume. Les Portugais ſont neutres dans leur propre induſtrie. Elle leur vient de Hollande & d'Angleterre dans des Navires. Quant à eux, ſimples ſpectateurs, il n'ont d'autre occupation que celle de ne point travailler: on diroit que ce peuple a donné commiſſion aux autres de l'Europe de le ruiner & qu'il ſe repoſe ſur eux de ce ſoin-là.

Il y a dix à douze mille étrangers dans cette Capitale, qui viennent tout exprès de leur pays pour dépouiller l'État de ſes tréſors.

Les Portugais les voient accumuler de grand biens, & diſparoître enſuite avec leur fortune, ſans qu'ils leur viennent jamais dans l'eſprit d'apprendre d'eux les moyens de s'enrichir. Ils ſont dans l'eſclavage civil de leurs propres richeſſes.

Quelques Portugais un peu plus actifs que les autres, demandent la permiſſion à ces étrangers de faire quelques petits négoces, & ils la leur accor-

dent, à condition qu'ils ne feront pas de grande conſéquence.

En Turquie ce ſont les Juifs qui ſont les agents du commerce & de l'induſtrie; ici ce ſont les Anglois.

Quand les Flottes du Bréſil arrivent, ils ſe partagent les tréſors de ces nouveaux mondes; alors les repas, les bals, les fêtes & les divertiſſements commencent. Les Portugais du fond de leur indigence, voient ces feſtins, où regne la profuſion & la prodigalité, & ſe trouvent bien heureux qu'on veuille les admettre à la diſſipation de leurs propres richeſſes.

Je ne ſais ſi on ſeroit à temps de ſe défaire de ces étrangers. Il eſt des abus, qui une fois établis, prennent la forme du ſyſtême. Il faudroit démonter aujourd'hui toutes les pieces de cette Monarchie, pour pouvoir ſe paſſer de ceux qui la ruinent.

LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON diſtingue ici ceux qui ſont vendus à la Cour, de ceux qui ſont attachés à la République, par des marques auxquelles on ne peut point ſe tromper. Le Baronet m'a donné pour cela des regles certaines. En voici quelques-unes.

REGLES IMMANQUABLES pour connoître un Royaliſte.

„ Un Anglois menu, qui a le corps fluet, la taille „ déliée, le viſage maigre, qui eſt un peu pâle, &

„ dont la phyſionomie reſſemble à celle d'un Fran-
„ çois, eſt attaché à la Cour.

„ Celui qui a les cheveux courts & qui eſt tondu
„ comme la tête d'un chien barbet, avec deux lon-
„ gues floques qui lui tombent parallelement de cha-
„ que côté juſques au-deſſous des oreilles, au bout
„ deſquelles ſont deux groſſes boucles, le tout cou-
„ vert de poudre d'odeur, eſt un Royaliſte

„ Un Breton qui eſt un pilier de l'opéra Italien
„ de *Hay-Market* & qui aſſiſte réguliérement aux
„ deux théatres de *Covent-Garden* & de *Drury-*
„ *Lane* eſt un Royaliſte; à moins que ce ne ſoit à
„ la piece du *Cocu de Londres* : car tout bon pa-
„ triote Anglois peut y aſſiſter, ſans déroger à ſon
„ titre, attendu que cette piece eſt dans les regles
„ de la liberté Angloiſe. "

Regles immanquables pour connoître un Anglois attaché inviolablement au parti de la République.

„ Un Anglois, qui a le viſage d'une demi-aune
„ de long, ſur trois quarts de large, eſt Républi-
„ cain.

„ Un Breton qui, en touchant la main à un au-
„ tre, lui ſecoue le bras de maniere à lui démettre
„ l'épaule, eſt Républicain; attendu que le Répu-
„ blicain a vingt fois plus de force qu'un Royaliſte.

„ Si un homme parle bruſquement, avec un ton
„ aigre, qu'il n'ait ni douceur, ni affabilité, ni po-
„ liteſſe, c'eſt un Républicain.

„ S'il emploie des termes peu meſurés, qu'il ſoit
„ violent ou qu'il blaſphême quelquefois contre ceux

„ qui ſont du parti contraire au ſien, c'eſt un Ré-
„ publicain.

„ S'il eſt groſſier, rude & tout d'une piece, c'eſt
„ encore un Républicain. “

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

IL y a ici une Pagode qu'on appelle *St Paul*, qui pourroit contenir la moitié de la nation : mais qui, dans le temps des prieres, ne contient preſque point de nationaux.

Cet immenſe rendez-vous Chrétien a un grand inconvénient; c'eſt que les femmes, qui n'aſſiſtent aux exercices de la religion que pour voir, n'y ſont preſque point vues, ce qui le rend un déſert : car les hommes en Europe n'adorent point Dieu, là où les femmes ne le prient point.

Cet édifice prodigieux doit ſa naiſſance au faſte & à l'oſtentation nationale; car la vanité chez ce peuple entre juſques dans les édifices qu'il bâtit pour s'humilier devant Dieu.

Les connoiſſeurs en pierres prétendent que celles de cet édifice ne ſont pas poſées géométriquement; je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'elles ſont placées bien ſolidement. C'eſt la plus forte citadelle que la Religion du Chriſt ait en Europe. Le gros bon ſens des Anglois ſe fait remarquer juſques dans les choſes du culte. A moins que

Londres ne ſoit englouti, cet amas de pierres ne ſauroit être anéanti.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Eſprit de parti ne ſe borne pas ici aux mœurs, aux manieres & aux parures; il paſſe encore juſques à la table.

Un Anglois attaché à la République me donna à dîner il y a environ un mois. Comme ceux de ce parti ſuivent l'ancienne cuiſine Angloiſe, on ne nous ſervit qu'une piece de bœuf rôti avec un *plum-pudding.** Huit jours après un autre du parti de la Cour m'invita chez lui, & il me donna des entrées fines, des cailles, des perdreaux, &c.

Je ne déciderai point lequel de ces deux partis eſt préférable en fait de débats politiques; mais à l'égard de la table, je trouve qu'il vaut mieux être Royaliſte que Républicain, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe des indigeſtions: car la pâte à moitié cuite, & le bœuf qui n'eſt pas achevé de rôtir, font toujours cet effet ſur moi.

Auſſi, quand un Républicain aujourd'hui envoie chez moi pour m'engager à dîner chez lui, mon valet, qui connoît les viandes qui conviennent à mon eſtomach, lui répond toujours que je ſuis invité

* Boudin fait avec du raiſin.

pour ce jour-là. Au lieu que, quand le laquais d'un Royaliſte vient me prier de la part de ſon maître, il l'accable de civilités, & lui répond que Milord Chinois ne manquera pas d'avoir cet honneur-là au jour marqué. Il pouſſe même la politeſſe avec ce dernier, juſques à le mener au cabaret voiſin, où il s'enivre avec lui, à compte du bon vin que ſon maître doit me faire boire.

Un autre inconvénient que je trouve chez le Breton attaché au parti de la République, c'eſt qu'il faut par politique s'enivrer avec une liqueur noire & épaiſſe, qui vient du Portugal; car ce Royaume fait valoir l'induſtrie Angloiſe, ce qui eſt pour mon hôte une raiſon ſuffiſante de ſe gorger des productions de ce pays.

Le ſecond inconvénient eſt qu'en s'enivrant pour le ſervice de la République, il faut à chaque raſade maudire quelqu'un du parti contraire, & changer les ſantés en autant de malédictions. Comme je n'aime point à faire du mal à qui que ce ſoit, je ne voudrois pas chaque jour me rendre complice d'envoyer à tous des diables une vingtaine de perſonnes.

Cependant comme les Royaliſtes mangent beaucoup de ragoûts & boivent leur vin à la glace, lorſqu'au contraire les Républicains boivent chaud & banniſſent toutes les ſauces, je donnerois la préférence à ces derniers, s'ils vouloient faire quelques petits changements à leur cuiſine. Mon laquais, qui s'intéreſſe beaucoup à ma ſanté, m'a conſeillé de mettre cet avertiſſement dans le *Public Advertiſer*:

AVERTISSEMENT.

„ Le Chinois qui fréquente les gens de qualité

„ & autres de la Ville de Londres, ſupplie humblement les *Torys* qui lui feront l'honneur de „ l'inviter, de laiſſer leur *Pudding* un quart d'heure „ d'avantage au four & de donner quelques tours „ de broche de plus à leur *Roaſt-Beef*. Il aura auſſi „ l'honneur d'accepter les cartes d'invitation des „ *Whigs*, s'ils veulent bannir de leur table les entremets, les marrons au ſucre & les fromages „ glacés.“

APOSTILLE.

„ Le Chinois ne boit point de vin de Champagne.“

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

LA navigation en Portugal n'eſt pas en meilleur état que les arts : quoique toutes les affaires de ce Royaume ſoient au-delà des mers, il n'a point de marine. Les Portugais ne ſavent qu'un chemin ſur l'Océan, toute leur navigation ſe réduit à aller à l'Amérique, & à en revenir.

On diroit que la marine Portugaiſe eſt faite à reſſort: dans un certain temps de l'année, deux ou trois cents machines de bois, qu'on appelle Navires, vont d'elles-mêmes au Breſil, ſans preſque que les pilotes s'en mêlent. Tout le monde peut être bon pour cette navigation. Il ne faut pas être marinier pour devenir matelot.

Le Gouvernement politique n'a point de marine

à lui. Toute la navigation eſt marchande, & ne ſe mêle point de défendre l'État; ce n'eſt pas ſon affaire. J'ai oui dire que les Pirates d'Alger ou de Tripoli avoient formé le deſſein de venir enlever le Roi de Portugal dans ſon Palais qui eſt au bord de la riviere, & je ne vois pas pourquoi ils ne l'ont pas fait; car de toutes les entrepriſes téméraires de ces brigants, celle-ci eſt une des moins hardies. Il n'y a aucune défenſe maritime dans ce Port, qui puiſſe s'oppoſer à l'approche de cinquante barques chargées de ces Corſaires.

Un Peuple maritime eſt bien foible, lorſqu'il n'a pas même les moyens de garantir ſon Roi des incurſions des Barbares.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL n'y a point de Roi ſur la terre qui ait plus le moyen d'être abſolu que celui de la Grande-Bretagne. Tous les autres Souverains d'Europe courent après le deſpotiſme, & ne l'atteignent jamais. Ils cherchent par mille détours à ſe rendre indépendants: mais ils rencontrent à tout moment des obſtacles qui les empêchent de l'être.

En Turquie, qui eſt le pays natal du deſpotiſme, les Janniſſaires s'oppoſent au Divan; en France, le Parlement repréſente: en Suede, le Sénat délibere; En Eſpagne, l'Inquiſition met des bornes à la ſouveraineté; enfin il n'y a aucun Souverain qui ne ſoit

encore bien loin de l'indépendance à laquelle il voudroit parvenir. Mais en Angleterre le coup eſt porté, l'affaire en eſt faite, le grand corps, où réſide la puiſſance ſuprême, eſt gagné.

Il ne reſte au Monarque qu'à ſatisfaire le peuple, & pour cela il n'a qu'à lui accorder tout ce qu'il demande, pour en obtenir à ſon tour tout ce qu'il en veut. Ce que ce peuple demande ordinairement eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le lui refuſer. Il ſe contente d'un phantôme de liberté.

Le fort de la politique du Monarque ſe réduit à prévenir la mauvaiſe humeur de la populace. Lorſqu'elle crie, il faut l'appaiſer; lorſqu'elle ſe plaint, on doit la contenir: ſi un Miniſtre lui eſt odieux, il ſuffit de le lui ôter de devant les yeux.

Un Roi d'Angleterre n'a qu'à faire ſemblant de n'avoir point d'ambition pour jouir de toute celle qu'il veut; ſur-tout point d'entendement: le danger commence, où l'obſtination paroît. Les Charles, les Jacques, ne furent point précipités du Trône, parce qu'ils vouloient une certaine choſe, mais parce qu'ils la vouloient d'une certaine maniere. Car les querelles d'État, qui cauſent de ſi grandes révolutions dans ce Royaume, ne ſont pas pour le fonds. Toutes les guerres civiles ici ſe font pour la forme. Or, un Roi doit-il s'inquiéter de la forme de l'indépendance, lorſqu'il a le fonds du pouvoir abſolu?

LETTRE XXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

EN Angleterre, la muſique ſuit la variété des ſaiſons. L'hiver s'annonce ici par un grand bruit d'inſtruments qui ſe font entendre dans les théatres; le printemps a ſa muſique légere, elle habite dans des maiſons de verdure où elle imita le chant des roſſignols : la ſymphonie d'été eſt vive & remplie de feu, au lieu que celle de l'automne, qui annonce la chûte des feuilles, eſt lente & un peu froide.

Dans les grandes chaleurs, on ne peut reſpirer l'air, ni faire un tour d'allée dans un jardin public que ce ne ſoit au ſon des violons. Dans l'un de ces jardins, on y prend le thé en meſure, & dans l'autre on y ſoupe en cadence : mais ces repas ſymphoniques ont leurs inconvénients. Il y a beaucoup de gens ici qui ſe plaignent de ne pouvoir dormir la nuit, parce que la meſure de leur ſoupé a été précipitée. Pour moi, qui crains les indigeſtions, lorſque je mange un poulet le ſoir à *Vaux-Hall*, * je choiſis toujours le temps de *l'Andante*.

Quoique les Anglois ſoient naturellement ſérieux, il y a plus de muſique & de muſiciens dans la ſeule ville de Londres, qu'il n'y en a dans toute la France, qui paſſe cependant pour la nation la plus gaie de l'univers.

* Jardin public où l'on ſoupe.

Comme j'ai ſouvent remarqué que ceux qui ſont chargés ici de la joie publique, n'ont pas le viſage taillé à l'Angloiſe, je m'informai au Baronet d'où cela pouvoit provenir, & il s'exprima ainſi à ce ſujet.

Tous ces gens-là, me dit-il, ſont des étrangers. Les Anglois, qui perfectionnent tous les autres arts, ont ſi mauvaiſe opinion d'eux-mêmes à l'égard de la muſique, qu'ils croient qu'ils n'ont pas aſſez de génie pour ſouffler dans un tuyau, arpenter le manche d'un violon ou chanter un air; & à cauſe de cela, ils ſont venir à grands fraix cette foule de gens que vous voyez répandus parmi nous, qui veulent bien pour notre argent nous exécuter de grands concerto, & nous donner des ariettes.

Ceux qui calculent tout ici, prétendent que les ſymphonies, les ſolo, les duéti & tout l'aſſortiment qui entre dans la compoſition d'un opéra, nous coûte tous les ans quarante mille livres ſterling. C'eſt payer bien cher, comme vous voyez, une induſtrie qui ne produit que des ſons.

Nos gens de qualité, qui font ſemblant d'avoir du goût pour cette modulation, diſent pour raiſon que cela forme une circulation. Il eſt vrai que la muſique Italienne donne une telle agitation à notre argent, que ſon mouvement le précipite hors du Royaume. Nous avons pluſieurs banquiers dans *Lombard-Street* qui ſont occupés toute l'année à faire des remiſes à Turin, à Florence ou à Veniſe.

Mais le plus grand ridicule pour nous, ajouta-t-il, c'eſt d'affecter du goût pour un art que nous n'apprenons jamais: car nous ne nous contentons pas de tirer d'Italie les compoſiteurs de muſique, nous en faiſons encore venir les exécuteurs: de maniere que,

par là

par-là, ce talent nous eſt toujours nouveau. Les Anglois n'auroient jamais naturaliſé aucun art étranger, s'ils avoient ſuivi la même méthode dans ceux qu'ils ont perfectionnés.

Paſſe que les modeles des ariettes nous viennent d'Italie, mais il faudroit du moins que l'exécution fût Angloiſe; que ſi on dit que cette muſique ne peut être rendue que par ceux qui ſont nés à Naples, à Rome, ou à Boulogne, il faudroit abandonner un art, à la naturaliſation duquel des cauſes phyſiques s'oppoſent chez nous.

Mais il eſt démontré que cet obſtacle n'en ſauroit être un. Nous avons actuellement des Bretons à Londres qui ſont parfaits dans les inſtruments où les Italiens excellent; & des Angloiſes qui roulent leurs voix avec autant d'agilité que les chanteuſes qui ſont nées au pied du Mont Veſuve. *

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LOrſqu'on dit que toute l'Angleterre eſt à Londres, on ne veut parler ſans doute que du peuple; car les grands ne l'habitent point. Ils s'y rendent de temps en temps incognito, pour s'y confondre avec la populace. Ils laiſſent dans leurs châteaux à la campagne, leur train & leur grandeur, pour n'apporter avec eux que le ſimple titre de citoyen.

* A Naples.

Les grands n'ont dans la Capitale ni feu ni lieu: Ils ſe logent où ils peuvent, & mangent où ils ſe trouvent. Un François n'eſt pas plus étranger à Londres, que ne l'eſt un Duc & Pair du Royaume.

Les grands en Angleterre ne le ſont que dans leur terre; c'eſt là qu'ils ſont magnifiques. & ſe diſtinguent de ceux avec qui ils ſont confondus à Londres. On pourroit dire que la Cour d'Angleterre eſt à la Ville & que la Ville eſt à la campagne. C'eſt du moins dans celle-ci que les Seigneurs étalent un luxe & une ſplendeur, qui, dans les autres États de l'Europe, ne ſe voient que dans la Capitale.

Chaque nation en Europe a ſa maniere de ſe ruiner & de ſe rétablir enſuite. A Paris on ſe dérange à la Ville, & on va après économiſer à la campagne; à Londres on ſe dérange à la campagne, & l'on vient enſuite épargner à la Ville. En France les Grands ſont en public dans la Capitale, & incognito dans leurs terres, en Angleterre ils ſont en public dans leurs terres, & incognitò dans la Capitale.

L'orgueil eſt encore ici la ſource de cette ſplendeur champêtre. Londres eſt trop grand & trop peuplé pour s'y diſtinguer. Il faudroit, pour y frapper les yeux, étaler une magnificence éclatante, qui bleſſeroit des yeux accoutumés à l'égalité; elle mettroit une trop grande diſtance entre les citoyens. On ſeroit averti par-là de leur opulence; ce qui choqueroit les intérêts de ceux qui en ont un à ne pas paroître opulents.

A la campagne chaque grand a une Cour. Il eſt au milieu de ſes ſujets, & joue le rôle de Souverain. Sa magnificence qui à Londres choqueroit, établit ici la ſubordination. On le diſtingue par l'endroit mê-

me, qui le feroit mépriſer dans la Capitale. Il ne lui en faut pas davantage pour lui faire fuir la Ville, & pour l'engager à établir ſon ſéjour ordinaire à la campagne.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

DAns les autres États d'Europe, l'adminiſtration eſt ordinairement embarraſſée pour mettre un ordre dans les finances : celle de Portugal eſt délivrée de cet embarras : ici il n'y a point de finances : le Miniſtre eſt délivré de ce ſoin, & de tous les travaux qui l'accompagnent. On n'eſt point obligé de ſe tourmenter comme on fait ailleurs pour prévenir leur diſſipation; l'affaire en eſt faite. C'eſt l'adminiſtration elle-même qui établit le déſordre, en permettant l'anéantiſſement de l'induſtrie qui pouvoit ſeule les retenir dans l'État.

On peut regarder Lisbonne comme le Bureau Général de la diſtribution de l'or. Outre que la nation n'a pas de quoi ſubſiſter, & qu'il faut qu'elle ſe dépouille continuellement de ſon numéraire pour vivre; il y a encore d'autres moyens d'évacuation : l'or eſt ici une marchandiſe qu'on vient acheter pour revendre; & afin que la vente ſoit certaine, & que ſa ſortie ſoit immanquable, le gouvernement fait ſi bon poids, qu'il y a toujours à gagner en le portant ailleurs. Les finances domeſtiques de la Couronne ne ſont pas en meilleur état.

que celle du public; les revenus du Roi ſont au pillage.

Il n'y a point de faiſeurs de projets en Europe qui ne faſſent une deſcente à Lisbonne, & ne mettent la Couronne à contribution.

Ses Ambaſſadeurs, & ſes Réſidents dans les Cours étrangeres traitent, & font paſſer dans ce Royaume des hommes oiſifs & fainéants, dont le génie & l'activité ſe réduiſent à enfanter des ſyſtêmes. On voit ici une foule de penſionnaires étrangers, qui n'ont d'autre affaire que celle de manger un revenu fixe & permanent. Toutes les récompenſes en Portugal ſont à vie; c'eſt-à-dire, que chaque penſionnaire a le droit de diſſiper les finances de l'État juſques à la fin de ſes jours.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

UN Royaume, où le citoyen eſt gêné par l'aliment, eſt plutôt le pays de la ſervitude que celui de la liberté: auſſi ſes peuples l'abandonnent.

Depuis la paix générale cinquante mille Anglois ont quitté l'Angleterre, pour aller vivre dans le pays de la ſervitude. La France en regorge maintenant ainſi que des richeſſes de la nation.

On prétend que les remiſes, qui ont été faites dans ce Royaume étranger depuis le traité définitif, ſont plus conſidérables que celles que l'on a fait paſſer en Allemagne pour y faire la guerre.

Si l'on ſuppoſe ſeulement que chaque ſujet du

Roi George ait emporté avec lui cent livres ſterling pour ſon voyage ; cela fait cinq millions qui ſont ſortis de la Grande-Bretagne; ſi l'on ajoute à cela l'entretien de tant d'hommes dans cet État étranger, on verra qu'il en doit coûter une ſemblable ſomme tous les ans à l'État.

Je trouve qu'il ſe fait en Europe une reſtitution générale des richeſſes, ce qui forme une balance continuelle de puiſſance.

Il eſt admirable par quel enchaînement de cauſes ſecondes, les États induſtrieux rendent à ceux qui ne le ſont point, ce que leur activé leur avoit enlevé. Le commerce & la navigation procurent aux Anglois de grandes richeſſes ; & ces mêmes richeſſes leur fourniſſent les moyens de les aller dépenſer ailleurs.

Il manque toujours quelque choſe aux plus ſages Gouvernements Européens. Ceux qui paſſent pour les mieux combinés, découvrent des endroits foibles. La Grande-Bretagne a fait des loix très-ſages pour augmenter les richeſſes publiques, mais elle n'en a fait aucune pour les retenir dans l'État; ce qui rend les premieres inutiles.

Les taxes & les impôts ſur les beſoins phyſiques, ſont pouſſés à un ſi haut point en Angleterre que les naturels s'enfuient. Ils vont chercher ailleurs une aiſance que leur Gouvernement leur refuſe. La véritable patrie eſt celle où l'on trouve le plus d'aiſance pour vivre. La plupart des Anglois ſe font ſujets du Roi de France; car le Roi qui fournit la ſubſiſtance la plus abondante, eſt le véritable Roi. Les hommes ont une foule de beſoins à remplir, la véritable politique eſt celle qui leur fournit les moyens de les

ſatisfaire. A quoi ſert qu'un État ſoit riche, ſi les habitants n'ont pas les moyens de vivre. Je ne citerai que ce trait.

Le Roi George retire environ ſoixante livres ſterling de droit, ſur chaque tonneaux de vin de Bourdeaux qui entre en Angleterre. Les Anglois éludent l'impôt en paſſant en France, où Louis leur permet d'en boire à longs traits, ſans y mettre aucune taxe.

LETTRE XXXIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

ON me montra ici, il y a quelques jours, un ſujet du Roi George qui poſſede des richeſſes immenſes. Il pourroit acheter la moitié de l'Angleterre. Une Compagnie le fit ſon commis dans les Indes; mais le commis devint bientôt plus riche que la Compagnie elle-même: c'eſt que le valet penſa plus à ſes intérêts qu'à ceux de ſes maîtres.

Il s'inſinua ſi bien dans les intrigues des Rois ſauvages qu'il ôta le Sceptre à l'un d'eux pour le donner à un autre, moyennant un grand tribut. Après avoir ainſi vendu des Couronnes ſur leſquelles il n'avoit aucun droit, il vint jouir ici d'une opulence qui ne lui appartenoit pas.

Mais la poſſeſſion des grands tréſors ne met pas à l'abri des inquiétudes. Ce faiſeur de Rois eut dernièrement un grand chagrin. Après avoir dirigé des Trônes dans les Indes, il voulut diriger une Compagnie de Marchands à Londres, mais ceux-ci lui donnerent l'excluſion.

On prétend même que ces Marchands qui ſont les mêmes qui l'employerent autrefois pour leurs affaires, veulent lui faire rendre compte des ſiennes.

Ses grandes richeſſes, qui offuſquent ici la vue de tout le monde, ont fait naître des queſtions. On demande ſi un Agent qu'on envoie pour diriger une ſociété marchande, peut ſe mêler de toute autre choſe, que de celle dont il eſt chargé, ou ſi en s'en mêlant, le profit ne revient point de droit à ſes principaux: Dans ce cas-là le tribut du Roi des Indes doit être payé à la Compagnie & non à l'Agent.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pekin.*

De Londres.

AUrois-tu jamais imaginé que le mobilier de l'Océan formât un meuble chez un peuple, & que ce grnad ouvrage de la Divinité devint un ſujet de l'oſtentation humaine.

Le coquilles entrent ici dans le ſyſtême du luxe. On montre ici pluſieurs cabinets qui en ſont tapiſſés depuis le haut juſques en bas.

Il y a des collections d'inſectes qui coûtent juſques à cent mille onces d'argent. On met cette vanité ſur le compte de la Phyſique naturelle; mais elle eſt plus relative à l'oſtentation qu'aux ſciences. On ne montreroit pas ces collections avec tant d'emphaſe, ſi elles ne tenoient plus au luxe qu'au ſavoir.

Le mal eſt que ce ne ſont pas toujours les famil-

les les plus opulentes du Royaume qui donnent dans cette parure extravagante. Cette manie attaque ſouvent celles dont la fortune eſt bornée, ce qui les gêne ſouvent au point que les enfants en ſouffrent, & que quelques branches de la population en ſont diminuées. J'ai vu ici une Demoiſelle ſurannée qui n'a jamais trouvé à ſe marier, parce que ſon pere avoit employé ſa dot en crocodilles. On me montra auſſi pluſieurs fils de famille qui ont été obligés de finir leur race, parce que leur pere avoit commencé un ameublement d'inſectes mariniers.

Les médailles, qu'on met auſſi ſur le compte des arts, ſont une ſeconde maladie de l'oſtentation Européenne; elles ſervent à former à Londres un luxe moderne. Les Céſars qui troublerent autrefois le monde politique, cauſent aujourd'hui une grande révolution dans les familles particulieres. L'Empereur Otton ſur-tout, qui ne fit que paſſer ſur le Trône Romain, cauſe des dérangements conſtants. Tous les faiſeurs de collections en médailles courent après celle de celui-ci. Il y a tel curieux qui donneroit la moitié de ſon bien pour avoir un Otton original gravé, ou jetté ſur un petit morceau de métail de la valeur intrinſeque de trois deniers Européens.

Pour que ce luxe ſoit magnifique, il ne faut pas qu'il ſoit ſuperbe. Un aſſortiment de médailles modernes d'or, ou d'argent enrichies de pierres précieuſes, feroit un ameublement mépriſé des connoiſſeurs & des gens de goût; au lieu que deux ou trois mille médailles noires & difformes, à moitié mangées des vers, forment un luxe orgueilleux qui flatte la vanité de celui qui le poſſede.

Il faut ſur-tout qu'elles viennent de loin. Plus les

petites pieces de cuivre qui les compoſent ſont uſées, & approchent de leur fin, plus l'amour-propre goûte de ſatisfaction.

La Chine eſt heureuſe d'être délivrée de toutes ces foibleſſes de l'eſprit humain.

Nous pouvons mettre au rang de nos autres avantages ſur les Européens, celui d'avoir abandonné l'univers à lui-même, & de ne connoître d'autres antiquités que celles de notre Empire.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

IL n'y a pas long-temps qu'un phénomene affreux affligea le Portugal. Dieu ſouffla ſur ce Royaume; la terre s'ouvrit, & Lisbonne fut auſſitôt englouti. Cette Capitale aujourd'hui n'eſt plus qu'un tas de pierres. La nation campe; elle fait par néceſſité ce que les Tartares font par choix.

Il ne paroît pas que la Juſtice Divine ſoit encore appaiſée; on ſent de temps en temps des reſſentiments de ſa colere.

Cependant ce peuple infortuné ne peut pas ſe réſoudre à abandonner le lieu de ſa déſolation : ceux qui ont échappé à la mort, rodent continuellement autour de cette Ville malheureuſe, & ſemblent regretter le tombeau où ils ont manqué d'être enſévelis.

La nation endurcie a déja oublié le coup de foudre ſous lequel elle a reſté preſque écraſée; elle s'eſt

livrée depuis à une joie immodérée. Les plaiſirs ſont plus vifs aujourd'hui à Lisbonne, qu'ils ne l'étoient avant le tremblement de terre.

On y voit un grand nombre d'aſſemblées, de jeux, & de divertiſſements.

Les Portugais danſent en branle autour des décombres de la vengeance de l'Éternel. Malheureux! qui bravent la Divinité, & ſe moquent de la colere céleſte.

Le Gouvernement auſſi impie que le Peuple, entreprend de rebâtir la Capitale dans l'endroit même, où elle a été enſevelie. Il hante des maiſons, où la Providence lui a indiqué des gouffres.

Les habitants ne courbent point ſous le poids du Ciel. Ils ſe roidiſſent contre les décrets de Dieu, & veulent ſe rendre plus forts que celui qui d'un ſeul de ſes ſouffles peut détruire toutes les nations de la terre.

LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs paſſions en Angleterre ſont éternelles : l'homme eſt ici un animal d'habitude. Un Breton qui s'eſt livré à un vice, ne le quitte plus juſques au tombeau. Voilà pourquoi on voit des gens qui après avoir bu toute leur vie, s'enivrent la veille de leur mort.

Les voluptueux courent les femmes juſques dans la vieilleſſe la plus décrépite. Quand de ce côté-là, ils n'ont plus rien à faire, il leur reſte encore beaucoup à deſirer.

La danſe, qui par-tout ailleurs eſt un divertiſſement, eſt ici une paſſion violente. On la pourſuit avec une eſpece de rage dans tous les périodes de la vie.

La chaſſe n'a point de fin. Un chaſſeur ne donne de repos à ſon fuſil, que lorſqu'il repoſe lui-même dans le cercueil. Les accidents qui y ſont attachés ordinairement, ne peuvent éteindre l'ardeur que cet exercice inſpire.

On m'a montré ici un Gentilhomme qui après s'être crévé les yeux à force de courir le renard, le couroit encore après avoir perdu la vue.

Mais à propos des gens qui font des choſes extraordinaires ſans voir, il y a ici un Juge public qui eſt aveugle.

Les gens qui le volent de près diſent cependant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dans les ténebres; & on aſſure qu'il voit tout, excepté l'équité. Il vend la juſtice au tact, & en reçoit la valeur diſtinctement. Il eſt vrai que, pour faire un ſi vilain métier, il ne faut point des yeux, il ſuffit d'avoir des mains.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre mit hier au monde un ſecond Prince, & auſſitôt les batteries du parc jouerent. Je m'y rendis comme les autres pour entendre le bruit de cette réjouiſſance publique.

Au ſecond coup de canon, je rencontrai le Baronet dans une des allées. Comme je m'apperçus qu'il étoit enſéveli dans ſes idées, je lui dis en l'abordant,

vous voilà bien penſif, n'y a-t-il point d'indiſcrétion à vous demander ſur quoi vous rêviez en ce moment?

Je conſidérois, me répondit-il, les inconvénients qui ſe rencontrent dans tous les Gouvernements politiques. Je n'en trouve aucun qui ne ſoit ſubordonné aux révolutions des cauſes ſecondes.

Si le Gouvernement d'un peuple, continua-t-il, eſt démocratique ou populaire, il eſt ſujet à pluſieurs incidents; ne fut-ce qu'aux longueurs qui ſont inévitables des aſſemblées trop nombreuſes. S'il eſt ariſtocratique, la cabale ou la diſpute des rangs entre dans le conſeil & le peuple, a autant de tyrans qu'il y a de Sénateurs. S'il eſt monarchique abſolu, les abus y ſont ſans nombre. S'il eſt mixte & que le pouvoir ſoit partagé entre le Prince & le Peuple, ce qui eſt, dit-on, la combinaiſon politique la plus favorable, elle a encore ſes inconvénients.

Une nation, qui ſe donne un Roi, eſt dans une alternative critique par la ſtérilité ou par la fécondité de la Maiſon Royale. En effet, ou la Maiſon Royale s'éteint, & dans ce cas il faut déférer la Couronne à une Puiſſance étrangere au Trône, ou eſſuyer des guerres civiles. Si d'un autre côté la Famille Royale devient trop nombreuſe, il en réſulte un autre inconvénient; car comme cette auguſte lignée eſt aux fraix de la nation, le peuple eſt chargé dans la proportion de la naiſſance des Princes: & c'eſt préciſément le cas où nous allons nous trouver nous autres Anglois.

A la mort de George II, il y avoit neuf Princes ou Princeſſes du Sang Royal. Depuis ce temps-là ſon petit-fils s'eſt marié: dans deux ans il a donné deux héritiers à la Couronne, & il pourroit

bien arriver que, dans vingt ans, (Dieu en ſoit loué & béni à jamais) il lui en donneroit vingt; & alors de compte fait, nous n'aurions pas moins de vingt-neuf Alteſſes Royales, qui ſeroient toujours au milieu de nous, car la nation ne ſauroit s'en défaire.

Quelques Souverains d'Allemagne pourroient bien ſe charger d'une demi-douzaine de nos Princeſſes: mais à l'égard des Princes, ils ne ſont pas mariables. Car ces Meſſieurs, qui ont une grande naiſſance, ont une petite fortune, eu égard à leur condition de Prince. Or tout le monde ſait que le Sang Royal ſans faculté eſt plus pauvre qu'un autre, parce qu'avec plus de beſoins, il a moins de moyens de les ſatisfaire.

Ils ſeront donc toujours dans l'État, & à charge à l'État. Car ſi cette glorieuſe pépiniere de Princes naît (le Seigneur en ſoit encore ici remercié d'avance) il ne faudra pas moins d'un million ſterling pour leur entretien, & celui de leurs maiſons, charge qui excédera celle de la Maiſon Royale, c'eſt-à-dire, qu'avec un Roi, il nous faudra faire la dépenſe de deux Couronnes.

Je pourrois encore, reprit-il, faire ici quelques réflexions ſur le nombre des citoyens, que toutes ces petites Cours déroberont aux arts & aux métiers, pour leur faire paſſer une vie oiſive dans des antichambres, n'ayant d'autre profeſſion que celle d'habiller ou de deshabiller leurs Alteſſes Royales; ce qui eſt autant de perdu pour l'induſtrie générale.

Mais ce n'eſt pas là tout encore, tant de Princes iſſus du Sang Royal multiplient la Royauté.

Par la nature de notre gouvernement, nous de-

vrions à peine appercevoir le Monarque, & cette multiplicité de Princes le décele par-tout. On ne ſauroit faire un pas ſans rencontrer l'effigie du Souverain. Il eſt vrai que ce ne ſont pas des originaux Rois, mais des copies Royales: or quand les copies d'un Souverain ſont en trop grand nombre, il ſemble que l'original ſe multiplie.

On a beau vanter la liberté d'une conſtitution, citer les loix indépendantes du Trône: une République, qui a un Monarque & vingt petits Rois, eſt un Gouvernement monarchique, & même plus que monarchique.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Pekin.*

De Londres.

ON brûla ici ces jours paſſés trois ſujets du Roi de Portugal, qui croyent que Dieu n'étoit pas mort ſur un poteau entre deux voleurs. Ils alléguoient les raiſons qu'ils avoient de penſer que l'Être ſuprême ne s'étoit pas avili juſques à cette baſſeſſe; mais l'Inquiſition les fit jetter dans les flammes ſans leur dire les raiſons qu'elle avoit de penſer autrement.

L'appareil de cette barbarie ſe fait toutes les années avec beaucoup de magnificence; c'eſt la cruauté la plus ſolemnelle que j'aie vu de ma vie. Jamais l'injuſtice & l'inhumanité ne ſe montrerent ſur la terre avec plus de fierté & d'arrogance.

Le jour qu'on brûle les ſujets du Roi très-fidele, *eſt marqué* au coin des acclamations publiques. C'eſt

la plus grande fête qu'on célebre dans le Royaume.

Les cloches des Pagodes de tout le Royaume l'annoncent la veille, afin que le peuple puiſſe ſe rendre à Lisbonne pour prendre part à la joie univerſelle.

Il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſi gai dans le monde que cet appareil de mort. Le divertiſſement commence le matin par une proceſſion, dont la marche s'ouvre par les Bonzes de l'Inquiſition, accompagnés des troupes du Roi, au milieu deſquelles ſont les malheureuſes victimes qu'on conduit au ſupplice.

Les acteurs qui doivent faire les honneurs de *l'auto da fé*, (c'eſt ainſi qu'on nomme la piece de ce jour-là) ſont habillés chacun ſelon ſon rôle. Ceux qui doivent être brûlés ont un habit très-groteſque; & les autres qui ne ſont condamnés qu'au fouet ou aux galleres, en portent auſſi un fort plaiſant.

Chaque caractere eſt marqué par l'ajuſtement: chacun déſigne le genre de crime dont il va recevoir le châtiment. On voit dans cette proceſſion des ſorciers & des ſorcieres qui volent dans les airs, & qui aſſiſtent réguliérement tous les ſamedis au ſabbat.

Des magiciens qui changent le cours de la nature, & qui commandent à l'enfer.

Des enchanteurs qui ſe rendent inviſibles, & qui font que les autres le deviennent.

Des Hérétiques qui croient que le Pape eſt un homme, & la Mere du Chriſt une femme.

Des mauvais Chrétiens qui n'adorent pas les images.

Des pécheurs endurcis, qui ne font point leur Paques, & qui s'abſtiennent de faire réguliérement un ſacrilege tous les ans.

Des infideles qui ne croient point les choſes incroyables, & qui aiment mieux ſuivre la lumiere de

leur raiſon que l'aveuglement de celle des autres.

Des rebelles aux commandements de l'Égliſe, & qui mépriſent Dieu au point de manger de la viande le vendredi & le ſamedi.

Des Francs-maçons, accuſés du crime abominable de s'aſſembler deux fois la ſemaine dans une loge pour y boire enſemble.

Des Juifs abominables juſques au point de refuſer de manger de la chair de cochon, & de travailler le ſamedi, &c. &c.

Le lieu de l'aſſemblée générale de la proceſſion eſt à une Pagode, appellée St Dominique, où l'on expédie les chemiſes de ſouffre, & les brevets des galleres. C'eſt l'endroit le moins réjouiſſant de la piece. La Pagode eſt tendue de noir, & ſemble porter le deuil des meurtres qui vont ſe commettre.

Après cette pauſe, la proceſſion continue avec la même emphaſe juſques au bucher qui doit ſervir de clôture à la fête. Les ſergents, & les records qui conduiſent les patients à la mort ſont les premiers du Royaume. La Nobleſſe Portugaiſe, d'ailleurs ſi fiere & ſi hautaine, oublie dans cette occaſion ſon orgueil & ſon arrogance, pour exercer un métier flétriſſant qui deshonore les plus vifs mortels de la ſociété civile.

Je ne te dirai point préciſement ſi le bourreau, qui exécute les condamnés du ſaint Office, eſt *Figalgo* : * en tout cas s'il ne l'eſt pas, il pourroit l'être ; car en Europe entre ceux qui conduiſent les criminels à la potence, & ceux qui pendent, il n'y a d'autre différence que la corde.

* *C'eſt le nom que porte la nobleſſe.*

Le Roi ſuit la proceſſion comme les autres, & voit périr de deſſus un échaffaut huit à dix de ſes ſujets, ſans qu'il lui vienne jamais dans l'eſprit de demander pourquoi on les fait mourir.

LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Paris.*

De Londres.

ON voit ici un animal femelle dont nous n'avons aucune idée à la Chine, duquel il a été déja dit quelque choſe dans une de mes lettres. Cet animal s'appelle une coquette. Il n'eſt pas bien aiſé de définir cet être amphibie. On peut dire ce qu'une coquette n'eſt pas; mais il eſt difficile de dire ce qu'elle eſt.

Son eſprit eſt toujours en agitation, & ſon corps dans un mouvement perpétuel: elle voltige ſans ceſſe, s'arrête par-tout ſans ſe fixer nulle part. Certains naturaliſtes prétendent que le cœur d'une coquette a la forme d'un labytinthe; d'autres le comparent à une piece de cire, qui prend toutes ſortes de formes, & n'en retient aucune; mais de quelque matiere qu'il ſoit compoſé, ils conviennent tous qu'il eſt extrêmement léger, ce qui fait croire qu'il eſt rempli de vuides. Ceux qui en ont fait l'anatomie, prétendent qu'il n'a aucune relation avec le cerveau, & que les opérations de l'un ſoit tout-à-fait indépendantes de celles de l'autre. N'imagines pas pour cela qu'elle ſoit inſenſible. La coquette a une paſſion dans l'ame qui l'occupe continuellement; je veux

dire de donner de l'amour à tous les hommes, ſans en prendre elle-même.

Il me faudroit un volume entier pour t'expliquer ici les différents moyens, qu'elle met en uſage pour ſe faire aimer de ceux qu'elle n'aime pas. Elle emploie les airs penchés, les ajuſtements, les parures & les minauderies. Elle ſe met en lila, aurore, gris de lin, pompadour, violet, ou couleur de roſe, &c. Elle fréquente les aſſemblées, ſe trouve régulièrement aux promenades, court les bals, l'opéra, la comédie, agaçant toujours ſans être jamais agaçée. Elle fait ce petit manège d'un bout de l'année à l'autre, & le continue juſques dans l'âge décrépit; car la coquetterie ici eſt une maladie dont on ne guérit point. Il y a des coquettes à Londres qui agaçent les hommes juſques au dernier moment de leur vie. J'ai lu l'hiſtoire d'Angleterre exprès pour découvrir l'origine de ce caractere, dont il n'y avoit aucune trace du temps de Guillaume le Conquérant; & j'ai trouvé que la coquetterie Angloiſe vient en droite ligne de France; & qu'elle débarqua dans cette Iſle ſous le regne de Charles II, Prince galant, qui vendit Dunkerque à la France pour acheter des Rubans. Depuis ce temps-là les Bretones ſe ſont ſi bien perfectionnées dans cet art, qu'elles ſont en état aujourd'hui de donner des leçons aux Françoiſes mêmes.

LETTRE XLI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA bonne intelligence qui, depuis la paix, regnoit entre les deux Couronnes de France & d'Angleterre, commence à s'altérer.

Le Miniſtre de Verſailles ici n'eſt pas vu d'auſſi bon œil, qu'il l'étoit auparavant. Ce n'eſt pas qu'il y ait eu juſqu'ici aucune infraction au traité : tous les articles en ont été obſervés à la lettre : mais la France travaille à ſe rendre puiſſante ſur mer. Elle forme une marine, il n'en faut pas davantage pour rendre toutes les négociations de paix inutiles : encore quarante vaiſſeaux de ligne, & la guerre ſera déclarée.

Voici comment la déclaration s'en fera. Les Anglois ſaiſiront les vaiſſeaux François. Les armateurs enleveront leurs navires, ils feront main baſſe ſur tous ceux qu'ils trouveront dans les deux mers, & les ameneront dans leurs ports, où ils pourriront. Ces nouvelles hoſtilités dureront juſques à ce qu'un nouveau traité de paix vienne les ſuſpendre : & celles-là recommenceront de nouveau, à l'établiſſement d'une nouvelle marine Françoiſe, &c. &c. &c.

Je ne ſuis pas ſurpris de ce plan continuel de rupture établi de la part de l'Angleterre. Je ſuis ſeulement étonné que les Plénipotentiaires François, qui ſe rendent à Londres pour faire la paix, travaillent avec feu & chaleur à un ouvrage, que les vagues de la mer détruiſent, & qui va toujours ſe briſer contre quelques morceaux de bois.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pékin.*

De Lisbonne.

LEs Monarques d'Europe ne ſont pas plus ſûrs ſur leur Trône que ceux d'Aſie. Il eſt probable que c'eſt une ſuite du deſpotiſme abſolu; car partout la même cauſe produit le même effet. Quoi qu'il en ſoit il n'y a pas long-temps que les grands de ce Royaume réſolurent de tuer le Roi.

Le coup étant fait, les aſſaſſins qui étoient les premiers de la Monarchie, pouvoient s'en rendre les maîtres; car dans les premiers moments qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer.

L'impunité du crime étoit dans ſa conſommation. Le Roi mort, toutes les portes de vengeance étoient fermées à la juſtice humaine. Heureuſement pour le Portugal la conjuration ſe trouva un chef-d'œuvre d'imprudence; car afin quelle ne pût manquer d'être découverte, on y avoit aſſocié juſques à des femmes.

Cependant il paroiſſoit impoſſible que la Monarque échappât au coup fatal. Les Rois de Portugal ont une ſi grande confiance dans leurs ſujets qu'ils marchent ſans gardes. On ſavoit que le Prince ſe retiroit tous les ſoirs d'une maiſon environ la minuit dans une chaiſe de poſte avec un ſimple domeſtique. Les Conjurés qui s'étoient poſtés de diſtance en diſtance avec des armes à feu, ſur les avenues de ſon Palais, devoient le paſſer en revue.

Un Duc, grand maître de sa maison, Chef des Conjurés, tira le premier sur lui. Le Monarque se sentant blessé au bras, au lieu de continuer son chemin, retourna sur ses pas, & de cette maniere laissa tous ses assassins derriere lui.

On n'a jamais su au juste la cause de cet attentat. Les Conjurés n'avoient pas assez de cet esprit réfléchi que demande la trame d'un grand crime d'État, pour qu'on puisse le mettre sur le compte de leur ambition : on l'attribue à quelques mécontentements particuliers, & à la jalousie qu'une Dame de leur famille que le Roi voyoit régulièrement, avoit excité dans leur ame.

En lisant l'histoire d'Espagne & de Portugal, on découvre que les plus grands malheurs qui ont affligés ces deux Monarchies tirent leurs causes de cette source. Le Comte Julien, pour venger l'affront fait à sa fille, appella les Maures d'Afrique, qui dominerent dans ces deux Royaumes pendant plus de huit siecles.

LETTRE XLIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Lisbonne.

IL y a un endroit dans la derniere conjuration de Portugal, qui mérite quelque attention. L'administration ne pouvant guere approfondir l'affaire de l'assassinat commis en la personne du Monarque au milieu de sa Capitale par ses propres sujets, sans flétrir la nation dans la postérité, prit un détour. Il fut établi par un long mémoire, que c'étoit une so-

ciété de Bonzes, qui, après avoir corrompu les peuples par des maximes dangereuſes, avoit porté les grands à aſſaſſiner le Roi.

Cette accuſation ſe fit d'autant plus volontiers, que l'ambition de ces gens-là faiſoit ombrage à certain homme en place, qui conduiſoit toute cette affaire.

Pluſieurs de ces Bonzes furent arrêtés, & traînés dans des priſons.

L'Europe attendoit à tout moment leur ſupplice; mais quoiqu'on eût établi un Tribunal pour les juger, il ne ſe trouva point de Juges pour les condamner.

Il falloit cependant un exemple, ne fut-il que pour perſuader que ce n'étoit pas une vengeance particuliere. La juſtice civile n'ayant pas voulu s'en mêler, on livra l'un des priſonniers à d'autres Bonzes, qui ont ici la ſurintendance des Buchers. On ne pouvoit mieux s'adreſſer : ceux-ci auroient fait brûler la ſociété entiere des Bonzes accuſés.

Il eſt vrai que le ſupplice de celui-ci vengea la Communauté dont il étoit membre, car on le fit mourir, pour tout autre crime que celui dont on l'accuſoit. Je ne dis point que les Princes Chrétiens faſſent bien d'entretenir dans leurs États des corps de citoyens oiſifs; il faudroit les bannir quand ce ne ſeroit que pour le mal qu'ils cauſent dans la population & dans l'induſtrie. On a tant de griefs d'ailleurs contre eux, que c'eſt une petiteſſe pour les expulſer de les accuſer de crimes qu'ils n'ont point commis & que leur état même les empêche de commettre.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON vient de faire le procès au citoyen qui avoit publié le North Breton. * Sa ſentence porte qu'il doit être expulſé du Parlement dont il étoit membre. Ce ſont ſes propres confreres qui ont ſigné l'arrêt. Ils n'ont pas voulu dans leur corps un membre corrompu au point d'oſer parler librement de la perſonne du Roi.

Cette feuille, dans laquelle l'Auteur fait réfléchir le Breton du Nord en véritable républicain ſur l'adminiſtration préſente, a été déclarée libelle.

Les temps ſont bien changés dans ce Royaume. Il en fut un en Angleterre ** où les raiſonnements qu'on a employé en dernier lieu en Parlement pour déclarer ce papier libelle, euſſent paſſé eux-mêmes pour un libelle.

LETTRE XLV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

J'Aſſiſtai derniérement pour la ſeconde fois à l'opéra Italien de *Hay-Market*. Comme j'avois fait

* une feuille périodique dont on a déja parlé.
** Du temps de Cromwell & de Jacques II.

quelques remarques ſur ce ſpectacle, j'allai trouver le lendemain le Baronet pour le queſtioner à ce ſujet.

Monſieur, lui dis-je, je vous prie de me dire pourquoi on ſe divertit à ce théatre d'une muſique qui n'eſt pas du cru du pays, & d'une langue qui lui eſt étrangere. J'avois toujours cru, que pour que les amuſements publics fuſſent agréables à une nation, il falloit que l'idiome public, & le goût général les introduiſiſſent. „ En vérité, me répondit-„ il, je ne ſaurois trop vous donner raiſon de ce „ que vous me demandez. Il me ſeroit plus aiſé de „ vous expliquer pourquoi il y a des Quakers en „ Angleterre, que de vous dire pourquoi il y a un „ théatre & des muſiciens Italiens à Londres; car „ comme vous venez fort bien de l'obſerver, les „ amuſements les plus frivoles tiennent au goût per-„ ſonnel, & la nation Angloiſe ne fut jamais chan-„ tante. Preſque dans tous les ſiecles depuis les fon-„ dements de la Monarchie, le ſoin de ſa fortune „ & de ſa grandeur l'occupa entiérement. Si nos „ annales nous ont conſervé quelques anciennes „ ballades, elles ſont plutôt l'image de nos guerres, „ & de nos travaux, que celle de notre molleſſe & de „ nos plaiſirs. Rarement les peuples qui ont eu de „ grandes affaires, ſe ſont adonnés aux profeſſions „ frivoles. Les Romains du temps de la République „ n'étoient pas de grands Muſiciens. La muſique ne „ fit de progrès que dans les pays de l'oiſiveté, où les „ arts inutiles tiennent lieu de profeſſions néceſſaires.

„ Il eſt vrai qu'une Reine d'Écoſſe, il y a plus „ de deux cents ans, avoit à ſa Cour une muſique „ *Italienne*, & des chanteurs de cette nation; mais

„ le goût d'une Souveraine ne décide pas toujours „ celui d'un peuple.

„ Voici à peu près, je crois, ce qu'il faut penſer „ de cet établiſſement. Après que l'Angleterre ſe fût „ enrichie par la navigation & le commerce, les „ Bretons voyagerent beaucoup en Europe & par- „ ticuliérement en Italie, où ils trouverent une mu- „ ſique qu'ils admirerent ſans l'entendre; car c'eſt „ aſſez le goût de nos Anglois de louer ce qu'ils ne „ conçoivent pas.

„ La mode y contribua peut-être auſſi; car lorſ- „ qu'une nation eſt devenue riche, elle a ſes goûts „ & ſes fantaiſies; on fit venir des muſiciens d'Ita- „ lie, comme du vin de France, & des points de „ Bruxelles; outre que ces chanteurs devoient don- „ ner beaucoup de plaiſir, car ils coûtoient beau- „ coup d'argent. Quoi qu'il en ſoit il ne paroît pas „ que les Anglois aient eu aucun deſſein prémédité „ en ouvrant ce théatre. L'expreſſion, le ſentiment, „ l'intrigue de ces drames n'ont rien de commun „ avec la nation. Cette ſcene ne repréſente ni nos „ vices ni nos vertus. Elle ne contient aucune mo- „ rale relative à nos mœurs & à nos manieres.

„ Cette muſique n'eſt faite que pour ſervir d'amu- „ ſement aux peuples du Midi de l'Europe, dont „ le luxe, l'oiſiveté, & les vices mêmes entrent „ dans le ſyſtême politique & économique du Gou- „ vernement. Et ſi quelques Cours d'Allemagne at- „ tirent chez elles des muſiciens Italiens; c'eſt que „ de tout temps il a fallu des ſinges, & des fols „ pour amuſer les Princes du Nord.

„ Il n'eſt pas impoſſible que les autres drames ne „ corrigent quelques défauts de la ſociété, & ne

„ reglent les mouvements de certaines paſſions; „ mais l'opéra Italien ne ſauroit produire aucun „ de ces effets. La vertu n'eſt pas de ſon département, ſa puiſſance ſe borne aux plaiſirs des ſens.

„ Il peut bien ſe faire que le Poëte ait de bons „ deſſeins; mais le maître de muſique n'en a jamais, & pour l'ordinaire tout le ſuccès de ce „ ſpectacle dépend de celui-ci; car le Poëte eſt toujours la derniere perſonne d'un opéra Italien.

„ L'objet principal du compoſiteur eſt d'irriter „ les deſirs; il ne connoît rien au de-là de l'émotion des ſens. Son affaire eſt d'irriter les paſſions, „ & non pas de les régler. On pourroit dire d'un „ opéra Italien ce qu'on dit ordinairement dans une „ déroute, *ſauve qui peut.*

„ Metaſtaſio, leur grand Auteur moderne, n'a fait „ qu'augmenter le poiſon, en fourniſſant des moyens „ plus aiſés aux compoſiteurs de placer des notes „ voluptueuſes ſur des paroles tendres.

„ Les Héros de cette ſcene établie à Londres s'expriment *Linguâ toſcanâ*; idiome mort pour les „ Italiens même, & qui eſt enterré pour nos Anglois. Sur mille il n'y en a pas dix qui la comprennent. Si on déduiſoit de cette aſſemblée ceux qui „ s'y rendent pour voir, & ceux qui y vont pour „ être vus, pour réduire les ſpectateurs à ceux qui „ entendent le poëme, les plus nombreux opéra „ de *Hay-Market* ſe trouveroient réduits à vingt „ ou trente ſpectateurs.

„ Il eſt vrai que le directeur a ſoin de faire vendre l'opéra Italien à la porte traduit en Anglois: „ mais on n'entend jamais une langue étrangere, „ lorſqu'on eſt obligé de la lire dans la ſienne pro-

„ pre. L'idiome eſt toujours altéré; j'ai remarqué
„ que, lorſque l'acteur rend une expreſſion ſur une
„ voyelle, le livre la rend par une conſonne. Le par-
„ terre y eſt ſi fort trompé, que j'ai vu quelques-uns
„ de nos Mylords, à ces mots d'une ariette qui com-
„ mençoit ainſi, *Ricordato mio bene*, s'exclamer,
„ croyant qu'ils renfermoient un ſentiment, tandis
„ qu'ils ne contenoient qu'un conſeil; mais ſi cette
„ muſique n'a aucun deſſein ſur nos mœurs, elle en
„ a ſur nos finances. On donne juſques à quinze
„ cents livres ſterling à un muſicien Italien, pour le
„ faire chanter trente fois ſur notre théatre de *Hay-*
„ *Market*; ce qui fait cinquante livres par repré-
„ ſentation. Milord G--- qui a commandé nos trou-
„ pes en Allemagne n'a pas eu une ſi grande ſomme
„ pour la repréſentation de chaque bataille, où il
„ a expoſé ſa vie pour la gloire de la nation.

„ Après que les Anglois eurent déclaré leur goût
„ pour cette muſique, Londres devint un Pérou
„ pour les Italiens, qui depuis vinrent toujours y
„ puiſer de l'or & n'y apporterent que des ſons.
„ Les *Farinelli*; les *Monticelli*, les *Caſarelli*, les
„ *Egiptielli*; les *Reggianelli*, & tous les autres
„ dont les noms terminent en *elli*, accoururent
„ chez nous pour s'y enrichir, & retournerent en
„ Italie, jouir de leur fortune, ou, pour mieux dire,
„ de la nôtre. Les autres arts enrichiſſent l'Angle-
„ terre, celui-ci l'appauvrit. Le théatre de *Hay-*
„ *Market* ne cauſe pas une circulation; mais une
„ évacuation d'eſpeces. Le numéraire ſort de l'État.
„ L'Italie qui a les yeux fixés ſur la République gé-
„ nérale, & qui profite de la folie de tous les peu-

„ ples, établit ces Séminaires * de muſiciens, d'où
„ ſortirent ces fameux *virtuoſi*, qui mirent à con-
„ tribution toutes les Cours de l'Europe. Cette po-
„ litique lui valut mieux qu'une grande branche de
„ commerce. J'ai calculé la dépenſe générale de ce
„ ſpectacle depuis ſa création, & j'ai trouvé que le
„ théatre de l'opéra de *Hay-Market*, nous a coûté
„ juſques ici cinq cents mille livres ſterling : c'eſt-à-
„ dire, que les Italiens nous ont vendu environ dou-
„ ze millions tournois d'ariettes, & que cette ſom-
„ me ſe trouve aujourd'huí de moins dans la circu-
„ lation générale ; il eſt arrivé delà, (la conſéquen-
„ ce ſe place d'elle-même) que la muſique Italien-
„ ne a diminué notre Puiſſance dans la proportion du
„ vuide que cette ſomme a cauſé dans les arts, le
„ commerce & la navigation ; il s'enſuit delà, (la
„ conſéquence ſe place encore ici d'elle-même) que
„ ſi on ne ferme ce théatre, les ariettes Italiennes
„ dans moins d'un demi ſiecle apprendront aux Fran-
„ çois nos ennemis naturels, à chanter des *Te Deum* :
„ ceci eſt bien clair, nous n'avons de bons ſoldats
„ que parce que nous les payons bien ; or, lorſque
„ nos finances ſeront dérangées, nous n'aurons pas
„ les moyens de les payer.

„ J'ai toujours été ſurpris que notre P----- qui
„ fait tant de bills inutiles, n'en ait jamais fait un
„ néceſſaire ſur cet objet. Nos orateurs qui haran-
„ guent dans la chambre baſſe depuis le matin juſ-
„ ques au ſoir, n'ont jamais pris en conſidération
„ cet abus.

„ Il eſt vrai que, ſi on fermoit la porte de ce théa-

* *Conſervatoris* à Naples.

„ tre, nos Dames de qualité, & nos petits-maîtres „ ſeroient fort embarraſſés de leur perſonne un jour „ de la ſemaine; ils ne ſauroient que devenir le ſa- „ medi, grand jour d'opéra. C'eſt l'uſage de s'y ren- „ dre, dut-on s'ennuyer à la mort pendant quatre „ heures que ce ſpectacle dure.

„ Il faut cependant convenir qu'on n'y perd pas „ tout-à-fait ſon temps; & que c'eſt un rendez-vous „ public, où on ſe rend pour toute autre choſe que „ pour y entendre la muſique.

„ Pour moi, je ne connois point de trait, qui ca- „ ractériſe mieux le Roi patriote que le mépris que „ le Roi George III a témoigné pour ce ſpectacle. „ Il n'y avoit pas été une ſeule fois avant ſon ma- „ riage, & il n'y a aſſiſté depuis que pour complai- „ re à la Reine ſon épouſe: en effet, un théatre qui „ ne contient aucune morale utile aux mœurs, & „ qui appauvrit l'État, ne doit point être encou- „ ragé, par la préſence d'un Roi citoyen.

LETTRE XLVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

CE que le Baronet m'avoit dit ſur la muſique ne me ſuffiſoit pas; je ſentois que j'avois beſoin de lui faire d'autres interrogations ſur ce ſujet.

Le lendemain au matin je me rendis chez lui, où après avoir pris du thé enſemble, je lui parlai ainſi. Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que l'art de chanter eſt nouveau en Europe? On en parle comme d'un goût moderne: eſt-ce que vos ancêtres n'en avoient aucune idée?

„ Ils en avoient une, me répondit-il, & peut-être
„ plus juſte, parce qu'elle n'étoit pas ſi compoſée.
„ Les hommes, reprit-il, n'ont pas entendu qu'il
„ y eût des notes pour chanter. Toutes les langues
„ du monde dans leurs origines furent muſicales. Il
„ fut impoſſible d'exprimer des accents ſans rendre
„ des ſons, & ce furent ces ſons qui formerent la
„ muſique vocale de toutes les nations.

„ La priere qu'un ſexe fait continuellement à
„ l'autre, créa les bémols & les ſémitons : l'emporte-
„ ment, & le feu des paſſions formerent les diéſis,
„ les bécards, & les autres tons aigus.

„ Les peuples en parlant naturellement, chante-
„ rent leurs goûts & leurs affections. Mais cette mu-
„ ſique qui ſervit à caractériſer chaque nation, fut
„ auſſi différente que ſes idiomes. On peut dire qu'il
„ y avoit des opéra avant qu'il y eût des théatres.
„ Le récitatif qu'on emploie encore aujourd'hui ſur
„ la ſcene étoit l'expreſſion ſimple qu'on mettoit en
„ uſage dans les choſes ordinaires de la vie, & les
„ airs exprimoient les affections & les maladies de
„ l'ame.

„ Les maîtres de cet art qui vinrent long-temps
„ après ne créerent rien : ils ne firent qu'imaginer
„ des notes, qui furent les ſignes de ces ſons, don-
„ ner des régles à la muſique, & la ſoumettre à la
„ meſure : en un mot, la muſique moderne n'eſt au-
„ tre choſe que l'expreſſion vocale miſe en chant.
„ Pour que ce chant puiſſe produire ſon effet, il
„ faut qu'il ſoit analogue au génie de la nation pour
„ qui il eſt fait ; car notre ame ne peut être agitée
„ que par les accents qui lui ſont propres.

„ Quand un Anglois dit que la muſique Italien-

„ ne l'agite, il ne veut pas dire par-là qu'elle l'af-
„ fecte; car il y a une grande différence entre ce qui
„ agite, & ce qui affecte. Le bruit du tonnere ou
„ du canon cauſe une émotion chez tous les hom-
„ mes; mais il ne les affecte pas également.

„ Pour que l'émotion que cauſe la muſique puiſ-
„ ſe produire la même ſenſation chez deux peuples,
„ il faudroit que les deux langues rendiſſent les mê-
„ mes expreſſions par les mêmes ſons.

„ Il n'y a aucun rapport entre la modulation de la
„ muſique Italienne, & l'accent vocabulaire Anglois.
„ Le ton vocabulaire Anglois ne fait pas la même ſen-
„ ſation ſur un cerveau Italien. La différence de l'ex-
„ preſſion vocale ſe fait ſentir à la tragédie des deux
„ nations, qui n'eſt autre choſe qu'un chant héroïque.
„ Garrick ne chante pas le rôle de Richard III, com-
„ me le chanteroit un tragique Italien. Ni Woodward
„ dans le comique ne rend pas ſon rôle, comme Sa-
„ chi: * ce ſont des tons, & des accents différents; &
„ ſi ces acteurs changeoient le chant théatral, ils ne
„ ſeroient plus entendus de leur nation. Mademoi-
„ ſelle Clairon, qui, par ſon chant pathétique dans
„ la tragédie, fait fondre en larmes tout Paris, fe-
„ roit bâiller tous les ſpectateurs à notre théatre de
„ *Drury-lane*.

„ Je crois bien qu'il y a une muſique ſupérieure
„ à une autre; mais cette ſupériorité ne regarde que
„ l'harmonie des ſons, qui n'eſt autre choſe qu'une
„ plus parfaite combinaiſon des notes. Souvent cet-
„ te ſupériorité peut devenir un obſtacle à l'expreſ-

* Fameux comique Italien.

„ ſion, parce que dans certaines nations, plus un „ accent eſt harmonieux, & moins il eſt expreſſif. „ Et il ne faut pas croire qu'il y ait une expreſſion „ générale dans la muſique propre à exciter les paſ- „ ſions de l'ame chez tous les peuples; il faudroit „ pour cela que tous les hommes euſſent le même „ degré de ſenſibilité.

„ Il eſt vrai qu'on pourroit combiner ces ſons, „ de maniere qu'ils puſſent rendre les accents de „ chaque nation en particulier; mais c'eſt une per- „ fection à laquelle on ne doit pas eſpérer que la „ muſique moderne arrive jamais. Il faudroit pour „ cela que les maîtres de cet art euſſent une idée „ générale des mœurs & des manieres des différents „ peuples, qu'ils fuſſent inſtruits de leurs Religions, „ de leur politique, de leurs uſages, qu'ils connuſ- „ ſent leurs goûts, leur génie, & particuliérement „ leur phyſique; car c'eſt de tout cela que dépend le „ degré de ſenſation dans chaque nation. On ne peut „ pas ſe flatter de cette heureuſe révolution dans „ cet art. Les plus habiles maîtres de muſique ſont „ des gens bornés, ſans connoiſſance, qui n'ont d'au- „ tre habileté que celle de ſavoir placer des notes „ ſous des lignes.

„ Peut-être même qu'il y a une impoſſibilité mo- „ rale dans cette perfection. Le compoſiteur Italien „ qui a un goût & un génie de muſique relatif à ſon „ Phyſique ne peut point changer. Il écrit comme „ il ſent lui-même, & non pas comme ſentent les „ autres.

„ Le vocabulaire proprement dit ſur lequel eſt „ fondée la muſique Italienne, eſt totalement diffé- „ rent de l'Anglois. L'emphaſe de cette langue eſt

„ incompatible avec la modeſtie de la nôtre. Un „ Breton qui s'exprimeroit ainſi dans le diſcours or- „ dinaire, *ch cara ! cariſſima dilecta del mio cuo- „ ro ; anima della , anima mia* , & autres expreſ- „ ſions ordinaires uſitées en Italie, ſeroient à peine „ entendues en Angleterre. "

Vous ne me parlez, lui dis-je en l'interrompant dans cet endroit, que de l'impropriété du mode, pour m'exprimer ainſi, mais les modernes ont-ils perfectionné la muſique en général : „ C'eſt ce que je vou- „ drois ſavoir; & c'eſt préciſement ce que je ne puis „ pas vous dire, me répondit-il. Bien des gens di- „ ſent qu'oui : pour moi, je ne ſuis pas de ce ſenti- „ ment-là ; je penſe au contraire qu'on l'a gâtée : „ voici à peu près l'hiſtoire de cet art.

„ Il y avoit pluſieurs mille ans que les Européens „ chantoient avec l'expreſſion qui leur étoit natu- „ relle; lorſque les Italiens vinrent ſubſtituer l'art à „ la nature. Ces peuples firent du chant un gaſouille- „ ment. Ils commencerent d'abord par gâter leur mu- „ ſique, & enſuite ils gâterent celle des autres nations.

„ La muſique Italienne ne fut dans les premiers „ temps qu'un récitatif, tel qu'il ſubſiſte encore dans „ les opéra; c'eſt-à-dire, une expreſſion ſimple qui „ rendoit naturellement les accents de l'ame : on ſe „ plaignoit naïvement des tourments de l'amour. „ La voix étoit employée à charmer le cœur & non „ pas les oreilles ; elle ne différoit preſque point de „ l'expreſſion vocale ; les notes étoient auſſi graves „ que les paroles : les ſémicromes & les ariettes pa- „ rurent, & alors tout l'ancien ſyſtême muſical fut „ renverſé.

„ *La Fauſtina* fut la premiere qui paſſa ſeize

„ notes dans une meſure. *Bernard* avant elle avoit
„ fait tous ſes efforts pour donner de l'agilité à
„ l'expreſſion ; & *Farielli* qui vint après lui, réduiſit
„ tout à un ſifflement. La ſcene Italienne devint
„ le pays des roſſignols. Toute l'habileté conſiſta à
„ avoir du goſier. Le muſicien qui put enfiler deux ou
„ trois octaves, & chanter une ſonate de violon,
„ paſſa pour le plus habile. Alors il n'y eut plus
„ rien de naturel dans l'expreſſion du chant, tout
„ fut artificiel ; on regarda comme un grand chanteur, celui qui fuyoit au-devant des airs, & je le
„ dirai ainſi, qui dévançoit les notes. Il fallut que
„ les violons couruſſent après les muſiciens ; on mit
„ des échaſſes aux ariettes ; on fut obligé par des
„ tons aigus & forcés de ſe faire entendre au-deſſus
„ d'un nombreux orcheſtre : & comme ce chant n'étoit pas celui de la nature, on détruiſit la nature.
„ On coupa les hommes comme les chevaux. L'univers fut étonné de voir une race de mortels qui n'étoient ni mâles ni femelles : cette mutilation qui
„ n'avoit été en uſage que dans les ſerrails d'Orient,
„ devint à la mode ſur la ſcene.

„ *Il buon guſto* acheva de tout gâter. On ne ſut
„ jamais en quoi il conſiſtoit. C'étoit une nouvelle
„ mode de chant à laquelle on en ſubſtituoit toujours une plus nouvelle. Jamais deux luſtres de
„ ſuite ne le trouverent de même : on le vit varier
„ continuellement, & devenir contraire à lui-même ; car *il buon guſto* d'un temps, fut toujours
„ *il cativo guſto* d'un autre.

„ Les Eſpagnols, & les Portugais dont les ſens
„ s'émouvent facilement, adopterent aiſément cette
„ muſique voluptueuſe. Les Maures qui les avoient

„ conquis, leur avoient apporté d'Afrique une mu-
„ ſique dont ils s'étoient ſervi pendant huit ſiecles.
„ Après leur expulſion le climat alloit leur rendre
„ leur muſique, lorſque l'Italienne les prévint. Les
„ Allemands, ſurpris par ce nouveau mode Ita-
„ lien, l'incorporerent avec le leur, & de ce mê-
„ lange, il en réſulta un genre d'harmonie auſſi bi-
„ ſarre que ſingulier.

„ Je croirois volontiers que Handell, qu'on re-
„ garde comme le reſtaurateur de notre muſique,
„ la gâta; parce que la doſe d'Italien qu'il y in-
„ troduiſit eſt trop forte. Méthode qui a été réligieu-
„ ſement obſervée par les compoſiteurs qui ſont ve-
„ nus après lui. Nos airs Bretons aujourd'hui ſont
„ remplis de roulades, & de fredons. Handell a ré-
„ formé un chant vrai, rempli de candeur, pour en
„ ſubſtituer un faux & impoſteur. Un Anglois ne
„ dit plus vrai en chantant: devenu Italien dans l'ex-
„ preſſion muſicale, il cherche plus à ſurprendre les
„ ſens, qu'à captiver le cœur.

„ C'eſt comme ſi une nation changeoit d'Idiome,
„ & qu'après avoir parlé pendant vingt ſiecles une mê-
„ me langue, on l'obligeoit de s'exprimer dans une
„ autre.

„ Il n'eſt pas indifférent en ſoi qu'un peuple ſoit
„ effecté par un mode plutôt que par un autre:
„ on lit dans l'hiſtoire que les anciens ne pouvoient
„ faire aucuns changements dans leur muſique, ſans
„ que la révolution ne portât ſur le gouvernement;
„ parce que la muſique en agiſſant ſur les ſens, porte
„ ſur les mœurs: de ceci je pourrois tirer une con-
„ ſéquence, & prouver peut-être que depuis l'é-
„ tabliſſement de la muſique Italienne en Angle-
„ terre *la nation* eſt devenue plus voluptueuſe.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Pekin.*

De Lisbonne.

J'Allai dîner ces jours paſſés chez un négociant Anglois établi à Lisbonne qui m'en avoit prié depuis long-temps. Comme j'avois oui dire que les Bretons adonnés au commerce à Londres, menoient une vie frugale, je m'attendois à un dîner de même; mais au lieu de celui-ci, il fut queſtion d'un repas ſplendide, où regnoient la profuſion & l'abondance.

Après le dîner on fit paſſer les convives dans un ſecond appartement, où des laquais en grande livrée ſervirent le caffé dans des taſſes d'or.

Le caffé pris, il fut queſtion d'amuſer la compagnie à quelque jeu. On me propoſa de faire un Wich. Je m'en défendis, en alléguant pour excuſe l'ignorance où j'étois de ce jeu. Alors le maître du logis prenant la parole, me dit en me l'adreſſant : ne craignez pas, Monſieur, de vous engager dans une partie coûteuſe. Nous ne jouons ici que pour nous amuſer. Il faut être bien malheureux, continua-t-il, ſi dans une après dîner, on perd cinquante monnoies d'or; c'eſt-à-dire, environ trois cents onces d'argent maſſif. Quand j'aurois ſu le jeu, cet amuſement ſeul eut ſuffi pour m'en dégoûter. On me laiſſa, & les autres convives s'aſſirent au tour des tables, & commencerent à jouer. Je m'amuſai deux ou trois heures à voir leur jeu, & je remarquai que

quelques-uns de ces négociants avoient perdu pendant cette après dîner deux ou trois cents pieces d'or pour s'amuſer.

La ſcene du jeu finie, le maître du logis ordonna à ſes gens qu'on mît les chevaux au carroſſe, & un moment après il me fit entrer dans un équipage magnifique, qui nous traîna au *Long-Room*. C'eſt une aſſemblée établie par la factorie Angloiſe, dans laquelle on rit, boit, mange, & joue tous les jours de l'année depuis ſix heures du ſoir juſques à minuit.

Il y avoit ce jour-là grand bal paré. En entrant dans la ſalle le premier coup d'œil me frappa. Je n'ai jamais vu tant de luxe & de magnificence. On eut pris ces marchands pour de petits Souverains, & leurs femmes pour autant de vice-Reines. Lorſqu'on eût danſé environ deux heures, la compagnie paſſa dans un autre appartement, où étoit une table de deux cents couverts. Alors on ſervit un ſouper qui auroit fait honneur à la magnificence du plus grand Monarque de l'Europe. Les Dames ſeules s'aſſirent, & les Cavaliers debout derriere elles les ſervirent. Après le ſouper elles ſe leverent de table & les hommes s'aſſirent à leur tour, & on leur ſervit un nouveau ſouper.

Pendant que les Cavaliers étoient à table, je retournai dans la ſalle du bal, où je m'aſſis près d'un Breton habillé modeſtement qui étoit arrivé depuis peu de Londres. Je jugeai à ſa contenance qu'il n'étoit pas fort content de tout cet étalage. Monſieur, lui dis-je, je vous prie de me faire la grace de m'expliquer cette énigme. Nous ſommes ici dans une aſſemblée de marchands, dont l'épargne & l'économie ſont, ou

doivent être les vertus principales, & cependant nous nous trouvons dans un lieu de profusion, & de magnificence. Quelle est donc la divinité qui préside ici? La folie, me répondit-il; tous les gens que vous voyez dans ces appartements sont ses adorateurs. Le mal est, reprit-il, que la Grande-Bretagne perd à ce luxe; car les Portugais, chez qui ces dépenses extravagantes se font, retiennent ce que notre industrie leur avoit d'abord enlevé. On peut dire que la main-d'œuvre de nos artisans est convertie ici en fêtes & en divertissements. Il y a actuellement sur le tapis un projet de mascarade qui coûtera plus de mille guinées à la factorie, c'est-à-dire, à la nation; car c'est elle qui en fera les frais.

Je vous prie de me dire quelle sorte de marchands sont ceux-ci? Ce sont, me répondit-il, ce que nous appellons des commissionnaires: on leur envoie des marchandises d'Angleterre, & ils la vendent pour le compte des Négociants Anglois. Et en rendent-ils bon compte au moins, lui-dis-je, oh, oh, pour cela très-bon; car afin qu'il n'y ait aucune erreur sur les articles, ils n'en rendent point du tout. On peut regarder les effets qu'on envoie de Londres, à Lisbonne, comme un bien de main-morte, qui est perdu pour toujours. Il y a six mois que je suis arrivé d'Angleterre pour régler mes affaires avec mon correspondant qui fait ce soir les honneurs du bal, & qui est mieux habillé que le Roi George, sans que j'en aie pu encore venir à bout. Il me menace, si je le presse trop, de faire terminer nos affaires par la justice Portugaise. Si la chose en vient là, mon compte est tout réglé; je puis m'en retourner comme je suis venu; *car il faut tout juste un siecle révolu à Lisbonne avant qu'un procès soit jugé.*

Pendant ce temps-là les Dames & les Meſſieurs s'étoient rendus dans la ſalle où nous étions. Nous nous retirâmes dans un réduit où nous pouvions voir toute la compagnie ſans en être preſque apperçus : ſans doute, Monſieur, dis-je à mon Breton, vous connoiſſez la carte de cette aſſemblée. Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer les figures ? J'en connois pluſieurs, me dit-il, & je pourrai vous parler de celles-ci ; mais il faut auparavant que je vous donne une idée générale du tableau, ſans quoi l'énigme reſteroit toujours. Premiérement tous ceux que vous voyez ici ſont des gens tranſplantés, que le haſard ou l'indigence a conduit ici : de la pauvreté dans laquelle ils ſont nés, à l'aiſance dont ils jouiſſent, il y a une diſtance immenſe.

Il y a environ ſix ans qu'ils étoient tous ruinés par leur luxe relatif. La factorie en corps alloit faire banqueroute, lorſque la colere du Ciel devint pour elle une reſſource. Le tremblement de terre raſſura un grand nombre de maiſons qui étoient prêtes à tomber. L'incendie générale opéra un prodige auquel les maiſons Angloiſes, qui négocient à Lisbonne, ne ſe ſeroient jamais attendues. Il brûla des effets qui n'y étoient plus : on pourroit comparer ce feu au feu grégeois, qui brûloit de loin. Faites attention à cet homme vis-à-vis de nous ; c'eſt un négociant de Hambourg. Il n'étoit pas riche la veille du tremblement de terre qui abîma Lisbonne, mais le lendemain il ſe trouva très-opulent. Il réaliſa cinquante mille livres ſterling d'effets appartenant à ſes correſpondants, & qui avoient été brûlés. On pourroit appeller cela en termes d'incendie renaître des cendres de la fripponnerie.

Voyez-vous ce petit homme à côté de celui dont

je viens de parler, qui a les yeux ſi vifs; il travailloit à ſon bilan, quand le phénomene brûla ſes livres. Le tremblement de terre lui fut très-favorable. Il en retira deux grands avantages; car le même jour il perdit ſa femme, & gagna du crédit. Permettez-moi de vous demander, interrompis-je en cet endroit, qui ſont ces Cavaliers qui portent un grand ruban rouge ſur leurs habits, qu'on voit diſperſés dans différents endroits de la ſalle, pour qui on a beaucoup de déférence? Ce ſont des *fidalgos*, ou grands du Royaume. Qu'eſt-ce qu'ils font ici; il me ſemble qu'ils ne ſont point placés. Je vais vous le dire; ils viennent affecter beaucoup de conſidération en public, & vont enſuite rire en particulier de la folie des Anglois.

Aidez-moi, je vous prie, à connoître ce beau Marchand qui eſt tout au haut de la ſalle. Le commerce doit ſe ſentir illuſtrer d'être fait par un homme d'une auſſi belle figure. Le Cavalier que vous voulez connoître, me dit-il, n'eſt point Marchand C'eſt l'Ambaſſadeur de la premiere Couronne de l'Europe. Il eſt bien jeune, lui dis-je, pour être initié dans le ſecret d'une grande Cour. Un mariage, reprit-il, l'a élevé tout d'un coup au miniſtere. Il a épouſé une veuve dont le mari eſt encore en vie. Toute l'Europe a été ſurpriſe de le voir monter tout d'un coup à cette place; mais que voulez-vous, il faut bien faire quelque choſe pour les gens qui ont aſſez de force d'eſprit pour ſe mettre au-deſſus des préjugés reçus.

Si je ne me trompe, celui qui eſt à côté de lui eſt encore l'Agent de quelque Couronne. Vous ne vous trompez pas; c'eſt un Miniſtre, qui de la marchandiſe eſt monté à l'ambaſſade; mais cela eſt aſſez ordi-

naire dans l'État républicain où il eſt né. On lui donne quelque eſprit; mais je lui aurois ſouhaité un peu plus de bon ſens. Il étoit originairement pauvre; il avoit beſoin de faire un bon mariage, & il en a fait un très-mauvais. Il eſt vrai que le Gouvernement qui l'a fait Miniſtre y a pourvu; mais je n'aime pas ces hommes qui chargent l'État de réparer leurs ſottiſes. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce grand homme d'aſſez bonne mine; mais qui eſt coëffé d'une maniere ſinguliere? C'eſt, me répondit-il, un Marchand Hollandois, Réſident du Roi de P---- Ce Prince, ſans l'avoir jamais vu ni connu l'a fait ſon Miniſtre : auſſi l'a-t-il chargé en même-temps de ne point ſe mêler de ſes affaires à cette Cour. C'eſt proprement un Brevet de retenue ſur ſa vanité. Les Princes ſont comme ces ouvriers habiles qui donnent de la conſidération à la plus vile matiere. Si je ne me trompe, je vois pluſieurs autres Miniſtres à côté de ceux dont vous venez de parler. Non, me dit-il, ceux-ci ſont des Conſuls; qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce nom-là? Ce ſont les valets-de-pied des États, ou autrement les garçons apprentifs de la politique. Il me ſemble, lui dis-je, que la plupart de ces garçons ſont bien vieux. Eſt-ce qu'on ne paſſe pas Maître-Conſul? Non, me répondit-il, on l'eſt du premier coup.

Encore quelques minutes, dis-je en cet endroit à mon Breton; & je finis d'être indiſcret. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces divinités femelles qui ſont parées comme des Princeſſes; mais qui ont avec cela un air ſi commun, qu'on les prendroit pour des filles-de-chambre déguiſées avec les habits de leurs maîtreſſes. Toutes ces femmes, me dit-il, que vous voyez dans cette ſalle ſont réellement déguiſées. Il n'y en

aucune dont l'ajuſtement ne jure avec ſon état, elles ſont preſque toutes nées dans la boue, & par conſéquent ſont fieres & impertinentes. Elles crevent de vanité. L'orgueil rend les femmes des autres pays inſupportables; à Lisbonne il a un autre effet, il les fait devenir folles. La maladie attaque les fibres du cerveau; les maris ſont obligés de les faire voyager en Irlande pour leur remettre l'eſprit; mais ce n'eſt pas la faute de ces créatures; il eſt naturel aux perſonnes du ſexe qui n'ont ni naiſſance, ni éducation d'être fieres & hautaines; le tort eſt aux maris qui ſe ruinent pour ſatisfaire à leurs folies.

Mais pour revenir à la factorie; l'incendie générale avoit un peu rétabli les affaires, lorſqu'une nouvelle profuſion, & un luxe inconnu auparavant l'ont plongée dans le même état où elle ſe trouvoit avant le phénomene; mais on eſpere, s'il plait à Dieu, qu'un ſecond tremblement de terre la remettra.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kiotou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE me rendis hier au grand *Ridoto*. C'eſt une ſalle publique, où les femmes de qualité ſe rencontrent quatre fois l'année avec les Lords du Royaume.

L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les Dames extrêmement bien miſes: cela n'empêchoit pas qu'il n'y en eût un grand nombre de fort laides. On diroit que les Bretonnes ne ſont pas faites pour être habillées.

La grande parure leur donne un je ne ſais quel air gêné, qui cache leur beauté naturelle.

On ſe regarda quelque temps au viſage : enſuite l'aſſemblée ſe ſépara en pluſieurs pelotons en divers endroits de la ſalle, pour faire ce qu'on appelle en Europe des menuets.

Quoique je t'aie parlé ailleurs de cette danſe; voici ce que c'eſt. Un Cavalier prend une Dame par la main, lui fait faire deux pas en avant avec lui ſur la même ligne; au bout deſquels il lui fait d'écrire en réculant un cercle autour de lui, qui la remet à la même place où il l'a priſe : enſuite ils ſe croiſent pendant quatre ou cinq minutes en ſe regardant en paſſant, & finiſſent par une profonde génuflexion, le tout gravement, & ſans rire; car le menuet en Europe eſt le divertiſſement le plus ſérieux qu'il y ait dans la ſociété. Je ne te dirai point ſi ces Dames & les Cavaliers tournoient bien; mais il y avoit un François né à Paris derriere nous, qui ſe tuoit de nous dire que tous ces gens-là danſoient mal : voyez diſoit-il comme ils ſont gênés; ils n'ont point de graces : on diroit voir des ſtatues mouvantes. Peut-être qu'il étoit en état d'en juger, car il eſt dit dans les faſtes de l'Europe, que Paris danſe mieux que Londres.

Le corps diplomatique, comme on l'appelle, étoit à ce bal; mais il n'y brilla pas beaucoup.

La France depuis la derniere guerre ne danſe plus : & l'Eſpagne craint de faire quelque faux pas. Le bruit du gros canon a fait perdre l'oreille à la Reine de Hongrie; le Portugal vient de l'échapper trop belle pour oſer ſe remettre en danſe. La Hollande eſt neutre dans le menuet. La République de Ve-

niſe danſeroit peut-être, ſi elle ne craignoit que le Turc ne lui fit perdre la cadence; & on dit que le Roi de Pruſſe (depuis qu'il a répandu beaucoup de gravité dans le pas militaire) défend les cabrioles à ſes Miniſtres, &c. &c.

De toutes les Puiſſances de l'Europe qui étoient repréſentées dans cette aſſemblée par leurs Ambaſſadeurs, il n'y eut que la Ruſſie qui fit deux menuets. Je ne décidérai point ſi le Miniſtre de cette Couronne s'en acquitta bien; mais un politique Anglois qui ſe trouvoit à côté de moi, lorſqu'il danſoit, me dit à l'oreille, que ce n'étoit pas là le plus brillant de ſon miniſtere.

Comme nous ne danſions point, nous nous mîmes à nous promener dans la ſalle pour examiner les Dames. Et lorſque nous rencontrions ſur nos pas quelque viſage un peu diſtingué, je ne manquois pas d'interroger le Baronet, & il m'en donnoit auſſitôt l'hiſtoire. Mais comme les demandes ſe ſuccédoient avec beaucoup de volubilité; il prit le parti de me prévenir.

Voyez-vous, me dit-il, cette Dame qui eſt aſſiſe vis-à-vis l'endroit où l'on danſe. C'eſt Mélédy --- elle a de la douceur dans la phyſionomie; mais elle a quelque choſe de fade qui fait bâiller les hommes qui l'approchent. Celle qui lui parle dans ce moment, & qui ſurprend par la régularité de ſes traits, & l'éclat de ſon teint eſt Lédy-------- celle-ci eſt une beauté muette. Ses charmes ne diſent rien. Il y a des Dames en Angleterre qui ſont faites pour être miſes en paſtel. Leur viſage a tout ce qu'il faut pour devenir portrait: on peut dire que la poſtérité jouira mieux de la copie de celle-

ci, que ſon ſiecle n'aura joui de l'original. La troiſieme qui eſt debout devant elle eſt Milédy ------- elle a de beaux yeux, la bouche charmante & le bras potelé; mais elle peche par trop d'embonpoint. Cette quatrieme-là qui vient de s'arrêter pour lui parler eſt Milédy ------- celle-ci qui a de l'eſprit & de la vivacité, eſt laide à force de maigreur; car il y a toujours mail'e à refaire à la beauté de nos Bretonnes, ou elles portent des figures apoplectiques, ou elles ont un viſage de conſomption. Voyez-vous, continua-t-il, cette beauté à la Romaine qui eſt debout à fix pas de nous. C'eſt Madame P------- elle eſt grande & bien faite, mais elle eſt un peu dure d'oreille; ce qui fait que les femmes ont de la peine à s'exprimer avec elle; il n'y a que les hommes qu'elle entend à merveilles, &c. &c.

Nous avions déja paſſé en revue la moitié des Dames de l'aſſemblée, lorſque certains traits qui ne s'étoient pas encore préſentés à mes yeux me frapperent.

Monſieur, dis-je au Baronet, je vous prie de me dire, qui ſont ces trois beautés qui ſe tiennent par le bras, & qui viennent à préſent vers nous? Ce ſont les Dames H-r---t-n. Elles ſont bien intéreſſantes, repris-je; ſans doute qu'elles ſont ſœurs; car elles ſe reſſemblent beaucoup? Oui, me répondit-il, mais celle du milieu eſt l'aînée; car elle eſt la mere des deux autres. En vérité, lui dis-je, voilà une mere qui ne perd rien à être née vingt ans avant ſes filles. Il y a bien des gens qui ſeroient embarraſſés ſur le choix. Je vois à notre droite, trois ou quatres Dames en grand panier, ſuperbement miſes, mais qui ont je ne

Mais quoi de ſingulier dans la phyſionomie; les connoiſſez-vous? Oui, ce ſont (révérence parlée) des Juives de la Cité de Londres. En effet, repris-je, lorſqu'on les regarde fixement, on trouve que ces viſages ſont de la fabrique de Jéruſalem. Le Cavalier de leur ſuite, qui a des yeux poſtiches, & la phyſionomie fade eſt un petit-maître Juif: caractere le plus ridicule qu'il y ait dans la ſociété Européenne.

Je conſens, lui dis-je, de ne plus vous faire d'interrogation de toute la ſoirée, ſi vous voulez me dire qui eſt cette jeune Dame qu'on remarque à notre droite, couverte de bijoux, à qui tous les hommes parlent à l'oreille en paſſant; & qui ſourit à tous les hommes. Je vais vous le dire; c'eſt une fille de joie, qui vient ici chercher des dupes. Elle a mis à contribution la moitié de la nobleſſe de Londres, & tâche de ruiner l'autre. Elle n'eſt point belle comme vous voyez. Son viſage eſt décharné, ſa gorge n'eſt pas bien placée; ſa taille eſt mal faite; elle a le bras vilain, & la main laide, d'ailleurs c'eſt la plus inſipide créature que je connoiſſe. Je lui ai parlé pluſieurs fois pour juger de ſon eſprit par ſon entretien, mais je n'ai pu y tenir; malgré cela elle eſt à la mode; ce qui lui ſuffit pour dépouiller les héritiers, & les enfants de famille; car tout a un cris, & une vogue à Londres, juſques à la proſtitution même.

Eſt-ce que vous n'avez point d'hôpitaux à Londres, lui dis-je, pour renfermer ces aventurieres-là? Des hôpitaux! reprit-il, nous n'en avons point pour les enfants trouvés; * comment en aurions-nous pour pour celles qui les font?

---

* *Il y en a un à Londres, mais les revenus ne ſuffiſent pas.*

LETTRE XLIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin*

De Londres.

DEpuis le dernier traité de paix entre la Cour de France & celle de St James, les Angloiſes ſont plus portées aux bagatelles qu'elles ne l'étoient auparavant. Une foule de modes & de rubans que la guerre retenoit de l'autre côté de l'eau, a inondé cette Iſle.

Il a débarqué à Douvres, un grand nombre de poupées de hauteur naturelle habillées à la mode de Paris, afin que les Dames de qualité puiſſent régler leur goût ſur ces modeles.

Depuis l'affluence de ces colifichets, il s'eſt fait un changement notable dans le ſexe Breton.

On remarque que depuis que les femmes y ſont parées de ces ornements étrangers, elles jaſent plus qu'à l'ordinaire.

Je ne te dirai point ſi dans certaines couleurs il y a des qualités occultes qui délient la langue; mais j'ai obſervé qu'une jeune Bretonne, qui porte un ajuſtement pompadour, parle plus qu'à ſon ordinaire.

D'ailleurs je me ſuis apperçu après les préliminaires, que les Angloiſes devenoient de plus en plus Françoiſes.

Par exemple, depuis la paix elles ont coupé leur chapeau, de maniere qu'aujourd'hui on peut voir leur chignon en plein.

Cette nouvelle mode de chapeaux qui ſont plats

par derriere, n'eſt pas ſans deſſein. A la faveur de celle-ci, elles peuvent ſe mettre dans la poſture qu'elles veulent, ſans que leurs maris s'en apperçoivent; au lieu qu'auparavant le chiffonnage des ailes du chapeau découvroit les attitudes où elles s'étoient miſes.

Les moraliſtes Anglois prétendent qu'il faudroit une guerre de cinquante ans avec la France, pour rendre aux Angloiſes cette modeſtie qui formoit le caractere des anciennes Bretonnes.

Ils ont obſervé que les batailles paſſageres ne changent rien au génie de la nation; attendu que la paix qui ramene toujours les rubans & les poupées, répand la même confuſion dans les mœurs & les manieres Angloiſes.

LETTRE L.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

QUoique je n'aie rien à demander à la Cour de Portugal; je n'ai pu néanmoins réſiſter à la curioſité de voir une audience publique de ceux qui gouvernent aujourd'hui cette Monarchie; d'autant mieux qu'on me dit que c'étoit une choſe digne de l'attention d'un étranger.

Je me rendis donc hier à cet effet à la maiſon du Comte d'O--- premier Miniſtre de la Couronne. Il n'y avoit que mille & ſix cents perſonnes ſeulement qui l'attendoient. L'entrée de ſon cabinet, la chambre, l'antichambre, la ſalle, les eſcaliers, le devant

de

de la porte & la moitié de la rue étoient pleins d'attendants. Monſieur, dis-je à un Portugais qui ſe trouvoit à côté de moi confondu dans la foule; combien de mois faudra-t-il à votre Miniſtre pour vous expédier tous? Des mois! me répondit-il; c'eſt l'affaire de quelques minutes. Les chevaux de Son Excellence ſont déja au carroſſe, elle va chez le Roi, & c'eſt en paſſant qu'elle nous donnera audience à tous. Oh, grace à Dieu, nos Miniſtres à Lisbonne ſont expéditifs: vous allez voir comme celui-ci va nous dépêcher. A peine avoit-il fini ces mots que la porte du cabinet s'ouvrit, & Son Excellence parut.

C'eſt un grand homme d'environ ſoixante-cinq ans, qui a le viſage long & les yeux un peu chaſſieux. Son air étoit compoſé. Il avoit deux ou trois traits de commande dans ſa phyſionomie: on découvroit qu'il venoit de ſe préparer à faire ſemblant d'être populaire. Alors toute la foule d'attendants s'élança vers lui. Ceux qui ſe trouvoient dans l'anti-chambre ſe porterent à l'entrée de cette porte, & ceux qui étoient dans la rue ſe précipiterent dans la chambre & l'anti-chambre. „Monſeigneur, s'écria le premier; voilà mon mémoire. C'eſt pour l'affaire... „ Donnez, dit le Miniſtre d'un air affable ſans lui „ donner le temps de finir; je ſais ce qu'il contient, „ j'aurai ſoin d'y pourvoir. Monſeigneur, lui dit „ un ſecond; je viens vous parler pour----- cela „ ſuffit, je vous entens; je ferai ce qu'il faut. Monſeigneur, interrompit un troiſieme, il eſt queſtion „ de la penſion de Manuel Lopes: on la payera avec „ le temps. Monſeigneur, reprit un homme d'un „ certain âge, il y a trente ans que je demande---- „ Patience, dit le Miniſtre, encore trente ans &

„ vous ne demanderez plus. " Il a raiſon, me dit à l'oreille un Portugais qui ſe trouvoit derriere moi; car le demandeur a ſoixante-dix ans, & à cent ans on a fini de demander.

Cependant, l'audience continuoit toujours.„ Monſeigneur, dit un homme de la foule après le vieillard, le Roi m'envoie à vous pour----je le ſais; il ne m'en a rien dit; mais c'eſt comme s'il m'en avoit parlé. Monſeigneur, reprit un autre, Votre Excellence ſait ce qui m'amene auprès d'Elle? Oui, non, Ah! je vous entends, me voilà au fait.

„ Monſeigneur, s'écria en cet endroit un uniforme, je viens chercher ma miſſion de Colonel pour le nouveau Régiment de-----elle eſt prête, dit le Comte, le Régiment eſt créé; il ne nous manque que des ſoldats.

„ Monſeigneur, dit un autre, je ſuis le directeur de la manufacture Royale de damas, de ſatins, & de gros de tours de Lisbonne: je viens dire à Votre Excellence qu'il n'y a plus de ſoie-----Employez du Coton.

„ Monſeigneur, dit un autre en lui préſentant un papier, je ſuis pour la fabrique des vaiſſeaux, & je viens vous dire qu'il n'y plus de bois de conſtruction pour les navires de guerre, faites-les de Liege.

„ Monſeigneur, ajouta un commis de la tréſorerie, il n'y a plus de fonds dans la caiſſe Royale----. Tirez ſur la banque d'Angleterre; elle a tout notre argent. Cependant en dépêchant ainſi il s'avançoit toujours de la porte de la rue où ſon carroſſe l'attendoit. A ſon approche la portiere s'ouvrit, le Miniſtre s'élanca dedans, & il s'enfuit chez

„ le Roi; après avoir expédié tous les ſuppliants de „ la maniere que tu viens de voir. “

Je remarquai que le grand art de cet habile Miniſtre d'État eſt de couper la parole aux ſuppliants qui ont recours à ſon miniſtere: en effet, s'il falloit qu'il prêtât l'oreille à tous ceux qui ont à faire à lui, cela ne finiroit point; c'eſt bien mieux de n'écouter perſonne, & d'expédier ainſi tout le monde.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE t'envoie dans cette lettre les viſages des plus célebres beautés d'Angleterre. C'eſt un aſſortiment complet en charmes & en agréments. J'en ai fait l'emplette dans une boutique, où on les diſtribue au public ſur des feuilles volantes. Le prix n'eſt pas bien conſidérable; on peut acheter un ſerrail complet de belles Bretonnes pour quelques guinées: c'eſt ce qu'il y a de meilleur marché aujourd'hui en Angleterre. J'ai actuellement une demi-douzaine de Milédis dans ma chambre des plus célebres par leur beauté, dont les yeux ne me reviennent qu'à ſix ſols la paire.

Les maris ici ne jouiſſent pas ſeuls de leurs femmes, trois ou quatre mille particuliers en partagent avec eux la poſſeſſion par l'emplette qu'ils font de leurs images. Et on prétend que la jouiſſance de l'original ne vaut pas quelquefois celle de la copie, du moins j'ai oui dire qu'il y a bien des maris à Lon-

dres qui ne voudroient être les maris de leurs femmes qu'en peinture.

Non-seulement les filles de joie de cette Ville se donnent au public; mais même les femmes de qualité deviennent publiques.

Dans ces boutiques à visages, le vice est placé à côté de la vertu; car j'achetai *Fanny Murray*, * *Ladi Berkeley*, *Kitty Fisher*, *Ladi Forteſcue*, *Charlotte Fiſch*, *Ladi Waldegrave*, *Nancy Dawſon*, *Lady Barrington*, *NellyO'Brien*, *la Ducheſs d'Ancaſter*.

Les marchands d'effigies à Londres ne bornent pas leur commerce à celui des beautés femelles qui sont à la mode; ils ont encore une collection complette des grands hommes qui brillent aujourd'hui dans la salle de Westminster; & ceux qui se distinguent sur le théatre de *Drury-lane*. Un de ces vendeurs d'images m'a communiqué un nouveau projet d'effigie, qui est de faire peindre au naturel tous les Membres du Parlement du parti de la Cour, qui ont approuvé le dernier traité de paix contenant la restitution des conquêtes. Si cela est, il y aura bien des visages inconnus, qui paroîtront alors en public.

* Noms de plusieurs femmes de plaisir avec ceux des Dames de qualité.

LETTRE LII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

ON écrit de Paris que le Roi de France a permis à un de ſes Miniſtres diſgracié de paroître à la Cour. C'eſt le premier favori, qui, après avoir été chaſſé du temple de la fortune, ait eu la permiſſion de ſe préſenter de nouveau à la porte.

Cet événement unique donne beaucoup à parler ici. Chacun en dit ſon ſentiment.

Les naturaliſtes de Paris prétendent que le tempérament du Monarque s'affoiblit, qu'il n'abonde plus tant en eſprits animaux, qui, frappant le cerveau avec vigueur, lui donnent la force de ſoutenir une réſolution.

Les politiques diſent que c'eſt un coup d'État forcé, auquel la lettre de cachet du Roi a été obligée de céder: ils avancent que dans l'état préſent des choſes, ce Miniſtre eſt ſeul en état de gouverner la Monarchie, & que s'il n'eſt pas entré d'abord dans le Miniſtere; c'eſt afin d'avoir le temps de préparer ſes machines, & d'y paroître enſuite avec plus d'éclat.

Il y en a qui prétendent que c'eſt l'ouvrage de l'eſclave favorite, qui a voulu faire voir à toute la France qu'après avoir renverſé l'Idole, elle étoit en état de la remettre ſur ſon pied-d'eſtal. Je ne ſerois pas tout-à-fait éloigné d'être de ce ſentiment-ci, d'autant plus que ce rappel eſt unique, & qu'il marque un aſcendant univerſel ſur l'eſprit de ce Prince.

LETTRE LIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LE fils d'un Souverain d'Allemagne eſt venu épouſer la ſœur du Roi d'Angleterre. L'hymen ne place pas les deux époux ſur le Trône. Ce ſont deux particuliers qui ſe ſont mariés en attendant de regner.

Le rang de ſujets ne les a pas diſpenſés du cérémonial ordinaire des Cours. On a refuſé à ce Prince de faire quelque ſéjour en Angleterre; en s'alliant à la Couronne, il a perdu le privilege de citoyen: il n'a eu le temps que d'épouſer la Princeſſe, & de s'enfuir. Les deux époux ſe ſont embarqués dans une ſaiſon auſſi rigide que dangereuſe. Après leur départ on a douté pluſieurs jours de leur ſort. Le bruit s'étoit déja répandu qu'ils avoient été enſevelis dans les abîmes de la mer; mais c'étoit l'éthiquete, il falloit partir, dut-on périr. Tu vois qu'il eſt dangereux pour un Prince étranger, de venir épouſer une fille de cette Couronne, puiſqu'il ne peut en aller jouir dans ſon pays qu'après avoir riſqué de conſommer le mariage au fonds de la mer.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

JE ne te parlerai point des mœurs de ce peuple: il en eſt en Europe ſur qui la religion & la morale perdent leurs droits.

Le remede que le Ciel vient d'employer pour corriger les Portugais, n'a ſervi qu'à les corrompre davantage. Avant le tremblement de terre, il y avoit quelques vertus à Lisbonne; depuis ce phénomene, il n'y a plus que des vices. La volupté que la religion & la bienſéance tenoient enfermée dans des Cloîtres, s'eſt échappée. Les portes des Couvents ſe ſont ouvertes, & la diſſolution eſt devenue générale. Ceux qui s'étoient dévoués à l'incontinence ont profité de la colere du Ciel pour ſe livrer à leurs deſirs. Juges de l'endurciſſement d'un peuple, qui s'enfonce dans le crime à proportion des moyens que Dieu employe pour l'en retirer.

Mais le phénomene n'a pas tout fait: la ſuperſtition, le luxe, le faſte & l'oſtentation, avoient préparé les voies.

Peut-être que le deſpotiſme abſolu y a auſſi beaucoup contribué. Quand on force un peuple à détourner les yeux du gouvernement politique, la pareſſe, l'oiſiveté & la nonchalance le gagnent, ce qui le plonge dans toutes ſortes de vices.

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Rois d'Europe s'écrivent toujours, mais ils ne ſe parlent jamais, & s'ils ſe voient, ce n'eſt qu'en peinture. Ils ſignent des traités d'alliance, & déclarent la guerre, ou font la paix ſans s'approcher. Ce n'eſt pas que, ſemblables aux Princes d'Orient, ils reſtent enfermés dans leurs Palais; au contraire on ne voit qu'eux, ils ſont toujours par voies & par chemins: mais il eſt de la grandeur Européenne qu'un Roi ne parle jamais à ſon ſemblable, & malheur à tout Souverain qui rencontre la face d'un autre.

On dit que Louis XIV, Roi de France, dit à un Roi d'Angleterre, nommé Jacques, en prenant congé de lui: *Ce que je puis vous ſouhaiter de meilleur, c'eſt de ne vous revoir jamais.*

Ce n'eſt pas l'éloignement des lieux qui les rend inviſibles les uns aux autres; car la plûpart des États Européens ſont limitrophes.

Il y a tel Souverain qui fait plus de chemin en un jour en courant le cerf, qu'il n'en feroit en allant viſiter un Monarque ſon voiſin.

Le plus grand embarras pour ſe voir, eſt de ſavoir comment on ſe verra.

Il prit fantaiſie, il y a environ un demi ſiecle, à un Empereur de Ruſſie de faire une viſite à un Roi de France; cette Cour fut ſi embarraſſée, qu'elle lui fit demander comment il vouloit qu'on le reçût.

Comme deux ſoleils ne doivent pas ſe rencontrer dans le même ciel, de même il ne faut pas que deux Souverains ſe trouvent dans le même lieu.

Un Prince, qui eſt ſur le Trône au milieu de ſes ſujets, ne veut pas qu'on prononce le mot de Majeſté pour d'autres que pour lui: cela bleſſeroit la grandeur Royale; & ſi l'on voit quelquefois dans les Cours de certains Monarques d'Europe, d'autres Sires, ce ſont de pauvres Sires détrônés qui y ſont ſans conſéquence.

Il eſt malheureux pour les peuples d'Europe en général que ces étiquettes des Cours empêchent les Souverains de ſe rapprocher, & par conſéquent de régler eux-mêmes leurs affaires reſpectives.

Les Miniſtres qu'ils envoient à leur place n'ont ni le même intérêt ni la même affection pour leurs peuples. Les Agents ne ſont jamais ſi bien les affaires que les maîtres.

Je t'ai dit ailleurs comme ceux-ci gâtent tout par leur incapacité.

Je t'écris ſur ce ſujet, parce que je voudrois que Louis XV, aujourd'hui regnant en France, eût une conférence avec George III, qui occupe maintenant le Trône d'Angleterre; & que dans cette entrevue deux citoyens déſintéreſſés leur expoſaſſent les maux que les guerres ont fait ſouffrir de part & d'autre à leurs peuples. Je préſume que ces deux Princes, qui ſont naturellement bons & généreux, ſeroient ſi touchés de leurs malheurs, qu'ils ſigneroient enſemble une paix conſtante & inviolable. Car l'ambition qui déſole l'Europe, & qui fait de cette partie du monde un théatre d'effroi & d'épouvante, ne vient pas des Rois: mais elle tire ſa ſource de ceux qui les environnent.

LETTRE LVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

ON écrit de France que les Parlements du Royaume font des repréſentations très-vives au Roi Louis XV ſur le déſordre qui regne aujourd'hui dans les finances de cette Monarchie, & les moyens qu'il y auroit de le réparer. Ils s'oppoſent fortement à l'établiſſement de certaines taxes & impôts onéreux aux peuples.

La force ouverte qu'on a employé juſques ici pour les faire rentrer dans une ſoumiſſion aveugle, n'a ſervi qu'à les rendre plus clairvoyants ſur leurs devoirs.

Ils ont adreſſé leurs plaintes au Monarque dans des termes qui feroient honneur aux Républicains qui rompirent autrefois les chaînes du deſpotiſme.

Cet eſprit d'indépendance, né dans le ſein de la ſervitude, paroît néanmoins à quelques politiques n'être pas à ſa place. Ils prétendent que pour que chaque choſe rentrât dans ſon ordre local, il faudroit qu'il paſsât la mer pour ſe rendre où ſe trouve le pays de l'indépendance. Cette idée a fait dire à un faiſeur de projets qu'il faudroit faire paſſer le Parlement de Rouen à Londres, & envoyer la Chambre des Communes à Paris.

Mais j'ai parlé ici à quelques ſpéculatifs qui m'ont aſſuré que l'échange de ces deux corps politiques ne produiroit aucun avantage à la Grande-Bretagne. Ceux-ci m'ont aſſuré que la force & la véhémence

des diſcours François s'arrêteroient au pas de Calais; & ils m'ont ajouté que le Parlement de Rouen à ſon arrivée à Londres, n'auroit pas plutôt été complimenté par les Agents du Roi George, qu'il deviendroit muet.

LETTRE LVII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LEs nouvelliſtes & les politiques de caffés qui reglent ici les affaires de la Monarchie, prétendent que l'ancien Miniſtre, qui fut remercié à la mort de George II, eſt à la veille d'être rétabli. Ils aſſurent qu'il y a eu déja un pourparler à cet effet; que le Monarque le fit appeller en dernier lieu dans ſon cabinet, pour ſavoir de lui, ſi dans la conjecture préſente des choſes, on ne pourroit pas employer *un mezzo termine* : c'eſt-à-dire, s'il ne voudroit pas accepter l'adminiſtration à de certaines conditions; mais le Miniſtre fut ferme & inexorable.

Comme les parties ne furent pas d'accord, elles ſe ſéparerent, le Roi réſolu de ſe paſſer de lui, & lui réſolu d'empêcher qu'il ne s'en paſſât.

Comme le Miniſtre a un grand parti dans la nation, il pourroit bien obtenir main-levée du peuple pour occuper de nouveau ſa place. En tout cas ſi cela arrive, ce ſera la ſeconde fois qu'il aura gagné ſon procès avec dépens contre la Couronne; je veux dire qu'il aura forcé deux Rois d'Angleterre à le conſerver dans le miniſtere; je ne ſais ſi ce n'eſt pas quelquefois un avantage pour une nation, que le

Souverain soit obligé de retenir à la tête des affaires, ceux qu'il en voudroit tenir éloignés.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

SI les Anges étoient de couleur olivâtre, je comparerois les Portugaiſes à ces Divinités Céleſtes; les beautés ici ont le teint brun tirant ſur le baſané.

En général les femmes en Portugal ont les yeux, & les dents belles : deux traits ſupérieurs, qui en embéliſſant un viſage, empêchent qu'on ne s'apperçoive de ſes autres defauts : auſſi preſque toutes les Portugaiſes paſſent pour jolies.

A l'égard de l'eſprit, je ne t'en dirai rien ; car les Européens appellent de ce nom dans le ſexe un je ne ſais quoi de libre & d'enjoué, qui à la Chine paſſe pour indécence. D'ailleurs les étrangers ſe trouvent ſi rarement avec les Portugaiſes qu'ils ne ſont pas en état de les définir.

Les uſages des Maures prévalent encore dans ce Royaume. Ils l'ont habité pendant huit cents ans, & il en faudra peut-être autant, avant que les Portugais deviennent entiérement Européens

Depuis que je ſuis à Lisbonne, je n'ai pas vu l'ombre d'une femme de qualité pendant le jour. Elles ſont brouillées avec la lumiere. Le ſoleil ne les rencontre jamais en faiſant ſa courſe ſur cet horiſon. Elles ne ſe montrent qu'à la chandelle. Ce ſont des belles de nuit. Il y a ici une oſtentation

parmi les femmes du grand monde qui n'eſt point connue ailleurs; elles ne ſe viſitent qu'au flambeau. J'imagine qu'elles tirent cette coutume de la Laponie, ou de quelque autre pays du Nord, où l'on ne vit que de nuit. J'ai lu dans quelques anecdotes ſecretes de cette Monarchie que les *Fidalgos*, ſont belles : ſi je puis parvenir à en voir quelques-unes, je te ferai ſavoir de quelle couleur elles ſont.

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

DEpuis que je ſuis en Angleterre, trois grands perſonnages ont donné beaucoup à parler à cette nation ſpéculative. Le ſpectre de Cokelin, * l'Aneſſe de la Reine, ** & Wilkes du Parlement ***.

Le ſpectre entretint long-temps la Cour & la Ville. Un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe allerent le viſiter dans ſa maiſon, & converſerent avec lui. Il eſt vrai qu'il ne s'exprimoit pas trop diſtinctement; mais il rendoit quelques ſons; ce qui ſuffiſoit pour lui faire faire beaucoup de bruit.

L'Aneſſe de la Reine à ſon arrivée n'eut pas peu à faire, à recevoir les viſites de ceux qui allerent la voir. On lui donna des gardes, & on poſta une ſentinelle à ſa porte. Quand une Ducheſſe de Modene

* Une impoſture imaginée pour gagner de l'argent.

** Une Aneſſe envoyée à la Reine.

*** Un membre du Parlement, qui écrivoit une feuille périodique.

ſeroit arrivée à Londres, on ne lui auroit pas fait plus d'honneur.

Le concours du peuple fut très-grand à ſon palais eſcurial, près de *Buckingham-Gate.*

En attendant, la renommée n'étoit pas oiſive; elle entretenoit le public de ſa belle queue, de ſes longues oreilles & de ſa peau ondée; mais comme ſes appartements n'étoient pas diſpoſés à recevoir nombreuſe compagnie, on réſolut de faire ſon portrait; afin que ceux qui ne pourroient approcher de ſa perſonne, puſſent jouir de ſa figure.

Wilkes fit encore plus de bruit que l'Aneſſe; il eſt vrai qu'en fait de rumeur publique en Angleterre, le mâle ſe diſtingue toujours ſur la femelle. Sa détention à la Tour cauſa une foule de raiſonnements politiques & des diſcours très-profonds. Sa ſortie de la priſon fit plus de bruit ici, que l'entrée du grand Turc à Conſtantinople. Mais hélas! que la gloire de ce monde eſt de courte durée. Le ſpectre fut mis au Pilori. Dans peu il ne fut plus queſtion de l'Aneſſe, & Wilkes s'enfuit en France pour éviter le ſort du ſpectre.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA paix de l'Europe a fait tenir bien des raiſonnements. Les hommes à ſyſtêmes ont parlé ſur celle-ci à perte de vue. On a dit que le traité définitif étoit une ſuite de l'arrangement qui avoit été prémédité depuis long-temps dans certaines Cours; d'au-

tres l'ont donné à la mauvaiſe politique des Puiſſances combinées de Vienne & de Verſailles; d'autres enfin l'ont attribué à la mauvaiſe manœuvre des Généraux. Mais les politiques ont beau prévenir les événements, & marcher au-devant de la Providence, tout bien conſidéré, on peut dire que c'eſt le haſard qui décide du ſort des États. Un coup de fuſil peut changer la République Chrétienne au point de la rendre méconnoiſſable.

Si au milieu de la derniere guerre, le Roi de Pruſſe eut été tué, l'Europe ſeroit à préſent dans une poſition différente.

Vois quel changement un coup de mouſquet, qui eut privé ce Prince de la vie, auroit apporté de changement dans le plan général. La Province pour laquelle ce Monarque faiſoit la guerre, ſeroit maintenant à la Maiſon d'Autriche, ce qui lui auroit rendu la ſupériorité qu'elle avoit auparavant.

Toute la puiſſance du Roi de Pruſſe étant, pour ainſi dire, en lui-même après ſa mort, l'État ſe trouvant ſans force, on ſe fut partagé ſon domaine, ce qui eut fait changer la balance du Nord. Il eut réſulté de-là que l'Europe eut pris une autre face. Telles nations qui ont reçu la loi au traité de paix l'euſſent donnée.

Cette révolution en eut cauſé une autre dans la maniere de penſer : le Roi de Pruſſe, qu'on regarde à préſent comme le plus grand politique du ſiecle, eut paſſé pour un Souverain qui n'en avoit pas les premieres notions; au lieu du Héros, on ne verroit aujourd'hui en lui que le téméraire.

J'ai pitié de l'Europe quand je fais réflexion que deux onces de plomb peuvent changer le ſort de tous les peuples.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Lisbonne.

SI la fortune met ſouvent les particuliers à de grandes épreuves, elle fait quelquefois éprouver de grands revers aux Souverains.

Il n'y eut jamais, je crois, un Roi plus malheureux ſur la terre que Joſeph I, qui regne aujourd'hui en Portugal. A peine fut-il aſſis ſur le Trône qu'une mauvaiſe influence ſe répandit ſur ſa Couronne. Les eſclaves du Bréſil ſe révolterent : peu de temps après, des incendies imprévus conſumerent des édifices conſtruits pour l'utilité publique : de-là à quelques années la terre s'ouvrit, & plus de quarante mille de ſes ſujets furent enſevelis dans ſes entrailles : lui-même fugitif, ſans regne & ſans Couronne ſe trouva pour quelques jours ſans État.

Le feu de la terre, ou peut-être du Ciel, conſuma ſon Palais, & avec lui la plus grande partie de ſes richeſſes.

Sa Capitale fut enſevelie dans les flammes. Ce qui échappa à l'incendie général, ne ſervit qu'à tracer à ſes yeux le déſaſtre le plus affreux.

Ce Monarque vit le reſte de ſes ſujets errants, ſans habitations, expoſés comme lui à la derniere indigence, ſans qu'il fût en ſon pouvoir de les ſécourir : malheur plus grand que la mort même pour un Roi qui aime ſon peuple !

A la ſuite de tous ces fléaux, les grands de l'État

conjurerent contre lui : ils formerent le deſſein de lui ôter la vie : il fut aſſaſſiné aux portes de ſa Capitale par ſes propres ſujets.

Le châtiment de ce crime fut un nouveau malheur qui mit le comble à tous les autres. Ce Prince infortuné vit dans un ſeul jour périr tous les grands de ſon Royaume ſur un échafaut ; ce qui l'iſolant ſur ſon Trône, lui ôta la ſplendeur des rangs, &c. &c.

Ce Monarque eſt pourtant bon, humain, doux, affable, prévenant. Mais le croiras-tu ? Il y a un certain degré de bonté chez les Souverains, plus dangereux que la cruauté des tyrans : du moins l'expérience de tous les âges prouve que les plus grands excès furent commis ſous les Rois débonnaires.

Il y a une certaine ſévérité chez les Monarques qui retient les Miniſtres & les ſujets dans leur devoir : celle-ci eſt la meſure de l'ordre public. Le bonheur des peuples eſt dans ſes limites : ce qui eſt au-delà eſt tyrannie, ce qui reſte en deçà eſt foibleſſe.

Il y a actuellement en Europe deux ou trois Souverains qui déſolent leur peuple par la bonté de leur ame.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON a beau ſe plaindre du trop grand pouvoir des Rois d'Europe : les réflexions viennent trop tard : l'affaire en eſt faite ; leur deſpotiſme eſt établi irrévocablement.

Les corps politiques formés dans leur origine pour défendre les droits des peuples, ont beau repréſenter, la volonté ſuprême l'emporte toujours ſur les repréſentations. Cet anéantiſſement des prérogatives des nations vient de loin. Ce n'eſt pas l'affaire du ſiecle préſent, ni de celui qui l'a précédé. Le deſpotiſme abſolu des Rois s'eſt affermi par degrés.

Les Princes Chrétiens qui ſont toujours déſunis entre eux, ſe ſont accordés ſur la ſervitude générale des peuples.

Quand on remonte aux premieres prérogatives des Rois, & qu'on fait réflexion au peu de pouvoir qu'ils avoient dans leur origine, on ne peut s'empêcher de croire qu'il n'y ait eu autant de négligence de la part des peuples que d'ambition du côté des Princes.

Le deſpotiſme abſolu ne ſe fut jamais établi, ſi les ſujets de chaque État n'y avoient donné les mains. Pour maintenir la balance, il n'y avoit qu'à ſuivre le plan que chaque légiſlateur avoit tracé. J'ai examiné toutes les conſtitutions de l'Europe, & j'ai trouvé qu'il n'y en a aucune, qui, de propos délibéré, ait établi le deſpotiſme. Elles ont toutes mis une barriere entre le pouvoir des Rois & la ſervitude des peuples; mais le principe étant une fois corrompus, il fut facile aux Souverains de ſubjuguer leurs ſujets.

Le malheur de l'Europe eſt d'autant plus grand, qu'il n'y a aucune forme aujourd'hui qui puiſſe y remédier.

Pour faire rentrer les peuples dans leurs premiers droits, il faudroit conjurer contre tous les Trônes: remede qui ſeroit pire que le mal; car dans cet-

te révolution ſubite une anarchie, plus funeſte que le pouvoir des Rois, acheveroit de détruire ce que le deſpotiſme lui-même a reſpecté.

Après tout, ce ne ſeroit, pour me ſervir de cette expreſſion, qu'un détour d'indépendance. Les hommes ne ſont pas faits pour être toujours libres; il ſemble que leur état naturel ſoit d'être eſclaves. Si ce n'eût pas été un défaut attaché à l'humanité, Athenes, Carthage & Rome ſubſiſteroient encore, au lieu qu'elles ne ſont plus.

L'Europe devenue libre par un effort, ſe ſoutiendroit encore quelque temps indépendante, au bout duquel elle retomberoit dans la même ſervitude où elle eſt aujourd'hui.

Tôt ou tard les peuples les plus indépendants ſe laiſſent aſſervir.

Si le parti Anglois qui ſoutient la liberté, prenoit le deſſus, la République d'Angleterre ſe ſoutiendroit peut-être deux ou trois ſiecles, au bout deſquels ſon indépendance iroit ſe perdre dans le deſpotiſme de ſes Rois.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome VI.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* page 1

LETTRE II.

Le même, au même, à Pekin. 3

LETTRE III.

Le Mandarin Kie-tou-na, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 4

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 5

LETTRE V.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 8

LETTRE VI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 9

LETTRE VII.

Le même, au même, à Pekin. 12

LETTRE VIII.

Le même, au même, à Pekin. 13

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pekin. 15

LETTRE X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pekin.* 17

LETTRE XI.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 21

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pekin.* 22

LETTRE XIII.

Le même, au même, à Pekin. 31

LETTRE XIV.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 39
LETTRE XV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 40
LETTRE XVI.
Le même, au même, à Pekin. 41
LETTRE XVII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 42
LETTRE XVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 44
LETTRE XIX.
Le même, au même, à Pekin. 45
LETTRE XX.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 56
LETTRE XXI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 57
LETTRE XXII.
Le même, au même, à Pekin. ibid
LETTRE XXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 59
LETTRE XXIV.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 62
LETTRE XXV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 63
LETTRE XXVI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 65
LETTRE XXVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 66
LETTRE XXVIII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 68

LETTRE XXIX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie tou-na, *à Pekin.* 69
LETTRE XXX.
Le même, au même, à Pekin. 71
LETTRE XXXI.
Le même, au même, à Pekin. 73
LETTRE XXXII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 75
LETTRE XXXIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 76
LETTRE XXXIV.
Le même, au même, à Pekin. 78
LETTRE XXXV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Co-tao-yuſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pekin.* 79
LETTRE XXXVI.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 81
LETTRE XXXVII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 82
LETTRE XXXVIII.
Le même, au même, à Pekin. 83
LETTRE XXXIX.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 86
LETTRE XL.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Paris.* 89
LETTRE XLI.
Le même, au même, à Pekin. 91
LETTRE XLII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 92
LETTRE XLIII.
Le même, au même, à Pekin. 93
LETTRE XLIV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 95

LETTRE XLV.
Le même, au même, à Pekin. 95
LETTRE XLVI.
Le même, au même, à Pekin. 101
LETTRE XLVII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 108
LETTRE XLVIII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 114
LETTRE XLIX.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 119
LETTRE L.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 120
LETTRE LI.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 123
LETTRE LII.
Le même, au même, à Pekin. 125
LETTRE LIII.
Le même, au même, à Pekin. 126
LETTRE LIV.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 127
LETTRE LV.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 128
LETTRE LVI.
Le même, au même, à Pekin. 130
LETTRE LVII.
Le même, au même, à Pekin. 131
LETTRE LVIII.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 132
LETTRE LIX.
Le Mandarin Cham-pip-i, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 133
LETTRE LX.
Le même, au même, à Pekin. 134

LETTRE LXI.
Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 136
LETTRE LXII.
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 137

Fin de la Table.

MAR 2 6 1921

DO NOT CIRCULATE

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05942 1407
A 399075